

Digitales Brandenburg

hosted by Universitätsbibliothek Potsdam

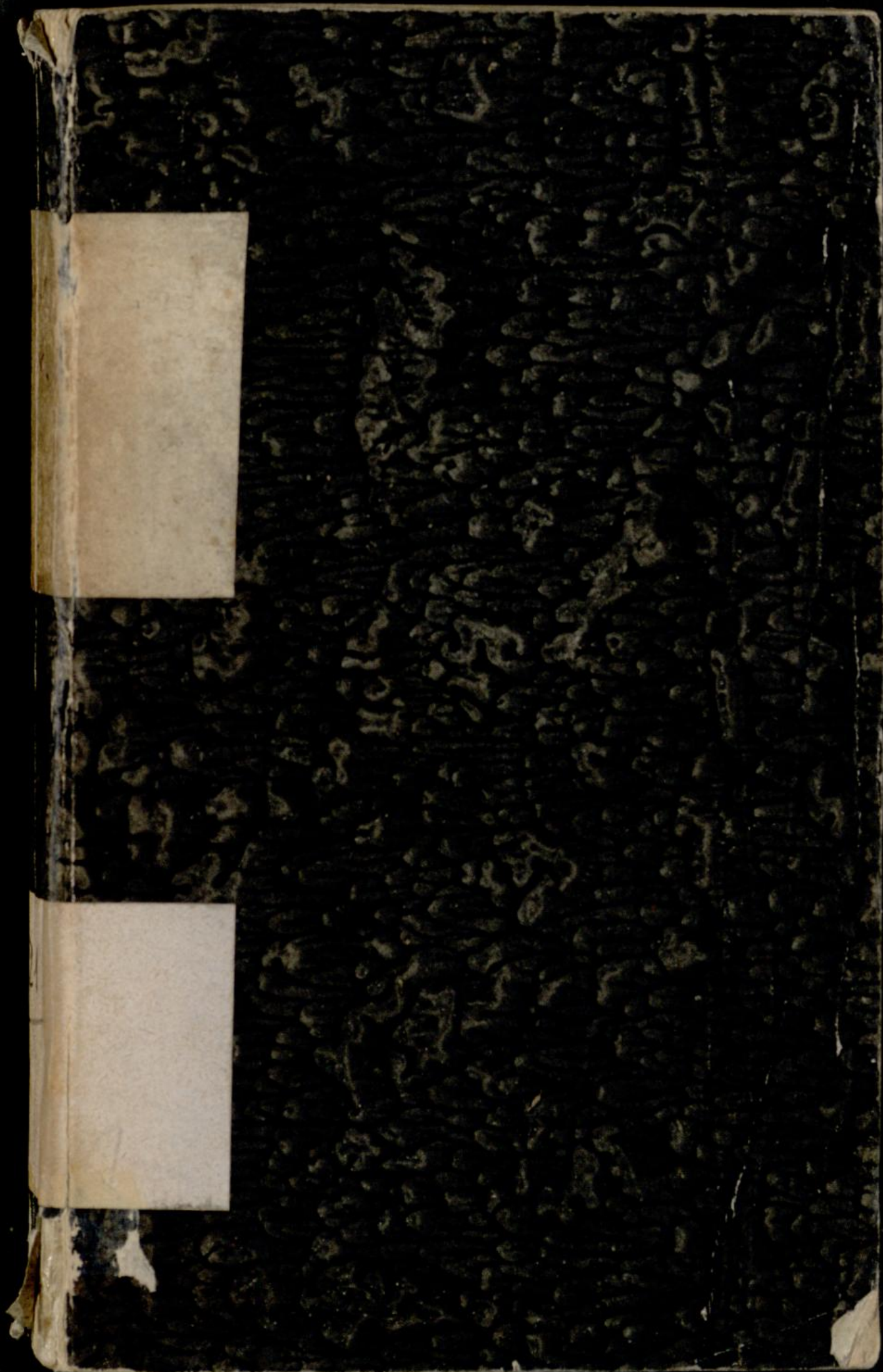
**Entretiens Psychologiques, tirés de l'Essai analytique sur
les facultés de l'Ame de Mr. Bonnet**

Formey, Jean Henri Samuel

Berlin, 1769

VD18 12799726-001

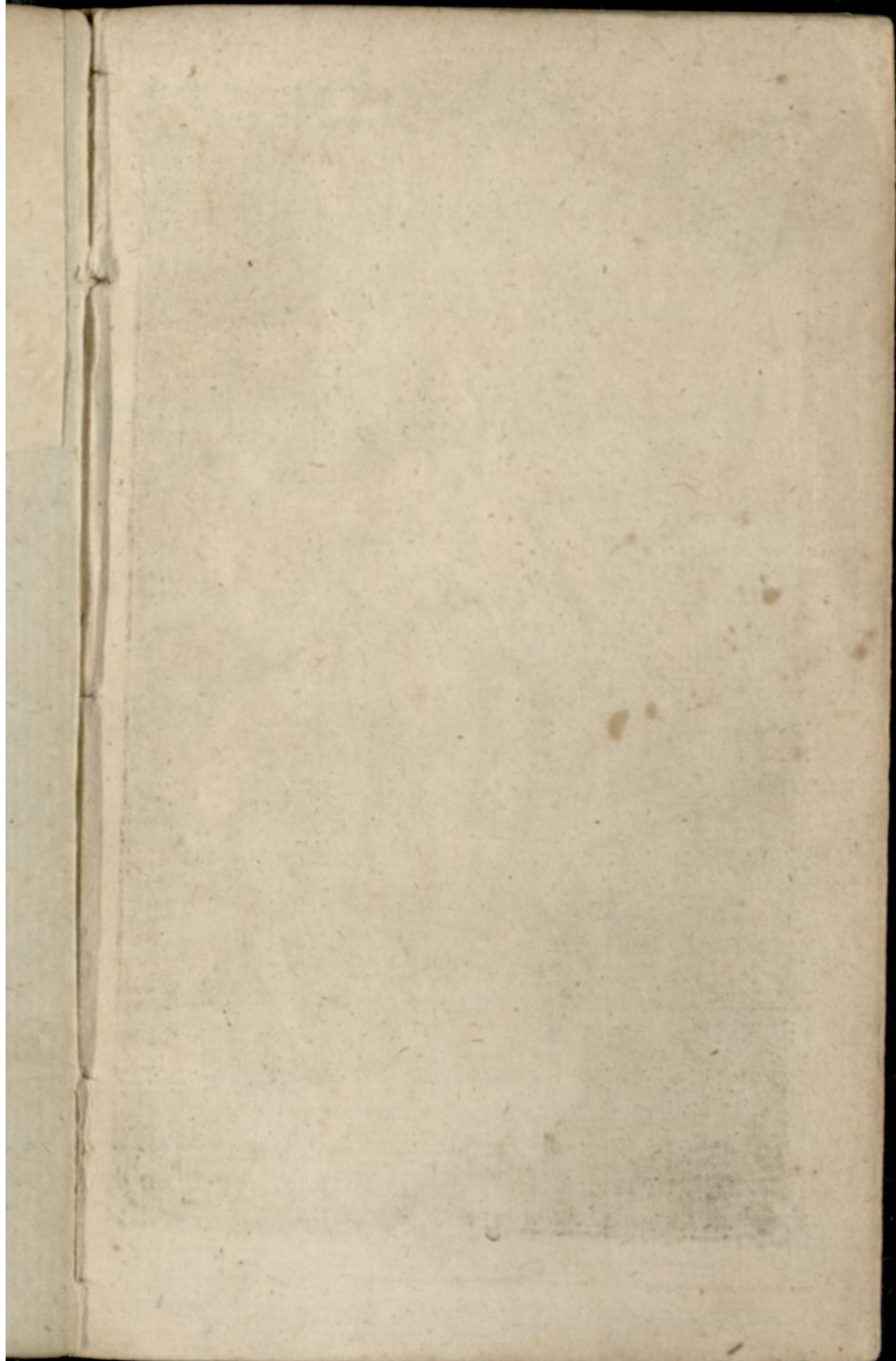
[urn:nbn:de:kobv:517-vlib-11710](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:kobv:517-vlib-11710)



AC 21/98f

N. 15.

3, 21 b.





ENTRETIENS PSYCHOLOGIQUES,

tirés de

l'Essai analytique sur les facultés de l'Ame,
de Mr. BONNET,

PAR

MR. FORMEY



A BERLIN,

CHEZ JOACHIM PAULI,

MDCCLXIX.

der Pädagogischen Institute
Brandenburgische Landeshochschule

AC 21/984

Bücherei
der Pädagogischen Hochschule
Brandenburgische Landesbibliothek

1950: 4623

UNIVERSITÄT POTSDAM
BIBLIOTHEK

AVERTISSEMENT.

On a sçu très bon gré à l'Abbreviateur de l'Essai de LOCKE sur l'Entendement humain, d'avoir donné cet abrégé au public. Je crois qu'il y a pour le moins autant de bonne Métaphysique, & peut-être plus de neuf & d'original encore, dans l'Essai analytique sur les facultés de l'Ame par Mr. BONNET. Je crois donc avoir les mêmes droits à la reconnoissance du public, si j'ai bien exécuté le travail que j'ai entrepris, & qui a eu pour objet, non d'abrégé l'Ouvrage,
)(2 *mais*

mais d'en changer la forme,
afin d'y répandre un peu plus
d'intérêt, & le format, pour
mettre plus de personnes en état
de l'acquérir. J'ai toujours le
même but dans mes productions,
de faire quelque bien, suivant
la mesure de mes forces, & sur-
tout de ne point faire de mal.



T A B L E

D E S

M A T I E R E S.

ENTRETIEN I.

Introduction à la Psychologie. pag. I.

ENTRETIEN II.

Sur l'Homme, considéré d'abord en général, & ensuite sous l'idée d'une statue, dont les sens agiroient séparément, ou successivement. - 20.

ENTRETIEN III.

Notions générales sur l'origine des idées. Réflexions sur le physique de notre Etre. - - - - - 25.

ENTRETIEN IV.

La statue modifiée par le sens de l'odorat, & l'état qui suit cette première sensation. - - - - - 35.

ENTRETIEN V.

Nouvelle modification de l'odorat & ses suites. - - - - - 50.

ENTRETIEN VI.

*Considérations sur la réminiscence,
sur la naissance de l'habitude, sur
le plaisir attaché à la nouveauté, &
sur la personnalité. - - - pag. 63.*

ENTRETIEN VII.

*Sur le physique du plaisir & de la
douleur - - - - - 85.*

ENTRETIEN VIII.

*Sur la faculté de sentir considérée com-
me une branche de l'activité de
l'ame, & comme le principe de l'at-
tention. - - - - - 97.*

ENTRETIEN IX.

Sur la volonté & sur la liberté 113.

ENTRETIEN X.

Sur le désir & sur les songes. 122.

ENTRETIEN XI.

Théorie générale des idées. - 135.

ENTRETIEN XII.

*Suite de la Théorie générale des
idées. - - - - - 161.
EN.*

ENTRETIEN XIII.

Conclusion de la Théorie générale des idées. - - - - - pag. 189.

ENTRETIEN XIV.

Sur les passions en général. - 219.

ENTRETIEN XV.

Nouvelles Considérations sur les facultés de l'ame. - - - - - 244.

ENTRETIEN XVI.

Suite des modifications de l'ame de la statue, & des idées qui en résultent. - - - - - 278.

ENTRETIEN XVII.

La statue éprouve une troisième odeur. Conséquences de cette supposition. 308.

ENTRETIEN XVIII.

La statue éprouve trois nouvelles odeurs. - - - - - 324.

ENTRETIEN XIX.

De l'état de la statue, dans la supposition que toutes les fibres de l'odorat ont été mises en jeu. - - 355.

ENTRETIEN XX.

Du bonheur & du malheur de la statue. - - - - - 393.

ENTRETIEN XXI.

De ce qui arriveroit à une ame qui transmigreroit dans le cerveau de la statue. - - - - - 431.

ENTRETIEN XXII & dernier.

La statue devient un être pensant. 457.



ENTRE-



ENTRETIEN I.

Introduction à la Psychologie.



LE MAITRE.

Quelle est l'étude la plus importante pour l'Homme?

LE DISCIPLE. Celle de l'Homme.

M. Quelle est la meilleure manière d'étudier l'Homme?

D. C'est de suivre la route de l'observation, de le considérer comme on considère les Insectes & les Plantes. L'esprit d'observation n'est point borné à un seul genre. Il est l'esprit universel des Sciences & des Arts. C'est toujours des idées sensibles que nous déduisons les notions les plus abstraites; & les idées sensibles représentent des objets sensibles. C'est donc en observant que nous parvenons à généraliser. La vue étendue & distincte des rapports constitue

le Génie. Et comme les rapports dérivent des déterminations propres aux différens Etres, le Génie considère ces déterminations, & voit ce qui résulte de leur ensemble. Le Génie n'est donc que l'attention appliquée aux idées générales, & l'attention n'est elle-même que l'esprit d'observation. Ainsi la Physique est en quelque sorte la mere de la Métaphysique: & l'Art d'observer est l'Art du Métaphysicien, comme il est celui du Physicien.

M. Est-ce dans cette route qu'ont marché les grands Hommes, qui se sont attachés à l'étude de l'Homme en général, & de l'ame en particulier?

D. Non: ils ne sont pas assez occupés de la Mécanique de nos idées. Ils semblent avoir mieux aimé les considérer dans l'ame elle-même que dans l'Instrument qui sert à leur formation, à leur rappel, à leur enchaînement.

M. Voulez-vous suivre leurs traces?

D. Je crois devoir m'en frayer à moi-même d'autres, qui soyent plus analogues à la marche de l'Observateur de la Nature. Tous les Philosophes conviennent aujourd'hui que nos idées tirent leur origine des sens: je vais donc diriger mon attention de ce côté-là. J'étudierai ce qui se passe dans l'organe lorsqu'il transmet à l'ame l'impression des objets. Je tâcherai de découvrir les rapports qui lient les fibres sensibles, & les résultats de ces rapports.

M. Quelle

M. Quelle face donnerez-vous par ce moyen à la *Psychologie*?

D. La même qu'à la Physique. Elle aura deux parties principales, subordonnées l'une à l'autre; la partie *Historique* & la partie *Systématique*. La première renferme l'exposition des faits; la seconde, leur explication. Quand l'explication naît des faits mêmes, quand elle est le résultat de leur examen, & des comparaisons que nous établissons entr'eux, elle a toute la probabilité que nous pouvons raisonnablement désirer, dans une matière où nous ne saurions atteindre à la certitude.

M. Cela me donne une idée suffisante de la marche que vous allez suivre. Vous chercherez des faits; vous les approfondirez; & après les avoir rapprochés, combinés, séparés, vous vous rendrez attentif aux conséquences qui paroîtront en découler le plus immédiatement. Et ces conséquences donneront peut-être naissance à des principes, à la lueur desquels vous tenterez de pénétrer dans le labyrinthe ténébreux de notre Etre.

D. Cet exposé de mon plan est très fidele; mais, pour arriver à des principes qui puissent étendre un peu nos connoissances sur les opérations de l'ame, je ne connois qu'une méthode; & cette méthode est l'*Analyse*. J'essayerai donc de l'appliquer à mon sujet; & si je ne suis pas aussi heureux dans cette application que je

le désirerois, j'aurai au moins l'avantage d'en avoir bien compris toute l'utilité, & d'avoir indiqué quelques moyens de l'étendre & de la perfectionner.

M. Vous représentez-vous cette tâche comme facile?

D. Tout au contraire je sens qu'elle est pénible, laborieuse: c'est un sentier hérissé d'épines. Il faut se roidir sans cesse contre les obstacles qu'on y rencontre à chaque pas. A peine a-t-on entrepris de résoudre une difficulté qu'il s'en présente une nouvelle. Il faut anatomiser chaque fait; le décomposer dans ses plus petites parties, & examiner séparément toutes ces parties. Il faut chercher les rapports qui lient ces choses entr'elles & aux choses analogues, & trouver des résultats qui puissent devenir des principes. En un mot, il faut ici analyser tout; car, dans ce pays peu connu, on ne sçait où les sentiers qu'on rencontre vont aboutir; on est donc obligé, pour ne pas s'égarer, de les étudier tous. Ce sont sans doute ces difficultés qui ont rebuté tant de Philosophes & d'Auteurs, d'ailleurs très estimables. Ils ont préféré la méthode d'*Instruction* à celle d'*Invention*; mais, dans une matiere où l'on connoit si peu de vérités, il est raisonnable de chercher à en grossir le nombre, s'il est possible; & l'on ne peut espérer d'y réussir que par la méthode d'*Invention*.

M. Reve-

Psy
no
est

pro
lui,
vain
teu
plu
d'au
fem
qu'a
lem
pari
le m
tem
gne
ner
foye
foye
pilat
vu p
com
s' Gr
un c
de le
lumi
seuls
mêm

M. Revenons donc au véritable objet de la Psychologie; c'est nous-mêmes, & c'est en nous-mêmes qu'il faut l'étudier. Mais quelle est l'espérance du succès?

D. Tout homme capable de méditer un peu profondément sur ce qui se passe au dedans de lui, peut découvrir des choses qu'il chercheroit vainement dans les Livres. S'il est ici peu d'Auteurs vraiment originaux, c'est qu'il est bien plus aisé d'étudier les productions du cerveau d'autrui que son propre cerveau. L'esprit semble plus fait pour regarder hors de lui qu'au dedans de lui. Comme il est naturellement très actif, il est naturellement très impatient. Il ne peut se concentrer longtems dans le même objet. Il veut voir beaucoup, promptement & sans peine. Une dissection lui répugne; une analyse l'épouvante. Faut-il s'étonner après cela que les Ouvrages de méditation foyent assez rares, & que les compilations foyent en si grand nombre? Combien de Compilateurs de Platon & d'Aristote avant qu'on ait vu paroître un *Locke* & un *Malebranche*! Et combien de compilateurs de *Locke* pour un *s' Gravesande*! Les Ouvrages de méditation ont un caractère particulier, & auquel il est facile de les reconnoître: ils brillent de leur propre lumière. Comme ils ne ressemblent qu'à eux seuls, ils intéressent déjà par leur originalité même. L'air d'invention, de liberté & de vie,

qui les caractérise, fixe sur eux les regards. On est surpris de n'y pas retrouver ce qu'on a vu presque partout; d'y découvrir de nouvelles sources de Vérités; & plus encore de sentir qu'on y apprend à penser. C'est un nouveau sens qui se développe chez le Lecteur, & qu'il est tout étonné d'acquérir.

M. Mais les Ouvrages de ce genre n'ont-ils pas aussi leurs défauts?

D. Oui. Ces Auteurs qui travaillent uniquement de méditation, sont trop dépendans de leurs propres idées: ils en font quelquefois maitrisés. Quand ils errent, ils errent profondément, parce que c'est toujours en conséquence des principes qu'ils ont cru découvrir: ils ne peuvent gueres se redresser eux-mêmes, parce qu'on est ordinairement fort attaché aux idées qu'on juge à soi. D'un autre côté, quand ces Auteurs ont le bonheur de partir de principes certains, ou au moins très probables, ils savent en tirer une multitude de conséquences justes, qui devenant à leur tour de nouveaux principes étendent les bornes de nos connoissances. Tout cela forme une chaîne dont les chaînons sont si étroitement unis, que, pour parvenir à détruire la chaîne, il faudroit prouver la fausseté des premiers principes.

M. D'où la Psychologie tire-t-elle le plus de lumieres, de la Physique, ou de la Métaphysique?

D. C'est sans contredit de la Physique. En effet,

effet, que peut-on dire de l'Ame considérée en elle-même? Nous la connoissons si peu. L'homme est un Etre *mixte*: il n'a des idées que par l'intervention des sens; & ses notions, quelque abstraites qu'elles puissent être, dérivent de cette source. C'est sur son corps & par son corps que l'ame agit. Il faut donc toujours en revenir au physique, comme à la première origine de ce que l'ame éprouve. Nous ne savons pas plus ce qu'est une idée dans l'ame, que nous ne savons ce qu'est l'ame elle-même; mais nous savons que les idées sont attachées au jeu de certaines fibres. Nous pouvons donc raisonner sur ces fibres, parce que nous voyons des fibres. Nous pouvons étudier un peu leurs mouvemens, les résultats de ces mouvemens, & les liaisons qu'elles ont entr'elles.

M. A quoi cela mène-t-il, dès-là que nous ne connoissons point les deux substances de l'union desquelles l'homme est formé; nous ignorons & nous ignorerons toujours le secret de cette union; nous ne saurons jamais comment le mouvement d'une fibre produit une idée, & comment à l'occasion d'une idée il s'excite un mouvement dans une fibre? Ainsi il est bien inutile de chercher à pénétrer la mécanique des opérations de notre ame.

D. Je doute que ceux qui insistent le plus sur cette réflexion, se soyent donnés la peine de l'approfondir. Nous ne connoissons point, il

est vrai, l'essence réelle des substances; nous savons tout aussi peu ce qui fait que la matiere est étendue & solide, que nous savons ce qui fait que l'ame pense & agit. Mais, parce que nous ne connoissons point l'essence réelle des substances, s'ensuit-il que nous ne connoissions rien du tout des substances? Parce que nous ignorons ce qui produit en nous l'idée de l'étendue solide, s'ensuit-il que nous ne puissions rien affirmer du tout de la matiere? Les substances ne nous sont connues que dans leurs rapports à nos facultés: des êtres doués de facultés différentes les voyent sous d'autres rapports. Mais tous les rapports sous lesquels les substances se montrent aux différens Êtres sont très réels, parce qu'ils découlent de l'essence même des substances, combinée avec celle des êtres qui les apperçoivent. Il m'est très indifférent qu'il y ait, quelque part dans l'Univers, un être qui voye la matiere tout autrement que je ne la vois: il me suffit que ce que j'en vois soit clair, immuable, & très distinct de l'idée sous laquelle la substance pensante s'offre à moi.

M. Vous n'affirmez pourtant pas que les attributs par lesquels la matiere vous est connue, soyent en effet ce qu'ils vous paroissent être.

D. C'est mon ame qui les apperçoit: ils ont donc du rapport avec la maniere dont mon ame apperçoit: ils peuvent cependant n'être pas précisément ce qu'ils me paroissent être. Mais, assuré-

assurément, ce qu'ils me paroissent être, résulte nécessairement de ce qu'ils sont en eux-mêmes, & de ce que je suis par rapport à eux. Comme donc je puis affirmer du cercle l'égalité de ses rayons, je puis affirmer de la matiere qu'elle est étendue & solide, ou, pour parler plus exactement, qu'il est hors de moi quelque chose qui me donne l'idée de l'étendue solide. Les attributs à moi connus de la matiere sont des effets; j'observe ces effets, & j'en ignore les causes. Il peut y avoir bien d'autres effets dont je ne soupçonne pas le moins du monde l'existence; un aveugle soupçonne-t-il l'usage d'un prisme? Mais je suis au moins très assuré que ces effets qui me sont inconnus, ne sont point opposés à ceux que je connois. Si donc j'apperçois au dedans de moi des choses qui renferment une opposition évidente avec les attributs que je connois à la matiere, je puis affirmer, sans risquer de me tromper, que ces choses ne découlent point de quelque autre attribut secret, & qu'elles sont les effets d'une cause très distincte de la matiere.

M. Développez ce raisonnement, entant que vous l'appliquez à la connoissance de l'ame.

D. Ces facultés que je reconnois m'appartenir, parce que je les exerce à chaque instant, & que j'ai une conscience claire de mes propres perceptions; ces facultés, dis-je, l'Entende-

ment, la Volonté, la Liberté, sont des attributs d'un sujet qui ne m'est pas mieux connu que la matiere. Ce sont donc encore des effets dont j'ignore la cause. L'ignorance de la cause me porteroit elle à révoquer en doute l'existence des effets? Mettrois-je en question si j'ai un Entendement, une Volonté, une Liberté, uniquement par la raison que je ne connois pas le sujet où ces facultés résident? Ce seroit douter de ma propre existence. Je puis donc raisonner très juste sur les facultés de mon ame, & ignorer profondément l'essence de cette ame. Je puis distinguer aussi clairement ces facultés les unes des autres, que je distingue les unes des autres les propriétés de la matiere. Je ne confondrai pas plus la Volonté avec la Liberté, que je ne confonds la Mobilité avec la Force d'inertie. Je puis encore définir les facultés de mon ame; étudier leurs liaisons, leur développement, leurs opérations, la maniere de les diriger; & tirer de tout cela des conséquences d'autant plus sûres, que j'aurai mieux observé les faits, & que je m'en serai moins écarté. En un mot la science de l'ame, comme celle du corps, repose également sur l'observation & sur l'expérience.

M. Quelle différence mettez-vous entre cette route & celle des abstractions?

D. L'Observation & l'Expérience ont pour objet la Nature: nos abstractions ne sont pas
la

la Nature; elles n'ont de réalité que dans notre Entendement. Il n'existe point de matiere en général, mais il existe une infinité de corps particuliers, dans lesquels nous remarquons des déterminations communes & des déterminations propres. Nous déduisons de celles-là, par la réflexion, la notion des attributs essentiels des corps, & nous donnons à la collection de ces attributs le nom de *Matiere*. Les corps particuliers sont ainsi des modifications infiniment variées de la matiere. Entre ces modifications l'organisation tient le premier rang. Nous n'y considérons plus simplement les attributs essentiels de la substance matérielle; nous y considérons surtout les déterminations particulieres qu'y reçoivent ces attributs, d'où résultent des rapports plus ou moins sensibles à une fin commune. Plus nous découvrons d'unité & de variété dans ces rapports, & d'utilité dans la fin, plus l'organisation nous paroît parfaite.

M. Où trouvons-nous ces conditions réunies au plus haut degré?

D. Dans l'organisation de cette portion de matiere qui est nous-mêmes. Nous tenons par cinq points à la Nature entiere. Plus nous étudions ces points & plus nous y appercevons de rapports, & dans ces rapports, de convergence vers une fin commune. Cette fin est de nous transmettre les impressions de tout ce qui nous environne. La Raison méconnoîtroit-elle
les

les rapports qui lient les humeurs de l'œil aux propriétés de la lumière, la lame spirale de l'oreille à celles du son? La lumière & le son se meuvent avec rapidité: les odeurs & les saveurs sont aussi douées d'un certain mouvement: l'air s'applique à la surface de notre peau; nous appliquons nos doigts à celle des corps; les objets, ou les corpuscules qui en émanent, agissent donc sur les sens par impulsion; car ils leur communiquent de ce même mouvement dont ils sont doués.

M. Ce mouvement se termine-t-il à la partie de l'organe qui le reçoit immédiatement?

D. La structure de l'organe est telle que le mouvement se propage jusqu'au cerveau. C'est là que tous les sens vont rayonner. Mais le cerveau entier ne participe pas à ces mouvements: l'anatomie nous apprend quelle est la partie de ce viscère qui les reçoit, & où ils paroissent se terminer. Cette partie est donc le siège immédiat du sentiment, le centre de toutes les impressions sensibles. Ce centre n'est pas un point où ces impressions aillent se confondre: nous avons le sentiment distinct de plusieurs impressions simultanées; & ce sentiment est toujours un & simple.

M. Peut-on concilier la simplicité & la clarté de ce sentiment avec l'étendue & la mobilité?

D. Cela n'est pas possible. Ces deux objets que je vois distinctement, agissent sur deux points

points différens de mon *sensorium* ; le point qui reçoit l'action de l'un, n'est pas le point qui reçoit l'action de l'autre ; car les parties de l'étendue sont distinctes les unes des autres ; l'étendue ne peut donc avoir le sentiment un & simple de deux choses distinctes. Je compare ces deux objets, & de cette comparaison il naît en moi une troisième perception, encore distincte des deux autres : c'est donc un troisième point de mon *sensorium* qui est affecté ; & j'ai de même le sentiment & simple de ces trois impressions simultanées. L'étendue matérielle ne compare donc pas ; car le point où tomberoit la comparaison seroit toujours très distinct de ceux que les objets comparés affecteroient. Il ne pourroit donc en résulter un sentiment unique, un *moi*. Mais les objets n'agissent sur les organes que par impulsion ; deux objets qui les affectent à la fois, y excitent donc à la fois deux impulsions distinctes. Un corps qui reçoit à la fois deux mouvemens différens se prête à l'impression de tous deux, & prend un mouvement composé, qui est ainsi le produit des deux impulsions, sans être ni l'une, ni l'autre de ces impulsions en particulier. Le sentiment clair de ces deux impressions ne peut donc résulter de ce mouvement. Le sentiment du *moi* ne réside pas dans la substance matérielle.

M. C'est ainsi que nous sommes conduits à admettre qu'il y a quelque chose en nous
qui

qui n'est pas matiere, & à qui appartiennent le sentiment & la pensée.

D. Oui; & nous nommons cette chose une *Ame*. Nous disons que l'Ame est une substance *immatérielle*, pour désigner l'opposition que nous remarquons entre les facultés & les propriétés de la substance *matérielle*. Ces deux substances ne nous offrent rien de commun; cependant elles sont unies, & l'homme résulte de leur *union*. Nous devons renoncer à pénétrer ce mystere: l'ame ne peut se connoître elle-même; elle ne connoit que par le ministère des sens: & comment des sens matériels lui donneroient-ils la perception d'elle-même? Elle ne connoit pas plus la matiere qu'elle ne se connoit elle-même; elle ne la voit qu'à travers un milieu; elle n'en juge que dans le rapport à ses sens. Nous n'appercevons donc des deux côtés que des effets, des résultats; & les principes, le comment, restent ensevelis dans une nuit profonde.

M. Parce que nous ignorons ce secret du Créateur, faudra-t-il que nous renoncions absolument à toute recherche sur l'œconomie de notre Etre?

D. Cette assertion ne seroit pas mieux fondée que si l'on disoit à un Physicien, que c'est inutilement qu'il s'occupe de la végétation des plantes, parce qu'il ne connoit pas les premiers élémens dont les plantes sont composées. Il est
dans

dans l'économie de notre être bien des choses que nous connoissons avec certitude. Ces choses elles-mêmes, & leurs résultats immédiats, peuvent nous fournir des principes propres à nous diriger dans nos recherches. Si j'ignore comment le mouvement de certaines fibres de mon cerveau produit dans mon ame des idées, je fais au moins très bien que je n'ai des idées qu'en conséquence des mouvemens qui s'excitent dans certaines fibres de mon cerveau. Je raisonne donc sur ces fibres & sur leurs mouvemens; je les regarde comme des signes naturels des idées, j'étudie ces signes, & les résultats de leurs combinaisons possibles. Si j'ai bien analysé cela, j'en pourrai légitimement déduire l'ordre de la génération des idées dans mon ame. Car, dès qu'il est prouvé que les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles, l'espece de ces fibres, l'ordre dans lequel elles sont ébranlées, les rapports, les liaisons que nous pouvons concevoir entr'elles, les effets physiques que l'action plus ou moins répétée des objets peut y opérer, me donneront l'origine de tout ce que mon ame éprouve. D'un autre côté, mon ame agit; elle a des desirs, & les desirs sont les actes de l'ame. Je puis donc la regarder comme une force qui s'applique à un sujet. Ce sujet ne peut être autre chose que les fibres sensibles, puisque d'une certaine volonté, d'un certain désir, résulte une augmen-

augmentation de mouvement dans certaines fibres. Je ne cherche donc pas à pénétrer comment mon ame agit, mes efforts seroient vains; mais j'observe ce qui doit résulter de son action sur les fibres sensibles.

M. Ainsi, quelque hypothese qu'on embrasse sur l'union de l'ame & du corps, les principes qu'on aura immédiatement déduits des faits, subsisteront; *l'Influence physique*, les *Causes occasionnelles*, *l'Harmonie préétablie* les supposeront également.

D. Cela est bien évident de *l'Influence physique*. A l'égard des *Causes occasionnelles*, les Loix de la Nature sont, dans cette hypothese, celles que la Sagesse s'est prescrites: les mouvemens des fibres sensibles rentrent donc dans le systeme de ces Loix. Il en est encore de même de *l'Harmonie préétablie*, puisque dans cette hypothese les mouvemens du corps sont exactement correspondans aux idées de l'ame, sans qu'il y ait pourtant aucun commerce entre les deux substances. Le cerveau est donc, suivant cette hypothese, une petite machine dont le jeu présente avec précision l'espece, la suite & les combinaisons des idées de l'ame. Mais, comme ces deux hypotheses sont simplement possibles, je prens le parti de m'en tenir au fait, ou à ce qui paroît l'être, je veux dire, à *l'influence physique*. Quoique je n'entrevoie aucun rapport entre les deux substances, je ne
crois

crois pas pouvoir décider qu'il n'y en ait point du tout. Il faudroit pour cela que je connusse les sujets où résident les propriétés dont j'ai les idées.

M. Tout cela se réduit-il à de pures spéculations?

D. Il n'est nullement indifférent de travailler à connoître comment nous sommes faits. Les principes de l'Education reposent tous sur cette connoissance; & le système de ces principes constitue le grand Art d'éclairer, de diriger & de perfectionner l'Homme. Il s'agit de mettre en valeur toutes les facultés spirituelles & corporelles, il faut donc les connoître; pour les connoître, il faut étudier leur Nature, leur dépendance reciproque; savoir comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. On ne peut se flatter d'acquérir toutes ces connoissances que par une analyse très approfondie de l'homme.

M. Mais n'est-ce pas dégrader l'homme, que de montrer qu'il n'est aucune des facultés de notre ame qui ne soit mixte?

D. C'est le laisser tel qu'il a plu au Créateur de le faire. Je ne sçais par quelle idée de perfection l'on a transporté à l'ame seule le plus de nos facultés qu'on a pû. L'Homme, formé de deux substances, n'étoit point appelé à la spiritualité pure: & nous savons qu'il sera éternellement un Etre mixte. Il importe donc fort

B

peu

peu à sa perfection que toutes les facultés soient mixtes: il n'en possède pas moins un Entendement & une Volonté; il n'en est pas moins en son pouvoir de les cultiver & de parvenir par là au bonheur. La Vertu perdrait-elle de son prix aux yeux du Philosophe, dès qu'il seroit prouvé qu'elle tient à quelques fibres du cerveau? Je dis plus; & cet aveu ne me rendra pas suspect de Matérialisme: quand l'Homme tout entier ne seroit que matiere, il n'en seroit pas moins parfait, ni moins appelé à l'Immortalité. La Volonté supreme, qui a créé l'Univers matériel, cette Machine si composée, ne pourroit-elle le conserver? Ce n'est point parce que je crois l'ame un Etre plus excellent que la matiere, que j'attribue une ame à l'Homme; c'est uniquement parce que je ne puis attribuer à la matiere tous les phénomènes de l'Homme.

M. Finissez par me donner une idée exactement déterminée du but que vous vous proposez & du plan que vous allez suivre.

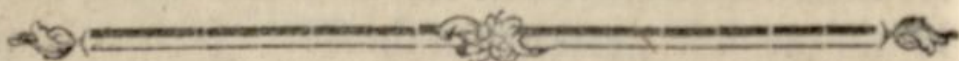
D. Voici les questions que j'ai en vue. Quelle est la nature de nos facultés? Quels en sont les progrès, les bornes respectives, la dépendance réciproque? Comment l'Homme passe-t-il de l'état d'Etre capable de sentir, de vouloir, d'agir, à l'état d'Etre qui sent, qui pense, qui veut, qui agit? Que sont le sentiment, la pensée, la volonté, l'action? En un mot, qu'est-ce

s soient
ntende-
oins en
ir par
de son
l seroit
du cer-
rendra
omme
i seroit
mmor-
l'Uni-
ée, ne
point
cellent
l'Hom-
uis at-
nes de
exacte-
propo-

Quel-
en sont
dépen-
asse-t-il
ouloir,
e, qui
nt, la
qu'est-
ce

ce que l'Homme? Ce sujet intéressant est cou-
vert de ténébres si épaisses, qu'il seroit témé-
raire d'oser se promettre de les dissiper. Je ne
veux donc qu'essayer ce que peut ici l'Analyse;
j'irai du connu à l'inconnu, du composé au
simple; je le décomposerai le plus qu'il me sera
possible, je l'anatomiserai. En tâchant de ré-
duire mes idées à leurs plus petits termes, je
les enchaînerai tellement les unes aux autres que
la chaîne soit partout continuée. Je formerai
des hypothèses; & ces hypothèses, je ferai en
forte qu'elles reposent sur des faits, & qu'elles
en soient comme les conséquences naturelles.
Je ne sçais point encore où ma marche me con-
duira; je la décrirai exactement. Je m'attens
à rencontrer des précipices; je m'arrêterai sur
leurs bords, & j'y placerai des signaux. Peut-
être m'enfoncerai-je dans un Labyrinthe plus
tortueux que celui de Dédale; mais je ne crain-
drai pas de m'y égarer, parce que le fil dont
j'aurai fait usage, me ramenera facilement au
point d'où je serai parti. Peut-être ne décou-
vrirai-je pas les vérités que je cherche; peut-
être découvrirai-je des vérités que je ne cher-
che point: peut-être enfin ne ferai-je que rap-
peller dans un nouvel ordre des vérités que je
sçais, & qui ont été traitées par divers Auteurs.
Quoiqu'il en soit, je me rendrai attentif à tout
ce qui s'offrira sur ma route; rien n'est ici à né-
gliger; les plus petits faits peuvent devenir fé-

conds en conséquences. Je vais voyager dans les Terres Australes du Monde métaphysique; mais plus fidele dans mes récits que la plupart des Voyageurs. je ne parlerai que de ce que j'aurai vu, & je dirai comment j'aurai vu; je veux qu'on puisse revoir après moi, aller plus loin que moi, & me redresser partout où je me ferai trompé.



ENTRETIEN II.

Sur l'Homme, considéré d'abord en général, & ensuite sous l'idée d'une statue, dont les sens agiroient séparément, ou successivement.

LE MAITRE.

Nous partons sans doute de la supposition que l'homme est un composé de deux substances, l'une immatérielle, l'autre corporelle: ce qu'on exprime en deux mots quand on dit que l'homme est un Etre mixte. Mais est-on aussi convaincu de l'existence de l'ame que de celle du corps?

D. Il ne paroît pas qu'on le soit aussi généralement. Cependant la supposition que l'ame existe,

existe, n'est pas gratuite; elle est fondée sur l'opposition qui est entre la simplicité du sentiment, & la composition de la matiere. Ce *Moi* qui apperçoit, qui compare, qui raisonne, &c. ce *Moi* qui a des notions d'étendue de division, de mouvement, &c. ce *Moi* qui se modifie de tant de manieres différentes, est toujours *un*, simple & indivisible.

M. Qu'est - ce que l'observation vous apprend au sujet de ce *Moi*, ou de cette ame?

D. Comme je sens que j'existe, parce que j'ai la conscience de ma modification actuelle, je sens pareillement que j'ai la volonté de mouvoir certaines parties de mon corps, & que cette volonté s'exécute. J'admets donc que mon ame est douée d'une *activité* qui se modifie diversément; j'entens par cette activité la capacité qu'a mon ame de produire en elle & hors d'elle, ou sur son corps, certains effets. Je dis *en elle*, parce que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne puis placer dans le mouvement la cause efficiente, ou immédiate de la sensation. Je dis *hors d'elle*, ou *sur son corps*, pour me conformer à cette décision du sentiment intérieur, qui me persuade que je suis l'auteur immédiat de mes actions. Je n'examine point ici si cette décision du sentiment est illusoire: je me renferme dans cette vérité incontestable, c'est qu'à un certain acte de ma volonté répond constam-

ment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties de mon corps. Je me regarde comme l'auteur de ce mouvement, parce que j'ai la volonté de le produire, & qu'il n'est produit qu'en conséquence de cette volonté.

M. Quelle relation établissez-vous donc entre le corps & l'ame?

D. Je suppose que le corps agit sur l'ame, ou, si on l'aime mieux, qu'à l'occasion des mouvemens que les objets excitent dans les sens, l'activité de l'ame se déploie d'une certaine manière, d'où naissent les sensations & les volitions. Je reçois donc l'union de l'ame & du corps & leur influence réciproque, comme un phénomène dont j'explique les Loix, & dont je fais profession d'ignorer profondément le comment. Je confesse ne connoître pas plus comment un mouvement est cause d'une idée que je ne connois comment une idée est cause d'un mouvement. J'ignore aussi parfaitement la nature de l'activité de mon ame que j'ignore la nature du mouvement. Je sçais tout aussi peu ce qui fait que la *Cogitabilité* est *Cogitabilité*, que je sçais ce qui fait que l'étendue solide est étendue solide. Toutes les substances me sont inconnues: j'observe des propriétés, des rapports; je vois certains changemens suivre constamment de certaines choses, & je regarde ces choses comme les causes de ces changemens. Je suis fait pour voir ainsi, & non pour voir autrement.

de plu-
regarde
rce que
est pro-
onc en-

r l'ame,
on des
les sens,
ine ma-
es voli-
e & du
nme un
dont je
le com-
is com-
e que je
se d'un
it la na-
nore la
issi peu
ité, que
st éten-
ont in-
ports;
mment
choses
Je suis
autre-
ment.

ment. Je parle des corps comme existents parce que j'ai l'idée des corps. Il m'importe fort peu que je me trompe, ou que je ne me trompe pas sur cette existence. Ce que je reconnois ici pour évident, c'est que l'idée du corps diffère essentiellement de l'idée que j'ai de l'ame.

M. L'homme envisagé comme un Etre mixte, ou comme un composé de deux substances, offre donc des phénomènes qui appartiennent à deux substances. Pour démêler la part qu'à chaque substance à la production des phénomènes, il faut étudier les phénomènes: ils sont des faits: est-il quelque science qui ne dépende point de cette étude? Mais à quel ordre de faits voulez-vous vous attacher?

D. Il y a un choix à faire; & sans ce choix tout le travail seroit infructueux. Il ne s'agit point de considérer un homme fait, placé au milieu d'une campagne & environné de mille objets divers: l'examen des opérations du cerveau d'un tel homme deviendrait pour nous infiniment compliquée. Il faut aller par degrés, & simplifier: on ne sauroit trop simplifier dans un sujet si composé, & si singulièrement composé. N'entreprenons pas même d'étudier les enfans: ils sont trop difficiles à observer. A peine viennent-ils au monde que leurs sens s'ouvrent tout à la fois à un grand nombre d'impressions différentes. De-là un enchaînement

de mouvemens, une combinaison d'idées, qu'il est impossible de suivre & de démêler.

M. Quel parti prendrez-vous donc ?

D. Celui de recourir à une fiction : elle ne fera pas la Nature, mais elle aura son fondement dans la Nature. Je séparerai des choses qui, dans l'état naturel, sont réunies ; mais ce sera pour tâcher de parvenir à les mieux connoître ; je les réunirai ensuite par degrés, & je me rapprocherai davantage de la Nature.

M. Développez plus précisément l'idée de cette fiction.

D. J'imagine un homme dont tous les sens sont en bon état ; mais qui n'a point encore commencé à en faire usage. Je m'attribue le pouvoir de tenir les sens de cet homme enchaînés, ou de les mettre en liberté dans l'ordre, dans le tems, & de la manière qu'il me plaît. J'offre successivement à chaque sens, & ensuite à différens sens à la fois, les objets propres à les affecter : je cherche ce qui doit résulter de ces impressions : je suis, pour ainsi dire, à l'œil le développement de l'ame de cet homme, ou plutôt je la fais développer à mon gré. Cet homme en un mot est une espèce de *Statue*, & désormais je l'appellerai ainsi. La Philosophie sera la divinité qui animera cette Statue, & qui m'aidera à l'élever par degrés au rang d'*Etre pensant*.

M. Ce

M. Ce n'est là qu'un Roman philosophique. Il faut espérer que le tems viendra où l'on pourra substituer l'Histoire à ce Roman.

ENTRETIEN III.

Notions générales sur l'origine des idées. Réflexions sur le Physique de notre Etre.

LE MAITRE.

Parlerons-nous des *Idées innées*?

D. Ce n'est pas la peine de s'arrêter ici à combattre cette opinion: elle a été trop souvent & trop solidement réfutée.

M. Qu'apprenons-nous là dessus par la voye de l'expérience?

D. Elle démontre que la privation d'un sens emporte la privation de toutes les idées attachées à l'exercice de ce sens: d'où s'ensuit que la privation de tous les sens, ou ce qui revient au même, leur inaction absolue emporterait une privation totale d'idées.

M. Ainsi nos idées les plus abstraites ont une origine corporelle.

D. Pour s'en convaincre, il suffit de remarquer, que nous n'avons ces idées qu'à l'aide des

signes qui les représentent; & ces signes sont des figures, des sons, des mouvemens, des corps.

M. Puisque toutes nos idées dérivent originellement des sens, la *Statue* qui n'a point fait usage de ses sens, n'a point d'idées.

D. Oui, en prenant le mot d'idées dans le sens le plus étendu, pour toute manière d'être de l'ame dont elle a la conscience ou le sentiment.

M. Mais quelle notion se former d'une ame sans idées?

D. Je ne veux pas qu'on cherche à s'en former aucune, parce que je ne veux pas qu'on méconnoisse les bornes qui ont été prescrites à l'Esprit humain. On définit l'Ame une *substance qui pense*: qu'on la définisse plutôt une *substance qui a la capacité de penser*. Cette capacité constitue en partie l'essence de l'ame; & cette essence, nous ne sommes pas faits pour la connoître. D'ailleurs, ce que nous appelons l'essence des choses n'est que leur essence *nominale*; elle ne comprend que cet assemblage de propriétés, de qualités, que les sens ou la réflexion nous font découvrir dans les choses, & qui composent l'idée que nous nous formons des choses. Le principe ou la raison de ces propriétés constitue l'essence réelle du sujet, dont l'essence nominale n'est ainsi qu'un résultat.

M. Puis donc que nous n'avons des idées que par les sens, il s'ensuit que l'ame n'agit que
par

par l'intervention du corps. Il est la première source de toutes les modifications de l'ame : elle est tout ce que le corps la fait être.

D. Rien de plus vrai : & les conséquences de ceci sont innombrables. En voici quelques unes. Nous n'avons aucune idée des opérations de l'ame séparée du corps, parce que toutes les opérations de l'ame que nous connoissons s'exécutent par le moyen du corps, ou en dérivent originairement comme de leur principe. L'homme n'est pas une certaine ame ; il n'est pas un certain corps ; il est le résultat de l'union d'une certaine ame à un certain corps. L'homme enfin qui n'a ou qui n'auroit point senti, est ou seroit une véritable statue ; mais une statue organisée, & dont la composition passe de beaucoup la portée de l'Intelligence humaine. Cette machine incompréhensible est appelée à sentir, à penser, & à exécuter un nombre presque infini de mouvemens qui la mettent en commerce avec le Monde entier, & qui en font une partie plus ou moins considérable de ce grand Tout.

M. Eclaircissez cela par quelque comparaison.

D. Représentez-vous cette machine sous l'image d'un clavecin, d'un orgue, ou de tel autre Instrument semblable. Imaginez que la suite des airs qu'on peut exécuter sur ces Instrumens, exprime la suite des idées, des volontés, des déterminations, &c. Mais, au lieu que l'orgue

gue exécute indifféremment toutes sortes d'airs, & qu'après l'exécution de chaque air, son état est le même qu'auparavant; concevez que la machine qui est en nous-mêmes, conserve une certaine tendance aux mouvemens qu'elle a une fois exécutés, précisément parce qu'elle les a exécutés. Telle est l'énergie singulière de cette machine admirable: tel est le grand principe qui décide souverainement de la perfection humaine. La valeur physique & morale de notre automate dépend de la constitution originelle, & de la manière dont nous aurons su jouer de cette machine.

M. Jettons à présent un coup d'œil sur l'état primitif de notre statue.

D. Déjà les mouvemens vitaux s'y opèrent; les liqueurs y circulent, & portent à toutes les parties la nourriture qui leur est nécessaire. Les sens sont prêts à jouer, mais ils ne jouent point encore; le sentiment n'est pas né. Dans cet état, quoique la statue l'emporte sur tous les animaux par son organisation, elle est au dessous de l'animal le moins parfait, parce qu'elle ne sent point. Si les plantes sont insensibles, ce qui n'est point démontré, la statue est immédiatement au dessus de la plante; elle est entre la plante & l'animal.

M. Réfléchissons plus particulièrement sur le physique de notre être, puisqu'il a tant d'influence sur les opérations de l'ame,

D. Les

D. Les sensations qui nous affectent à chaque instant, nous instruisent de la liaison intime que les sens ont avec l'ame. Nous éprouvons de même à chaque instant, que l'ame exerce un empire très étendu sur les organes & sur les membres: elle y excite un nombre presque infini de mouvemens divers. En vain essayeroit-on d'infirmer ici la décision du sentiment: en vain entreprendroit-on de faire voir qu'il seroit possible qu'il y eût ici de l'illusion, & que cette illusion prît sa source dans l'organisation du cerveau, ou dans l'action du premier moteur sur le cerveau, ou sur l'ame. Nous sommes constitués de maniere que nous nous croyons auteurs de nos actions; & quand cela ne seroit point, quand cette force motrice que le sentiment intérieur nous porte à attribuer à l'ame, ne lui appartiendrait point, il suffiroit que l'action suivît constamment la décision de la volonté, comme la volonté suit constamment la décision de l'entendement, pour que rien ne changeât dans le système humain. Attribuer l'action uniquement à la Machine, c'est toujours l'attribuer à nous-mêmes, parce que cette Machine est nous-mêmes. L'ame n'est pas tout l'homme.

M. Quel est un des principaux Instrumens de cette union?

D. L'Anatomie nous le découvre dans les nerfs. Cette science, aujourd'hui si perfectionnée, démontre que l'ame ne sent & ne veut qu'à

qu'à l'aide des nerfs- Elle prouve que les nerfs tirent leur origine du cerveau, & que de là ils se répandent dans toutes les régions du corps.

M. A quoi conduit cette découverte de l'origine des nerfs?

D. A placer l'ame dans le cerveau. Mais, comme il n'y a que les corps qui ayent une relation proprement dite avec le lieu, il faut dire, non que l'ame occupe un lieu dans le cerveau, mais qu'elle est présente au cerveau, & par le cerveau à son corps, d'une manière que nous ne pouvons définir.

M. L'Anatomie va-t-elle plus loin?

D. Elle ose déterminer la partie du cerveau qui doit être regardée comme l'organe immédiat du sentiment. Elle prétend établir sur un grand nombre d'expériences que cette partie est constamment la seule qui ne peut être altérée, ou simplement dérangée, que l'ame n'en soit troublée dans ses fonctions. Cette partie si importante est le *Corps calleux*, ou ce petit corps blanc, oblong, & un peu ferme, qui est comme détaché de la masse du cerveau, & que l'on découvre quand on éloigne les deux hémisphères l'un de l'autre, leurs faces internes étant contigues, & simplement couchées sur lui par leurs bords inférieurs.

M. Que pensez-vous là dessus?

D. J'admets simplement qu'il est quelque part dans le cerveau une partie que je nomme
le

le *Siege de l'ame*, & que je regarde comme l'Instrument immédiat du sentiment, de la pensée & de l'action. Il est indifférent à mon but que cette partie soit le corps calleux ou toute autre. Le cerveau nous est presque inconnu; ses parties les plus essentielles sont si molles, si fines, si repliées; nos instrumens sont si imparfaits, nos connoissances si bornées, qu'il est à présumer, que nous ne découvrirons de longtems le secret d'une Méchanique, qui est le chef-d'œuvre de la création terrestre. Nous sommes donc réduits ici à conjecturer, parce qu'il ne nous est pas même permis encore d'entrevoir. Cependant il est raisonnable d'affirmer que tout le cerveau n'est pas le siege de la pensée, comme tout l'œil n'est pas le siege de la vision.

M. Comment caractérisez-vous alors ce siege de la pensée?

D. C'est un organe qui communique avec tous les sens, & par lequel l'ame agit sur toutes les parties de son corps soumises à son empire; & un tel organe doit être prodigieusement composé. Il est en quelque sorte l'abrégé de tous les organes, un système nerveux en raccourci. Les ramifications de tous les nerfs doivent aller aboutir à cet organe, ou avoir avec lui la communication la plus étroite. C'est un centre où tous les nerfs vont rayonner.

M. Mais les nerfs sont mols; ils ne sont point tendus comme les cordes d'un Instrument.

Les

Les objets y exciteroient-ils donc des vibrations analogues à celle d'une corde pincée? Ces vibrations se communiqueroient-elles à l'instant au siege de l'ame? La chose paroît difficile à concevoir.

D. Si l'on admet dans les nerfs un fluide dont la subtilité & la mobilité approchent de celles de la lumiere, on expliquera facilement par là, & la célérité avec laquelle les impressions se communiquent à l'ame, & celle avec laquelle l'ame exécute tant d'opérations différentes. Le cerveau sépare apparemment du sang, ou de quelque liqueur plus élaborée, cette espece de feu élémentaire. Il est peut-être contenu dans les nerfs, à peu près comme le fluide électrique est contenu dans les corps qui en sont imprégnés. L'action des objets, ou celle de l'ame, peut produire sur le fluide nerveux des effets analogues à ceux que la chaleur ou les frictions produisent sur le fluide électrique. Et comme le siege de l'ame, dans les idées qu'on s'en forme, est proprement le siege de la vie; on peut concevoir que cet organe n'est presque qu'un composé de ce feu vital. Suivant cette hypothese, le corps calleux ne feroit que l'étui ou l'enveloppe grossiere du siege de l'ame.

M. Ces expressions ne doivent pas sans doute être prises à la lettre.

D. Nous ignorons la nature des esprits animaux: ils sont encore plus hors de la portée
de

de nos sens & de nos Instrumens que les vaisseaux qui les filtrent ou qui les préparent. Ce n'est que par la voye du raisonnement que nous sommes conduits à admettre leur existence, & à soupçonner quelque analogie entre ces esprits & le fluide électrique. Cette analogie repose principalement sur certaines propriétés très singulieres de ce fluide; en particulier sur la rapidité & la liberté avec laquelle il se meut le long d'une ou de plusieurs cordes, au travers d'une masse d'eau, même en mouvement.

M. Puisque nous avons cinq sens, dont procèdent cinq classes de sensations, qui ont sous elles un nombre indéfini de genres & d'especes, il faut donc qu'il y ait dans les nerfs, & dans les esprits qui tiennent aux nerfs, une diversité relative à celle que nous observons dans nos sensations.

D. Nous manquons de moyens pour atteindre au comment de cette diversité physique. Tout ce que nous pouvons faire est de former là dessus quelques conjectures. Nous pouvons, par exemple, imaginer dans les esprits qui servent à la vision, une composition analogue à celle que Newton a découverte dans la lumière; nous pouvons supposer qu'il est des esprits, ou des fibres, à l'unisson des sept couleurs; comme nous pouvons supposer qu'il en est à l'unisson des sept tons. Mais on est bien peu avancé après qu'on a imaginé cela: tout nous ramene à

cette vérité, que nous sommes plus faits pour voir les résultats des choses que les principes des choses.

M. De ce que le genre nerveux est l'organe médiateur des sensations, il s'ensuit que, du plus ou du moins de mobilité de cet organe, dépendra le plus ou le moins de vivacité des impressions. Et le degré de vivacité des impressions déterminera le degré d'activité de l'ame.

D. Ces conséquences sont justes: mais je crois que nous ferons bien de ne pas pousser ici plus loin les réflexions sur le physique de notre être, puisque nous serons appelés à les étendre en traitant de la production des sensations. Je me bornerai donc à remarquer que, quand il sera parlé des impressions faites sur les nerfs, cela doit s'entendre aussi des impressions faites sur les esprits qui tiennent aux nerfs. Et quand il sera parlé des mouvemens communiqués au cerveau, cela doit s'entendre des mouvemens communiqués à cette partie du cerveau que nous avons nommée le siege de l'ame.



ENTRETIEN IV.

La Statue modifiée par le sens de l'Odorat, & l'état qui suit cette première sensation.

LE MAÎTRE.

Comment entamez-vous les modifications de la statue?

D. Par l'odorat, comme le sens le plus simple & le moins fécond. Cette marche est dans l'esprit de l'analyse. J'approche donc une Rose du nez de la statue: au même instant elle devient un *Etre sentant*. Son ame est modifiée pour la première fois: elle est modifiée en odeur de rose; elle devient une odeur de rose; elle se représente une odeur de rose. Toutes ces façons de parler sont synonymes; elle expriment toutes un changement survenu à l'ame de la statue, à l'occasion d'un changement survenu à l'un de ses sens.

M. Quel est ce changement survenu à l'organe? Comment s'opère ce changement? Quelles en sont les suites nécessaires?

D. Voilà ce qu'il s'agit d'analyser. Les principes que nous poserons pour expliquer ce premier pas de la statue dans la vie sensitive, nous

aideront à en expliquer un grand nombre d'autres. C'est ici le premier chaînon d'une chaîne très longue & très composée.

M. Montrez ce chaînon.

D. Les corpuscules infiniment petits qui émanent de la Rose, forment autour d'elle une atmosphère odoriférante. Ils sont introduits par l'air dans l'intérieur du nez : ils agissent sur les fibres nerveuses qui le tapissent. Cette action est le résultat des rapports qui sont entre ces corpuscules & ces fibres.

M. Qu'entendez-vous ici par des *rapports*?

D. J'entens en général ces qualités, ces déterminations, en vertu desquelles différens Etres conspirent au même but, ou concourent à produire un certain effet. Cet effet est une Loi de la Nature.. Ainsi les Loix sont en général les résultats des rapports qui sont entre les Etres. Elles sont invariables, parce que les déterminations dont elles émanent, sont invariables. Les Etres sont ce qu'ils sont : leur essence est immuable.

M. Comment les corpuscules odoriférans agissent-ils sur les fibres nerveuses?

D. La manière m'est inconnue : je n'ai aucune voye pour parvenir à cette connoissance. Mais, comme dans l'ordre de mes idées, je ne conçois pas qu'un corps puisse agir sur un autre autrement que par impulsion ; je pense que les corpuscules odoriférans étant doués d'un certain

mouve-

mouvement & d'un certain degré de mouvement, communiquent ce mouvement dans une certaine proportion aux rameaux du nerf olfactif.

M. Et quel est ce mouvement?

D. Sa nature est au nombre de ces déterminations que j'ignore. Je ne sçais si c'est un mouvement de vibration, d'ondulation, de pression, ou tout autre mouvement que je pourrois imaginer. Je me borne donc à dire en général que les corpuscules odoriférans impriment un mouvement aux rameaux du nerf olfactif. Ces rameaux se rendent au cerveau, & lui communiquent un certain ébranlement relatif à celui qu'ils ont reçu de l'objet.

M. Vous n'êtes pas sans doute mieux au fait de la manière dont cet ébranlement se propage jusqu'au cerveau?

D. J'irois au delà des faits si je prononçois là dessus. Tout se réduit à de légères conjectures; comme, par exemple, de supposer que cette propagation s'opere par le fluide nerveux, à peu près comme celle du son par le moyen de l'air; ou bien, que la propagation de l'ébranlement se fait par les parties élémentaires des nerfs, douées peut-être d'une certaine activité, en vertu de laquelle elles réagissent les unes sur les autres. Enfin on pourroit réunir les deux hypothèses, & admettre que cette propagation dépend à la fois, & du jeu des parties élémentaires

taires des nerfs, & de celui des parties élémentaires du fluide nerveux. Si l'on suppose que ces deux ordres de particules sont à l'unisson dans chaque nerf, on concevra facilement comment elles s'aident réciproquement dans leur jeu, & comment elles propagent ainsi l'ébranlement jusqu'au cerveau.

M. Y a-t-il encore quelque question indécise à cet égard?

D. Oui; celle si le mouvement que le nerf olfactif imprime au siege de l'ame, ou pour parler plus exactement, à la partie du siege de l'ame qui lui correspond, est le même dans le nerf. Chaque partie a sa maniere d'agir, qui répond à sa structure: celle-ci répond à sa fin. Il me suffit d'admettre comme un principe, ou comme une loi de notre Être, qu'à un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs répond constamment un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame; & qu'à un certain mouvement d'une ou de plusieurs parties du siege de l'ame, répond constamment un certain mouvement d'un ou de plusieurs nerfs.

M. Que résulte-t-il du mouvement que la Rose imprime au nerf olfactif, & que celui-ci transmet à l'organe du sentiment?

D. Il en résulte cette modification de l'ame que nous exprimons par les termes d'*Odeur de Rose*. Cette modification est une maniere d'être

d'être de l'ame, un état distinct de tout autre état.

M. Pourriez-vous en donner une idée plus précise?

D. L'ame est un Etre différent du corps: nous ne pouvons attribuer à cet Etre aucune des propriétés par lesquelles le corps nous est connu. Si donc le corps agit sur l'ame, ce n'est point du tout comme un corps agit sur un autre corps. La sensation qui paroît résulter du mouvement n'a rien de commun avec le mouvement. Seroit-elle donc l'effet immédiat du mouvement? Ou résulteroit-elle immédiatement de quelque chose qui n'est ni corps, ni mouvement?

M. Comment vous tirez-vous de ce défilé?

D. L'ame est cet Etre simple, qui n'est ni corps, ni mouvement. Cet Etre est une force, une puissance, une capacité d'agir, ou de produire certains effets; car c'est tout ce que nous savons de la puissance. L'ame se modifieroit-elle donc elle-même en conséquence d'un mouvement? Produiroit-elle elle-même la sensation par son activité, en vertu de cette Loi fondamentale de l'union, qui veut qu'à un certain état du corps réponde constamment un certain état de l'ame? Y auroit-il quelque rapport secret entre l'activité de la matiere & l'activité de l'ame? La Nature qui ne va point par sauts, mais qui passe par degrés d'une production à

une autre production, iroit-elle encore par degrés des substances matérielles aux substances spirituelles.

M. J'attens avec impatience que vous vous décidiez.

D. Nous voilà sur le bord d'un des abîmes les plus profonds qui soient dans le país des connoissances humaines. Si nous sommes sages, nous éviterons de regarder longtems dans cet abîme: notre vue pourroit en être troublée.

M. Détournons-la donc de dessus ces immenses profondeurs, pour la porter sur l'état actuel de notre statue: considérons cet état en lui-même & dans ses suites.

D. La statue commence à jouir de l'existence, mais elle ne sçait pas encore qu'elle existe. Une sensation n'est pas une notion: & combien l'idée d'*existence* est-elle réfléchie! Je sçais que j'existe parce que je réfléchis sur mes perceptions; & cela est une opération de mon ame par laquelle elle sépare de la perception le sujet qui apperçoit. C'est ce que les Métaphysiciens nomment *apperception*, & qui constitue le *Moi*.

M. A quoi la statue est-elle donc bornée actuellement?

D. Elle n'éprouve, & ne peut éprouver, que ce qui résulte immédiatement de l'action de l'organe sur l'ame; & ce résultat est une sensation, & une sensation unique; c'est une odeur de rose, & rien du tout au delà. La statue

n'a

n'a donc point proprement d'attention, parce que l'attention paroît supposer la présence de différentes idées sur une desquelles l'ame se fixe par préférence. La statue n'a point non plus de desir: le desir suppose la connoissance d'un état différent de l'état actuel, & qu'on lui compare: or la statue n'a encore éprouvé qu'une seule maniere d'être. S'il existe des animaux qui n'ayent pendant toute leur vie qu'une seule sensation; (& pourquoi n'existeroit-il pas de semblables animaux dans une suite si variée d'Etres?) l'état actuel de la statue représente celui de ces animaux, placés par la main de la Nature sur le plus bas échelon de l'échelle de l'animalité.

M. Ecartons l'objet; éloignons la rose; que doit-il arriver?

D. L'ébranlement que cet objet a produit sur le nerf olfactif ne doit pas cesser au même instant indivisible: cet ébranlement, quelque léger qu'on le suppose, est toujours un mouvement communiqué; & le mouvement ne s'éteint que par degrés: tout se fait ici, comme ailleurs, par gradations plus ou moins sensibles. Nous éprouvons tous les jours que certains ébranlemens imprimés à nos sens continuent après que la cause qui les a excités a cessé d'agir. Cette observation commune prouve la grande mobilité de l'Instrument de nos sensations.

M. Ainsi, quoique la rose n'affecte plus l'odorat de la statue, elle peut continuer à sentir.

D. Oui, mais plus foiblement. La durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf, & à l'activité des corpuscules qui ont agi sur le nerf. Au même instant où l'ébranlement finira, la statue cessera de sentir.

M. Quels sont les rapports entre l'état du corps & celui de l'ame dans cette situation?

D. Comme la durée de la sensation est proportionnelle à la mobilité du nerf & à l'activité des corpuscules qui agissent sur le nerf; de même aussi la dégradation de la sensation est proportionnelle à la dégradation du mouvement qui l'occasionne. Et comme l'ame a la conscience des états par lesquels elle passe, ou des modifications qu'elle subit, l'ame de la statue a la conscience de la dégradation de la sensation; elle la sent s'affoiblir insensiblement, mais elle ne peut démêler tous les degrés de cet affoiblissement, elle n'en saisit que les plus sensibles.

M. Ne peut-on pas déjà découvrir ici la première origine du *plaisir*, du *desir*, & de l'*attention*?

D. Le sentiment des extremes entre lesquels est placé le mouvement dans sa plus grande force & le mouvement dégradé jusqu'à extinction; ce sentiment emporte nécessairement une comparaison entre ces extremes, & cette comparaison

raison donne naissance a un sentiment qu'on peut rendre par les termes de *mieux-être* & de *moins bien-être*. La connoissance d'un mieux-être est inséparable du desir de la continuation du mieux-être; & l'effet de ce desir est l'attention: car c'est la même chose pour l'attention qu'il y ait différentes sensations présentes à l'ame, ou que l'ame aperçoive différens degrés dans la même sensation.

M. Qu'entendez-vous ici par l'attention?

D. Cette réaction de l'ame sur les fibres que l'objet a mises en mouvement, par laquelle l'ame tend à conserver, à fortifier ou à prolonger ce mouvement. La statue fait donc effort pour retenir la sensation à mesure qu'elle la sent s'affoiblir: mais, comme l'attention est une force limitée, elle s'épuise par l'exercice lorsqu'il est trop longtemps continué. Cet épuisement est d'autant plus prompt que les organes sont plus tendres, plus délicats, & qu'ils ont été plus rarement mis en action. Ainsi l'attention de la statue venant bientôt à s'épuiser, l'ame doit retomber dans sa première léthargie.

M. Lorsque la sensation a disparu entièrement, la statue ne peut-elle pas la rappeler?

D. Quelque hypothese qu'on embrasse sur le rappel des idées, il faudra toujours admettre que ce rappel dépend en dernier ressort de la liaison qui se forme entre les idées.

M. Qu'en-

M. Qu'entendez-vous par la *liaison des idées*?

D. J'entens en général tout rapport en vertu duquel une idée est cause de la reproduction d'une autre idée. Chaque état d'une ame qui pense doit avoir sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement. L'ame ne peut être déterminée à rappeler une idée, qu'autant que cette idée a quelque rapport, prochain ou éloigné, direct ou indirect, avec celle qui l'occupe actuellement. Si l'on se refusoit à ce principe, on seroit conduit à admettre des effets sans cause; ce qui seroit également contraire, & à notre manière de concevoir & à l'analogie: à notre manière de concevoir, parce que nous ne pouvons nous former aucune idée d'un effet sans cause: à l'analogie, parce que nous observons que rien ne se fait dans la Nature qu'en suite de quelque chose qui a précédé.

M. Quel est donc le cas de la statue?

D. Dans un cerveau, comme le sien, où il n'y a qu'une seule idée, cette idée ne tient absolument à rien: elle ne sauroit donc être rappelée: l'ame n'a aucun pouvoir sur cette idée. La liberté dont l'ame est douée, cette activité par laquelle on peut concevoir qu'elle rappelle ses idées, en agissant sur différens points du cerveau, cette activité, dis-je, est une force indéterminée; c'est un pouvoir d'agir, & non une certaine action. Les déterminations de
cette

cette force procèdent de la volonté, & il n'est point de volonté, lorsqu'il n'est point d'idée présente à l'entendement.

M. Mais ces mouvemens que l'objet imprime à l'organe, ne se conserveroient-ils point dans le cerveau par l'énergie de sa mécanique?

D. On a proposé cette conjecture; on l'a appuyée sur diverses preuves; on l'a combattue par diverses objections. Nous ne connoissons pas assez la structure intime du cerveau pour y fonder nos assertions: c'est toujours de ce que nous éprouvons qu'il faut partir. Lorsqu'après avoir fixé les yeux sur le soleil, nous regardons dans l'obscurité, nous voyons une image très vive de cet astre. Cette image s'affoiblit d'instant en instant, & elle disparoit enfin tout à fait. La vivacité de cette peinture, ses dégradations, sa durée, sont toujours relatives au jeu de l'organe, à sa mobilité, & au tems pendant lequel l'objet a agi sur cet organe. Si les mouvemens imprimés aux fibres du cerveau par un objet aussi éclatant, aussi actif que l'est le soleil, s'éteignent en assez peu de tems; des mouvemens incomparablement moins forts doivent s'éteindre bien plus promptement.

M. La sensation qui affectoit la statue a disparu: son état actuel est-il précisément le même que celui qui avoit précédé cette sensation?

D. Cette question me paroît se réduire à celle-ci: l'état d'une fibre du cerveau qui a été mise

mise en mouvement, & dont le mouvement s'est éteint, est-il précisément le même que celui d'une semblable fibre qui n'a jamais été mue? Cette question touche à une infinité de choses, & renferme une des principales clefs de la Psychologie.

M. Ne pourriez-vous pas vous borner à poser quelques principes fondés sur l'expérience, & à tirer de ces principes les conséquences les plus immédiates?

D. Le premier & le plus certain de ces principes, c'est que la mémoire par laquelle nous retenons les idées des choses a été attachée au corps; puisque des causes qui n'affectent que le corps, affoiblissent la mémoire, la détruisent même, ou la fortifient. La Médecine établit cette vérité par une foule de faits très constatés & très divers. Combien de maladies ou d'accidens qui ont été suivis de l'affoiblissement ou même de la perte de la mémoire? Combien d'autres cas singuliers ont modifié cette faculté, ou ont paru lui donner de nouvelles forces? La mémoire tient aussi à l'âge; & il n'est pas jusqu'aux procédés qu'on employe pour la cultiver & pour la fortifier, qui ne tendent à confirmer la même vérité.

M. Qu'inférez-vous delà?

D. Les idées n'étant dans leur première origine que les mouvemens imprimés par les objets aux fibres des sens, il s'ensuit que la conservation

conservation des idées par la mémoire dépend en dernier ressort de la disposition qu'ont les fibres des sens à se prêter à ces mouvemens & à les répéter. Pour juger de cette disposition, & pour comprendre quelle est l'excellence de la Méchanique de ces fibres, il n'y a qu'à faire attention à la facilité avec laquelle la mémoire se charge d'une ou de plusieurs suites d'idées, à la précision, à la fidélité avec laquelle elle reproduit ces suites, & au tems pendant lequel elle conserve l'aptitude de les reproduire.

M. Entrez dans un plus grand détail de ce qui concerne ces fibres si importantes & si utiles?

D. Je nomme état primitif ou originel des fibres des sens, celui qui précède le tems où les objets commencent à agir sur ces fibres; c'est l'état qu'elles tiennent immédiatement de la génération. L'action des objets sur les fibres des sens change jusqu'à un certain point l'état primitif de ces fibres, puisqu'elle leur imprime des dispositions qu'elles n'avoient pas auparavant, c'est à dire, des déterminations à certains mouvemens. La capacité de recevoir ces déterminations, ou pour m'exprimer par un seul mot, la mutabilité des fibres, a sa raison dans leur structure.

M. Quelle idée vous faites-vous de cette structure?

D. Une fibre n'est pas un composé d'autres fibres; celle-ci d'autres fibres encore; cela iroit à l'in-

à l'infini: mais on peut concevoir qu'une fibre, je dis, une fibre simple est un composé de molécules, ou de parties élémentaires, dont la forme, ou l'arrangement, détermine l'espèce ou le jeu de la fibre. Si les molécules élémentaires des fibres étoient absolument incapables de changement, les fibres seroient exactement roides, & les objets ne pourroient faire sur elles aucune impression. Si l'effet que l'impression des objets produit sur les fibres étoit absolument momentanée, cette impression ne seroit pas durable, & il n'y auroit point de mémoire. Il est vrai que l'objet peut agir si foiblement sur l'organe, ou pendant un tems si court; l'état actuel des fibres peut être si peu susceptible de changement, qu'elles ne reçoivent point de modification nouvelle. Mais ce cas est directement contraire à celui qui a été supposé, & sur lequel roule la discussion actuelle.

M. Que produit sur les fibres l'action des objets?

D. L'un ou l'autre de ces deux effets, & peut-être tous les deux ensemble: elle modifie la forme originale de leurs molécules, ou en change la position respective. Nous ne saurions dire en quoi consistent ces effets, quelle en est la nature, la manière; les yeux du corps n'atteignent pas à une mécanique si éloignée de leur portée, & les yeux de l'esprit ne percent pas ici fort au delà de ceux du corps.

Nous

Nous ignorons encore quelle est cette force qui tend à maintenir les fibres dans leur état actuel, quel que soit cet état. Nous savons seulement que cette force existe : & nous l'apprenons de l'expérience. Il faut un tems à la mémoire pour se saisir des objets : ce tems suppose une résistance à vaincre. Ce que la mémoire a acquis, elle le conserve ; & sa tenacité est une autre preuve bien sensible de l'existence de la force en question.

M. Dans toute cette discussion vous n'avez rien dit des esprits animaux ?

D. Un véritable fluide paroît peu propre à être le siége d'impressions durables ; mais on conçoit que le jeu des esprits peut être modifié ou déterminé par celui des solides. On conçoit aussi que Dieu a pu faire des machines organiques dont les ressorts fussent d'une matière analogue à celle de l'éther, & qui ne fût pas fluide comme l'éther. Ceci est relatif à la conjecture qui a été proposée sur la nature du siége de l'ame.

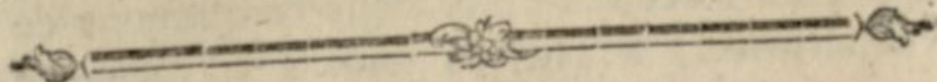
M. Il est tems de revenir à la statue. L'effet que le mouvement continué des corpuscules odoriférans a produit sur le nerf olfactif de cette statue, est-il anéanti par la cessation du mouvement ?

D. Non. L'état primitif des fibres sur lesquelles ces corpuscules ont agi pendant un certain tems a été modifié ; & cette modification

D

est

est l'expression physique de la différence qui est entre l'état actuel de la statue & celui qui avoit précédé la sensation.



ENTRETIEN V.

Nouvelle modification de l'Odo- rat & ses suites.

LE MAITRE.

Rappelons notre statue à l'existence; car, pour un Etre capable de sentir, c'est ne pas exister que de ne point sentir.

D. Soit: mais à l'odeur de la rose faisons succéder celle de l'œillet: voilà une nouvelle modification qu'éprouve l'ame de la statue, & voici de nouvelles questions qui s'offrent à notre examen.

M. Quelles sont ces questions?

D. Les suivantes. La sensation de l'œillet rappellera-t-elle celle de la rose? Si elle la rappelle, comment ce rappel s'opérera-t-il? Quel en fera l'effet?

M. Vous promettez-vous beaucoup de succès dans ces recherches?

D. Quand on veut pousser ici l'analyse aussi loin qu'elle peut aller, on se prépare bien des difficultés; & ce n'est pourtant qu'en suivant cette route

route épineuse qu'on peut espérer d'atteindre à quelques vraisemblances. Dans une discussion de la nature de celle-ci, le grand art du Psychologue paroît consister principalement à ne point faire former de pas à la statue qui ne soit nécessaire; à lier tellement les uns aux autres tous les chaînons de son existence que la chaîne soit partout exactement continuée. Si l'on n'est pas assuré de parvenir à ce but, il est toujours louable de le tenter.

M. Vous demandez donc d'abord si une certaine sensation peut rappeler une certaine sensation; & c'est demander en général comment une idée peut rappeler une autre idée?

D. La question est d'une extrême importance en Psychologie, puisqu'une fois bien éclaircie elle fourniroit la solution d'une multitude de problèmes. La vie de l'ame est-elle autre chose que la succession de ses idées rappelées les unes par les autres?

M. Voyons donc s'il est possible que la Raison se satisfasse sur un sujet si difficile, & qui touche de si près le fond de notre être.

D. Une idée est un mode de l'ame; & comme nous ne savons point ce que l'ame est en elle-même, nous ne savons point non plus ce qu'un mode de l'ame est en lui-même; mais nous savons très bien une chose, c'est que l'ame n'acquiert l'idée d'un objet qu'ensuite des mouvemens que cet objet a excités dans le cerveau.

Nous ne voyons pas ces mouvemens; mais nous voyons une infinité de corps se mouvoir: & nous pouvons juger des mouvemens du cerveau par comparaison à ceux qui tombent sous nos sens; les uns & les autres sont soumis aux mêmes Loix. Les phénomènes de la mémoire prouvent que la conservation des idées tient au cerveau: le rappel d'une idée fera donc la reproduction des mouvemens auxquels cette idée a été attachée. Ainsi, quand on demande si une certaine idée peut rappeler une certaine idée, on demande s'il est entre les mouvemens auxquels tiennent ces idées, des rapports en vertu desquels ils soient réciproquement cause de leur reproduction. On conçoit que, par ces mouvemens, il faut entendre ici tout le physique des idées, toute cette Méchanique quelle qu'elle soit, dont la formation des idées dépend originairement.

M. A quoi nous conduit cette Méchanique?

D. Tout mouvement emporte un changement dans l'état du corps mû: l'état du cerveau change donc lorsqu'un objet agit sur lui. Une suite nécessaire de ce changement est celui qui survient alors dans l'état de l'ame, & que nous exprimons par les divers noms de *sensation* d'*idée*, de *perception*, &c.

M. Un changement quelconque, dans l'état du cerveau, produit-il un changement quelconque dans l'état de l'ame?

D. Non;

D. Non; mais à un certain changement dans le cerveau répond constamment un certain changement dans l'ame. Je puis donc, sans être soupçonné de Matérialisme, mettre ici le mouvement à la place de l'idée, & raisonner sur les mouvemens du cerveau, comme s'ils étoient eux-mêmes les idées. Il suffit d'avoir levé l'équivoque, en déclarant que je ne prétens point confondre l'idée avec l'occasion de l'idée; mais je ne connois point du tout l'idée, & je connois un peu l'occasion de l'idée.

M. Les idées sont la représentation des objets, & se diversifient comme eux. Liées aux mouvemens du cerveau, ces mouvemens se diversifient comme les idées. Qu'est-ce qui constitue proprement cette diversité dans le cerveau? Différentes fibres, mues par différens objets, donnent-elles naissance à différentes sensations? Ou cette diversité de sensations dépend-elle simplement de la diversité des mouvemens imprimés aux mêmes fibres par différens objets?

D. Cette question se trouve étroitement liée à celle du rappel des idées qui nous occupe; je suis donc obligé de les analyser ensemble. Etablissons bien d'abord l'état de la nouvelle question; & pour plus de facilité, ne prenons qu'un sens pour exemple: ce sera toujours l'odorat. Différentes odeurs agissent-elles sur les mêmes fibres?

fibres? Ou différentes fibres ont-elles été appropriées à différentes odeurs?

M. Vous feriez peut-être mieux, au lieu de ne prendre qu'un seul sens, de vous borner à une seule fibre, & de raisonner sur cette fibre comme représentant tout l'organe. Le sujet que vous maniez est si compliqué, que vous ne sauriez trop chercher à le simplifier, à en écarter la confusion.

D. Rien de mieux pensé; une seule fibre, soit. Les corpuscules émanés de la rose, en agissant sur cette fibre, lui impriment une tendance à un certain mouvement. Je définis cette tendance, une aptitude à se mouvoir dans un sens plutôt que dans un autre. Ceci est très simple: la fibre ne peut se mouvoir qu'autant qu'il survient un changement dans l'état primitif de ses molécules. Or le changement qui survient à la fibre est par lui-même une disposition au mouvement imprimé; puisqu'il met la fibre dans l'état où elle doit être pour exécuter ce mouvement. L'effet de ce changement est durable, puisqu'il y a une mémoire, & que la mémoire tient au corps. Voilà donc la fibre montée pour exécuter le mouvement auquel la sensation de l'odeur de la rose a été attachée.

M. Que survient-il ensuite?

D. Des corpuscules échappés d'un ceillet viennent agir sur cette fibre: elle cède à leur impression; & son mouvement est en raison composée

posée de la tendance qu'elle a acquise par l'action de la rose, & de la nouvelle tendance qu'elle reçoit de l'action de l'œillet. La fibre se trouve ainsi dans le cas d'un corps pressé par deux forces qui agissent en sens différens: il se prête à l'impression de ces deux forces relativement à leur degré d'intensité; & la ligne qu'il décrit par son mouvement est l'expression de ces forces.

M. Quel est l'état de l'ame en conséquence?

D. Par son mouvement composé la fibre fait naître dans l'ame une sensation complexe, une sensation formée de la sensation foible de la rose, & de la sensation vive de l'œillet.

M. Ne peut-on pas augmenter cette composition?

D. Un troisieme mouvement imprimé à la fibre par une tubereuse, fera une troisieme tendance, un nouveau degré de composition dans la modification de l'ame. Le mouvement de la fibre deviendra ainsi de plus en plus composé à mesure que la diversité des impressions augmentera.

M. L'ame a-t-elle le pouvoir de rappeler séparément chaque sensation?

D. L'expérience le démontre.

M. Comment la fibre peut-elle exécuter ce rappel?

D. Cette difficulté est considérable; & je vais la mettre dans son jour. Le mouvement très composé de cette fibre n'est aucune des sensa-

tions en particulier : il est à la fois toutes les sensations ; il est une sensation très complexe. C'est ainsi que la courbe décrite par un corps n'est l'expression d'aucune force particulière : c'est celle de plusieurs forces réunies. On ne sauroit donc rendre raison de la mémoire en n'admettant dans chaque sens qu'une seule espèce de fibres. Une autre observation vient à l'appui de celle-ci, s'il en est besoin ; il y a des sensations qu'il est physiquement impossible qu'elles soient produites par la même fibre : or des mouvemens qui ne peuvent être excités dans cette fibre, cette fibre ne peut les reproduire ; par conséquent il ne peut y avoir lieu ainsi au rappel de ces sensations.

M. De quelles sensations voulez-vous parler ?

D. De celles des tons. On sçait que dans un Instrument de musique, où toutes les cordes ont leurs déterminations propres, chaque corde ne rend jamais que le même ton fondamental. Comment donc la fibre qui transmettroit à l'ame la sensation de ce ton lui transmettroit-elle aussi les sensations de tous les tons possibles ?

M. Par où se tirer de cet embarras ?

D. La structure de l'oreille, & en particulier celle du Labyrinthe, indique qu'il est dans cet organe des fibres à l'unisson des différens tons. En cherchant la raison de la forme assez bizarre que l'on donne au corps des Instrumens de musique, M. de Maupertuis a découvert qu'elle tendoit

tendoit tellement à varier les proportions des fibres, qu'il y en eût à l'unisson de tous les tons. Sur le même principe, M. de Mairan a conjecturé qu'il y avoit dans l'air, véhicule des sons, des globules assortis ou appropriés aux divers tons.

M. A quoi nous conduisent ces faits ?

D. A penser que la diversité des sensations ne dépend pas de la diversité des mouvemens imprimés par les objets à des fibres identiques, & par une conséquence nécessaire que le rappel des sensations ne se fait pas par de telles fibres.

M. Comment s'exécute-t-il donc ?

D. Tout ce qui précède nous achemine à admettre qu'il est dans chaque sens des fibres appropriées aux diverses especes de sensations que le sens peut exciter dans l'ame; qu'il y a, par exemple, dans l'organe de l'odorat des fibres appropriées au jeu des corpuscules qui émanent de la rose, d'autres au jeu des corpuscules de l'œillet, d'autres à celui des corpuscules de la tubereuse, &c. La forme pyramidale des papilles du goût & de celles du toucher semble confirmer cette hypothese. Il résulte de cette forme que chaque papille contient des fibres de différentes longueurs, assorties sans doute à la diversité des impressions qu'elles doivent recevoir & transmettre. Personne n'ignore qu'en variant les proportions des cordes d'un Instrument de musique, on varie les tons.

M. Ne peut-on pas objecter que les fibres de l'odorat & celles de la vue paroissent partout similaires, ou identiques?

D. On conçoit assez que cette similarité peut n'être qu'apparente, & que si nos Instrumens acquéroient plus de perfection, nous y appercevriions des différences relatives, ou analogues à celles que nous découvrons dans les fibres de l'ouïe & dans celles du goût & du toucher. Le vélouté de la membrane pituitaire & celui de la choroïde sont regardés, par d'habiles Anatomistes, comme des assemblages de papilles.

M. La prodigieuse composition que cette hypothèse suppose dans les sens, est-elle une raison pour la rejeter?

D. Point du tout, si d'ailleurs elle naît des faits, & qu'elle les explique heureusement.

M. Où est donc l'embarras?

D. Nous ne sommes pas éclairés sur l'arrangement respectif ou la distribution des divers ordres de fibres dans chaque sens: nous le sommes encore moins sur leur arrangement dans le siège de l'ame. L'obscurité où nous sommes à cet égard se répand sur toute la Psychologie; & jamais nous ne parviendrons à nous satisfaire touchant la liaison & la reproduction des idées, tandis que nous ignorerons les rapports qui lient entr'elles les fibres auxquelles les idées sont attachées. Tout ce que nous entrevoyons sur ce sujet se réduit à ceci; c'est que la liaison qui
est

est entre nos idées de tout genre en suppose entre les différens ordres de fibres qui servent à leur formation. Nous pouvons donc raisonnablement conjecturer que les fibres de différens ordres sont rassemblées par faisceaux dans le siege de l'ame; à peu près comme les rayons colorés sont rassemblés dans un rayon solaire, ou comme les fibres des branches & des plus petits rameaux d'un arbre sont rassemblés dans le tronc. Je dis à peu près; car ce ne sont là que des comparaisons qui n'expriment peut-être que très imparfaitement la liaison intime, ou l'étroite correspondance qui est entre toutes les parties du siege de l'ame. Cette liaison est un fait d'expérience, mais dont nous ignorons le comment; nous éprouvons tous les jours qu'à l'occasion de l'impression d'un objet sur un de nos sens, il s'excite au dedans de nous des sensations de genre très différent. Ces sensations tenoient donc les unes aux autres par des nœuds secrets; & ces nœuds sont-ils autre chose que les fibres appropriées à la production de ces sensations?

M. Rapprochons - nous maintenant de la question qui fait notre principal objet. L'odeur de l'œillet rappellera-t-elle à la statue celle de la rose?

D. Nous avons été conduits à admettre que chaque espece de sensation a ses fibres propres: de là semble découler naturellement cette conséquence

séquence; c'est que comme un objet n'agit que sur les fibres appropriées à son action, de même les fibres appropriées à une espèce de sensation ne sauroient agir sur les fibres appropriées à une sensation d'espèce différente: & par une conséquence qui découle nécessairement de celle-là, l'odeur de l'œillet ne doit pas rappeler à la statue celle de la rose.

M. Regardez-vous cette assertion comme décidée?

D. Ne nous pressons pas de prononcer: ceci demande quelque explication. Quoique chaque espèce de sensation ait sa mécanique, il est, entre deux sensations d'espèce différente, des rapports en vertu desquels elles appartiennent au même genre. Ces rapports, qui en supposent d'analogues entre les fibres, dérivent de quelque chose de commun que nous ignorons. Il seroit donc possible que ces rapports donnassent lieu à une certaine réciprocité d'action entre les fibres; d'où naîtroit la liaison des sensations & leur rappel réciproque. Je dis plus: nous sommes en quelque sorte forcés d'admettre cette réciprocité d'action; puisque le rappel d'une sensation par une sensation d'espèce différente est un fait que l'expérience atteste: & pouvons-nous avoir des sensations sans l'intervention des mouvemens du cerveau? Mais si les faits nous conduisent à admettre l'influence de tels rapports dans le rappel des sensa-

sensations, ils nous conduisent en même tems à admettre que ces rapports ne fussent pas seuls à opérer ce rappel. Si cela étoit, l'ame éprouveroit de nouvelles sensations sans l'intervention des objets: il suffiroit que les fibres d'une espèce fussent ébranlées, pour que toutes les fibres, ou au moins plusieurs fibres du même genre le fussent à la fois, ou successivement: or, dans les principes de l'Union, l'ébranlement de ces fibres seroit accompagné des sensations qui en dépendent. Mais, comme ce n'est point là du tout ce que nous éprouvons, & que nous n'avons jamais de nouvelles sensations que par l'action des objets sur nos sens; il faut que le rappel des sensations exige quelque autre condition que celle des rapports dont il s'agit ici.

M. Quelle peut être cette condition?

D. C'est que les fibres sur lesquelles d'autres fibres agissent aient déjà été mues auparavant par les objets. Cela est essentiel. J'ai déjà dit que la nature & les effets de la mémoire prouvent que les objets font sur les fibres des impressions durables. Quel que soit le comment de ces impressions, il est certain que les fibres sont mues: & elles ne peuvent être mues qu'il ne survienne un changement dans l'état actuel ou primitif de leurs molécules, ou de leurs parties élémentaires. Une suite naturelle de ce changement est une tendance au mouvement imprimé, ou une disposition à exécuter ce mouve-

mouvement. Ceci est bien simple: puisque le mouvement ne peut se faire que l'état actuel des fibres ne change; ce changement est donc nécessairement une disposition à ce mouvement. Par changement d'état des fibres, on comprend qu'il faut entendre le changement de leurs molécules.

M. Vous concevez donc que c'est ainsi que l'odeur de l'œillet pourra rappeler à la statue celle de la rose; mais il est bon de suivre plus loin ce rappel, & de le considérer dans ses effets, ou dans ses conséquences nécessaires.

D. Une sensation rappelée est toujours plus foible, ou plutôt moins vive, qu'une sensation excitée actuellement par l'objet. Cette observation nous apprend que le mouvement que les fibres mues actuellement par un objet, impriment aux fibres qui ont été mues auparavant par d'autres objets, a moins d'intensité que n'en auroit celui que ces dernières fibres recevraient de l'action de ces objets.

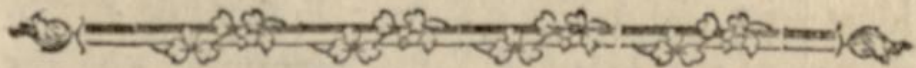
M. Quelles en sont les raisons?

D. J'en vois deux principales: la première est que le mouvement communiqué par l'objet est un mouvement immédiat: la seconde, que les fibres qui opèrent immédiatement le rappel d'une sensation ont plus de rapports avec la manière d'agir de l'objet de cette sensation qu'elles n'en ont avec la manière d'agir des fibres dont elles éprouvent l'impression

M. Est-

M. Est-ce-là tout?

D. Je ne tâcherai pas actuellement de pénétrer plus avant dans le rappel des sensations: pour le faire, il vaut mieux attendre que leur nombre ait augmenté dans le cerveau de notre automate.



ENTRETIEN VI.

Considérations sur la Réminiscence, sur la naissance de l'habitude, sur le plaisir attaché à la nouveauté, & sur la personnalité.

LE MAÎTRE.

Puisque l'odeur de l'œillet peut rappeler à la statue celle de la rose, quel sera l'effet nécessaire de ce rappel?

D. Ce sera le sentiment de la nouveauté de la sensation produite par l'œillet: ou, ce qui revient au même, cet effet sera le sentiment qui constitue la réminiscence.

M. Cela mérite d'être analysé.

D. L'ame conserve un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins distinct des modifications qu'elle revêt: lorsqu'elle éprouve de nouveau

veau une de ces modifications, elle sent qu'elle l'a déjà éprouvée, ou qu'elle a été déjà de la même manière: c'est là proprement ce qu'on nomme la *Réminiscence*. On peut donc distinguer deux choses dans la mémoire; la première est l'opération par laquelle une ou plusieurs idées sont rappelées à l'ame; la seconde est l'opération par laquelle l'ame reconnoit que ces idées lui ont été auparavant présentes.

M. Vous vous êtes déjà beaucoup occupé de la première de ces opérations: occupez-vous maintenant de la seconde.

D. Toute idée, tout sentiment est une manière d'être de l'ame, qui a sa raison dans quelque chose qui a précédé. Ce qui est antérieur à toutes les opérations de l'ame, ce qui précède toute idée, tout sentiment, c'est incontestablement l'action des organes. Il faut donc chercher dans l'action des organes le principe, ou l'occasion de tout ce que l'ame éprouve. La Réminiscence tient donc aussi au jeu des organes.

M. Comment y tient-elle? C'est ce qu'il s'agit d'expliquer.

D. J'ai recours aux principes déjà posés, suivant lesquels une fibre qui a été mue par un objet, a reçu de l'action de cet objet une tendance au mouvement imprimé. Cette tendance est un degré de mobilité acquis: ce degré de mobilité acquis est un changement dans l'état primitif

le
la
on
n-
re
rs
o-
es

primitif de la fibre: lors donc que l'objet agira de nouveau sur cette fibre, ou qu'elle viendra à être ébranlée par d'autres fibres, son état ne fera plus alors le même qu'il étoit avant la première impression.

M, Le sentiment de la réminiscence auroit-il été attaché à ce changement d'état?

D. Pour concevoir que la réminiscence peut s'expliquer d'une manière mécanique, il n'y a qu'à supposer que l'impression que font sur l'ame des fibres qui sont mues pour la première fois, n'est pas précisément la même que celle que produisent ces fibres lorsqu'elles sont mues de la même manière pour la seconde, la troisième, ou la quatrième fois. Le sentiment que produit cette diversité d'impression, est la Réminiscence. On peut imaginer que les fibres qui n'ont point encore été mues, & qu'on pourroit nommer des *fibres vierges*, sont, par rapport à l'ame, dans un état analogue à celui d'un membre qui seroit paralytique dès avant notre naissance. L'ame n'a point le sentiment de l'effet de ces fibres. Elle l'acquiert au moment qu'elles sont mises en action. Alors l'espèce de paralysie cesse, & l'ame est affectée d'une perception nouvelle. La souplesse, ou la mobilité des fibres augmente par le retour des mêmes ébranlemens. Le sentiment attaché à cette augmentation de souplesse ou de mobilité, constitue la Reminiscence, qui acquiert

E

quiert d'autant plus de vivacité que les fibres deviennent plus souples, ou plus mobiles, &c.

M. Les degrés de mobilité qu'une fibre acquiert successivement par les retours de la même impression sont-ils sensibles à l'ame?

D. Non; elle ne les distingue pas, & par cette raison la réminiscence ne l'instruit point par elle-même de la multiplicité de ces retours. Le sentiment de cette multiplicité tient à la liaison qui se forme entre cette impression & des impressions différentes. L'effet de la réminiscence se borne à instruire l'ame de l'identité, ou de la diversité de ces modifications: & c'est ici un des points les plus importans de l'économie de notre Etre.

M. Que produit la réminiscence dans la statue?

D. Le sentiment de la nouveauté de sa situation. Elle ne peut être une odeur, & se rappeler qu'elle a été une autre odeur, sans avoir le sentiment de la diversité des deux situations, sans sentir qu'elle n'est pas ce qu'elle a été.

M. Etendez ceci un peu plus?

D. Si le rappel de la première sensation n'étoit point accompagné du sentiment de la réminiscence, les deux sensations se confondant par la simultanéité de leurs mouvemens ne composeroient qu'une seule sensation, une sensation complexe dont l'ame ne démêleroit point la composition: ou bien, l'effet de chaque sensation

sation étant proportionné à la quantité du mouvement, l'ame ne feroit affectée que de la sensation la plus vive. C'est ainsi que, dans un mélange de deux poudres odoriférantes, fait par parties égales, l'ame ne sent qu'une odeur qui est le résultat de l'action combinée de deux mouvemens différens. L'ame n'éprouveroit de même qu'une seule sensation, si le mélange étoit fait par parties si inégales que l'une des poudres l'emportât extrêmement sur l'autre : l'ame ne feroit alors affectée que de la sensation dominante. C'est à ce dernier cas que répondroit, je pense, celui où se trouveroit actuellement notre statue, si elle étoit privée de réminiscence. Mais le caractère que la réminiscence imprime à la sensation rappelée la faisant exister à part, met l'automate en état de distinguer les deux manieres d'être ; & c'est ce qu'il falloit expliquer.

M. Quand vous dites que l'ame conserve un sentiment plus ou moins vif de ses modifications, ces expressions sont-elles exactes ?

D. Elles me sont échappées, parce qu'elles entrent dans le langage ordinaire ; mais elles sont très équivoques & demandent à être définies.

M. Faites-le donc.

D. Si les principes que je voudrois établir sur la mécanique de nos sensations sont vrais, il ne faut pas dire que l'ame conserve le senti-

ment de ses modifications; mais il faut dire que le cerveau conserve l'aptitude à modifier l'ame de telle ou telle maniere. Dans ce sens ce n'est pas l'ame qui *conserve*, c'est le corps: aussi, lorsque quelque accident qui ne peut influer sur l'ame, vient à déranger l'oeconomie des fibres qui sont le siege du sentiment, l'ame cesse d'être modifiée, ou ne l'est plus comme elle l'étoit auparavant. C'est toujours l'ame qui sent: cette vérité est incontestable; mais c'est toujours le corps qui fait sentir: & cette seconde vérité ne paroît pas moins certaine que la premiere. L'ame est une puissance que le corps réduit en acte. En transportant au corps des choses que l'on attribue communément à l'ame, je ne dégrade que l'ame, & je ne dégrade point notre être: l'ame, encore une fois, n'est pas l'homme.

M. Pouvez-vous expliquer comment une fibre conserve la disposition qu'elle a reçue de l'action d'un objet?

D. On n'exigera pas sans doute que je découvre la véritable mécanique qui opere cette conservation: l'Intelligence qui la connoîtroit, cette mécanique, connoîtroit la structure intime du cerveau. Je serai satisfait si, sur un sujet aussi obscur, j'avance quelque chose qui ne soit pas dénué de probabilité. Pour continuer à suivre la méthode que je me suis prescrite, d'aller du simple au composé, je ne raisonnerai

sonnerai que sur une simple fibre: & dans la suite, il me sera aisé d'appliquer aux différens organes ce que je dirai de cette fibre, vû que les fibres sont en quelque sorte les élémens de tous les organes. Cela me conduira jusqu'à l'*habitude*, matiere aussi difficile qu'importante; j'en montrerai le principe, mais je n'en considérerai pas encore les effets.

M. J'apporterai un redoublement d'attention à des détails qu'on ne trouve encore nulle part.

D. Une fibre est un corps organique qui croît par l'extension graduelle de ses parties en tout sens. On nomme cette extension un développement; & l'on dit que l'accroissement de tout corps organisé se fait par développement. Si l'on se représente la fibre sous l'image d'un ouvrage à réseau, les molécules ou particules élémentaires composeront les mailles de ce tissu. Ces molécules seront des petits corps réguliers, de petites lames appliquées les unes aux autres, qui pourront glisser les unes sur les autres, & se prêter ainsi aux mouvemens imprimés. Les molécules étant les élémens de la fibre, la nature des molécules déterminera l'espece ou le caractère de la fibre.

M. Qu'entendez-vous par la nature des molécules?

D. Leur configuration, leur proportion, leur capacité à s'unir, à se mouvoir: en un

mot, tout ce qui les rend propres à entrer dans la composition d'une certaine fibre.

M. L'accroissement de la fibre se fait-elle par un simple déplacement des molécules?

D. Non: les molécules, en s'écartant simplement les unes des autres, & en aggrandissant ainsi les mailles du tissu, ne parviennent point à augmenter les dimensions de la fibre. Si cela étoit, elle perdrait de sa solidité à mesure qu'elle augmenteroit de volume. Or on observe précisément le contraire dans l'accroissement de tout corps organisé: ses fibres ne paroissent d'abord qu'une espèce de fluide; ce fluide devient ensuite une gelée; cette gelée devient enfin une membrane, un tissu, qui acquiert par degrés la consistance relative à sa place, ou à ses fonctions. Il faut donc que des particules étrangères à la fibre viennent s'incorporer à sa propre substance, & en augmenter la masse.

M. Quelle est l'opération par laquelle cette incorporation s'exécute?

D. C'est la *Nutrition*. Pendant que la fibre croît, elle conserve le caractère qui la distingue de toute autre fibre; elle devient en grand ce qu'elle étoit auparavant en petit. La fibre ne reçoit donc pas indifféremment toutes sortes de particules: ces particules ne viennent pas se loger indifféremment dans son intérieur. La
Nutri-

Nutrition est donc une opération qui assimile ou approprie à la fibre, les sucs destinés à la nourrir ou à la faire croître.

M. En quoi consiste cette assimilation?

D. Dans les rapports des sucs nourriciers avec la fibre. Et comme les élémens de la fibre sont ce qui fait qu'elle est ce qu'elle est, les sucs sont propres à nourrir la fibre quand ils sont analogues à la nature de ses élémens.

M. Savons-nous en quoi consiste cette analogie?

D. Non; mais nous concevons qu'elle doit résider dans une certaine conformité de substance, de configuration, de proportion, &c. Ainsi les élémens de la fibre sont, en quelque sorte, le fond sur lequel s'appliquent les atomes nourriciers. Cette application n'est pas un simple contact; puisqu'à mesure que la fibre croît, sa solidité augmente. Il y a donc dans la Nature une force qui tend à unir les élémens entr'eux, & aux atomes nourriciers. Cette force nous est aussi inconnue que toute autre force. Elle est apparemment celle qui opere la dureté. Les effets de cette force sont proportionnés à la disposition qu'ont les parties élémentaires à suivre son impulsion.

M. Quel est le principe de la consistance de la fibre?

D. Il faut le chercher dans l'incorporation des sucs nourriciers qui opere l'extension de la

fibre en tout sens, & dans l'union que ces sucs contractent avec les molécules élémentaires.

M. Qu'est-ce qui détermine l'arrangement des atomes nourriciers, ou l'ordre dans lequel ils se placent lorsqu'ils s'incorporent dans la substance?

D. C'est la structure de la fibre. Si cela n'étoit point, cette structure changeroit à mesure que la fibre reçoit de nouvelles nourritures; & bientôt elle deviendrait incapable des fonctions auxquelles elle est destinée.

M. Que résulte-t-il de là?

D. Si la fibre détermine par la mécanique de sa structure l'arrangement des atomes nourriciers, tout ce qui modifie cette mécanique, tout ce qui change jusqu'à un certain point les rapports primitifs des parties, doit influencer sur l'arrangement des atomes. L'action de l'objet modifie l'état primitif de la fibre: cette action doit donc influencer sur l'arrangement des atomes nourriciers, & y influencer d'autant plus qu'elle a été plus forte, ou plus longtems continuée, ou plus souvent répétée, & que la fibre a eu plus de disposition originelle à se prêter à cette action. En se plaçant relativement à la disposition actuelle de la fibre, les atomes nourriciers maintiennent cette disposition; & si le même mouvement est répété de tems en tems dans la fibre, & qu'il ne survienne point de mouvement contraire, ils fortifient cette disposition, puis-
que

que leur incorporation dans la fibre tend à augmenter cette solidité.

M. Voilà, sans doute, la naissance de l'habitude?

D. Oui; & si l'on dit en général, que la répétition des actes la fortifie, c'est que la répétition des actes est une répétition de mouvemens, & qu'une répétition de mouvemens augmente la tendance aux mouvemens.

M. Ceci mérite bien un peu plus de détail?

D. La répétition fréquente du même mouvement dans la même fibre change jusqu'à un certain point l'état primitif de cette fibre. Les molécules dont elle est composée se disposent les unes à l'égard des autres dans un nouvel ordre, relatif au genre & au degré de l'impression reçue. Par ce nouvel arrangement des molécules, la fibre devient plus facile à mouvoir dans un sens que dans tout autre. Les sucs nourriciers se conformant à la position actuelle des molécules se placent en conséquence. La fibre croît, sa solidité augmente, la disposition contractée se fortifie, s'enracine, & la fibre devient de jour en jour moins susceptible d'impressions nouvelles.

M. Ne pourrions-nous pas pénétrer dans cette mécanique qui prépare & dispose les atomes nourriciers; voir ces atomes opérer le développement de la fibre, & la conduire par degrés à la perfection qui lui est propre?

E 5

D. Ce

D. Ce sont là des connoissances qui se refusent actuellement à notre curiosité; & les meilleurs Microscopes n'atteignent point aux infiment petits de cet ordre. Nous voyons la Nature faire passer successivement les matieres alimentaires par différens systemes de vaisseaux, par différens ordres de filtres dont la finesse augmente graduellement. Nous concevons que, par cette dégradation du calibre des vaisseaux, elle opere différentes sortes de sécrétions: nous entrevoyons même celles des sécrétions qui sont les plus grossieres: mais, lorsque nous voulons suivre la Nature plus loin, lorsque nous voulons la saisir tandis qu'elle est occupée à l'important ouvrage de la Nutrition & du développement, elle se couvre de nuages épais qui la dérobent à nos regards; & plus nous tentons d'avancer, plus ces nuages semblent s'épaissir. Nous avons beau recourir aux images, aux comparaisons, aux hypotheses, nous ne parvenons point à nous faire une idée nette de son travail. Nous sommes donc réduits à nous contenter des notions générales qui paroissent résulter des faits qu'il nous est permis d'observer.

M. Donnez au moins le précis de ces notions.

D. Un Etre qui n'auroit eu pendant toute sa vie qu'une seule sensation, mais qui l'éprouveroit par intervalles, & toujours au même degré, auroit-

auroit-il le sentiment de la réminiscence? Pour répondre à cette question, commençons par anéantir tous les intervalles; mettons, pour ainsi dire, bout à bout toutes les impressions; rendons la sensation continue, & n'oublions pas surtout que le degré n'en varie point. Dans cette supposition il est bien clair qu'il n'y auroit point de réminiscence; parce que la réminiscence est le sentiment de ce que l'ame a éprouvé, & non de ce qu'elle éprouve actuellement. L'ame ne se rappelle pas ce qu'elle sent, mais elle se rappelle ce qu'elle a senti. La réminiscence suppose dans l'ame un changement d'état, une succession de modifications; & il n'est point de succession de modifications pour une ame qui n'a qu'une seule sensation, & qui l'a toujours au même degré.

M. En rétablissant les intervalles, en les faisant égaux ou inégaux, longs ou courts, changerez-vous quelque chose à la question?

D. Non; parce que l'ame ne pouvant avoir l'idée de ces intervalles, ils n'existeront point pour elle: le tems n'est point séparé de la succession des idées, ou plutôt il n'est que la succession des idées.

M. Quand est-ce donc qu'il y a lieu à la réminiscence?

D. Quand les degrés de sensation varient au point d'être sensibles à l'ame: & ils le feront s'ils diffèrent beaucoup les uns des autres, s'ils
font,

font, pour ainsi dire, fort tranchés: parce qu'alors il y aura des changemens d'état, des passages apperçus. Lorsqu'une impression très foible succédera à une impression très vive, l'ame sentira qu'elle n'est pas affectée par l'une comme elle l'a été par l'autre; & voilà la réminiscence. Elle acquerra d'autant plus de force que le degré de l'impression antécédente l'emportera davantage sur celui de l'impression subséquente.

M. Et si, entre deux sensations semblables, il étoit survenu une impression nouvelle?

D. Les deux impressions n'auroient pu se lier immédiatement l'une à l'autre; il y auroit eu entr'elles une interruption, & cette interruption auroit aussi fait naître le sentiment de la réminiscence. En éprouvant la seconde impression, l'ame se rappelle la première: & en se la rappelant, elle a le sentiment de l'identité de ces deux impressions.

M. La réminiscence a-t-elle ses degrés?

D. Oui; comme tout autre sentiment. Lorsque l'ame éprouve de nouveau une sensation qu'elle n'a pas éprouvée, elle est plus affectée du souvenir de cette sensation qu'elle ne le seroit de celui d'une sensation qui l'auroit occupée moins rarement. L'idée d'un objet que nous avons vû mille fois ne fait presque aucune impression sur notre ame, précisément parce que nous l'avons vû mille fois. Un objet nouveau
nous

nous affecte beaucoup, précisément parce qu'il ne nous a point encore affecté.

M. Où réside la cause physique de ce fait ?

D. C'est peut-être dans l'excès de mobilité que les molécules des fibres contractent par des impressions trop souvent ou trop longtems répétées. Ou, si l'on veut, dans la trop grande liberté avec laquelle les esprits coulent dans les fibres.

M. La cause physique du plaisir attaché à la nouveauté paroît se déduire de la raison des contraires

D. En effet, elle peut résider dans une certaine résistance des molécules, dans un certain degré de frottement de ces molécules les unes contre les autres, ou dans l'effort plus ou moins grand des esprits contre les parties solides des fibres. Suivant cela, la réminiscence s'enracine à mesure que les fibres deviennent plus souples ou plus mobiles.

M. Comment s'éteint-elle ?

D. Les principes qui servent à expliquer comment elle se forme, aident dans cette nouvelle recherche.. Des fibres destinées à transmettre & à retracer à l'ame les impressions des objets, ont une structure relative à cette double fin. En vertu des rapports que la nature a établis entre les fibres des sens & l'activité des objets, ce sont les objets eux-mêmes qui disposent les fibres à reproduire les impressions qu'elles

qu'elles ont reçues. Tel est l'art avec lequel ces fibres ont été construites, qu'en agissant sur elles, les objets les montent, ou leur impriment un certain ton. Si ces fibres n'étoient exposées à aucune autre impulsion qu'à celle des objets & de l'ame, une idée qui seroit une fois entrée dans le cerveau ne s'y effaceroit jamais: une force inhérente à tous les corps tend à les conserver dans leur état actuel. Mais combien de mouvemens intestins, combien de petites impulsions étrangères aux objets & à l'ame, concourent à chaque instant à changer l'état actuel des fibres des sens! Quelle n'est point en particulier l'influence qu'ont sur les fibres les mouvemens perpétuels de la circulation & de la nutrition! Les fibres des sens, comme toutes celles du corps animal, végètent, croissent, transpirent, s'usent. Tout cela suppose bien des mouvemens, qui supposent eux-mêmes divers changemens dans l'état actuel de ces fibres.

M. Ne pouvez-vous pas faire usage ici de ce que vous avez avancé ci-dessus, que les fibres des sens ont été faites de maniere qu'elles donnent aux atomes nourriciers un arrangement relatif aux déterminations qu'elles ont reçues?

D. Il en résulte que les atomes qui s'incorporent aux fibres immédiatement après qu'elles ont été mues par les objets, doivent être
ceux

ceux qui s'arrangent avec le plus de régularité & de précision, ou de la manière la plus propre à conserver aux fibres les déterminations qu'elles ont acquises. Mais, si quelque impulsion étrangère dérange le moins du monde l'économie actuelle des fibres, on conçoit que ce dérangement, quelque léger qu'on le suppose, influera sur l'arrangement des atomes nourriciers. Ceux qui viendront s'incorporer après l'impulsion, ne pourront se placer avec la même régularité que les premiers: ils s'éloigneront plus ou moins de la position requise à la réminiscence. De nouveaux atomes qui succéderont à ceux-ci, & dont l'arrangement sera déterminé, en partie, par celui des atomes qui les auront précédés immédiatement, effaceront de plus en plus les impressions des objets. Enfin, lorsque, par le laps du tems, il ne restera plus de fibres, ni de molécules de fibres, qui ayent retenu quelque chose de ces impressions, le souvenir des sensations sera perdu pour l'ame; & quand les objets agiront de nouveau sur les fibres, ils les mouvront comme s'ils ne les avoient jamais mues: les sensations qu'elles feront naître dans l'ame, auront donc pour elles le caractère de la nouveauté. Le contraire arrivera si l'on suppose que les objets agissent assez fréquemment sur les fibres pour rendre nul l'effet des impulsions étrangères. Des fibres qui étoient sur le point de perdre
l'impres-

l'impression qu'elles avoient reçues d'un objet, font, pour ainsi dire, remontées par cet objet lorsqu'il vient à agir de nouveau sur elles.

M. Ainsi trop de mollesse comme trop de rigidité dans les fibres, nuisent également à la réminiscence.

D. Sans contredit. Des fibres trop molles ne retiennent rien parce qu'elles cedent à tout : leurs élémens adhèrent si peu les uns aux autres, ils se touchent par de si petites surfaces, que le plus léger mouvement intestin suffit pour déterminer l'impression de l'objet. Des fibres trop roides ne cedent au contraire qu'à de fortes impressions : la grande adhésion de leurs élémens apporte à l'activité de la plupart des objets une résistance qu'elle ne peut surmonter, ou qu'elle ne surmonte qu'imparfaitement.

M. Appliquez à présent cette théorie de la réminiscence à la statue ?

D. Si, après avoir approché le corps odoriférant du nés de la statue, nous l'en éloignons un peu, nous la ferons passer d'une impression forte à une impression foible ; & elle sentira ce passage. Pour qu'elle le sente, il faut nécessairement qu'elle se rappelle l'impression antécédente quand elle éprouve l'impression subséquente : car comment sentiroit-elle que son état a changé, si, pendant que l'objet lui fait éprouver une des impressions, elle ne conservoit aucun souvenir de l'autre ?

M. Mais

M. Mais comment des fibres d'une même espece pourront-elles transmettre à l'ame une impression foible, & lui rappeler en même tems une impression forte? Je dis des fibres d'une même espece, parce qu'il s'agit de la même sensation, mais dont les degrés varient.

D. Ce fait paroît embarrassant: pour tâcher de l'expliquer, remontons d'abord à l'objet. L'atmosphère odoriférante dont il est environné, se raréfie à mesure qu'elle s'étend. Il y a donc bien plus de corpuscules près de l'objet qu'à une certaine distance de l'objet: il y a donc aussi plus de mouvement, là où les corpuscules sont en plus grand nombre, ou plus rapprochés les uns des autres. D'ailleurs, la Nature est partout si variée; les parties sensibles de l'objet nous offrent elles-mêmes tant de variétés, qu'il est probable que les corpuscules qui en émanent, ne sont pas tous égaux en grosseur, en activité; en un mot qu'ils ne sont pas tous homogènes, ou identiques. Si donc l'organe a été construit sur des rapports déterminés avec les émanations de l'objet, (& comment refuser de l'admettre?) il y aura entre les fibres d'une même espece des différences relatives à celles que l'on conçoit exister entre les corpuscules de l'espece correspondante à celle de ces fibres. Les unes, plus fines, plus délicates, céderont à l'impulsion d'un petit nombre de corpuscules, ou à celle des plus pe-

tits corpuscules; (car je ne décide pas entre ces deux idées:) les autres, plus fortes, moins mobiles, ne céderont qu'à l'impression combinée d'un grand nombre de corpuscules, ou à celle des plus gros corpuscules. Le mouvement de celles-là produira sur l'ame des impressions foibles: le mouvement de celles-ci y produira des impressions fortes. Ainsi, quand l'organe se trouvera plongé dans les couches les plus rares de l'atmosphère odoriférante, il n'y aura que les fibres les plus délicates qui en seront ébranlées; soit parce que ces couches sont celles qui contiennent le moins de corpuscules, soit parce que ceux qu'elles contiennent, sont les plus déliés, les plus subtils. Alors l'ame éprouvera une impression foible. Ce fera le contraire si l'organe se trouve plongé dans les couches les plus épaisses de l'atmosphère, dans celles qui contiennent le plus de corpuscules, ou de plus gros corpuscules. Mais toutes les fibres d'une même espèce, comme toutes celles d'espèces différentes, tiennent les unes aux autres, médiatement ou immédiatement, par des liens qui nous sont inconnus. Lors donc qu'une impression succédera à une autre impression, les fibres qui seront mues actuellement par l'objet ébranleront celles qu'il aura auparavant ébranlées: & voilà comment je conçois que se fait le rappel de l'impression antécédente.

M. La

M. La statue a - t - elle & peut - elle avoir quelque connoissance des objets de ses sensations ?

D. Il est manifeste que non. Elle ne peut par conséquent distinguer l'odeur que sa mémoire lui rappelle de celle que l'objet excite. Mais elle peut sentir que l'une l'affecte moins vivement que l'autre. La statue a donc des sensations, & ces sensations peuvent être très variées, sans qu'elle sache ce qui les lui fait éprouver. Nous-mêmes sommes-nous mieux instruits par nos cinq sens de ce qui est hors de nous ?

M. Peut on se frayer ici quelque route pour arriver à la notion de la personnalité ?

D. Voici, ce me semble, celle qu'on peut suivre. Les sensations sont des modifications de l'ame: les modifications de l'ame sont l'ame elle-même existant de telle ou de telle manière. L'ame a un sentiment d'elle-même: & ce sentiment est aussi inséparable de chacune de ses modifications, que ces modifications le sont de l'ame même. Lors donc que l'ame éprouve l'impression d'un objet, & qu'elle se rappelle en même tems une ou plusieurs autres impressions, elle s'identifie avec toutes: & cette identification est le fondement de la *personnalité*.

M. Ne faut-il pas distinguer deux sortes de personnalité ?

D. Oui. La première est celle qui résulte simplement de la liaison que la réminiscence

met entre les sensations antécédentes & les sensations subséquentes, en vertu de laquelle l'ame a le sentiment des changemens d'état par lesquels elle passe. La seconde espece de personnalité est cette personnalité réfléchie, qui consiste dans le retour de l'ame sur elle-même, par lequel séparant en quelque sorte de soi ses propres sensations, elle réfléchit que c'est elle qui les éprouve, ou qui les a éprouvées. L'être qui possède une telle personnalité appelle *Moi* ce qui est en lui qui sent; & ce *Moi* s'incorporant, pour ainsi dire, à toutes les sensations, se les approprie toutes, & n'en compose qu'une même existence.

M. Où en est la statue à cet égard?

D. Elle est encore fort éloignée de pouvoir dire *Moi*, parce qu'elle est encore fort éloignée de pouvoir réfléchir sur ce qu'elle sent. La réflexion est une opération de l'ame qui suppose que son activité s'est fort développée par l'usage des signes d'institution. En un mot, parce que la statue ne peut dire *Moi*, elle n'a point l'idée du *Moi*; cette idée exige nécessairement un signe qui la représente. Ainsi la statue ne possède que la première espece de personnalité; & cette personnalité qu'on pourroit nommer *improprement dite*, par opposition à celle de la seconde espece, paroît convenir également aux animaux & même à ceux qui sont le moins élevés dans l'échelle.

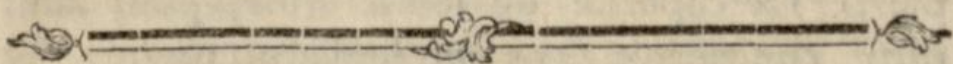
M. Vous

M. Vous accordez donc la réminiscence aux animaux ?

D. Pourquoi la leur refuser ? Pourquoi les objets n'imprimeroient-ils pas aux fibres sensibles de la brute des déterminations semblables ou analogues à celles qui sont dans les fibres de l'homme la source de la réminiscence. Il est vrai qu'on ne sauroit attribuer aux animaux cette personnalité réfléchie qui constitue le Moi ; mais à cause de cela les priverons-nous de la réminiscence ?

M. Quel est l'effet de la personnalité réfléchie ?

D. C'est d'elle que dépend l'identité morale. En vain un animal seroit-il élevé à la sphère de l'homme, s'il ne conservoit aucun sentiment de son premier état ; ce ne seroit plus le *même* être, ce seroit un *autre* être. Il en seroit de même si la mort rompoit toute liaison entre notre état terrestre & l'état glorieux auquel nous sommes appelés.



ENTRETIEN VII.

Sur le physique du plaisir & de la douleur.

LE MAÎTRE.

En passant d'une sensation à une autre sensation, ou simplement en éprouvant diffé-

rens degrés de la même sensation, la statue acquiert ce sentiment que vous avez rendu ci-dessus par les expressions de *mieux - être* & de *moins bien - être*. Qu'emportent ces expressions?

D. Elles emportent, comme l'on voit, une comparaison entre deux états différens: ce n'est pourtant pas que la statue compare, du moins au sens dans lequel nous comparons; mais, parce que je suis obligé de revêtir de termes les opérations d'un automate qui n'a point l'usage des termes, je risque souvent d'être peu exact, & de ne point simplifier assez un état si différent du nôtre.

M. Quoiqu'il en soit, faites-moi connoître comment vous concevez l'espece de comparaison dont il s'agit.

D. Pendant que la statue éprouvoit la première sensation, son état étoit purement absolu, parce qu'il n'avoit que des rapports possibles. La capacité de sentir étoit, pour ainsi dire, concentrée dans une sensation unique, & il n'existoit pas même la plus légère velléité. Au moment que la statue a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappelée la première: elle a donc eu, à la fois, deux sensations distinctes, qui ont déterminé l'activité de son ame dans une proportion relative à ce qui fait le plaisir: celle de ces sensations dont le mouvement a été le plus dans cette proportion, a fait incliner l'ame
de

de son côté; à peu près comme une balance s'incline du côté où est le plus grand poids.

M. En quoi consiste cette détermination, cette inclinaison de l'ame?

D. Je vais l'expliquer, si je le puis. On voit déjà, & je viens de l'insinuer, que ce terme d'inclinaison doit être pris ici dans un sens figuré: il exprime un effet, mais cet effet diffère beaucoup de celui que produit un poids dans une balance. Quand on parle d'une substance qui n'est point corps, il faudroit pouvoir toujours employer des termes qui ne renfermassent rien de corporel. Mais, comme nous tenons bien plus à la matiere qu'à l'esprit, la langue nous fournit bien plus de termes pour la matiere que pour l'esprit: nous transportons donc fréquemment à l'esprit ce qui ne convient qu'à la matiere. On remédie un peu à cette imperfection de la langue & des idées, en avertissant, comme je l'ai fait, que tel ou tel terme doit être pris dans un sens figuré. En conséquence de cet avertissement, il faut interpréter métaphysiquement les expressions un peu trop physiques qui peuvent échaper en parlant de l'ame.

M. Il est équitable de ne point juger sur quelques expressions; mais sur les idées & sur l'ensemble des idées. Revenez à votre sujet.

D. Ce n'est peut-être pas pousser trop loin les distinctions en métaphysique, que de distinguer deux choses dans une sensation qu'un objet

excite l'une, ce qui caractérise cet objet, ou annonce sa présence; l'autre ce qui détermine l'ame à agir. Si l'Auteur de la Nature eût voulu que les sensations ne renfermassent que la premiere de ces deux choses, l'ame eût ressemblé à un miroir, qui reçoit l'image des objets, & demeure immobile en leur présence. Mais la Sagesse supreme a fait l'ame un être actif, & elle a placé hors de cet être les causes qui déterminent l'exercice de son activité. Elle a rendu l'ame capable de plaisir & de douleur; & elle a mis le physique du plaisir & de la douleur dans un certain ébranlement des fibres, ou dans un certain degré d'ébranlement. Elle a ainsi subordonné l'activité de l'ame à sa sensibilité; sa sensibilité au jeu des fibres; le jeu des fibres à l'action des objets.

M. Pouvons - nous définir le plaisir ou la douleur?

D. Pas plus qu'une sensation quelconque. Nous savons seulement que toute sensation tient à un mouvement, & qu'un mouvement plus ou moins fort, plus ou moins accéléré, fait naître la douleur ou le plaisir. La plus legere sensation ne differe du chatouillement le plus vif, & celui-ci de la douleur, que par le degré: & c'est au degré de mouvement que répond dans l'ame ce sentiment que nous exprimons par les termes de plaisir ou de douleur; comme c'est à l'espece du mouvement ou de la fibre, que
répond

répond la sensation que nous exprimons par les termes d'odeur de rose, ou d'odeur d'œillet. Ainsi la même fibre qui produit le plaisir lorsque ses vibrations sont accélérées dans un certain degré, fait naître la douleur lorsque ces vibrations sont accélérées au point de séparer trop les unes des autres les molécules de la fibre. La douleur sera à son dernier terme, si cette séparation va jusqu'à la solution de continuité.

M. Dieu pouvoit-il attacher le plus grand degré de plaisir à la solution de continuité, comme il y a attaché le plus grand degré de douleur?

D. Cette question est très délicate. Pour prendre le parti de l'affirmative, il faudroit supposer de l'arbitraire dans l'union de l'ame & du corps, & que les effets de cette union ont dépendu de la volonté de son Auteur.

M. Cela demande sans doute qu'on remonte à des questions antérieures?

D. Il s'en présente plusieurs. Voici les principales. Dieu a-t-il pû vouloir sans raison de vouloir, ou sa volonté s'est-elle déterminée sur les idées que lui a offert son entendement? Ce que l'entendement divin avoit jugé convenable, pouvoit-il ne pas être, ou être autrement? La règle des jugemens que Dieu a portés sur la convenance, a-t-elle pour fondement sa volonté, ou la nature des choses? La nature des choses étoit-elle distincte des idées de l'entendement divin? Les essences sont-elles éter-

nelles? Les Loix qui résultent des rapports sont-elles invariables? Dépendoit-il d'avantage de Dieu de changer la nature des choses, ou les essences, que de changer ses idées, ou sa propre Nature. Si l'homme possible ne différoit pas de l'homme actuel, & qu'il y eût eu quelque chose dans l'homme possible qui eût pu être également de deux manières, comment la volonté divine eût-elle pû préférer l'une à l'autre?

M. Considérez-vous ici les effets de l'union dans leurs fins, ou dans leurs causes?

D. Dans leurs causes. Il est bien évident que la douleur avertit l'individu de ce qui touche à la destruction de son être; mais, si cette destruction eût été accompagnée de plaisir, comment l'animal eût-il conservé son être? Voici donc précisément l'état de la question. Les causes du plaisir & de la douleur, & généralement de tout ce qui se passe au dedans de nous, étoient-elles déterminées originairement par la nature des deux substances, indépendamment de la Volonté divine? La somme des questions que j'ai indiquées sur ce sujet, se réduit à celle-ci: s'il n'y avoit rien dans la nature des deux substances considérées comme possibles, ou dans les idées de Dieu, qui déterminât les effets de l'union, d'où la Volonté divine auroit-elle tiré le principe de ses déterminations de la formation de l'homme & de tous les êtres mixtes?

M. Com-

M. Comment raisonnez-vous là dessus?

D. Les objets n'agissent pas immédiatement sur l'ame: elle n'éprouve leur action que d'une manière médiate, par le ministère des sens. Le tempérament des fibres sensibles peut donc modifier l'action des objets en différens individus. Ainsi, quand on supposeroit une parfaite ressemblance entre toutes les ames humaines, il suffiroit qu'il y eût de la différence entre les corps, pour qu'il y en eût aussi dans les sensations, & dans le degré du plaisir ou de la douleur?

M. Qu'entendez-vous par le tempérament des fibres?

D. Je le définis, l'aptitude plus ou moins grande à céder à l'impression des objets.

M. A quoi tient cette aptitude?

D. Elle tient en général aux proportions de la fibre, & à la facilité qu'ont ses molécules de glisser les unes sur les autres, ou de s'écarter les unes des autres. Ainsi, en supposant que l'action d'un objet sur deux individus soit précisément la même, celui-là fera le plus sensible à cette action, dont les fibres seront les plus mobiles. Si cette mobilité est excessive, l'individu aura une sensation désagréable; les molécules tendront à se désunir. Si les fibres n'ont au contraire que fort peu de mobilité, l'individu ne fera que très foiblement affecté. Il le fera dans la proportion qui fait le plaisir, si les fibres ont une mobilité tempérée.

M. Diffé-

M. Différens individus peuvent donc être différemment affectés par le même sensation?

D. Oui; elle peut être agréable à l'un, & désagréable à l'autre; ou plus agréable à l'un, & moins agréable à l'autre, dans un rapport déterminé au tempérament des fibres de chaque sujet. En un mot, entre deux sensations agréables qu'éprouve un individu, celle dont les vibrations sont les plus accélérées, sans l'être trop, l'affecte le plus agréablement.

M. Par le mot de *vibrations*, prétendez-vous exclure ici toute autre sorte de mouvement?

D. J'ai déjà dit ce qu'on doit penser là dessus. Si je parle de vibrations, c'est uniquement parce que ce mouvement paroît être celui que l'on conçoit le mieux dans des fibres. Mais de combien de mouvemens différens les fibres nerveuses ne sont-elles pas susceptibles? Quelle n'est point la diversité des organes qu'elles composent! Je me suis aussi expliqué sur l'intervention du fluide nerveux; & si je fais plus souvent mention des fibres que des esprits animaux, c'est qu'il me semble que l'imagination a plus de prise sur ceux-là que sur ceux-ci. D'ailleurs l'existence des nerfs n'est point douteuse; ils tombent sous les sens; nous suivons à l'œil leurs principales ramifications. Enfin, ils concourent certainement à la production des sensations; quoique nous ne puissions pas dire précisément quelle est la part qu'ils ont à cette produc-

production, ni comment ils s'associent aux esprits. —

M. Revenons à la statue.

D. Elle aura donc plus de plaisir à sentir l'odeur de l'œillet que celle de la rose, si la première agite plus le nerf olfactif, sans cependant l'agiter trop. Je me sers de l'expression vague, *sans l'agiter trop*; parce que j'ignore la quantité du mouvement nécessaire à la production du plus grand degré de plaisir dans chaque sensation. Je vois très clairement que les degrés du plaisir & ceux de la douleur ne composent qu'une même chaîne; mais je ne vois point du tout où finit le plaisir & où commence la douleur.

M. Que résulte-t-il dans l'ame de notre statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver?

D. Pour résoudre cette question, je répète que Dieu a fait l'ame un être actif, & qu'il a subordonné l'activité de cet être à sa sensibilité; c'est à dire, qu'il a mis dans la sensibilité de l'ame le principe des déterminations de son activité. Je vais donc examiner ce que l'on doit entendre ici par l'activité de l'ame, & approfondir ce sujet autant que la foible portée de mon entendement pourra le permettre.

M. Ne feriez-vous pas bien de commencer par quelques considérations sur l'activité en général?

D C'est

D. C'est mon dessein. J'ai défini l'activité de l'ame, la capacité qu'a l'ame de produire en elle, & hors d'elle, ou sur son corps, certains effets. De plus j'ai défini l'ame, une force, une puissance, une capacité d'agir ou de produire certains effets. C'étoit tout ce que je pouvois dire de l'ame en la considérant sous ce point de vue général. L'activité des êtres, de quelque nature qu'ils soient, ne nous est connue que par ses effets. Ces effets sont des changemens, des modifications, qui surviennent à des êtres par l'intervention, ou conséquemment à la présence d'autres êtres. Nous nommons *agents* les êtres dans lesquels nous pensons qu'est la raison de ces changemens; & cette raison nous est aussi inconnue que les essences réelles. Le mot d'*action* qui revient si souvent dans nos discours, n'emporte donc point la connoissance de la maniere dont les agents opèrent, mais simplement celle de ce qu'ils opèrent. Nous voyons des faits; & tout ce qui est au delà des faits n'est pour nous que ténèbres plus ou moins épaisses. Toutes nos théories de causes & d'effets se bornent au fond à connoître l'ordre dans lequel les choses se succèdent; ou les rapports suivant lesquels l'existence, ou les modifications des unes, paroissent déterminées par l'existence ou les modifications des autres. Ainsi, quand ce que nous nommons agent dans la Nature, ne le feroit point; quand la relation
des

des causes & des effets ne feroit qu'une apparence, un phénomène relatif à notre manière de voir & de concevoir, l'ordre, ou la succession des choses, n'en feroit pas moins réelle, invariable, & n'en fourniroit pas un fondement moins solide à tous nos raisonnemens.

M. Puisque vous prenez dans ce sens les termes généraux de *cause*, d'*agent*, d'*activité*, d'*action*, ce n'est pas au dedans de nous que vous cherchez les causes de ce qui se passe.

D. Nullement. Je cherche des faits; je compare ces faits; je tâche d'en former des résultats; mais, parmi ces résultats, il en est que je nomme *conjectures*, *soupons*, *doutes*, & que je ne donne que pour tels.

M. Faites-moi part de ces résultats.

D. Je vois une sensation suivre un mouvement; j'ignore ce que le mouvement & la sensation sont en eux-mêmes; mais j'étudie ce qu'ils sont par rapport à moi, c'est à dire, par rapport à ma manière de concevoir. Cette étude me conduit à connoître que chaque sensation a un mouvement qui lui correspond; & que ce mouvement est aussi distinct de toute autre mouvement, que cette sensation est distincte de toute autre sensation. En comparant les propriétés à moi connues de cet être que je nomme le *corps*, avec les propriétés à moi connues de cet être que je nomme l'*ame*; je découvre que ces deux êtres ne sont pas de même nature. J'ob-

serve

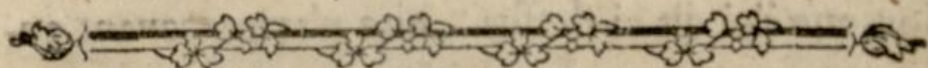
serve les phénomènes qui résultent de cette union, & pour parvenir à démêler la part qu'a chacun de ces êtres à la production des phénomènes, j'essaye d'analyser ou de décomposer les phénomènes. Mais ce sont toujours des effets que j'analyse, & jamais des causes.

M. A quoi cela vous conduit-il ?

D. En me rendant attentif à tout ce que je découvre au dedans de moi ; en comparant les diverses opérations de mon cerveau, & celles de mon âme qui leur correspondent ; en étudiant les rapports & les oppositions qui sont entr'elles, en combinant les unes avec les autres ; je parviens à me faire une idée, à la vérité imparfaite, de l'ordre ou de la liaison de ces opérations, & des loix qui les dirigent. Mais il ne me vient point dans l'esprit d'atteindre au principe secret de cette liaison, ou à sa cause immédiate. Quand je parle des rapports qui sont entre les fibres, & de la réciprocité d'action qu'ils font naître entr'elles, je compte ne parler que d'un fait ; & je répète que je ne sçais point du tout, & que je ne cherche point à sçavoir, comment une fibre meut une autre fibre.



ENTRE-



ENTRETIEN VIII.

*Sur la faculté de sentir considérée
comme une branche de l'activité
de l'ame, & comme le principe
de l'attention.*

LE MAITRE.

Après avoir exposé vos idées sur l'activité de l'ame en général, après avoir indiqué le point de vue sous lequel vous vous proposez de considérer celle de notre être; il s'agit de continuer l'examen de cette activité.

D. J'ai dit que l'activité de l'ame est la capacité qu'a l'ame de produire en elle & hors d'elle, ou sur son corps, certains effets. J'ai inséré dans cette définition les mots *en elle*, pour me conformer à l'opinion des Philosophes qui pensent que l'ame se modifie elle-même, ou forme elle-même les sensations en conséquence du jeu des organes. Suivant cette opinion, la faculté de sentir est une branche de l'activité de l'ame, une modification de cette activité; car tout ce que l'ame est dite produire, elle le produit par son activité. J'ai montré en peu de mots le fondement de l'opinion dont je parle,

G

lors-

lorsque j'ai dit ci dessus „que n'appercevant aucun rapport entre un mouvement & une sensation, je ne pouvois placer dans le mouvement la cause immédiate ou efficiente de la sensation.”

M. Peut-on dire que l'ame est *passive* lorsqu'elle apperçoit ou qu'elle sent?

D. Cette maniere de s'exprimer ne me paroît pas bonne. La *passivité*, si je puis me servir de ce mot, est directement opposée à l'activité. Un être absolument passif est un être dans lequel il ne peut s'exercer aucune sorte d'action. *Agir*, c'est produire un certain effet, une certaine modification. Comment un être passif seroit-il susceptible de modification? Comment la force modifiante s'exerceroit-elle sur un sujet incapable de résistance ou de réaction? Quand un corps en mouvement choque un corps en repos, il lui communique de son mouvement dans une proportion relative à la vitesse & à la masse. Dans l'instant où le corps en repos est choqué, il peut être regardé comme passif; il est cependant bien évident qu'il ne l'est pas, puisqu'il résiste au mouvement en vertu de sa force d'inertie toujours proportionnelle aux masses. Il est encore impénétrable: s'il ne l'étoit pas, le corps mû le pénétreroit intimement, les deux corps n'occuperoient plus que le même *lieu métaphysique*, & il n'y auroit plus de communication de mouvement.

M. Le

M. Le choc de deux corps peut-il donc être comparé à l'action de l'ame sur le corps?

D. Je n'ai garde de faire une semblable comparaison, & je n'ai pas oublié les réflexions que je viens de faire sur ce sujet. Assurément le corps n'agit pas sur l'ame comme un corps agit sur un autre corps. L'ame n'est pas corps: la simplicité du sentiment le prouve: le sentiment est un, le corps est multiple. Mais je conçois qu'en conséquence de l'action des fibres nerveuses, il se passe dans l'ame quelque chose qui répond à cette action: l'ame réagit à sa manière, & l'effet de cette réaction est ce que nous nommons *perception* ou *sensation*. Entreprendre d'expliquer ce que c'est que cette réaction de l'ame, vouloir rendre raison de la manière dont se forme la perception ou la sensation, c'est vouloir rendre raison de la manière dont l'ame est unie au corps. Nous ne sommes pas faits pour pénétrer ce mystère.

M. Qui sont donc ceux qui passent ici les justes bornes?

D. Ce sont ceux qui, pour expliquer la formation des sensations, supposent qu'elles existent déjà dans l'ame, & que le corps ne fait que les développer, comparant ainsi tacitement ce qui se passe dans un être simple avec ce qui se passe dans un corps organisé. Mais quelle comparaison peut-on faire entre ces deux choses? Qu'est-ce que des sensations renfermées

dans l'ame, & dont elle n'a point la conscience? Qu'est-ce que des sensations qui se développent? Mais en voilà assez sur une opinion qui n'a d'autre fondement que notre ignorance sur la manière dont le corps influe sur l'ame. Il arrive tous les jours que lorsqu'on a coulé ensemble des termes dont on a les idées, on s' imagine avoir mis quelque chose dans la nature.

M. Ce n'est par conséquent point de la sorte d'activité par laquelle on peut concevoir que l'ame produit les sensations, que vous voulez vous occuper ici.

D. Non: j'ai uniquement en vue cette activité que j'ai supposé que l'ame déployoit hors d'elle, ou sur son corps, & qui a été subordonnée à la faculté de sentir. J'ai déjà expliqué ce que j'entens par cette subordination: il s'agit à présent de m'étendre un peu plus sur ce sujet.

M. Il est trop intéressant pour ne pas le développer avec exactitude.

D. Quand je dis que l'ame agit sur son corps, je dis que l'ame modifie l'état actuel de son corps: & j'entends en général par cette modification tout changement qui survient au corps, ou à quelqueune de ses parties, en conséquence de l'action de l'ame. Et comme je ne puis concevoir dans le corps aucune modification qui ne soit l'effet d'un mouvement, je suis obligé de supposer que l'ame produit du mouvement
dans

dans son corps, ou dans quelcune des parties de son corps. Je donne donc le nom de *force motrice* à cette activité de l'ame.

M. Ce n'est sans doute qu'avec des restrictions que vous employez ce terme.

D. Je pourrois me dispenser de les énoncer : il vaut mieux cependant que je le fasse. L'ame ne meut pas à la maniere du corps, puisqu'elle n'est pas corps : mais l'effet de sa force motrice a un certain rapport à l'effet de la force motrice du corps. Je m'explique : je suppose que la force motrice de l'ame produit sur les fibres sensibles des impressions semblables ou analogues à celles qu'y produiroit l'activité des objets ou des corpuscules qui en émanent. Mais cette activité est en soi une force indéterminée ; c'est un simple pouvoir d'agir, ou de produire certains effets ; & ce n'est point tel ou tel effet en particulier.

M. Comment donc l'activité de l'ame est-elle déterminée à produire un certain effet plutôt que tout autre effet qu'elle pourroit également produire ? Comment la force motrice de l'ame est-elle déterminée à mouvoir une fibre plutôt que toute autre fibre qu'elle pourroit également mouvoir ? Quelle est en un mot la raison suffisante des déterminations de l'activité de l'ame ?

D. Ceci touche à une question très importante. Un être sentant ne peut être déterminé à

agir qu'en vertu d'une perception, ou d'une sensation, agréable ou désagréable, dont il est affecté. L'action de cet être est un effet qui doit avoir son principe, ou sa raison, dans quelque chose qui a précédé immédiatement. Refuser d'admettre cela, ce seroit supposer des effets sans causes. Cette chose qui a précédé l'action; cette chose qui a en soi le principe, ou la raison de l'action, est une perception, ou une sensation. C'est ce que j'ai exprimé en d'autres termes, lorsque j'ai dit que l'activité a été subordonnée à la sensibilité. Il seroit contradictoire à la nature d'un être sentant qu'il fût indifférent au plaisir & à la douleur; qu'il éprouvât indifféremment différentes sensations, ou différens degrés de la même sensation. Cet être ne peut distinguer une sensation d'une autre sensation, ou un degré d'une sensation d'un autre degré de la même sensation, qu'il ne préfère une sensation à une autre sensation, un degré à un autre degré, dans le rapport qu'ont cette sensation ou ce degré avec ce qui constitue en lui le plaisir.

M. Quel est l'effet immédiat de cette préférence?

D. C'est l'attention que l'être donne à la sensation, ou au degré de sensation, qui lui procurent le plus de plaisir.

M. Ces principes posés, revenons à la statue.

D. Il

D. Il faut se rappeler la situation où nous l'avons laissée. Elle éprouvoit à la fois deux sensations différentes: l'une étoit excitée par la présence d'un œillet; l'autre étoit rappelée par celle-ci, & cette sensation rappelée étoit une odeur de rose. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet étoit plus agréable à la statue que celle de la rose, & j'ai montré comment cela pouvoit être. Là dessus je me suis proposé cette question: *Que résulte-t-il dans l'ame de notre statue du plus ou du moins de plaisir que deux sensations différentes lui font éprouver?* C'est cette question qui m'a conduit à l'examen de l'activité; & cet examen me ramene à cette question.

M. Comment la décomposez-vous?

D. La statue distingue les deux sensations qui l'affectent actuellement. Elle sent que l'une l'affecte plus agréablement que l'autre. Elle se complaît donc plus dans l'une que dans l'autre. Elle préfère donc l'une à l'autre.

M. Qu'est-ce que cette préférence? Quels effets en résultent?

D. Voilà ce qu'il s'agit d'approfondir: & c'est là l'endroit le plus favorable pour cette analyse. Cette préférence que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action que la statue exerce sur cette sensation. Préférer n'est pas sentir; c'est se déterminer, c'est agir. La préférence ne peut être une modification de la faculté de sentir: les modifications de cette

ne sont que des sensations & des degrés de sensations. Un être qui éprouveroit des sensations, & qui ne seroit point actif, seroit simplement affecté; & il ne résulteroit autre chose, au dedans de lui, de la diversité des impressions qu'il éprouveroit, que le plaisir ou la douleur attachés à ces impressions, & le rappel de ces impressions les unes par les autres, en vertu d'un enchaînement physique indépendant de l'ame. Mais l'ame de la statue est douée d'activité: j'ai bien défini ce que j'entens ici par ce mot: la statue peut donc se déterminer pour la sensation qui lui plaît le plus: l'effet de cette détermination est l'attention que la statue donne à cette sensation.

M. L'attention est donc une modification de l'activité de l'ame?

D. Oui, ou pour employer d'autres termes, elle est un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres de son cerveau. Si l'on avoit quelque doute là dessus, & qu'on soupçonnât que, de cette manière, il entre plus de physique dans l'attention qu'il n'y en a en effet, chacun n'a qu'à se rappeler ce qu'il a éprouvé lui-même lorsqu'il a donné son attention à quelque objet. Il a détourné les yeux de dessus les objets environnans: il a affoibli par là l'impression de ces objets. Il a fixé sa vue sur l'objet de son attention; il l'a concentrée sur cet objet: il a tendu l'organe sur cet objet. Tout cela ne prouve-

prouve-t-il pas l'intervention du corps dans l'acte de l'attention.

M. Pourriez-vous en alléguer d'autres preuves?

D. Il n'y a qu'à se rappeler qu'on s'est fatigué lorsqu'on a fixé trop longtems la vue sur un objet. Cette fatigue a pu même aller jusqu'à la douleur, soit qu'on ait considéré cet objet des yeux du corps, ou qu'on l'ait considéré des yeux de l'esprit. Or cette fatigue, cette douleur, n'ont-elles pas leur siege dans les organes? Enfin, comment remédie-t-on à cette fatigue, à cette douleur? Par le repos, ou par le changement d'objet. Pourquoi par le repos? C'est qu'il est une cessation d'action. Lorsque l'ame cesse d'agir sur les fibres sur lesquelles elle agissoit, la tension qu'elle leur a imprimée, diminue, s'affoiblit, s'éteint. Pourquoi par le changement d'objet? C'est que l'ame n'agit plus sur les mêmes fibres. Chaque perception a des fibres qui lui sont appropriées.

M. L'expérience prouve donc que l'attention tient à un certain exercice de la force motrice de l'ame sur les fibres du cerveau.

D. Oui; & je puis avancer avec fondement, que l'attention que la statue donne à la sensation qui lui plaît le plus, est une action qu'elle exerce sur cette sensation.

M. Voyons à présent en quoi consiste cette action.

D. *Agir*, c'est produire un certain effet : l'ame de la statue produit donc un certain effet sur la sensation qui l'occupe.

M. Mais cet effet, où l'ame le produit-elle ?

D. Hors d'elle, ou sur son corps. Ce n'est pas sur la sensation même que l'ame agit, puisque cette sensation n'est que l'ame elle-même, modifiée d'une certaine manière. C'est donc sur les fibres dont le mouvement produit la sensation que l'ame exerce son activité.

M. Quel effet l'ame produit-elle sur ces fibres ?

D. Pour parvenir à le connoître en général, j'observe ce qui résulte de l'attention que je donne à un objet préférablement à d'autres objets que j'ai en même tems sous les yeux, & que je suppose faire sur moi une impression à peu près égale. Déterminé, par quelque motif, à donner mon attention à un de ces objets, je fixe mes yeux sur lui. Aussitôt la perception de cet objet devient plus vive : les perceptions des objets voisins s'affoiblissent. Bientôt je viens à découvrir dans cet objet des particularités qui avoient d'abord échappé à mon attention. A mesure qu'elle redouble, les impressions de l'objet se fortifient & se multiplient. Enfin tout cela croît à un tel point, que je ne suis presque plus affecté que de cet objet.

M. Voilà des faits : qu'est-ce qu'ils nous apprennent ?

D. Que

D. Que l'attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés par les objets. On ne peut se refuser à cette conséquence. La vivacité des sensations est nécessairement proportionnelle à l'intensité des mouvemens qui les excitent. Une sensation s'affoiblit à mesure que l'action de l'objet diminue, & cette action est un mouvement imprimé à l'organe. En un mot, Dieu ayant attaché les sensations à des mouvemens, l'espece & le degré de la sensation doivent déterminer l'espece & le degré du mouvement.

M. Cela vous mene sans doute à des conséquences ultérieures.

D. Lorsque je vois à la fois plusieurs objets, & que je suppose que tous ces objets m'affectent à peu près également, je suppose par cela même, que l'intensité des mouvemens que tous ces objets impriment à mon organe, est à peu près la même. Je ne puis donc être déterminé à donner mon attention à un de ces objets, qu'en vertu de quelque motif étranger à l'action de l'objet; puisque je suppose que tous les objets que j'ai présens à la fois, agissent à peu près avec la même force. Je dis à *peu près*, parce que je conçois qu'il ne peut y avoir une parfaite égalité entre toutes ces actions. Il suffit pour le cas que j'examine, qu'il n'y ait pas entr'elles des différences capables par elles-mêmes d'exciter l'attention.

M. L'at-

M. L'attention donnée à un objet par préférence à d'autres objets, également placés sous les yeux, est une modification de l'activité de l'ame. Mais cette activité n'est-elle pas en soi indéterminée?

D. Oui : elle ne peut se déployer sur certaines fibres qu'il n'y ait une raison capable de lui faire produire cet effet. Si donc l'objet n'excite point par lui-même l'attention, il faut que celle qu'on lui donne soit l'effet de quelque motif étranger à l'objet. C'est ce que j'ai déjà insinué, en disant il n'y a qu'un moment : *déterminé par quelque motif*, &c. Dès qu'un tel motif existe, l'attention s'exerce. L'ame réagit sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & par cette réaction elle augmente l'intensité du mouvement.

M. Que résulte-t-il de cette augmentation de mouvement?

D. Son effet nécessaire est de rendre la perception de l'objet plus vive; car le mouvement auquel la perception de cet objet est attachée, ne sauroit acquérir plus de force, que cette perception n'acquiesse plus de vivacité. Tout est ici relatif, ou proportionnel.

M. Mais l'objet étant un composé de parties différentes, qui n'agissent pas toutes sur l'organe avec la même force; la perception totale de l'objet est donc un composé d'une multitude de perceptions partiales, qui ont chacune leur degré de mouvement.

D. Rien

D. Rien de plus certain : & l'attention qu'on donne à l'objet augmente l'intensité de tous ces mouvemens particuliers. C'est à l'aide de cette espece de mécanique qu'on parvient à découvrir dans l'objet des particularités, que l'on n'avoit pas apperçues lorsqu'on ne le distinguoit pas, par l'attention, des objets voisins.

M. Les expressions du langage ordinaire & les regles de la logique ne confirment-elles pas ces assertions?

D. Quand on dit que, pour voir, il faut regarder, que, pour entendre, il faut écouter, on exprime cette réaction de l'ame sur les fibres qu'un objet tient en mouvement. Le cas de la distraction par rapport à cet objet a lieu, toutes les fois que cette réaction est nulle : elle est nulle toutes les fois que l'ame, occupée d'autres objets, concentre toute son activité sur les fibres appropriées à ces objets. Quant aux regles que la logique prescrit pour augmenter ou soulager l'attention, elles tendent toutes à réunir ses efforts sur un petit nombre de fibres.

M. L'attention ne produit-elle point d'autres effets?

D. A mesure que la perception de son objet devient plus vive, les perceptions des objets voisins s'affoiblissent.

M. Pouvez - vous expliquer cela par les principes que vous venez de poser?

D. Les

D. Les fibres sensibles & mobiles ont besoin d'esprits pour s'acquitter de leurs fonctions. Tout ce qui tend à augmenter ou à diminuer la quantité du fluide nerveux, augmente ou diminue l'activité des fibres. Le fluide nerveux se distribue donc aux fibres dans un certain rapport à la somme d'action qu'elles ont à exercer. La quantité du fluide nerveux est déterminée. Il ne peut donc se porter en plus grande abondance à certaines fibres, que ce ne soit en déduction de ce que les fibres voisines auroient pu en recevoir dans le même tems.

M. Continuez le dénombrement des effets de l'attention.

D. L'attention augmente le mouvement des fibres sur lesquelles elle agit. Cette augmentation est d'autant plus grande, que l'attention est plus forte, ou plus soutenue. Les esprits dérivent donc des fibres voisines, vers celles sur lesquelles l'attention s'exerce. Cette dérivation, proportionnelle à la quantité du mouvement imprimé par l'attention, peut aller au point que les fibres voisines soient trop appauvries d'esprits, pour faire sur l'ame une impression sensible. Cette impression peut devenir nulle, ou presque nulle, par rapport à l'ame.

M. Voilà une explication purement mécanique.

D. Oui; mais qui s'accorde avec une vérité que la Psychologie avoue. Ceux qui ne goûteront

teront pas cette explication, pourront lui en préférer une autre que je vais indiquer, ou les réunir.

M. Quelle est donc cette autre explication?

D. La voici. La faculté de sentir est bornée comme toutes les facultés de notre être. Les bornes de ces facultés sont celles du sujet même dans lequel elles résident. Lorsque l'ame est affectée d'une perception très vive, & qu'elle éprouve en même tems une impression très foible, elle ne peut éprouver cette impression précisément comme elle l'éprouveroit, si elle n'étoit pas en même tems affectée d'une perception très vive. Parce que la capacité de sentir est limitée, le partage l'affoiblit: une impression très forte éteint, ou absorbe, une impression très foible. La faculté de sentir, ou d'appercevoir, est une force qui se proportionne à la quantité du mouvement de chaque sensation, ou de chaque perception. Mais l'intensité d'une perception peut devenir telle par l'attention, qu'elle consume, pour ainsi dire, toute la force d'appercevoir; en sorte qu'il ne reste pas assez de cette force pour qu'elle puisse se déployer en même tems sur d'autres impressions. Cela varie dans le rapport des intensités.

M. N'avez-vous plus rien à dire sur cette matiere?

D. Je viens de traiter l'attention, entant qu'elle est excitée par quelque motif étranger à l'objet,

l'objet. Mais si, entre plusieurs objets que j'ai en même tems sous les yeux, il en est un qui flatte plus agréablement l'organe, cet objet excitera par lui-même l'attention. Le plaisir attaché à l'impression de cet objet, fera le motif qui déterminera à lui donner son attention. L'ame réagira donc sur les fibres que l'objet tient en mouvement, & elle réagira avec d'autant plus de force que l'objet lui procurera plus de plaisir. L'effet est proportionnel à la cause. Plus il y a d'intensité dans la cause, plus il y en a dans l'effet. Le plaisir est la cause qui détermine l'ame à agir. Plus un objet excite de plaisir, plus l'attention s'exerce sur cet objet. L'ame de la statue réagit donc sur les fibres dont le mouvement lui procure plus de plaisir. Par cette réaction la sensation de l'odeur de l'œillet devient plus vive; & plus cette sensation acquiert de vivacité, plus l'attention augmente. Cela peut aller au point que la statue, réveillée par l'odeur de l'œillet, ne soit plus, ou presque plus, affectée de l'odeur de rose.



ENTRETIEN IX.

Sur la volonté & sur la liberté.

LE MAÎTRE.

Qu'entendez-vous par un être qui a une volonté, & qui l'exécute?

D. C'est un être qui préfère un état à un autre état, & qui agit conséquemment à cette préférence.

M. Est-ce le cas de la statue?

D. Au moment où elle a éprouvé la seconde sensation, elle s'est rappelée la première; elle a préféré l'une à l'autre; & agissant en conséquence de cette préférence, elle a donné son attention à celle qui lui a plu davantage. La volonté & la liberté ont donc commencé à se déployer dans la statue dès la seconde sensation.

M. Expliquez-vous sur ces deux facultés.

D. *Vouloir* est cet acte d'un être sentant, ou intelligent, par lequel il préfère entre plusieurs manières d'être celle qui lui procure le plus de bien, ou le moins de mal. La Volonté suppose donc la connoissance ou le sentiment de différentes manières d'être. La Volonté a nécessairement un objet. Il n'est point de volonté, où il n'est point de raison de vouloir.

H

M. Ainsi,

M. Ainsi, que faut-il dire d'un être qui, pendant toute sa vie n'auroit qu'une même sensation, & qu'un même degré de sensation?

D. Qu'il n'auroit que la capacité de vouloir, & point du tout la volonté.

M. La volonté est donc subordonnée à la faculté de sentir, ou de connoître?

D. Oui; ce sont les sensations, ou les perceptions, qui déterminent l'exercice de la volonté.

M. La volonté est par conséquent active.

D. On n'en sauroit douter, dès-là qu'elle préfère un objet à un autre objet. L'ame n'est pas bornée au simple sentiment qui résulte en elle de l'impression de différens objets sur les organes; mais elle se détermine pour celui de ces objets dont l'action est le plus dans le rapport qui fait le plaisir.

M. Cela conduit-il à la liberté?

D. Tout droit: l'effet de cette détermination de l'ame dont nous venons de parler, & l'acte par lequel s'exécute cette volonté particulière, sont un effet, un acte de liberté.

M. Quelle est donc la notion générale de la liberté?

D. C'est la faculté par laquelle l'ame exécute sa volonté. Ainsi la liberté est subordonnée à la volonté, comme la volonté l'est à la faculté de sentir. Cette faculté l'est à l'action des organes; cette action à celle des objets. Mais l'ame n'exécute sa volonté qu'en agissant hors d'elle

d'elle, ou sur son corps; la liberté est donc proprement cette force motrice que l'ame déploye, au gré de sa volonté, sur ses organes, & par ses organes sur tant d'objets divers.

M. La liberté est donc en soi indéterminée?

D. C'est une simple force, un simple pouvoir d'agir, ou de mouvoir. La volonté détermine cette force à s'appliquer à tel ou tel organe, à telles ou telles fibres. Il suit de là que, plus les organes sur lesquels la liberté s'exerce, sont nombreux & variés, plus la liberté a d'étendue, plus ses effets sont nombreux & diversifiés.

M. Qu'entendez-vous ici par les organes?

D. J'entens non seulement les sens & les membres, mais encore toute la mécanique du cerveau qui sert aux opérations de l'esprit, & qui correspond aux sens.

M. La force motrice est donc dans le rapport des organes?

D. Oui, car les organes sont mûs par cette force. Les organes sont réciproquement dans le rapport de la force motrice; il n'y en a pas plus que cette force n'en peut mouvoir, & ils sont tels qu'elle les peut mouvoir.

M. Quelle seroit la liberté d'un homme réduit au seul sens de l'odorat?

D. Elle se trouveroit resserrée dans des bornes fort étroites. Quoique cet homme ait un grand nombre d'autres organes, les sensations

ne les ayant point encore manifestés à son ame, la liberté ne peut se déployer sur ces organes. Ainsi cette faculté est concentrée dans l'attention que l'ame donne aux sensations qu'elle éprouve par l'odorat. Or nous avons vû que l'attention est l'exercice de la force motrice sur certaines fibres. L'attention est donc un acte de la liberté, & cet acte a sa raison dans le plaisir attaché à la sensation.

M. Quelles sont les bornes précises dans lesquelles il convient de renfermer la notion de la liberté?

D. Elle est le pouvoir d'agir, ou de faire ce que l'on veut. Il ne lui est donc point essentiel de s'étendre à plusieurs cas, d'avoir une certaine latitude. Ce qui lui est essentiel, ce qui la constitue, c'est qu'elle soit un pouvoir d'agir subordonné à la volonté. Suivant cela, on peut attribuer la liberté aux enfans & aux animaux. En effet, l'huître immobile sur la vase, & qui ne fait qu'ouvrir son écaille pour recevoir l'eau de la mer, a une liberté aussi réelle que la nôtre. Elle fait ce qu'elle veut, & sa volonté est d'ouvrir son écaille. Cette volonté est déterminée par une sensation, celle de la faim.

M. La liberté ne consiste donc pas à pouvoir agir de deux ou plusieurs manieres?

D. Non; mais elle consiste à agir. Ce n'est pas le choix qui caractérise la liberté; c'est l'action qui est l'exécution du choix.

M. II

M. Il doit résulter de-là des degrés dans la liberté.

D. Sans contredit. Les animaux dont l'organisation est plus parfaite que celle de l'huître, ont aussi une liberté plus étendue, ou dont les modifications sont plus variées & plus fécondes en effets divers. Quelle différence à cet égard entre la liberté de l'huître & celle du cheval; entre la liberté du cheval & celle du singe! Et quelle distance de la liberté du singe à celle de l'homme! Quelle différence encore entre la liberté d'un homme & celle d'un autre homme; entre la liberté d'un Bibulus & celle d'un César!

M. Mais, en attribuant aux animaux une liberté, ne portez-vous pas un coup funeste à la moralité de nos actions?

D. Je suis infiniment éloigné de vouloir donner la moindre atteinte à cette moralité. Je veux dire seulement que les animaux ont comme nous une volonté, & qu'ils l'exécutent. La volonté ne suppose point par elle-même la moralité; mais une volonté particulière suppose un motif; & ce motif peut n'être qu'une idée purement sensible.

M. A quelle conséquence cela mène-t-il?

D. A dire que la liberté, comme toutes les facultés de notre être, s'étend & se perfectionne. Nous verrons dans la suite par quels moyens s'opère cette extension, quels en sont les degrés, ou les différens termes.

M. Est-ce ainsi qu'on a coûtume d'envisager la liberté?

D. Quand on lit ce que des Auteurs qui ont de la réputation ont écrit sur les facultés de notre ame, en particulier sur la volonté & sur la liberté, on s'étonne de la confusion, de l'obscurité & du peu d'exactitude de leurs idées. Parmi ces Auteurs, les uns attribuent à la volonté ce qui ne convient qu'à l'entendement, *la réflexion*. Les autres transportent à la liberté ce qui ne convient qu'à la volonté, le *choix*. D'autres donnent à la volonté ce qui ne convient qu'à la liberté, *l'action*. D'autres rendent la liberté indépendante de la volonté, ou des motifs, & détruisent ainsi le fondement de la vertu. Il en est enfin qui font principalement consister la liberté dans le pouvoir de suspendre nos jugemens.

M. Cette dernière idée paroît la plus probable.

D. Elle n'est pourtant pas mieux fondée que les autres. La suspension des jugemens ne convient pas plus à la liberté que les jugemens même. Le jugement est la perception du rapport, ou de l'opposition, qui est entre deux idées. Cette perception est entièrement du ressort de l'entendement. C'est l'entendement qui compare, qui juge. L'attention que l'ame donne aux idées qu'elle compare est bien un acte de la liberté. L'expression articulée du jugement est encore un acte de la liberté. Mais la suspension
du

du jugement est un acte de la volonté. Elle ne veut pas prononcer, parce que l'entendement manque de moyens pour juger. Je n'exerce pas ma liberté parce que je ne veux pas remuer ma langue, & que je ne la remue pas; mais j'exerce ma liberté, parce que je veux remuer ma langue, & que je la remue.

M. N'y a-t-il pas dans le *Traité des sensations* de M. l'Abbé de Condillac, une définition de la liberté qui mérite une attention particulière?

D. Oui, mais c'est à cause de son obscurité, & surtout de son peu de justesse. Suivant cette définition, la liberté est le *pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait*. Ce n'est rien moins que cela. La liberté n'est pas le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, mais c'est le pouvoir de faire ce que l'on fait. Elle n'est pas le pouvoir de ne pas faire ce qu'on fait; mais elle est le pouvoir de le faire. La liberté ne consiste pas dans la non-action, mais dans l'action. Elle n'est pas telle ou telle action, mais elle est en général le pouvoir d'agir avec volonté. Un être qui n'exécutoit & ne pourroit exécuter, pendant toute sa vie, qu'un seul mouvement, & qui l'exécutoit volontairement, auroit une liberté aussi réelle que celle d'un ange. En suivant après cela le détail des preuves sur lesquelles M. de Condillac appuie sa définition, on s'apperçoit aisément qu'il a mal à propos fait entrer dans l'essence de la liberté

la délibération, qui n'y appartient nullement, & qui ne prouve autre chose, sinon que l'être qui délibère, n'a pas assez de pénétration, ou d'intelligence, pour voir du premier coup d'œil le vrai meilleur.

M. Cela étant, que penser & que dire de l'être dont l'intelligence embrasse à la fois tous les possibles & toutes les combinaisons des possibles ?

D. Que cet être a vu de toute éternité le vrai bien, & qu'il n'a jamais délibéré. Néanmoins cet être est souverainement libre : par un acte de sa liberté il a rendu actuel l'Univers possible.

M. Mais Leibnitz l'introduit choisissant entre les plans des Univers possibles le meilleur ?

D. Ce Philosophe s'est plus exprimé en Poëte qu'en Métaphysicien. Le possible ici n'est pas ce qui l'est en soi ; mais ce qui l'est relativement à la cause qui peut l'actualiser. Dans ce sens un seul Univers étoit possible : c'étoit celui qui se trouvoit en rapport avec les attributs de la cause pris collectivement. Et entre deux Univers parfaitement égaux en bonté, comment eut-elle choisi ? Elle se connoit elle-même ; & dans l'idée qu'elle a d'elle-même étoit celle de l'Univers actuel, expression de sa puissance & de sa sagesse. Cette idée, infiniment complexe, renfermoit de toute éternité dans sa composition toutes les modifications possibles de la matière & des esprits.

M. D'où

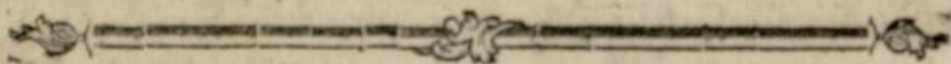
M. D'où peuvent venir toutes ces erreurs que l'on a commises sur les facultés de notre ame?

D. Elles doivent principalement leur origine au peu de soin qu'on a pris de bien analyser ces facultés. On a confondu ce que l'on devoit distinguer; on n'a pas vu nettement comment ces facultés sont subordonnées les unes aux autres; comment l'exercice des unes détermine l'exercice des autres. Ce ne sera donc que par l'analyse, & par une analyse poussée aussi loin qu'il est possible, que l'on pourra espérer de parvenir à quelque chose de vraisemblable sur la mécanique de notre être. Il faut que le Psychologue étudie l'homme, comme le Physicien étudie la Nature.

M. N'y a-t-il pas quelque précaution à observer dans l'analyse dont vous venez de recommander l'usage?

D. Quoique nous soyons obligés de décomposer, pour ainsi dire, notre être, afin de parvenir à connoître & à développer ses facultés, nous ne devons pas oublier que ces facultés ne sont que l'ame elle-même considérée sous diverses faces. Les facultés de l'ame n'agissent donc pas séparément, mais elles agissent collectivement. Ce que l'entendement a jugé bon, la volonté l'embrasse au même instant, & à cet instant encore la liberté l'exécute. Vouloir & pouvoir agir, & ne pas agir, sont deux

choses contradictoires. La volonté est active, c'est à dire, libre. Ce qu'elle veut & peut exécuter, elle l'exécute. Mais il ne faut pas prendre pour un acte de la liberté, la suspension d'un acte de la liberté. L'ame n'agit pas, lorsqu'elle ne veut pas agir; & elle ne veut pas agir, lorsqu'elle n'a point de raison d'agir. La liberté ne se déploie pas d'elle-même, indépendamment de la volonté. Elle n'est pas une force qui tende continuellement à produire un certain effet, & qu'il faille retenir pour qu'elle ne le produise pas. La liberté n'est, encore une fois, qu'un simple pouvoir d'agir: la volonté réduit ce pouvoir en acte.



ENTRETIEN X.

Sur le desir & sur les songes.

LE MAITRE.

Par où commencerons-nous cet Entretien?
D. Par l'examen de cette question: si l'ame a plusieurs idées présentes à la fois?

M. Quelle route faudra-t-il suivre pour en trouver la solution?

D. La meilleure me paroît être de considérer la dégradation des mouvemens dans les fibres sensibles, & celle des sensations qui lui correspond.

M. C'est

M. C'est sans doute dans la statue que vous ferez ces observations.

D. Oui; & pour cet effet, éloignons l'objet qui excite dans l'ame de cette statue la sensation qui lui plaît le plus; éloignons-le même au point qu'il ne puisse plus agir sur l'organe. J'ai déjà observé que le mouvement imprimé à l'organe, ne s'éteint pas au même instant que l'objet a cessé d'agir. Le mouvement est une force communiquée qui ne s'éteint que pas degrés. Le principe de cette dégradation est, comme l'on sçait, dans la communication de cette force aux corps environnans. Plus le corps en mouvement communique de sa force, plus il en perd. Et si ce qu'il perd à chaque instant ne lui est pas rendu, il passe enfin de l'état de mouvement à l'état de repos.

M. Ces effets ne dépendent-ils pas d'une Loi de la Nature?

D. Ils tiennent à cette Loi si généralement observée dans la Nature, que *rien ne s'y fait par saut*. Et cette Loi résulte elle-même du grand principe: *qu'il n'est point d'effet sans une raison capable de le produire*. L'état actuel d'un corps mû a sa raison dans l'état qui a précédé immédiatement. La déperdition comme l'accélération du mouvement observent également la *Loi de continuité*.

M. Il s'agit d'appliquer cette doctrine à votre sujet?

D. L'ex-

D. L'expérience démontre qu'il en est à cet égard du mouvement des fibres du cerveau, comme du mouvement de tous les corps qui sont exposés sous nos yeux. Si un de nos sens a été fortement ébranlé par un objet, la sensation qui résulte de cet ébranlement, continuera après que l'objet aura cessé d'agir.

M. La substance ou la figure des corps ne produit-elle pas ici des différences?

D. Le mouvement s'éteint très promptement dans les corps mols, & dans ceux dont les surfaces sont raboteuses; il se conserve plus longtemps dans les corps élastiques, & dans ceux dont les surfaces sont très polies. On peut donc inférer de la durée de certaines sensations, que l'instrument immédiat du sentiment est doué d'une certaine élasticité, ou d'une très grande mobilité. La conjecture proposée ci-dessus sur le siège de l'ame s'accorde fort bien avec cette induction.

M. Suivant cela, qu'est-ce qui règle la durée des sensations?

D. Cette durée est en raison composée de la mobilité des organes, du tems pendant lequel les objets ont agi sur les organes, & de l'intensité de cette action.

M. Reprenons la statue.

D. La sensation qui fixe son attention, suit la dégradation du mouvement qui l'occasionne. Elle s'affoiblit par degrés; & l'ame sent cet affoiblissement.

foiblissement: car c'est une Loi de l'union, qu'il ne survient aucun changement dans les fibres sensibles, qu'il n'y ait, dans l'ame, quelque chose qui corresponde à ce changement. L'ame a la conscience de ses modifications. L'ame de la statue passe donc d'un plaisir vif à un plaisir moins vif; d'un mieux-être, à un moins bien-être. Elle ne peut éprouver le moins bien-être qu'elle ne se rappelle le mieux-être. Si elle ne se le rappelloit point, comment sentirait-elle qu'elle est moins bien?

M. La statue démêle-t-elle tous les degrés par lesquels la sensation passe en se dégradant?

D. Elle ne saisit que les degrés les plus sensibles. L'organe n'est pas assez délicat pour transmettre à l'ame toutes ces nuances. La flamme d'une bougie vue à six pieds de distance, n'affecte pas l'œil moins sensiblement, que si elle n'étoit vue qu'à cinq pieds. Il est cependant bien clair que les rayons sont plus écartés à six pieds de distance qu'ils ne le sont à cinq.

M. Quel est le dernier résultat de cette situation?

D. Le sentiment que l'ame a de la dégradation de la sensation, l'espece de comparaison qu'elle fait entre l'état de dégradation sensible, & l'état où la sensation étoit dans sa force, excite en elle le desir de jouir encore de cet état. Ce desir devient d'autant plus vif que la sensation s'affoiblit davantage. Il naît de la différence
des

des situations. Plus les situations viennent à différer, plus l'ame sent la diminution de son bien-être. Plus elle la sent, plus elle désire le mieux-être, dont elle a le souvenir.

M. Qu'est-ce que le *désir*?

D. Pour le sçavoir, j'observe ce qui se passe au dedans de moi lorsque je désire. Pressé de la soif, & ne pouvant satisfaire à ce besoin, mon imagination me retrace une eau crySTALLINE qui fuit en murmurant: je crois la voir, l'entendre murmurer: je m'imagine la sentir sur mes lèvres; elle inonde déjà mon palais desséché: j'en bois à longs traits. Plus mon imagination me retrace avec force le plaisir que j'ai goûté en me désaltérant, plus je souffre de ne jouir de ce plaisir qu'en idée. Le sentiment de la soif en devient plus incommode, plus actif. Ce sentiment réagit sur l'imagination, & l'imagination sur ce sentiment.

M. Ne pourroit-on pas, en analysant ce sentiment, parvenir à découvrir la mécanique du désir?

D. C'est ce que je vais essayer. Les sensations doivent leur origine à l'action des objets sur les sens, & à celle des sens sur l'ame. Les sensations se conservent dans le cerveau; & l'ame les rappelle. Ce rappel est un effet de l'activité de l'ame; & cette activité, l'ame la déploie sur son corps. Car, puisque la mémoire tient au corps, il faut que l'ame agisse sur son corps,

corps, lorsqu'il rappelle les sensations. L'ame agit donc sur différens points du cerveau auxquels tiennent les sensations. Elle agit sur les fibres sensibles qui ont été mues par les objets; elle y excite des ébranlemens semblables, ou analogues, à ceux que les objets y avoient excités. Par là, elle réveille les sensations attachées à ces ébranlemens.

M. La mécanique de l'imagination ne paroît pas différer, à cet égard, de celle de la mémoire.

D. Ces deux facultés ne sont proprement que la même faculté considérée sous diverses faces. Mais restons dans la route qui conduit au desir. Lors donc que je crois voir, entendre, toucher, goûter, boire une eau pure, mon ame agit sur les différens sens sur lesquels cet objet avoit agi auparavant: elle y excite des mouvemens semblables, ou analogues, à ceux que cet objet y avoit excités. Elle se procure ainsi une jouissance imaginaire de cet objet: & voilà le desir.

M. Qu'est-ce qui augmente l'activité du desir?

D. Le sentiment qu'a l'ame de la différence qui est entre cette jouissance imaginaire & la jouissance réelle qu'elle a éprouvée. L'ame fait effort pour élever la jouissance imaginaire au degré de vivacité de la jouissance réelle. Elle augmente de plus en plus l'intensité des mouvemens

mens qu'elle communique aux fibres de différens sens & à différentes fibres du même sens. Le besoin n'en devient que plus pressant: car l'ame ne peut se représenter vivement le plaisir qu'elle a goûté en se désaltérant, qu'elle ne soit plus affectée de la privation de ce plaisir, & du besoin dont il est l'effet.

M. Tout cela convient-il à la statue?

D. Oui; son ame fait effort pour ramener la sensation qui s'affoiblit au degré de vivacité qui lui procuroit le plus de plaisir. Elle agit donc sur les fibres représentatrices de ce degré, ou aux mouvemens desquelles le souvenir de ce degré a été attaché. Elle augmente par là l'intensité de ces mouvemens; & conséquemment la vivacité du souvenir qui leur correspond.

M. Mais la force motrice dont l'ame est douée, n'est pas illimitée: elle s'épuise par un exercice trop longtems continué.

D. Aussi l'ame de la statue tombe-t-elle insensiblement dans une sorte d'épuisement. Tout mouvement cesse enfin: & l'ame rentre en létargie.

M. Peut-elle se tirer par elle-même de cet état?

D. Il suit des principes que j'ai établis sur l'activité de l'ame, qu'elle ne le peut pas. Pour que son activité se déploie, il faut qu'elle soit déterminée à se déployer par quelque motif présent à l'entendement, & que la volonté embrasse.

brasse. Or il n'est point de motif où il n'est point de sensation, & il n'est point de sensation où il n'est point de mouvement qui l'occasionne.

M. Quel est donc alors le sort de l'ame?

D. Elle demeureroit dans une inaction éternelle, si une cause extérieure ne mettoit son activité en jeu. Cette cause réside dans les mouvemens imprimés aux fibres nerveuses. Soit que ces mouvemens dérivent de l'action des objets, soit qu'ils aient leur raison dans quelque impulsion interne du cerveau, l'effet est essentiellement le même. L'ame éprouve à l'instant les sensations attachées à ces mouvemens, & son activité se déploie.

M. Que supposez-vous dans le cerveau de la statue?

D. Je suppose qu'il s'y fasse quelque mouvement qui se communique aux fibres qui ont été ébranlées par les corpuscules émanés, ou par ceux de l'œillet; les sensations qui répondent au mouvement de ces fibres se réveilleront aussitôt: & ce sera un *songe* que la statue ne pourra encore distinguer de la veille.

M. D'où viennent ces impulsions qui se communiquent aux fibres sensibles qui ont été mues par les objets?

D. Les mouvemens de la circulation & d'autres qui en dérivent peuvent les occasionner. Mais il est essentiel que les fibres ainsi affectées aient déjà été mues par les objets.

M. Sur quoi roulera le songe de la statue ?

D. Il ne peut rouler que sur les deux sensations qu'elle a éprouvées. Elles seront réveillées à la fois, si l'impulsion interne agit à la fois sur les fibres auxquelles tiennent ces sensations. Elles seront réveillées l'une par l'autre, si l'impulsion interne n'agit que sur les fibres appropriées à une des sensations. Comme la sensation de l'œillet est celle qui a excité l'attention & le desir de la statue, les fibres appropriées à cette sensation sont celles qui ont été le plus fortement ébranlées. Une conséquence nécessaire de cela, c'est que ces fibres sont aussi celles qui ont le plus de disposition à se mouvoir. Il y a donc lieu de penser que la sensation de l'œillet sera celle que l'impulsion interne réveillera la première. L'ame donnera de nouveau son attention à celle de l'œillet ; & ce jeu se répétera autant de fois qu'une nouvelle impulsion ébranlera les fibres.

M. Des impulsions intestines peuvent-elles agir sur les fibres sensibles, & réveiller ainsi les sensations attachées à l'ébranlement de ces fibres ?

D. C'est un fait que l'expérience atteste. Si, pendant que je suis dans l'obscurité, je presse fortement le coin de mon œil avec le doigt, je verrai à l'instant des éclats de lumière. La simple pression du doigt fait donc sur le nerf optique une impression semblable à celle que produiroit

duiroit la présence d'un corps lumineux. Une circulation trop accélérée produit sur le nerf les mêmes effets. Elle en produit d'analogues sur le nerf auditif: on croit alors entendre différens sons. Il seroit aisé de grossir la liste de ces faits; mais ceux qui viennent d'être indiqués, paroissent suffire pour établir la vérité dont il s'agit.

M. Vous avez supposé que la statue avoit les deux sensations présentes à la fois. Comme il y a des Philosophes qui doutent, si nous avons *à la fois* plusieurs idées, c'est ici le lieu de traiter cette question.

D. Avancer que l'ame a plusieurs sensations à la fois, c'est avancer que l'ame éprouve dans le même instant indivisible différentes modifications. Jusqu'ici ce n'est qu'une pure supposition; il s'agit de démontrer qu'elle est vraie, si tant est qu'on puisse démontrer quelque chose dans une pareille matière.

M. Voyons cette démonstration.

D. Elle est très simple. Si l'ame n'éprouvoit pas à la fois plusieurs sensations, il n'y auroit point de réminiscence; & s'il n'y avoit point de réminiscence, il n'y auroit point de personnalité. Je dis d'abord qu'il n'y auroit point de réminiscence: car si, lorsque l'ame éprouve, pour la seconde ou la troisième fois, une sensation, elle ne se rappelloit point qu'elle l'a éprouvée, cette sensation lui paroîtroit aussi nouvelle que si elle

elle ne lui eût jamais été présentée. Toutes les sensations feroient donc isolées dans l'ame. Elles se succéderaient les unes aux autres, sans qu'il y eût jamais entr'elles cette liaison qui forme la réminiscence. Il n'y auroit point de moi qui rassemblât ces sensations : il n'y auroit point de personnalité. Mais, si, lorsque l'ame est affectée pour la seconde ou la troisième fois d'une sensation, elle se rappelle au même instant qu'elle l'a déjà éprouvée, elle revêt à la fois des modifications différentes. Elle a la conscience de la sensation excitée actuellement par l'objet, & la conscience que cette sensation l'a déjà affectée.

M. Ces deux sentimens peuvent-ils être ramenés à un sentiment unique ?

D. Non : car le sentiment d'une sensation nouvelle ne peut renfermer le sentiment d'une sensation qui n'est pas nouvelle. L'ame a donc, dans le même instant, deux sentimens très distincts, ou qui diffèrent essentiellement l'un de l'autre.

M. Peut-on tirer quelque autre conséquence du même principe ?

D. Il en résulte nécessairement, que, si l'ame n'avoit pas plusieurs idées présentes à la fois, elle ne pourroit comparer, ou juger. Cette proposition est facile à démontrer. Si l'idée du sujet disparoissoit au même instant que l'ame a l'idée de l'attribut, comment pourroit-elle juger que l'idée de l'attribut est renfermée dans celle

celle du sujet? Le sujet & l'attribut sont deux idées relatives: l'une suppose l'autre. Pour que l'ame apperçoive la relation, il faut nécessairement qu'elle ait les deux idées présentes à la fois, puisque le jugement n'est que la perception du rapport qui lie les deux idées.

M. Mais les idées se succèdent dans l'ame avec une si grande rapidité, qu'elle équivaut presque à la simultanéité. En passant rapidement de l'idée du sujet à celle de l'attribut, l'ame sent qu'elle n'a pas changé d'état: & ce sentiment est ce que nous nommons *jugement affirmatif*.

D. Je n'opposerai à cette opinion qu'un seul argument. Il suffira pour la détruire. Il y a des jugemens *negatifs*, comme il y en a d'affirmatifs. Lorsque l'ame juge qu'un attribut ne convient pas à un sujet, elle sent donc que son état change en passant de l'idée de ce sujet à l'idée de cet attribut. Pour qu'elle sente ce changement, il faut qu'elle compare les deux états; & pour qu'elle les compare, il faut qu'elle les ait présens à la fois. Si elle n'avoit jamais à la fois qu'une seule idée, son état seroit toujours absolu, & jamais comparatif. Elle changeroit continuellement d'état, & ne s'en appercevrait jamais. L'ame n'auroit point d'idées relatives, & par conséquent point de plaisirs relatifs. J'entens par ces plaisirs, ceux qui naissent de la comparaison que l'ame fait entre différentes

sensations, ou différentes perceptions, qui coëxistent dans l'ame, ou qui s'y succèdent dans un certain ordre. Ainsi l'harmonie en musique, en peinture, en architecture, en sculpture, &c. seroit perdue pour l'ame si elle n'avoit qu'une seule idée présente à la fois.

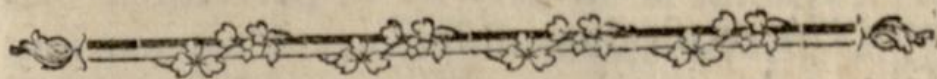
M. Ne peut on dire simplement que l'ame a des idées complexes?

D. Cela revient dans le fonds au même. Car, pour avoir une idée complexe, il faut avoir à la fois toutes les idées particulières dont elle n'est que l'assemblage, ou le résultat. Je ne puis avoir l'idée complexe d'une statue, que je n'aye les idées de toutes les parties qui la composent; car toutes les parties d'une statue & cette statue ne sont qu'une seule & même chose. Je ne puis juger que cette statue est belle, si je ne compare entr'elles ses différentes parties & les proportions de chaque partie.

M. Vous ne sauriez donc admettre la supposition que l'ame n'a jamais qu'une idée présente à la fois.

D. Cela iroit à la ruine de toutes ses facultés & de toutes ses opérations: elle n'auroit, ni attention, ni desir. Elle n'auroit point de volonté, parce que la volonté suppose un choix, & que le choix suppose la présence de plusieurs idées que l'entendement compare. Elle n'auroit point d'attention, parce que l'attention est un exercice de la force motrice qui a sa raison,
ou

ou dans le degré de plaisir d'une sensation, sur une autre sensation, ou dans un motif étranger à l'objet de la sensation, mais qui ne peut en être séparé. Elle n'auroit point de desir, parce que le desir est le souvenir, ou la représentation d'un état plus agréable, ou moins douloureux, que celui dont l'ame est actuellement affectée.



ENTRETIEN XI.

Théorie générale des idées.

LE MAITRE.

Avez-vous épuisé tout ce qui découle nécessairement des deux premières sensations de la statue?

D. Non; & cependant la marche analytique que je me suis prescrite l'exige.

M. Gardez-vous de le négliger.

D. Je vais me mettre à couvert de ce reproche. Quand la sensation de l'œillet succédera à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet; quand cela aura été répété plusieurs fois, on demande si la statue acquerra les idées de *succession*, de *nombre*, de *durée*, d'*existence*?

M. D'où dépend la solution de cette question?

D. De la détermination précise du mot *idée*.

M. Fournissez-la donc.

D. J'ai pris ci-dessus ce mot dans sa signification la plus étendue, pour toute manière d'être de l'ame dont elle a la conscience. J'avois proprement en vue par là l'origine de toutes nos idées. Mais les manières d'être de l'ame varient comme les degrés de sa perfection. Le mot *idée* reçoit donc différentes déterminations suivant les manières d'être que l'ame revêt. Tantôt il n'exprime que de pures sensations: tantôt il désigne des notions. Il s'applique ainsi au sentiment & à la réflexion.

M. Le meilleur sera d'ébaucher ici une théorie des idées.

D. C'est aussi ce que je vais faire. J'abandonnerai pendant quelque tems ma statue, mais ce sera pour la reprendre ensuite avec plus d'avantage.

M. Vous commencerez sans doute par l'examen des sensations.

D. La sensation est une modification de la faculté de sentir; & cette modification, toujours accompagnée de plaisir, ou de douleur, a son origine dans l'ébranlement des fibres sensibles, soit que cet ébranlement ait sa cause dans l'impression d'un objet, soit qu'il dérive de quelque mouvement intestin qui se communique à ces fibres.

M. Com-

M. Comment la perception differe-t-elle de la sensation?

D. Elle n'en differe que dans le degré de l'ébranlement. La perception est, comme l'a défini l'Ecole, *la simple appréhension de l'objet*: elle annonce seulement sa présence. Si l'ébranlement augmente au point que la perception soit accompagnée de plaisir, ou de douleur, elle devient sensation. Je vois de la lumière; j'ai une perception. Cette lumière est-elle assez forte pour offenser l'organe: j'éprouve une sensation.

M. Comment l'ame opere-t-elle sur les perceptions?

D. Elle les compare entr'elles. Elle sent qu'une perception n'est pas une autre perception. Ce sentiment résulte de la différence qui est entre un mouvement & un autre mouvement, & du rapport de chaque mouvement à la sensibilité, ou à la perceptibilité.

M. Savons-nous en quoi consiste ce rapport?

D. Non, parce que nous ignorons ce qui constitue dans l'ame la *perceptibilité*. Mais nous savons qu'il ne se fait aucun mouvement dans les fibres sensibles, qu'il n'y ait dans l'ame quelque chose qui corresponde à ce mouvement. Cette chose est ce que nous nommons du nom général de sensation, ou de perception.

M. Ainsi nous ne pouvons définir les sensations.

D. Pour connoître telle ou telle sensation particuliere, il faut l'éprouver. Pour pouvoir l'éprouver, il faut être doué de l'organe au jeu duquel cette sensation a été attachée. Et comme chaque espece de sensation a son organe, ou ses fibres propres, le sentiment d'une sensation ne peut nous donner celui d'une sensation d'espece différente. Un homme dont le nés seroit dépourvu des fibres appropriées à l'odeur de l'œillet, ne pourroit acquérir aucun sentiment de cette odeur. L'activité des corps est donc, par rapport aux êtres sentans, en raison directe du nombre & de la qualité des instrumens au moyen desquels ils en éprouvent les impressions. Il peut donc y avoir des êtres pour lesquels ce monde est très différent de ce qu'il nous paroît être. Pour varier le spectacle de l'Univers, l'Auteur de la Nature a pu ne varier que les lunettes.

M. Une perception n'étant que l'ame elle-même modifiée, quand elle éprouve cette perception, elle doit sentir que c'est elle qui l'éprouve.

D. Elle le sent en effet; & ce sentiment est ce que les Métaphysiciens nomment *conscience*, ou *apperception*. Il est inséparable de toutes les opérations de la sensibilité & de la liberté. L'ame ne se connoit point elle-même. Elle ne connoit que par le ministere des sens, & elle n'est rien de ce qui ne tient qu'aux sens. Mais l'ame
sent

sent ce qui se passe en elle : & elle ne peut le sentir, qu'elle ne sente en même tems, que c'est en elle que cela se passe. Elle s'identifie donc avec ses perceptions : & nous avons vu que cette identification est le fondement de la personnalité.

M. Continuez à développer la manière dont les sensations & les perceptions sont produites.

D. Les rapports qui lient l'activité des objets à celle des sens, l'activité des sens à celle de l'ame, leur donnent naissance. L'ame aperçoit donc les objets sous ces rapports. Ses premières perceptions n'en sont ainsi que de simples résultats, absolument indépendans de toute opération de l'esprit. Elles sont les Loix primitives de notre être. Chaque sens transmet à l'ame son objet, dans le rapport de l'activité de cet objet à la mécanique de ce sens. Et parce que tout ce qui existe hors de l'ame a des déterminations indépendantes de l'ame, chaque sensation, chaque perception, a ses déterminations qui la distinguent de toute autre, & qui font qu'elle est ce qu'elle est.

M. N'y a-t-il pas des distinctions à faire entre ces modifications de l'ame qui sont de simples résultats des impressions des objets sur les sens ?

D. Il en est que l'ame ne peut décomposer parce qu'elles répondent à une impression qui est une & simple. Les modifications de l'ame qui ont ce caractère, portent le nom d'idées simples.

Telles

Telles sont les sensations des odeurs, des saveurs, des sons, des couleurs, du froid, du chaud, &c. de toutes les qualités sensibles. Chacune de ces sensations est en soi une, simple. L'ame peut bien y démêler des degrés; mais ces degrés sont toujours des degrés de la même sensation. La sensation est toujours une, absolument une, dans chaque degré.

M. Comprenez-vous parmi les idées simples les perceptions de l'étendue, de la solidité, de la force d'inertie, & du mouvement?

D. Sans doute. Car, quoique dans une étendue quelconque, l'ame découvre des parties, ces parties sont toujours de l'étendue: cette étendue est toujours en soi une, simple. Ceux donc qui ont entrepris de définir l'étendue, ont entrepris de définir, une odeur, un son, une couleur. Dire avec l'Ecole que l'étendue est ce qui a des parties hors des parties, ce qui a des parties les unes hors des autres, *partes extra partes*, c'est dire que l'étendue est étendue. Une force quelconque est ce qu'elle est. Ses effets la déterminent, la manifestent. Mais ces effets ne sont pas cette force; ils n'en sont que le produit. Les degrés de cette force ne sont que cette force augmentée ou diminuée. Sa direction est sa détermination vers un point, plutôt que vers un autre point, &c. Cela est applicable à la solidité, à la force d'inertie, au mouvement, à toutes les forces physiques. Toutes sont essentielles-

tiellement simples, au moins dans notre manière de sentir & de concevoir : mais elles peuvent se combiner ensemble, & concourir à produire certains effets.

M. N'y a-t-il pas quelques unes de ces forces qui ne sont point susceptibles d'augmentation, ni de diminution ?

D. Telles sont celles qui constituent ce que nous nommons les attributs essentiels de la matière. Ces forces demeurent invariablement les mêmes dans chaque partie de la matière. Leurs effets sont partout uniformes. La perception de ces effets est une idée simple.

M. Et quel est le cas des forces intellectuelles ?

D. Il en est comme des forces physiques. La perception, le sentiment d'un acte de l'entendement, de la volonté, de la liberté, est une idée simple. Nous ne pouvons pas plus décomposer ces forces, ces facultés, que nous ne pouvons décomposer l'âme dont elles sont les attributs essentiels.

M. Voilà donc les différens genres de perceptions & de sensations qui composent la classe des idées simples. Quel est leur caractère ?

D. C'est, comme l'on voit, de ne pouvoir être décomposées en d'autres idées. Chaque idée simple est une au sens le plus étroit. On nomme ces idées : on ne les définit point : car la définition est l'énumération des idées que renferme un sujet. Mais si un sujet simple agit,
on

on le définit par son action. C'est ainsi que l'on définit les forces, & l'ame par ses opérations.

M. Ce qui nous donne des idées simples, est il simple?

D. Non. Par exemple, ce qui donne à la statue la sensation d'odeur d'œillet est composé. L'objet est un composé de corpuscules; l'organe est un composé de fibres: mais ces corpuscules sont à peu près similaires, ou identiques; les organes le sont pareillement. Chaque corpuscule, chaque fibre, chaque fibrille, produit donc le même effet essentiel. Ce sont des forces infiniment petites qui concourent par leur réunion à donner à la sensation un certain degré d'intensité. La sensation est essentiellement la même dans toutes les fibrilles; mais, s'il n'y avoit qu'une fibrille qui fut affectée, la sensation seroit infiniment foible. C'est donc de l'identité & de la simultanéité de l'action des fibres que résultent la simplicité & l'intensité de l'impression. De la simplicité & de l'intensité de l'impression résultent celles de la sensation.

M. Que faut-il entendre par cette intensité?

D. Celle qui est attachée au nombre de fibres mues. Mais il est une autre source d'intensité: c'est le degré de mouvement des corpuscules.

M. Passons aux idées composées.

D. Quand deux ou plusieurs ordres de fibres d'un même sens, ou que des ordres de fibres de deux ou de plusieurs sens sont, ébranlés à la fois

fois par un objet, l'impression qui en résulte est composée. La sensation, ou la perception qui répond à cette impression, est donc aussi composée. Elle est le résultat de plusieurs impressions particulières, & spécifiquement ou génériquement différentes. C'est ce que l'on nomme *idée composée* par opposition aux idées simples.

M. Que rapportez-vous à la classe des idées composées?

D. Les perceptions de tous les corps qui nous environnent. On dit qu'ils sont des tous particuliers, ou *concrets*, pour exprimer leur existence individuelle & leur composition. Les perceptions qui représentent ces tous, sont des idées particulières ou concrètes.

M. Donne-t-on quelque autre nom, tant aux idées simples qu'aux idées composées?

D. Comme elle sont de purs résultats de l'action des objets sur les sens, on les nomme *idées sensibles*, par opposition à celles dont la formation tient à quelque opération de l'esprit.

M. Lorsqu'une idée concrète affecte l'ame, celle-ci est-elle tellement dépendante de l'action de l'objet, qu'elle ne puisse point du tout modifier cette action?

D. Non. En vertu de cette activité que l'ame exerce sur ses sensations, elle peut décomposer l'idée concrète: elle peut séparer, pour ainsi dire, de l'objet ce qui, dans la Nature, n'en

n'en est point séparé. Cette opération que l'on nomme *abstraction*, est un acte de l'attention. Les effets de cette force varient comme ses déterminations. Tantôt l'ame est déterminée à donner son attention à une certaine partie de l'objet: & cela se nomme une abstraction *partiale*. Tantôt elle est portée à ne fixer qu'un certain mode de l'objet, son odeur, sa couleur, sa figure, son mouvement, &c. & cela se nomme une abstraction *modale*. Tantôt enfin, elle ne considère en différentes idées concrètes que ce qu'elles ont de commun: & cela se nomme une abstraction *universelle*.

M. A quoi se réduit l'opération de l'ame dans toutes ces abstractions?

D. A l'attention qu'elle donne à quelques unes des impressions particulières qui composent l'idée totale, ou concrète. Comme chacune de ces impressions a son caractère propre, ses déterminations, l'ame peut les distinguer, & donner son attention à l'une préférablement à l'autre dans le rapport au motif qui la détermine. Dans tous ces cas l'idée abstraite n'est qu'une idée sensible, détachée par l'attention du tout dont elle faisoit partie. On peut donc nommer abstractions *sensibles*, toutes les abstractions de ce genre.

M. Comment est-ce qu'un objet agit à la fois sur deux ou plusieurs sens?

D. Par

D. Par une activité composée, Cette activité est un aggrégat de plusieurs forces particulières qui conspirent à produire un certain effet. Cet effet est l'idée concrete qui s'excite alors dans l'ame, & qui est comme l'expression idéale de ces forces. C'est ainsi que la réunion de diverses forces qui sont dans la matière, donne à l'ame l'idée concrete du corps. Ce qui excite dans l'ame l'idée de l'étendue, n'est pas ce qui lui donne l'idée de l'inertie. Chaque qualité sensible est de même l'effet d'une force inhérente au sujet de cette qualité. Le rapport de cette force au sens sur lequel elle agit, & la liaison de ce sens avec l'ame en vertu de l'union, donnent naissance à l'idée de la qualité.

M. Chaque sens n'a-t-il pas sa mécanique, son action, sa fin?

D. Assurément. Il n'est point de rapport entre les idées que l'ame reçoit par un de ses sens & les idées qu'elle reçoit par un autre sens. Ce n'est donc point une question, si un aveugle-né à qui l'on ouvreroit les yeux, reconnoîtroit à la vue un corps rond pour être ce même corps qu'il auroit touché auparavant? S'il n'est aucun rapport entre une odeur & un son, entre une saveur & une couleur, il n'en est point non plus entre les idées que le toucher nous donne d'un corps rond, & celles que nous en acquérons par la vue. Mais nous jugeons par la vue de ce que nous avons touché, lorsque

l'expérience nous a une fois enseigné à nous servir de ces deux sens, & qu'elle a produit ce qu'on nomme *l'association des idées*.

M. Les idées que les objets font naître dans l'ame, ne peuvent ils pas se représenter à l'ame sans l'intervention des objets?

D. Oui; & la faculté par laquelle ces représentations s'opèrent est *l'imagination*.

M. Quelle est sa source?

D. Les idées sont attachées aux mouvemens des fibres sensibles. Pour qu'une idée se présente de nouveau à l'ame, il faut donc que les fibres appropriées à cette idée soient mues de nouveau. La disposition du cerveau à répéter ces mouvemens, constitue donc le physique de l'imagination.

M. Donnez-en une idée plus détaillée.

D. Si une ou plusieurs des idées qui composent une idée concrète sont reproduites, toutes les autres se reproduiront à l'instant. La conservation des idées tient au cerveau: l'idée concrète résulte des mouvemens excités par un objet dans différens ordres de fibres d'un ou de plusieurs sens; la reproduction de l'idée concrète par l'imagination dépend donc en dernier ressort d'une communication secrète entre les différens ordres de fibres qui concourent à la production de cette idée. En vertu de cette communication les mouvemens naissent les uns des autres. Il n'est pas encore tems de chercher à pénétrer

pénétrer le comment de cette liaison: je me borne à présent à indiquer les idées qui en établissent la vraisemblance. Je dis la *vraisemblance*, & non la *vérité*, pour ne pas m'exposer au juste reproche de témérité, si j'osois décider sur un sujet aussi obscur. Mais, si l'on se rappelle les principes qui ont été exposés sur le physique de la mémoire & de la réminiscence, on jugera du degré de cette vraisemblance, & l'on évaluera le poids des raisons.

M. Faites une application succinte de ces principes.

D. Si les fibres sensibles de tous les ordres ont une disposition naturelle à retenir les déterminations que les objets leur ont imprimés, les fibres de différens ordres qui ont été mues à la fois par un objet, peuvent avoir ainsi acquis une disposition à s'ébranler réciproquement. Les déterminations que le cerveau reçoit des objets, répondent à l'action des objets. Une idée concrete ne peut se conserver, qu'il n'y ait dans le cerveau quelque chose qui corresponde exactement à l'objet de cette idée, puisque l'idée est la représentation de l'objet. Cette chose, la chercherons-nous ailleurs que dans des fibres & des collections de fibres? Leur structure & leur arrangement respectif peuvent renfermer des conditions en vertu desquelles elles deviennent causes réciproques de leurs mouvemens, lorsqu'elles ont été mues ensemble par l'objet

une ou plusieurs fois. Ces conditions sont celles d'un problème qui n'a pas encore été résolu.

M. Cette application peut-elle être poussée plus loin?

D. Ce que je viens de dire de la reproduction des idées qui composent une idée concrète, doit s'étendre à la reproduction de toutes les idées concrètes qui ont été excitées à la fois ou successivement par différens objets. L'ordre dans lequel elles ont été excitées, ou dans lequel elles se sont succédées, influera sur celui de leur reproduction par l'imagination. Je le répète; je ne cherche point encore comment cela s'opère: je pose simplement les faits. Enfin il en est de même encore de la succession des idées simples. L'ordre dans lequel les objets les auront fait naître, déterminera celui dans lequel l'imagination les reproduira.

M. Nous bornons-nous à conserver les idées telles que nous les recevons par les sens?

D. Nous les revêtons de signes, ou de termes, qui les représentent. De là un nouvel ordre de choses; de là de nouvelles idées & de nouvelles distributions d'idées. La parole développe & perfectionne toutes nos facultés.

M. Remonterons-nous à l'origine du langage?

D. Cela n'est point de notre sujet. Nous devons supposer le langage introduit, & en considérer les effets généraux.

M. Quelle

M. Quelle différence y a-t-il entre les idées & les termes?

D. La relation naturelle entre les objets & nos idées est indépendante de l'ame. Il n'est point en son pouvoir de n'être pas affectée d'une certaine idée, lorsqu'un certain objet agit sur les sens. L'idée est un signe naturel de l'objet; & ce signe est de l'institution du Créateur. Il est d'autres signes des objets, & ces signes sont purement arbitraires. Ce sont ceux qui ont dû leur naissance à l'introduction du langage. Chaque objet, chaque mode, chaque action de cet objet, ont été représentés par des caracteres, ou par des sons articulés, qui n'ont d'autres liaisons avec cet objet & ses modes, que celles qui dérivent de la convention qui les a établies. Toutes ces idées ont donc été exprimées par des termes. Ces termes ont été représentés à l'œil par des lettres, & rendus à l'oreille par des sons articulés. On a peint la parole, & on a parlé aux yeux.

M. Qu'arrive-t-il dans l'ame, lorsque les idées sensibles sont représentées par des signes, ou par des termes?

D. La présence du signe, ou du terme, réveille l'idée qui leur a été attachée. Il se forme ainsi entre le signe & l'idée une liaison analogue à celle qui est entre une ou plusieurs des idées qui composent une idée concrète, & cette idée concrète. Pour se rappeler un objet, l'ame

n'a plus besoin d'avoir sous les sens un objet analogue; le signe de l'objet qu'elle veut rappeler, lui suffit pour opérer ce rappel. C'est à la faculté qui conserve & rappelle les mots représentatifs des choses, que le nom de *mémoire* a été principalement consacré.

M. Quels sont les signes de nos idées?

D. Ce sont des figures, ou des sons. Ils affectent donc l'œil ou l'oreille. Ils tiennent donc à des fibres de l'œil, ou à des fibres de l'oreille. Ces fibres vont aboutir au siege de l'ame. Là sont autant de fibres qui correspondent à celles-là, si même elles n'en sont une simple extension. La conservation & le rappel du signe, ou du mot, s'opèrent donc par une mécanique semblable à celle qui opere la conservation & le rappel de l'idée attachée à ce signe, ou à ce mot. La mémoire ne diffère donc point essentiellement de l'imagination.

M. Quel est un des premiers effets du langage?

D. C'est de multiplier les liens qui unissent nos idées. Elles ne sont pas seulement enchaînées les unes aux autres par les liaisons naturelles qui résultent de la manière dont elles ont été excitées par les objets, & de l'analogie des objets entr'eux; elles tiennent encore les unes aux autres par les signes qui les représentent. Il ne faut qu'un mot pour réveiller une multitude d'idées.

M. Quelle

M. Quelle est l'influence des signes sur les abstractions?

D. Dans les abstractions sensibles, l'opération de l'ame se borne à l'attention qu'elle donne à quelques unes des idées que renferme l'idée concrete. L'usage des signes perfectionne beaucoup cette faculté d'abstraire, parce qu'il donne à l'ame plus de facilité à séparer & à fixer les idées qu'elle a séparées. Lorsque l'ame manque de signes pour représenter ce qu'elle abstrait, elle ne peut pas toujours tendre assez son attention, pour qu'elle ne soit point affoiblie par les idées des choses qui touchent à celle qu'elle abstrait, ou qui coexistent avec elle. Par exemple, si l'ame est déterminée à donner son attention à la figure de l'objet; son odeur, sa couleur, son mouvement, &c. pourront partager un peu cette attention. Mais, si l'ame représente par des lignes la figure qu'elle veut abstraire, son attention sera concentrée dans cette figure, parce que l'idée abstraite existera à part. C'est cette sorte d'abstraction qui est l'objet de la Géométrie. L'objet de la Géométrie n'existe donc point dans la Nature. Plus la figure sera composée, plus le signe deviendra nécessaire. C'est que, les contours étant variés, l'attention en est partagée. Elle le seroit plus encore, si le signe ne détachoit l'idée, & ne la faisoit exister à part.

M. Ce que l'ame exécute par les signes sur les modes d'un sujet, peut-elle l'exécuter sur les effets

effets des agents, & sur les rapports qui lient les agents entr'eux?

D. Oui; elle représente par des termes ces effets, ces rapports; elle les détache ainsi des objets, & en fait autant d'êtres idéaux sur lesquels ses facultés se déploient. De là toute la théorie des qualités physiques & des qualités intellectuelles & morales.

M. A quoi conduit la facilité de séparer, ou d'abstraire?

D. A la généralisation des idées qui en ont été abstraites. Il n'existe dans la Nature que des tous particuliers, ou concrets. Les rapports sous lesquels on peut considérer ces tous, dérivent des qualités que les sens nous y découvrent. Entre ces qualités il en est qui conviennent à plus ou moins de sujets. De là la distribution des tous en classes, en genres, en espèces. C'est ainsi que de la considération d'un tout particulier, d'un chêne, par exemple, l'ame s'élève par degrés aux idées générales de végétal, de corps organisé, de corps en général, d'être. C'est ainsi encore qu'en observant ce qui se passe au dedans d'elle-même, l'ame s'élève de la considération d'un acte de son entendement, de sa volonté, de sa liberté, aux idées générales d'entendement, de volonté, de liberté, & de celles-là aux idées plus générales encore d'être intelligent & moral.

M. Quel

M. Quel est le caractère de ces abstractions par lesquelles l'ame généralise les idées?

D. Elles tiennent moins à ce qui est dans la Nature, que n'y tiennent les abstractions sensibles. A mesure que l'abstraction est poussée plus loin par l'intervention des signes, les idées qui en naissent s'éloignent davantage des idées purement sensibles. L'idée concrète d'un certain corps organisé reçoit ses déterminations de l'action de ce corps sur les sens. Avec le secours de l'attention, l'ame peut détacher de cette idée quelques unes des idées qu'elle renferme, & en former ainsi par une abstraction sensible un signe représentatif de tous les corps organisés de cette espèce qui se sont offerts à ses yeux. Mais ce signe, à proprement parler, n'est qu'une image. Tous les traits de cette image sont déterminés. Ils le sont par l'action qui a produit l'idée concrète dont cette image a été détachée. Ces traits sont toujours ceux d'un objet particulier. Le signe qu'ils composent a donc plus de rapport avec cet objet, qu'il n'en a avec les objets qui lui ressemblent: mais il peut servir à rappeler les idées de ces objets, dans le rapport à leur analogie & à l'ordre dans lequel ils se sont présentés à l'ame.

M. Eclaircissez cela par un exemple.

D. C'est ainsi qu'en détachant de l'idée concrète d'un chêne ce qu'elle a de plus individuel, l'ame pourra se former une idée générale du

chêne. Mais je dis que le caractère ou le signe de cette idée conviendra plus au chêne que l'ame aura pris pour terme de comparaison, qu'aux chênes qu'elle lui aura comparés. Il n'en est pas de même de l'idée générale de chêne que l'ame acquiert par les signes d'institution. Comme la décomposition de l'idée concrete est poussée beaucoup plus loin par l'usage de ces signes, l'idée générale qui s'en forme ne retient rien du tout de particulier. Les caractères qu'elle renferme conviennent donc également à tous les chênes; car ils sont l'expression de ce qui est dans tous les chênes. Enfin, les signes qui représentent cette idée, ne sont point des images: ils n'ont point de liaison naturelle avec l'objet.

M. Jusqu'où parvient l'ame, en étendant & en facilitant l'exercice de l'attention, secondée par l'usage des signes arbitraires?

D. Jusqu'à décomposer & saisir les rapports généraux de ressemblance qui lient les êtres d'une même espèce, d'un même genre, d'une même classe. L'idée générale de ces rapports, son expression littérale, ou articulée, appartiennent à l'esprit. Cette idée n'a hors de l'esprit aucun archétype, comme parlent les Métaphysiciens. Elle est, pour ainsi dire, de la création de l'esprit. Il n'existe point de chêne en général. On peut donc nommer abstractions *intellectuelles* toutes celles qui nous donnent des idées de
cet

cet ordre, & les distinguer ainsi des abstractions sensibles.

M. Quel nom général portent les idées auxquelles les abstractions intellectuelles donnent naissance?

D. Celui de *notions*. La notion n'est donc pas une perception: elle ne résulte pas simplement de l'action de l'objet sur les sens: elle suppose encore une opération de l'esprit sur cette action.

M. Ces notions ne different-elles pas les unes des autres, par la manière même dont elles se forment?

D. Oui, Si l'esprit considère un objet concret dans le rapport à son individualité; s'il désigne par des termes les particularités qu'il y découvre, & qui le caractérisent comme individu, l'esprit acquerra la notion particulière de cet objet: & l'expression de cette notion fera une *description*. Si l'esprit considère l'objet dans le rapport aux objets qui lui ressemblent; s'il exprime de même par des termes ce que les objets ont de commun, il acquerra la notion générale de l'objet; & l'expression de cette notion fera une *définition*.

M. Quelles sont les dénominations particulières des propriétés des choses qui peuvent entrer tant dans les définitions que dans les descriptions?

D. Ce

D. Ce que plusieurs objets ont de commun, ce que l'esprit découvre également dans tous, ce qu'il ne peut séparer sans détruire la notion générale de l'objet, l'esprit le nomme l'*essence* de l'objet. Si l'esprit envisage l'objet comme une chose existante à part, & revêtue de certaines qualités qui en sont inséparables, qui ne pourroient exister hors d'elle, & dont elle est comme le support, ou le soutien; l'esprit se formera la notion de la *substance*, ou du *sujet*. La substance a donc toutes les déterminations nécessaires à l'existence. L'esprit les affirme de la substance, parce qu'il ne pourroit la concevoir sans elles. Il les nomme *attributs essentiels*, parce que leur aggrégat constitue l'essence du sujet. L'esprit découvre d'autres déterminations qui peuvent être, ou n'être pas dans le sujet, mais qui dérivent de ses attributs. Il les nomme *modes*, ou *accidens*, pour exprimer la contingence de leur être. La description renferme donc l'énumération des modes du sujet; la définition celle de ses attributs.

M. En quoi consistent en général toutes ces déterminations des sujets?

D. Ce sont les rapports sous lesquels nous les appercevons. Ces rapports sont les résultats de son activité combinée avec la nôtre. Les déterminations du sujet ne sont donc que des effets. Ces effets ne sont que de pures relations à notre manière de sentir & de concevoir. Les effets

effets d'une force ne sont pas cette force. Le principe qui produit n'est pas ce qui est produit. Mais l'esprit déduit l'existence de la force de l'existence des effets. L'esprit affirme donc des déterminations du sujet l'existence du principe de ces déterminations. Il le nomme l'*essence réelle* du sujet. parce qu'elle renferme la réalité de tout ce dont nous n'avons que l'idéalité. Elle est la raison en vertu de laquelle le sujet est ce qu'il est.

M. Connoissons-nous l'essence réelle des choses?

D. Non : nous n'appercevons que les effets, & point du tout les agens. Ce que nous nommons l'essence du sujet n'est que son *essence nominale*. Elle est le résultat de l'essence réelle; l'expression des rapports nécessaires sous lesquels le sujet se montre à nous. Nous ne pouvons le voir autrement, parce que notre manière d'appercevoir est indépendante de notre volonté.

M. Nous ne pouvons donc affirmer que le sujet soit réellement ce qu'il nous paroît être.

D. Nous pouvons au moins affirmer que ce qu'il nous paroît être, résulte de ce qu'il est réellement, & de ce que nous sommes par rapport à lui.

M. Il peut donc y avoir dans le sujet des attributs qui nous soyent inconnus.

D. Oui; parce que nous manquons des organes, ou des moyens propres à nous en donner

ner la perception. Mais il est bien évident que ces attributs inconnus ne peuvent être opposés à ceux que nous connoissons. Les contradictoires ne peuvent coëxister dans un même sujet.

M. D'où découlent les attributs auxquels l'idée du sujet est attachée?

D. De son essence réelle. Ils en sont les effets, les conséquences nécessaires. Il y a donc dans les déterminations de l'essence réelle quelque chose qui correspond aux attributs que nous connoissons, & qui renferme le *virtuel* de ces effets, comme s'exprimoit l'Ecole. On ne peut donc retrancher de l'essence réelle ce qui correspond aux attributs que nous connoissons, sans détruire cette essence: car toute essence est nécessairement déterminée.

M. Les déterminations de l'essence sont ce qui rend l'existence possible: qu'est-ce qui la rend actuelle?

D. La Volonté divine.

M. D'où est-ce que l'essence tire ses déterminations possibles?

D. De l'accord qu'ont entr'elles les idées qui la constituent, ou qui font qu'elle est ce qu'elle est.

M. Ce qui est dans la matiere, qui nous donne l'idée du multiple, coëxiste-t-il dans une même essence avec ce qui nous donne le sentiment du moi?

D. Non; ce sentiment est toujours opposé au multiple.

M. Y

M. Y a-t-il une qualité commune dans toutes les choses qui sont, soit les idées, soit les corps ?

D. Celle d'être. Si l'esprit ne donne son attention qu'à cette seule qualité, il acquerra la notion la plus générale, celle de l'être.

M. Et comment parviendra-t-il à la notion de sa propre existence ?

D. S'il se replie sur lui-même, s'il abstrait de ses pensées ce qui les détermine, pour ne donner son attention qu'à ce qui est en lui qui les apperçoit, & qui se les approprie. Il appellera donc *moi* ce qui est en lui le siège de la conscience, ou de l'apperception.

M. Quelle est la notion qu'on peut regarder comme inséparablement unie à celle de l'existence ?

D. Celle de la *durée*. Une chose dont l'esprit peut affirmer qu'elle est, est une chose dont il peut affirmer qu'elle dure. La durée est une existence continuée.

M. D'où nous vient l'idée du *tems* ?

D. Si l'espace qu'un corps parcourt d'un mouvement uniforme, est divisé par l'esprit en parties égales ou proportionnelles, & qu'il donne à ces parties les noms d'années, de mois, de jours, d'heures, &c. le mouvement de ce corps exprimera la durée des êtres qui coëxistent avec lui, & les parties de l'espace parcouru feront des parties de cette durée. Le tems en fera l'idée abstraite.

M. Vo-

M. Voyons naître l'idée du nombre?

D. Si l'esprit ne considérant dans un objet que l'existence, la désigne par le mot d'*unité*, de la collection de semblables unités il déduira la notion du *nombre*. Les figures, ou les termes, par lesquels il exprimera différentes collections, ou différentes combinaisons d'unités, seront des signes représentatifs des *quantités numériques*.

M. Rassemblez les autres notions qui procèdent des opérations de l'esprit sur les objets.

D. En voyant des êtres se succéder, l'esprit acquiert la notion de *priorité* & de *posteriorité*. Il exprime par ces termes, cette relation entre deux, ou plusieurs choses, en vertu de laquelle l'existence, ou la perception de l'une, précède l'existence, ou la perception de l'autre. Les êtres coexistent, ou se succèdent, sous des rapports en vertu desquels ils conspirent à un certain but. De cette relation de coexistence, ou de succession, l'esprit déduit la notion de l'*ordre*. Enfin, si l'esprit considère les objets dans le rapport à la capacité qu'ils ont de modifier agréablement, ou désagréablement, son existence; s'il nomme plaisirs toutes les sensations qu'il aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & douleurs toutes les sensations qu'il aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver, il se formera la notion du *plaisir* & de la *douleur*.

ENTRE.

ENTRETIEN XII.

*Suite de la Théorie générale
des Idées.*

LE MAÎTRE.

C'est donc en opérant sur les idées sensibles que l'esprit acquiert des notions. Comment se nomme cette opération?

D. Elle porte le nom de *Réflexion*; & l'on dit que nos idées ont deux sources, les sens & la réflexion.

M. En quoi consiste la réflexion?

D. C'est en général le résultat de l'attention que l'esprit donne aux idées sensibles qu'il compare & qu'il revêt de signes, ou de termes qui les représentent. Ainsi, lorsque l'esprit se rend attentif aux effets qui résultent de l'activité d'un objet, il déduit de ces effets par la réflexion, la notion des propriétés de l'objet. Cette notion est une idée réfléchie. L'idée sensible ne présente à l'esprit qu'un certain mouvement, un changement de forme, de proportions, d'arrangement dans certaines parties, &c. l'esprit tire de tout cela par une abstraction intellectuelle l'idée réfléchie des propriétés.

L

M. En

M. En quoi consiste le physique de la réflexion ?

D. Dans cette force motrice que l'ame déploye sur les fibres appropriées aux signes qui la représentent.

M. Nos idées les plus abstraites, & pour ainsi dire les plus spiritualisées, dérivent donc des idées sensibles, comme de leur source naturelle.

D. Incontestablement. L'idée de DIEU, par exemple, le plus spiritualisée de toutes nos idées, tient manifestement aux sens. C'est de la contemplation des faits, surtout de la succession des êtres, que l'esprit déduit la nécessité de cette première Cause, qu'il nomme DIEU. Il en déduit les attributs, des traits de puissance, de sagesse & de bonté, répandus dans le monde, & que les sens transmettent à l'ame. Enfin l'idée de Dieu tient encore à ces quatre lettres D. I. E. U, ou à la prononciation de ces quatre lettres. Il y a plus : quoique l'idée que nous attachons au mot DIEU soit celle d'un esprit pur, la vue, ou la prononciation de ce mot, ne laisse pas de réveiller en nous des images, qui se diversifient suivant les cerveaux.

M. Les signes, ou les termes représentatifs des notions, doivent donc toujours réveiller dans l'esprit quelque idée sensible.

D. Toujours. De l'idée concrète d'un corps triangulaire, l'esprit détache, par l'attention, l'idée

l'idée modale de la figure. Il la trace sur le papier, & il la nomme un *triangle*. Lorsqu'il lira ce mot, ou qu'il l'entendra prononcer, il se représentera donc une figure formée de trois lignes. S'il ne se la représentoit point, au moins confusément, il n'auroit point l'idée attachée à ce mot. La prononciation du mot ne réveilleroit en lui que la figure & l'arrangement des lettres qui la composent. Mais la figure & l'arrangement de ces lettres n'ont aucun rapport naturel, ou nécessaire, avec une figure formée de trois lignes. Il faut donc, pour que ce mot produise son effet, qu'il réveille dans l'esprit l'idée qui lui est attachée. L'esprit se représente donc une figure formée de trois lignes. Ce sera un triangle équilatéral, isoscele ou scalene, grand ou petit, suivant que son cerveau aura été déterminé à lui retracer l'un ou l'autre de ces triangles, sous l'une ou l'autre de ces proportions.

M. En est-il de même des mots représentatifs des choses morales?

D. Oui. Le mot de *Patriote*, par exemple, doit réveiller dans l'esprit quelques unes des idées sensibles, dont la notion de Patriote a été tirée. Ces idées varieront suivant les cerveaux, ou suivant les différentes circonstances où le même cerveau se trouvera placé. Tantôt l'idée sensible qui se réveillera sera celle d'un homme qui offre une somme d'argent à sa patrie; tan-

tôt ce fera celle d'un homme qui défend un rempart, &c. Et cet homme, l'imagination le représentera avec certains traits, avec un certain habillement, dans une certaine attitude, &c. relatifs au sujet & aux idées sensibles qui l'auront plus souvent, ou plus fortement affectée. Elle représentera de même à l'esprit des pieces d'or ou d'argent, des armes, une muraille, &c. Ces sortes de représentations, l'imagination ne fera que les ébaucher, parce que la rapidité du discours ne lui permet pas de finir; mais ces ébauches suffiront à lier les parties du discours. Des images plus déterminées feroient superflues. Comme ces images se succèdent rapidement dans le cerveau, l'esprit n'en fixe aucune; il en éprouve simplement l'effet, & cet effet est la perception de l'enchaînement des idées qui composent le discours.

M. L'art du Peintre, du Poëte, de l'Orateur, ne paroissent avoir d'autre objet que d'exciter en nous, par des traits, ou par des mots, les idées sensibles les plus propres à nous toucher, à nous émouvoir.

D. Sans contredit. Mais ce n'est pas ici le lieu de développer la mécanique de cet art. On sçait que les mots qui réveillent le plus d'images, sont ceux qui nous remuent le plus fortement. C'est qu'ils agissent sur la machine. Ces mots ébranlent les fibres auxquelles les sentimens sont attachés; & ces fibres sont les plus mobiles

mobiles de toutes, parce que ce sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées.

M. Suivant cela que pensez-vous des idées abstraites?

D. Que ce sont des especes d'esquisses des objets sensibles. Comme ces esquisses renferment des traits qui conviennent à un grand nombre d'objets, elles rappellent à l'esprit les idées de plusieurs de ces objets. C'est ainsi que les caractères d'un genre de plante réveillent dans la tête d'un Botaniste les idées de plusieurs de ces especes, contenues sous le genre.

M. Quel est un des plus grands avantages des signes artificiels sur les signes naturels?

D. C'est qu'ils s'appliquent également à un grand nombre d'objets; ils étendent la vue de l'esprit, & le rendent moins dépendant des idées sensibles.

M. Puisque la capacité d'abstraire réside dans l'attention, il s'ensuit que l'usage des signes artificiels ne donne pas la capacité d'abstraire, mais qu'il ne fait que l'étendre & en faciliter l'exercice.

D. De là vient que quelques Nations sauvages ont fort peu d'idées abstraites: leurs langues sont extrêmement pauvres. Ces Nations ressemblent à des enfans qui commencent à parler.

M. Jusqu'où s'étend l'usage des signes artificiels chez les animaux?

D. Il y est fort resserré. On les accoutume bien à lier une certaine action, un certain objet, à un certain son, à un certain mot; mais ils ne parviennent point à généraliser leurs idées. S'ils y parvenoient, les opérations de chaque espèce ne seroient pas si uniformes; & les Castors d'aujourd'hui ne bâtiroient pas comme ceux d'autrefois. Si l'on a vu un chien qui arrangeoit les lettres de l'alphabet, & qui en composoit des mots, cela ne prouve pas qu'il eût les idées attachées à ces mots; mais cela prouve simplement que l'on étoit parvenu à lier dans son cerveau la figure des lettres aux sons qu'elles expriment. Les phrases que le perroquet répète si bien ne prouvent pas non plus qu'il soit doué du don de la parole; car la parole ne consiste pas seulement à prononcer des sons articulés, elle consiste principalement à lier à ces sons les idées qu'elles représentent. Or l'on peut faire répéter au perroquet des mots représentatifs des notions les plus abstraites.

M. Le cerveau des animaux est donc capable de former certaines associations d'idées. Qu'inferez-vous de là?

D. Comme les idées tiennent aux sens, l'association des idées doit dépendre de l'association des mouvemens, & cette association des mouvemens dépend elle-même de la communication que les organes ont entr'eux. Je tenterois d'expliquer par ces principes les faits qui viennent

ment d'être indiqués, & beaucoup d'autres de même genre, s'ils appartenoint à notre plan. Je montrerois comment l'éducation multiplie dans l'animal l'association des idées, en multipliant les sensations, & par les sensations les mouvemens des fibres sensibles. J'essayerois de prouver que l'instinct n'est en général que le résultat des impressions des objets sur la machine, & que la portée de l'instinct est en raison directe du nombre, de l'espece & de l'intensité des sensations. Mais, comme notre statue ne fera longtems qu'un animal, peut-être que la suite de nos réflexions fournira les principes de tout cela.

M. Les animaux ayant, comme nous, des idées simples & des idées concretes, d'où vient qu'ils ne généralisent point, comme nous, leurs idées? Pourquoi les opérations des individus de chaque espece sont-elles uniformes?

D. Ce n'est pas précisément parce que les animaux manquent de signes: les signes, avons-nous dit, ne donnent pas la faculté d'abstraire, ils ne font que la perfectionner. Mais la faculté d'abstraire tient à l'attention: l'attention est une modification de l'activité de l'ame, & cette activité est de sa nature indéterminée; il lui faut des motifs pour qu'elle se déploie. Si l'Auteur de la Nature a voulu que la sensibilité des animaux fût relative à ce que demandoit la conservation de leur être, leur *attentivité*, passez-

moi ce mot, aura été renfermée dans les limites de leurs besoins. Ils auront été rendus capables de former des abstractions sensibles, & ils n'auront pu s'élever aux notions. Ce caractère paroît propre à distinguer l'animal de l'homme.

M. Un être qui seroit doué de l'attention au même degré que nous, & qui manqueroit de signes pour représenter, pour fixer les abstractions sensibles, ne pourroit-il point se faire à lui-même des signes?

D. Cela est fort probable. Ces signes seroient d'abord naturels, & consisteroient en de simples images: l'esprit détacheroit peu à peu de ces images les traits les plus frappans, & qui conviendroient à un plus grand nombre d'objets: il parviendrait peut-être ainsi à se faire une sorte de représentation symbolique des objets. Quatre traits tracés sur le sable représenteroient quatre pieds; & voilà les quadrupèdes, &c. Ce n'est ici qu'une simple conjecture, sur laquelle je n'insisterai point: mais, si l'on réfléchit un peu sur les Hiéroglyphes des peuples les plus anciens, & sur les Quipos des Péruviens, on se persuadera peut-être que cette conjecture n'est pas absolument dépourvue de probabilité.

M. Quel est le langage des animaux?

D. C'est un langage d'action, de gestes, de sons, de cris: & ce langage est naturel. Il est uniforme

uniforme dans tous les individus d'une espece. Il est l'expression naturelle des besoins, des desirs, des plaisirs de chaque individu. Il lie les petits entr'eux & aux meres, comme il lie entr'eux les individus de la même société. La correspondance qui est entre les actions, les gestes, les sons, les cris, & les sensations qu'éprouve l'animal, indique une communication secrete entre les sens & les organes par lesquels l'animal manifeste au dehors ce qu'il sent.

M. Quelle différence y a-t-il entre l'homme & l'animal par rapport à la liberté?

D. Dans un être qui réfléchit, la liberté est essentiellement la même que dans un être qui ne réfléchit point. Mais, dans un être qui réfléchit, la liberté est plus étendue, parce que la volonté est éclairée. Elle ne se détermine pas sur de simples sensations; elle se détermine encore sur des notions. De là un nouvel ordre d'actions, parmi lesquelles sont celles qu'on nomme *morales*, parce qu'elles sont soumises à une Loi. Cette Loi est la *Loi naturelle*, qui est, en général, le résultat des rapports que l'homme soutient avec les êtres qui l'environnent. Les agents qui sont soumis à cette Loi, sont dits des *agents moraux*. De ce qu'un être a une volonté, & qu'il l'exécute, il ne s'ensuit point du tout que cet être soit un agent moral. Il s'ensuit simplement que cet être n'est pas soumis uniquement aux Loix des êtres purement

corporels, mais qu'il l'est encore à des Loix qui le concernent comme être mixte. Les animaux, l'homme même dans la première enfance, sont destitués de toute moralité; mais des êtres mixtes destitués de toute moralité peuvent agir volontairement, parce qu'ils sont des êtres sentans. La connoissance des Loix naturelles suppose évidemment des notions; mais la volonté peut se déterminer sur de simples sensations.

M. Revenons aux idées, & indiquons leurs principales différences.

D. Une idée sensible que l'ame ne peut confondre avec aucune autre idée sensible, est *claire*, ou *adéquate*. L'impression de l'objet sur l'organe est telle que l'ame distingue cette impression de toute autre. Une idée concrete est *obscur*, ou *inadéquate*, si toutes les idées qui la composent, ne sont pas présentes à l'ame. C'est dans ce sens que l'idée que nous avons de la *substance*, ou du *sujet*, est obscure. Mais, parce que nous ne connoissons pas l'essence réelle des choses, il ne faut pas en inférer que nous n'ayons pas une idée claire de l'essence nominale. Si nous ne l'avions pas, comment distinguerions-nous un objet d'un autre objet? Une idée simple n'est pas obscure à la manière d'une idée concrete: une idée simple est une. Mais une idée simple peut devenir obscure par la faiblesse de l'impression. Lorsqu'il n'y a pas assez

de fibres mues, ou que celles qui sont mues, ne le sont pas assez fortement, l'ame ne peut pas reconnoître l'espece de la sensation.

M. Comment l'esprit parvient-il à former les notions ?

D. Lorsqu'il peut décrire un objet, qu'il peut énoncer toutes les idées particulières que renferme son idée totale, ou concrete, l'idée que l'esprit a de cet objet est distincte; mais cette idée est une notion. La notion est confuse si l'esprit ne possède pas tous les caractères distincts de l'objet. La confusion est donc opposée ici à la distinction, comme l'obscurité l'est à la clarté. Une notion confuse peut donc renfermer des idées claires, comme une idée obscure peut renfermer des notions distinctes. L'idée que le jardinier a du poirier est très claire; la notion qu'il s'en forme est confuse: celle qu'en a le Botaniste est distincte.

M. Qu'est - ce qui augmente la distinction des notions ?

D. Comme l'esprit tire ses notions des idées sensibles, les notions seront d'autant plus distinctes que l'esprit aura rendu les perceptions plus vives par l'attention, & qu'il possédera mieux la propriété des termes représentatifs des perceptions.

M. Cela ne mene - t - il point à quelque conséquence intéressante ?

D. En

D. En voici une qui l'est certainement beaucoup. C'est que l'esprit d'observation, cet esprit universel des sciences & des arts, n'est que l'attention méthodiquement appliquée à différens objets. Un Philosophe qui traceroit les regles de l'art d'observer, enseigneroit les moyens de diriger & de fixer l'attention. Il montreroit les heureux effets de cette force dans les belles découvertes qu'elle a produites en différens genres. Si ce Philosophe avoit lui-même découvert plusieurs vérités, s'il faisoit l'histoire de la marche de son esprit dans la découverte de ces vérités, cette histoire seroit celle de son attention. En attendant qu'un tel livre paroisse, les ouvrages des Observateurs les plus célèbres peuvent être regardés comme des *Mémoires pour servir à l'histoire de l'attention*.

M. Qu'est-ce qui constitue la vérité ou la fausseté des notions?

D. Puisque l'esprit déduit les notions des perceptions, & que les perceptions sont des représentations des objets, les notions doivent être conformes à ce qui est dans les objets, ou ce qui revient au même, à *l'état des choses*. Cette conformité des notions avec l'état des choses, constitue ce que les Logiciens nomment la *vérité* des notions. La *fausseté* des notions est leur opposition à l'état des choses.

M. Comment est-ce que l'esprit parvient à se former les notions vraies des choses?

D. C'est

D. C'est encore par l'attention. En considérant les choses en elles-mêmes, & dans le rapport ou l'opposition qu'elles ont entr'elles, l'esprit acquiert la connoissance de l'état des choses. Cet état est indépendant de la volonté; mais il dépend de la volonté de diriger à son gré l'attention. L'attention est une force indéterminée: cette force reçoit ses déterminations de la volonté, comme la volonté reçoit les siennes de l'entendement. Ce fera donc relativement au degré de lumière de l'entendement que la volonté dirigera l'attention dans la recherche du vrai. Les lumières de l'entendement sont en général les notions distinctes qu'il se forme des choses. Plus le nombre de ces notions sera grand, plus la volonté sera éclairée. Plus la volonté sera éclairée, & mieux elle parviendra à diriger l'attention. La direction de l'attention est dans les motifs à la diriger. Ces motifs sont dans les notions qu'offre l'entendement. L'application de l'attention à tel ou tel objet, dépendra donc de la préférence que la volonté donnera à un objet sur un autre objet. Cette préférence dépendra elle-même du rapport que l'entendement découvrira entre cet objet & le bien-être, ou la perfection, de l'individu. La perception du rapport des choses au bien-être, ou à la perfection de l'individu, tient au degré de connoissance que l'entendement acquiert de la nature de l'individu, & des relations qu'il

qu'il soutient avec tous les êtres qui l'environnent.

M. Je crois qu'on peut inférer de tout ce que vous venez de dire que la perception & l'expression du rapport qui est entre deux ou plusieurs choses, constituent la notion.

D. Oui. Quand je définis l'ame un être qui pense & qui veut, j'affirme de ce sujet que je nomme l'ame, les attributs de pensée & de volonté par lesquels il m'est connu.

M. Toute notion renferme donc un jugement?

D. Sans doute: car le jugement est la perception du rapport qui est entre deux ou plusieurs choses.

M. Tout jugement renferme donc une comparaison entre deux ou plusieurs idées?

D. Cela n'est pas moins certain. Tantôt il résulte de cette comparaison qu'une chose convient à une autre, tantôt il en résulte qu'une chose ne convient pas à une autre. De là les jugemens *affirmatifs*, & les jugemens *négatifs*.

M. Les rapports, ou les oppositions qui sont entre les choses, dépendent-ils de l'entendement qui les considère?

D. Ils en sont indépendans. Ils dérivent des qualités inhérentes aux choses, & ces qualités découlent de l'essence réelle des choses. La manière dont l'entendement humain juge des choses

ses est dans le rapport des choses à la nature de cet entendement.

M. Quelle est sa nature, ou ce qui le constitue?

D. C'est la capacité d'acquérir certaines idées, ou de les comparer. Cette capacité est renfermée dans les limites des moyens par lesquels l'entendement acquiert des idées. L'usage que l'entendement fait de ces moyens, est en raison de la manière dont il fait s'en servir. La manière dont l'entendement sçait se servir de ces moyens, est en raison des circonstances où il s'est trouvé placé.

M. Qu'entendez-vous par ces circonstances?

D. J'entens en général l'assemblage des causes physiques & des causes morales qui peuvent étendre, ou resserrer, la portée de l'entendement, augmenter ou diminuer en lui le nombre des notions distinctes. Et comme ces circonstances varient beaucoup, & qu'elles tiennent à un grand nombre de choses qui ne varient pas moins, on comprend qu'il ne sçauroit se trouver deux entendemens placés précisément dans les mêmes circonstances. On peut donc admettre qu'il n'y a pas deux entendemens qui se représentent toutes les choses exactement de la même manière; d'où s'ensuit qu'il y a une grande diversité dans les jugemens des différens individus: & il n'y a rien que l'expérience mette dans un plus grand jour.

M. Mais

M. Mais les circonstances changent - elles la nature des choses, ou celle de l'entendement?

D. Non. Les choses demeurent ce qu'elles sont. Tous les entendemens participent à une même essence. Les idées sont les modes de cette essence. Le nombre & la qualité des idées sont ce qui différentie les entendemens. Il y a donc une proportion primitive entre les choses & la capacité qu'a l'entendement de les appercevoir & d'en juger.

M. Que résulte - t - il de là?

D. En vertu de cette proportion, il y a des choses dont l'entendement saisit les rapports, ou les oppositions, d'une manière immédiate. Dès qu'il a les idées de ces choses, ou les idées attachées aux signes qui les représentent, il voit, comme par intuition, si une chose convient ou ne convient pas à une autre.

M. Ne désigne - t - on pas d'une façon particulière cette vue immédiate des rapports, ou des oppositions?

D. Elle constitue le caractère de ce qu'on nomme l'évidence. Ainsi l'évidence consiste dans un tel rapport, ou dans une telle opposition entre deux choses, que l'idée de l'une renferme par elle - même, ou exclut, l'idée de l'autre. Je dis *par elle - même*, pour montrer qu'il n'intervient ici d'autre opération de l'entendement que celle d'appercevoir. L'idée du *tout*, par exemple, renferme nécessairement celle de *parties*:
l'enten-

l'entendement ne peut avoir l'une qu'il n'ait en même tems l'autre. Il apperçoit donc immédiatement que le *tout est plus grand que la partie*.

M. Tous les entendemens apperçoivent-ils également cette sorte d'évidence?

D. Si cela n'étoit point, il faudroit admettre que tous les entendemens n'ont pas la même idée du tout & des parties; que le tout est, & n'est pas, une collection des parties: ce qui seroit admettre qu'une chose peut être & n'être pas en même tems.

M. Comment nomme-t-on les vérités qui ont ce caractère d'évidence?

D. *Premieres Vérités*, parce qu'il ne faut pour les appercevoir que le plus bas degré d'intelligence, le degré qui suffit pour acquérir les notions que ces vérités renferment.

M. Est-ce dans un sens rigoureux & psychologique que vous dites de l'entendement, qu'il apperçoit immédiatement ces vérités?

D. Comme on ne sçauroit être trop exact, je conviens que l'entendement compare l'attribut avec le sujet: ce sont deux idées relatives. Si l'entendement ne les avoit pas présentes à la fois, s'il ne les comparoit pas, comment jugeroit-il de leur convenance? Mais je veux dire simplement, que cette comparaison est si facile, si prompte, qu'elle équivaut à ce que l'Ecole nomme la *simple appréhension de l'objet*.

M

M. D'où

M. D'où dépendent la facilité & la promptitude de ces sortes de comparaisons?

D. De la nature des idées sensibles dont la notion générale a été tirée. De l'idée concrete d'un tout particulier, l'entendement déduit par l'abstraction la notion du tout en général. Dans l'idée concrete du tout particulier sont renfermées les idées des parties qui le composent. L'ame a donc les perceptions de ces parties prises individuellement, & elle a en même tems la perception du Tout qu'elles forment par leur réunion. Elle juge donc par une comparaison facile que le composé est plus grand que le composant; car elle voit plusieurs composans dans le composé. La notion du tout en général réveille l'idée concrete dont elle a été tirée; & avec elle la relation sensible du composé au composant.

M. En est-il même de tous les rapports, ou de toutes les oppositions?

D. Il en est une infinité que l'entendement ne peut appercevoir immédiatement. La proportion qui est entre ces choses & la capacité de l'entendement est telle, qu'elles ne peuvent exciter par elles-mêmes la perception de leurs rapports, ou de leurs oppositions. Pour acquérir cette perception, l'entendement est obligé de fixer sa vue sur les objets intermédiaires qui lient ces choses, trop éloignées à son égard pour qu'il puisse les comparer immédiatement.

Il forme donc sur ces objets plusieurs jugemens, plusieurs comparaisons, qui le conduisent à découvrir les rapports, ou les oppositions, qu'il ne pouvoit saisir par eux-mêmes. Les idées que ces jugemens renferment sont donc des idées moyennes; & la collection de ces idées compose ce que les Logiciens nomment le raisonnement.

M. Donnez un exemple.

D. C'est ainsi que l'entendement, n'appercevant pas du premier coup d'œil le rapport de l'existence du monde à l'existence de Dieu, recourt à l'idée moyenne de la succession des êtres engendrés les uns par les autres. Il considère cette succession comme une longue chaîne, & chaque être individuel comme un chaînon de cette chaîne. Il voit donc dans cette idée moyenne & concrete, que chaque chaînon a sa raison hors de lui, ou dans le chaînon qui le précède: d'où l'entendement infere que toute la chaîne, qui n'est que l'assemblage de tous les chaînons, a hors d'elle la raison de son existence.

M. Qu'est-ce qui détermine le nombre des idées moyennes que l'entendement emploie dans le raisonnement?

D. Il est dans le rapport de sa capacité à la nature des choses qu'il compare. Toutes choses d'ailleurs égales, plus un entendement a d'étendue, moins il multiplie les idées moyennes. Comme il a un grand nombre de notions en

tout genre, & qu'il généralise beaucoup, sa vue saisit des rapports plus éloignés. Il voit, comme s'exprimoit Leibnitz, les abstraits dans les concrets, les concrets dans les abstraits. Voilà le génie. Si un génie de cet ordre énonçoit ses idées sur chaque sujet, précisément comme elles s'offrent à lui, il ne pourroit être bien saisi que par les génies de son ordre. La suppression des milieux, ou des idées moyennes, le rendroit intelligible aux esprits médiocres.

M. Quand un être qui réfléchit, compare entr'eux deux ou plusieurs objets, est-il borné dans cette comparaison à ce qui résulte immédiatement de la diversité des impressions de ces objets sur les sens?

D. Non: ces impressions réveillent en lui des notions, & sa comparaison est toujours plus ou moins réfléchie. Si, par exemple, cet être compare deux plantes, sa comparaison ne sera pas exactement renfermée dans les limites des impressions de ces plantes sur les organes. Il se joindra encore à ces impressions des notions de caractères, de qualités, de genres, &c.

M. Un être purement sentant juge-t-il?

D. Assurément, puisqu'il compare; mais ce jugement se réduit au simple sentiment qui résulte en lui de la diversité des mouvemens, ou des impressions des objets sur les sens.

M. Quel est le cas des enfans & des animaux?

D. Dans

D. Dans ce sens ils jugent; car ils sentent la différence qui est entre les sensations, & ils agissent en conséquence de ce sentiment. Mais ils ne raisonnent pas proprement, parce qu'ils n'ont pas l'usage de la réflexion. Ils n'ont pas des notions; ils ne généralisent pas leurs idées; leur *attentivité* est renfermée dans la sphere de leurs besoins. Ils ne saisissent que les rapports des choses à ces besoins. C'est là, comme je l'ai dit, ce qu'on nomme l'*instinct*. Ils peuvent pourtant paroître raisonner aux yeux de ceux que le merveilleux séduit, & qui ne savent pas toujours démêler ce qui appartient aux sensations de ce qui ne convient qu'aux notions. Certaines actions des animaux supposent plusieurs jugemens; & ce sont celles que le vulgaire croit raisonnées. Mais ces jugemens ne sont point du tout nos idées moyennes; ils se réduisent tous à la simple comparaison de sentiment que l'animal fait entre différentes idées purement sensibles.

M. La réflexion est-elle le seul avantage que la parole donne à l'homme sur la bête?

D. Elle le met encore en état d'arranger ses pensées d'une manière relative aux sujets dont il s'occupe, & au but qu'il se propose en s'en occupant. C'est là ce que les Logiciens nomment la *méthode*.

M. Cette méthode est-elle toujours la même?

M 3

D. Non.

D. Non. Tantôt l'esprit s'occupant de la recherche d'une vérité inconnue, dispose les idées moyennes, ou connues, de manière que les unes conduisent aux autres, & que toutes conduisent à la vérité qu'il cherche, & qui devient comme la conclusion de tout le raisonnement. C'est l'*analyse*. Tantôt l'esprit s'occupant de vérités qu'il connoit, les distribue dans un ordre tel que les vérités les plus générales & les plus simples précèdent les plus particulières & les plus composées, qui deviennent ainsi comme les conséquences de celles-là. C'est la *synthese*. Tantôt l'esprit ne s'asservissant point à cet ordre compassé & logique, arrange ses pensées dans l'ordre naturel du discours. Il suit . . . mais je ne fais, ni une logique, ni une rhétorique; je crayonne la théorie générale de nos idées, relativement à un plan qui n'a rien de commun avec les logiques & les rhétoriques.

M. Achevez le parallele de l'homme & de l'animal.

D. L'homme, doué de la parole, exerce par la parole sur ses idées l'empire le plus absolu. Il n'est point assujetti à l'ordre dans lequel son imagination les lui retrace d'après l'impression des objets: il les arrange, sur le papier ou dans son cerveau, comme il lui plaît. L'animal ne sauroit exercer sur ses idées un tel empire. Il peut bien donner son attention à celles qui lui plaisent

le plus; mais il ne sauroit les arranger, les distribuer dans un certain ordre. Il ne peut même en avoir le desir: il est un être purement sentant. Ce sont les objets eux-mêmes qui arrangent les idées dans le cerveau de l'animal. Son imagination ne travaille que d'après eux: une sensation rappelée rappelle les sensations qui ont été excitées avec elle, ou qui lui sont analogues.

XX

ENTRETIEN XIII.

Conclusion de la théorie générale des idées.

LE MAÎTRE.

Sommes-nous au bout de la théorie des idées?

D. Elle m'a mené plus loin que je ne le pensois d'abord. Quand je me suis proposé la question: *si l'ame a plusieurs idées présentes à la fois?* je voyois bien que la solution dependoit de la détermination exacte du mot *idée*; mais je ne faisois qu'entrevoir une partie des choses que la détermination de ce mot m'a conduit à développer. C'est là un des caractères & des effets de la méditation; plus on se rend attentif à chaque objet, plus on y découvre de nouvelles faces, & on se laisse entraîner à décrire ces faces. J'ai craint d'abord de faire une trop

longue digression, & d'interrompre trop le fil des opérations de la statue. Cependant, à mesure que j'avançois, je sentoís combien il étoit convenable de faire le tableau général de nos idées. Je comprenois que, si je ne rassemblois pas sous un seul point de vue tout ce qui concernoit ce sujet, je serois obligé de le faire par partie, à chaque nouveau pas que je serois former à notre automate: ce qui retarderoit sa marche, & diminueroit le plaisir de la contempler, en accompagnant ce plaisir de travail. J'ai donc présumé qu'une théorie générale des idées étendroît notre vue, & nous feroit saisir avec plus de facilité, de promptitude & de fruit, ce qui reste à exposer sur la statue.

M. Revenons donc à cet objet, & reprenons-le dans l'état où nous l'avions laissé.

D. La statue n'a encore éprouvé que deux sensations, la sensation de l'odeur de rose, & la sensation de l'odeur d'œillet. Voilà tout ce qu'elle connoît: voilà toutes les idées que renferme son cerveau, & ces idées sont simples. Je demandois si, lorsque la sensation de l'œillet succéderoit à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, & que cela seroit répété plusieurs fois, la statue acquerroit les idées de succession, de nombre, de durée, d'existence?

M. Mais ce sont là des notions: l'ame de la statue pourra-t-elle y parvenir?

D. Elle

D. Elle en est encore bien éloignée: & il ne faut même lui attribuer des idées qu'avec les restrictions indispensables. Elle n'a & ne peut avoir que ce qui résulte immédiatement de l'action des objets sur ses organes. Elle n'a donc que des sentimens; car le mot de sentiment, pris dans le sens métaphysique, n'exprime que les résultats de l'impression des objets sur la machine, & de la machine sur l'ame, en vertu des loix de l'union.

M. Mettez en évidence ce qui se passe au dedans d'elle.

D. Lorsque la sensation de l'œillet succede à celle de la rose, la sensation de la rose à celle de l'œillet, la statue a le sentiment de son passage de l'une de ces sensations à l'autre. Ces sensations sont des idées claires: l'ame ne peut les confondre: elle sent que son état change en passant de l'une à l'autre. Elle a aussi le sentiment de son retour de l'une à l'autre, puisqu'elle est douée de réminiscence. La statue a donc le sentiment de la succession de ces sensations; car ce sentiment s'identifie avec le sentiment de son passage de l'une à l'autre. Elle ne peut sentir qu'elle passe de la sensation de la rose à celle de l'œillet, qu'elle ne sente en même tems que l'une précède l'autre.

M. Mais ce sentiment de la succession n'est donc point du tout la notion, ou l'idée abstraite de la succession?

M 5

D. Il

D. Il en est seulement le fondement, l'origine. L'ame de la statue est actuellement bornée à n'éprouver que ce qui résulte immédiatement de l'action des objets sur les fibres sensibles. Nous tomberions dans l'erreur, si nous lui prêtions quelque chose de plus.

M. L'état actuel de la statue conduit-il à quelque autre question?

D. J'ai supposé que la succession des odeurs continuoit pendant quelque tems: je veux à présent que ce tems ait été assez long; & je demande, si, dans un de ces momens où je présenterai au nez de la statue l'œillet, elle aura le sentiment que l'odeur de la rose va lui succéder?

M. Qu'en pensez-vous?

D. L'ame de la statue a le sentiment de la succession passée; elle conserve un souvenir des modifications qu'elle a revêtues. Elle ne peut avoir ce souvenir, qu'elle n'ait en même tems le sentiment de l'ordre dans lequel elle les a revêtues, ou ce qui revient au même, de la succession. Elle se rappelle donc que la sensation de la rose a succédé à celle de l'œillet. Quand donc l'œillet affecte son odorat, elle se rappelle que l'odeur de la rose a succédé à l'odeur qui l'affecte actuellement. Elle juge donc qu'elle va éprouver ce qu'elle a éprouvé: car ce jugement n'est que la comparaison qu'elle fait entre son état actuel, & l'état qu'elle a accoutumé de lui sentir succéder. Comme elle a toujours éprouvé

éprouvé cela, & qu'elle ne raisonne point, elle ne peut soupçonner le moins du monde la possibilité qu'il y a que la rose n'affecte pas de nouveau son odorat. Son *essence personnelle* consiste actuellement en deux sensations qui se succèdent alternativement.

M. Vous allez sans doute exciter quelque nouvel état dans la statue.

D. J'interromps la succession en ne présentant plus la rose au nés de la statue. Elle éprouve quelque chose de nouveau. Ce qu'elle jugeoit devoir succéder, ne succede plus. Elle sent donc un changement dans sa maniere d'être; & ce changement est d'autant plus senti que la succession a continué plus longtems. On en voit la raison. Cette maniere d'être lui étoit devenue comme habituelle par la répétition des retours. La comparaison qu'elle fait entre ce qu'elle éprouve à présent, & ce qu'elle avoit coûtume d'éprouver, a donc un effet d'autant plus sensible.

M. Qu'est-ce que cet effet?

D. C'est un sentiment de *surprise*.

M. Qu'est-ce que ce sentiment dans la statue?

D. Pour le découvrir, je suis la même route que j'ai suivie dans l'analyse du desir; j'étudie ce qui se passe au dedans de moi lorsque j'éprouve de la surprise. Un Météore s'offre tout d'un coup à mes yeux; j'ai de la surprise. Si j'avois été

été préparé à l'apparition de ce phénomène, s'il s'étoit annoncé par degrés, je n'aurois point eu de surprise : je n'en ai point au lever des astres : j'y suis préparé. C'est donc parce qu'il n'y avoit point de rapport entre les idées qui m'occupoient immédiatement avant l'apparition du Météore, & cette apparition, que j'ai eu de la surprise. C'eut été le contraire, si l'on m'avoit annoncé ce Météore, ou si j'avois apperçu dans le Ciel quelque chose qui m'y eût préparé. Il y auroit eu alors un rapport entre mes idées & l'apparition du phénomène, & je n'aurois point eu de surprise. J'en éprouverois beaucoup si un astre dont j'attens le lever, ne se levoit point, ou simplement s'il se levoit plus tard qu'à l'ordinaire.

M. Exposez avec plus de précision ce qui se passe alors dans l'ame.

D. Elle compare entr'elles ses modifications, soit celles qu'elle éprouve, ou qu'elle a éprouvées à la fois; soit celles qu'elle éprouve, ou qu'elle a éprouvées successivement. Elle juge par cette comparaison de leurs rapports, & de l'ordre dans lequel elles se succèdent, ou doivent se succéder. Si j'ai vu deux ou plusieurs choses se succéder un grand nombre de fois, je ne pourrai avoir la perception d'une de ces choses que je ne m'attende à avoir la perception des autres. Si je n'ai point cette perception, ou si j'en ai une toute différente, & par conséquent impré-

imprévue, je serai surpris. Tel est le cas que j'examine. Lorsque le Météore a paru, l'ordre de mes idées ne renfermoit rien qui me pût faire soupçonner cette apparition. La surprise que cette apparition subite m'a fait éprouver, a donc dû sa naissance à la comparaison que mon ame a faite entre cette modification imprévue, & les modifications antécédentes ou concomitantes.

M. Qu'est-ce que cette comparaison en elle-même?

D. Ce n'est autre chose que l'attention de l'ame a ses modifications. Le degré de cette attention est toujours en raison du degré d'intérêt que possède chaque modification. Cet intérêt est le plaisir plus ou moins vif attaché à certaines modifications, & la maniere dont elles se succèdent. Tout ce qui est nouveau, imprévu, sans être douloureux, procure à l'ame du plaisir. C'est qu'il la tire du chemin battu. Tout ce qui est nouveau, imprime au cerveau de nouvelles déterminations: des fibres qui n'avoient point été mues, viennent à l'être, ou des fibres qui avoient été mues, viennent à l'être dans un nouvel ordre. Il faut se rappeler ici ce que j'ai déjà dit de la cause physique du plaisir attaché à la nouveauté. Quelle que soit cette cause, ce plaisir est réel, & le plaisir détermine l'attention. Ainsi mon attention s'est portée sur le Météore avec d'autant plus de célérité & de

de force, que son apparition a été plus subite, plus imprévue, & que le phénomène étoit plus propre par lui-même à exciter mon attention. Si l'apparition de ce phénomène, au lieu d'être subite, eût été graduelle, ma surprise en eût été fort diminuée. Chaque degré m'auroit, en quelque sorte, préparé à ce qui auroit suivi. Ce qui auroit suivi, en auroit donc excité moins fortement mon attention.

M. On peut inférer de là que les gradations que nous découvrons dans le monde physique, & dans le monde intelligent, sont propres à soulager notre attention, & à faciliter le progrès de nos connoissances.

D. C'est là sans contredit un sujet bien intéressant, mais que je ne puis actuellement approfondir. Il faut achever d'exposer quelles sont, en général, mes idées sur la surprise. Si une chose qui, dans l'ordre de mes idées, doit arriver, n'arrive point, je serai surpris. Mon attention se portera alors, & sur les raisons que j'avois de m'attendre que cette chose arriveroit, & sur les causes qui ont pu empêcher qu'elle ne soit arrivée. Plus ces causes me paroîtront supposer de dérangement dans l'ordre des choses relatives à celles-là, plus mon attention sera excitée, & plus ma surprise augmentera. Cela peut aller jusqu'au point d'ébranler fortement la machine. Les fibres sur lesquelles l'attention se déploie sont liées à d'autres fibres, auxquelles
les

les tiennent différentes idées, ou différens sentimens. Ces fibres tiennent elles-mêmes au système nerveux. Tout cela joue presque en même tems. Une multitude de sentimens se réveille à la fois; & l'ame éprouve subitement l'action réunie de toutes ces forces particulières.

M. Pouvez-vous appliquer ces idées à la nouvelle situation de la statue?

D, Je vais l'essayer. En présentant alternativement à son odorat la rose & l'œillet, j'ai formé en elle l'habitude d'éprouver cette succession alternative. J'ai monté son cerveau & son ame sur ce ton-là. On a vu ma pensée sur l'origine de l'habitude. Si j'avois laissé la statue à elle-même, après lui avoir fait quelque tems éprouver la situation dont je parle, cette succession auroit continué dans le cerveau par la seule force de l'habitude: les sensations auroient seulement été moins vives. En cessant de présenter la rose au nez de la statue, j'ai donc apporté un changement très sensible à sa manière d'être; & ce changement, l'ame n'a pu le prévoir. Ce qu'elle avoit coutume d'éprouver, elle ne l'éprouve donc plus. L'ordre de ses idées est choqué. Elle compare son état antécédent à son état actuel: son attention s'applique fortement à ces deux états; & voilà les caractères que j'ai cru remarquer dans la surprise.

M. Celle

M. Celle de la statue est-elle accompagnée d'émotion?

D. Cela ne sauroit être. Il n'y a encore que deux ordres de fibres d'un même sens, qui soyent mûs; il n'y a point, par conséquent, d'idées accessoires qui soyent réveillées. Les comparaisons que fait un être qui ne réfléchit point, ne sont pas celles d'un être qui réfléchit.

M. Vous reste-t-il quelque chose à ajouter là dessus?

D. Par ce que je viens de dire de la surprise, on voit que la statue a pu en éprouver lorsqu'elle a eu pour la première fois la sensation de l'odeur d'œillet. Cette sensation avoit pour elle le caractère de la nouveauté. Elle l'a comparée avec la sensation de l'odeur de rose: & cette comparaison a pu exciter l'attention au point de faire naître la surprise. Je n'ai pu toucher à la surprise, sans entrer dans quelque détail sur l'attention & sur le jugement; & par là même, j'ai dû différer jusqu'ici à parler de la naissance de la surprise. La rose cesse donc d'affecter l'odorat: l'œillet continue à agir seul sur lui. J'ai supposé que l'odeur de l'œillet plaisoit plus à la statue que celle de la rose: maintenant elle goûte donc à plein le plaisir attaché à cette sensation qui lui plaît le plus. Toute la sensibilité y est, si l'on veut, concentrée.

M. La

M. La statue est un homme: sa constitution est la même que la nôtre; nous devons donc raisonner sur elle comme nous raisonnons sur l'homme.

D. Cela étant, il est connu que les sensations les plus agréables perdent de leur agrément, lorsqu'elles nous affectent pendant un tems trop long. Elles nous deviendroient insipides, & même insupportables, si elles nous affectoient toujours. La variété nous plaît: c'est un fait que l'expérience ne permet pas de révoquer en doute.

M. Mais pourquoi la variété nous plaît-elle? Pourquoi les sensations perdent-elles de leur agrément, lorsque nous les éprouvons trop longtemps? Pourquoi deviendroient-elles insipides, & même insupportables, si elles nous affectoient toujours?

D. Ce sujet embrasse une infinité de choses. Si je parvenois à l'éclaircir un peu, je répandrois du jour sur un grand nombre d'objets. Chercher la cause physique du plaisir attaché à la variété, c'est chercher une des clefs de la science de notre être.

M. Si vous ne pouvez pas embrasser toute cette théorie, posez au moins quelques principes, d'où l'on puisse tirer les conséquences.

D. Je remonte à l'origine de tout plaisir: ce sont les fibres sensibles, & un certain degré de mouvement de ces fibres. Une sensation agréable

ble commence à perdre de son mouvement, dès que le mouvement des fibres qui lui sont appropriées, augmente trop. Elle devient douloureuse, si ce mouvement augmente au point de tendre à désunir les molécules des fibres.

M. Vous avez déjà eu occasion de vous éprendre là dessus: bornez-vous à ce qui produit le déplaisir & le dégoût.

D. La continuation du mouvement dans les fibres sensibles augmente leur mobilité. Ces fibres ne peuvent se mouvoir que leurs molécules ne se disposent d'une manière relative à l'exécution de ce mouvement. Cette disposition que les molécules contractent par le mouvement, est elle-même une tendance au mouvement. On conçoit que le frottement des molécules les unes contre les autres, doit diminuer par la continuation du mouvement. Ces molécules acquièrent par là plus de facilité à glisser les unes sur les autres, leur jeu devient plus libre, & de là l'augmentation de la mobilité des fibres. L'action de l'objet sur les fibres n'augmente pas d'intensité: mais les fibres acquérant toujours plus de mobilité, cette action doit insensiblement produire sur elles un plus grand effet. Cet effet peut devenir tel que la sensation commence à déplaire à l'ame. Le mouvement peut augmenter au point de n'être plus dans la proportion qui fait le plaisir.

M. Voilà

M. Voilà bien une des manières dont on conçoit qu'une sensation, d'abord agréable, peut commencer à nous déplaire. Mais pourquoi une sensation agréable qui demeurerait toujours telle, & qui nous affecterait trop longtems, ne laisserait-elle pas de nous causer enfin de l'ennui, du dégoût; & pourquoi désirerions-nous de changer d'état?

D. J'entrevois beaucoup de difficulté à expliquer ce fait, & je me flatte pas d'y réussir. Un être qui n'éprouverait pendant toute sa vie qu'une seule sensation, n'aurait ni ennui, ni dégoût; il ne désirerait point de changer d'état, parce qu'il n'en connaîtrait point d'autre. Un être qui aurait éprouvé une infinité de sensations agréables, mais qui ne serait point doué de réminiscence, ne désirerait point non plus de changer d'état, parce qu'il ne se rappellerait aucun de ceux qu'il aurait éprouvés. Nous ne nous dégoûterions donc point d'un plaisir, si nous ne connaissions que ce plaisir. Mais, parce que nous avons souvent changé d'état, que nous avons été souvent de plaisir en plaisir, que nous sommes doués de réminiscence, & que nous savons de plus que nous pouvons goûter de nouveaux plaisirs; nous aimons à varier nos situations, à changer d'objet. Nous désirons dans le rapport où nous connaissons.

M. Quel est ici l'effet propre de la réminiscence?

D. Par elle nous avons le sentiment du passage d'une situation à une autre situation, Nous comparons nos situations ; & l'on a dit & répété cent fois que l'ame se plaît à comparer. On a bâti là dessus des théories du Beau ; mais on n'a pas dit, que je sache, pourquoi l'ame se plaît à comparer ?

M. Auriez-vous découvert quelque chose là dessus ? C'est une mine bien riche à exploiter.

D. Dans chaque situation agréable, il y a un certain degré de plaisir absolu, & un certain degré de plaisir relatif. Le plaisir absolu, est celui qui est attaché à chaque sensation, à chaque situation, considérées en elles-mêmes. Il tient à un certain degré d'ébranlement des fibres sensibles. Le plaisir relatif est celui qui naît de la comparaison que l'ame fait entre ses idées, ou entre ses situations. Que l'ame se plaise à saisir des rapports, à faire des comparaisons, à sentir le passage d'une situation à une autre situation ; c'est un fait que l'on ne peut nier. La vie humaine en est la preuve. Les plaisirs des Beaux-Arts sont tous des plaisirs relatifs, ou de comparaison. Le plaisir attaché au beau ne dérive-t-il pas de la variété des rapports que l'ame saisit, de l'unité d'action qu'elle y observe, & de l'utilité qu'elle découvre dans le but ? Le moment où l'ame passe d'un plaisir à un autre plaisir,

plaisir, n'est-il pas le moment où le plaisir présent l'affecte avec le plus de vivacité?

M. Peut-on expliquer les plaisirs absolus?

D. Je ne pense point à cette recherche: ce seroit vouloir pénétrer la nature intime de l'ame, & le secret de son union avec le corps. Mais je ne pense pas qu'il soit téméraire de chercher quelque hypothèse qui rende raison du plaisir attaché à la variété.

M. D'où déduirez-vous cette hypothèse?

D. Je me conforme à la marche que j'ai tenue dès le commencement de nos Entretiens. J'ai à rendre raison de ce que l'ame éprouve; je remonte à l'origine de tout ce que l'ame éprouve, au corps. Je reprends la supposition faite il n'y a qu'un moment, d'une suite de sensations telle, que la sensation subséquente l'emporte toujours en agrément sur la précédente. Je suppose encore que l'être qui éprouve cette suite de sensations, est privé de réminiscence. L'accroissement de son bien-être fera nul pour lui; il ne le sentira point. Il ne fera jamais mieux; il sera toujours bien. La sensation la plus vive n'excitera pas plus son activité que la sensation la plus foible. Donnons à cet être la réminiscence: il aura un plaisir nouveau, celui de sentir l'accroissement de son bien-être. Ce sentiment développera son activité. Son attention s'appliquera successivement à toutes les sensations, elle se fixera sur celles qui lui plairont le plus.

M. Pourquoi cet état n'est-il pas permanent?

D. Les sensations ont leur siège dans de petites machines organiques d'une délicatesse excessive: ces petites machines sont les fibres sensibles. L'expérience nous apprend que ces fibres ne peuvent être longtems en action, sans éprouver un changement que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Lors donc que l'être que je suppose, aura fixé longtems son attention sur la sensation la plus agréable, les fibres auxquelles cette attention est attachée, commenceront à être fatiguées: elles ne rendront plus à l'ame la sensation, précisément comme elles la lui avoient d'abord rendue. La sensation en deviendra moins agréable à l'ame: elle désirera de changer d'état. Son attention se portera sur les sensations qu'elle connoit, parce qu'elle les a éprouvées. Et quoique ces sensations soient moins agréables en elles-mêmes que celle sur laquelle elle avoit fixé son attention, elle passera cependant de celle-ci à celles-là avec plaisir. C'est que chaque sensation ayant ses fibres propres, son attention se déploiera alors sur des fibres que le repos a préparées à l'action. Le moment du passage est le moment du plaisir le plus vif: c'est qu'il est celui où les fibres sur lesquelles l'attention se déploie, sont le plus disposées à l'action.

M. Qu'est-

M. Qu'est-ce que l'être supposé apprend donc de l'expérience?

D. Il apprend qu'en passant d'une sensation à l'autre, il est mieux que lorsqu'il demeure trop longtems fixé sur la même sensation. Ainsi il aimera à changer d'état, à éprouver l'effet attaché au mouvement de fibres préparées par le repos à l'action; on pourroit dire, de fibres *fraîches*. Un organe usé par le plaisir est un organe dont les fibres n'ont plus assez d'activité pour procurer à l'ame du plaisir dans le degré où elles lui en procuroient avant leur altération. Cette altération est un dérangement dans l'économie des fibres: leurs parties constituantes ne sont plus entr'elles dans le rapport propre à procurer à l'ame tout le plaisir qu'elles sont destinées à lui procurer. Voilà la seconde manière dont je conçois que nous pouvons être déterminés à changer d'objet.

M. Y a-t-il quelque autre chose qui constitue les plaisirs relatifs?

D. Ils ne se réduisent pas au sentiment que l'ame éprouve lorsqu'après s'être exercée sur des fibres fatiguées, elle s'exerce sur des fibres qui ont toute leur activité. Un parterre dont toutes les fleurs ne différeroient que dans leurs couleurs, plairoit moins qu'un parterre dont les fleurs différeroient & dans leurs formes & dans leurs couleurs. Cependant, dans la première supposition, l'attention se déploieroit successi-

sur différentes fibres, puisque chaque sensation a ses fibres propres. Il y a donc en effet quelque autre chose qui constitue les plaisirs relatifs.

M. Tâchez de découvrir ce que c'est.

D. Comparer différentes sensations, c'est donner son attention à différentes sensations. Mais l'attention est un exercice de la force motrice de l'ame; & cet exercice est une modification de son activité. Comparer c'est donc mouvoir, & mouvoir c'est agir. Dire que l'ame se plaît à comparer, c'est dire qu'elle se plaît à agir. Mais l'ame agit lorsqu'elle meut un ou deux ordres de fibres, comme lorsqu'elle en meut plusieurs. Pourquoi donc se plaît-elle davantage à mouvoir plusieurs ordres de fibres qu'à n'en mouvoir qu'un ou deux? C'est ici le principal nœud de la question.

M. Voyons comment vous le dénouerez.

D. Lorsque l'ame applique son attention à deux sensations, elle a un plaisir composé, un plaisir formé des deux plaisirs absolus que renferment ces sensations. Il n'importe, pour l'essentiel, que ces sensations soient excitées à la fois par deux objets, ou que l'une soit excitée & l'autre rappelée, ou que toutes deux soient présentes par le souvenir. L'ame a donc une plus grande quantité de plaisir en comparant ces sensations, que si elle les éprouvoit à part, ou absolument isolées. On peut considérer les deux ordres de fibres appropriées à ces sensations,

tions, comme deux forces qui agissent à la fois sur l'ame, & sur lesquelles l'ame réagit à la fois. Si, au lieu de comparer deux sensations, l'ame en comparoit plusieurs, le plaisir en deviendrait plus composé, & par cela même plus grand. Il y auroit plus de forces en jeu: la sensibilité & l'activité de l'ame en seroient plus excitées. Mais, pour que l'ame exerce son attention, il faut qu'elle ait des motifs à l'exercer. Ces motifs consistent dans les idées qui lui sont présentes. Il faut donc encore que ces idées soient claires, je veux dire que l'ame ne les confonde point. Si celles que les objets excitent par leur présence, ou que le souvenir rappelle, se confondoient, comment l'attention s'exerceroit-elle?

M. N'y auroit-il pas, dans cette confusion, un inconvénient plus grand encore?

D. Oui; les sensations seroient dénaturées. Le plaisir absolu que chacune renferme, seroit perdu pour l'ame. Les plaisirs, en se fondant, pour ainsi dire, les uns dans les autres, se détruiroient les uns les autres. L'essence de quelque plaisir que ce soit est dans l'impression qu'il fait sur l'ame. Afin que cette impression ait lieu, il faut que l'ame en ait la conscience ou l'aperception, que son moi se l'approprie, ou s'identifie avec elle. Cette conscience, cette identification, est toujours relative au degré de clarté de chaque impression. Si l'ame ne démêle

point une sensation, elle n'a point la conscience de cette sensation, ni conséquemment le plaisir attaché à cette sensation.

M. Où placez - vous donc la première origine des plaisirs relatifs?

D. Il faut la chercher dans le degré de clarté ou d'impression des plaisirs absolus. Quand l'ame distingue toutes ses sensations, elle jouit de toutes, son moi se les approprie toutes. Elle goûte le plaisir absolu que chacune renferme; & elle jouit, en même tems, de la somme de plaisirs relatifs qui résulte de l'impression réunie des plaisirs absolus.

M. Et où existe le principe des plaisirs absolus?

D. Dans différens ordres de fibres sensibles, qui ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs relatifs. Toutes sortes de combinaisons de tons, toutes sortes de combinaisons de couleurs, ne produisent pas l'harmonie en Musique & en Peinture. Nous apprenons de l'expérience qu'il n'y a que certaines combinaisons de tons, certaines combinaisons de couleurs, qui flatent agréablement nos oreilles & nos yeux: & c'est sur l'expérience qu'on a fondé la théorie de ces arts, qui ont tant de pouvoir sur nous.

M. Entrez dans de plus grands détails sur ces instructives leçons.

D. L'ex-

D. L'expérience nous apprend les faits, & les faits sont la Nature. L'expérience nous apprend donc que, telle est la nature de l'économie de notre cerveau, que toutes sortes d'ébranlemens ne sont pas propres à y faire naître l'harmonie. Nous ne découvrons pas à l'œil les fibres qui transmettent à l'ame cette harmonie. Nous ne voyons pas quels ordres de fibres il faut mouvoir, comment & selon quelle combinaison il faut les mouvoir pour produire telle ou telle consonance musicale ou pittoresque. Mais nous savons que les tons & les couleurs n'agissent pas immédiatement sur notre ame. Nous savons qu'elle n'en reçoit les impressions que par le ministère des nerfs. Nous savons de plus que chaque ton, chaque couleur, tiennent à des fibres qui leur sont appropriées. Nous représentons les tons par des caractères, ou par des notes, nous les combinons diversement. Nous formons des traits différemment colorés: nous leur donnons différentes proportions: nous les distribuons sous certains rapports. L'emploi que nous faisons des tons, & des couleurs dans la formation de l'harmonie, nous représente l'ordre dans lequel les fibres sensibles se meuvent pour exécuter cette harmonie, & la transmettre à l'ame. Car les vibrations des différentes cordes de l'instrument, & le jeu de la lumière différemment modifiée & réfléchie par le tableau, nous expriment ce
qui

qui se passe dans notre cerveau, lorsqu'il est ébranlé par l'un ou l'autre. Il est, à sa manière, cet instrument & ce tableau. L'harmonie consiste donc en général dans une certaine suite, dans une certaine combinaison de mouvemens de différens ordres de fibres sensibles. Il y a donc un rapport primitif entre les différens ordres de fibres sensibles, en vertu duquel, suivant qu'elles sont ébranlées, elles produisent telle ou telle consonance, tel ou tel plaisir relatif?

M. Ces explications peuvent-elles être poussées plus loin.

D. Non. Nous ne pouvons pas plus dire pourquoi une certaine suite, ou une certaine combinaison de mouvemens des fibres sensibles, produisent l'harmonie, que nous pouvons dire pourquoi l'ébranlement d'un certain ordre de fibres produit une certaine sensation. Cela tient à la nature des plaisirs absolus, que nous ne pouvons connoître.

M. La variété que l'ame découvre dans les parties d'un tout, & la diversité de mouvemens qui résulte dans le cerveau de la diversité d'action de ces parties, ne suffisent donc pas à procurer à l'ame le plaisir de l'harmonie.

D. Il faut encore que toutes ces parties concourent ensemble à un même but. C'est au jugement que l'ame porte du rapport d'action de ces parties, à ce but qui tient le plaisir attaché à l'agréa-

l'agréable relatif, au Beau. Lorsque différentes parties conspirent au même but, elles concourent à produire un même effet. Cet effet est un, parce qu'il est la somme ou le résultat de toutes les forces particulières qui concourent à le produire. Il est le produit de l'action combinée de toutes les parties. La perception de cet effet est toujours accompagnée de plaisir, & ce plaisir constitue l'utilité de l'effet. Plus ce plaisir est vif, plus il renferme de sensations agréables, plus il contribue au bien-être, ou à la perfection de l'intelligence qui en jouit, & plus il y a d'utilité dans le but, ou dans l'effet.

M. Les choses étant ainsi, d'où est-ce que l'esprit déduit la notion générale du Beau?

D. De la variété des rapports, de l'unité d'action, & de l'utilité du but. Plus il y a de parties qui conspirent au même but, plus il y a de rapports apperçus. Plus il y a de rapports apperçus, plus l'activité de l'ame se déploie. Sa sensibilité est affectée, à la fois, par un plus grand nombre de plaisirs absolus. L'attention se porte successivement & avec rapidité sur tous ces plaisirs: les rapports qui les lient tous, les dirigeant tous au même but, la variété des rapports ne la fatigue pas, parce qu'elle les contemple dans l'effet qu'ils produisent, & que cet effet est un. L'ame jouit ainsi des plaisirs absolus attachés à l'action de chaque partie, & des plaisirs de comparaison qui résultent des rapports

rappports primitifs par lesquels ces plaisirs absolus sont liés.

M. Pourquoi des objets très variés, mais dans lesquels l'ame ne découvre aucun but, lui déplaisent-ils?

D. C'est que les différens ordres de fibres qui sont mûs, ne le sont pas dans les rappports qui constituent les plaisirs relatifs. Il y a alors un très grand nombre de fibres mues, sur lesquelles l'ame réagit. Mais l'activité de l'ame est une force limitée; un trop grand exercice la fatigue: elle se fatigue, lorsqu'elle se porte à la fois sur un trop grand nombre d'objets, dont les différentes impressions ne se réunissent pas en un point commun. Chaque objet agit alors à part: l'ame n'éprouve que l'effet de la multiplicité variée. Quand, au contraire, toutes les impressions se réunissent en un point, ce point devient, en quelque sorte, un seul objet qui rassemble en lui toutes ces forces dispersées; l'attention se fixe à ce point, d'où elle découvre, comme d'un centre, tous les rayons qui vont y aboutir.

M. Voilà donc l'effet que produit, en général, l'art des distributions.

D. Il présente à l'ame, sous un petit nombre de points de vue, une multitude d'objets divers, dont le nombre & la variété l'accablent, ou la fatiguent, s'ils agissent sur le cerveau, épars, ou confondus. En distribuant

buant les mouvements sous certains rapports, cet art met entr'eux une harmonie qui facilite l'exercice de l'attention. Il compose de cette multitude d'objets divers, des masses plus ou moins grandes. Il applique l'attention à ces masses : il empêche ainsi qu'elle ne soit trop partagée : il lui procure des comparaisons faciles.

M. Dans quels cas cette opération est-elle altérée ?

D. Si les rapports sont compliqués ; si leur action est embarrassée ; si le but auquel ils tendent ne se démêle qu'avec peine ; si leur action se partage entre plusieurs buts particuliers, qui ne coïncident pas dans un but général ; cette variété déplaira encore à l'ame. C'est que la pluralité & la divergence des buts partage trop l'attention ; c'est que la complication des rapports la tend trop. Si, au contraire, les rapports ne sont pas assez variés ; si les mêmes parties sont trop répétées dans le même tout ; il en naîtra une uniformité qui ne déplaira pas moins à l'ame qu'une variété excessive. C'est que la faculté de comparer n'aura pas assez d'exercice : la somme des plaisirs relatifs fera trop petite ; car cette somme est toujours en raison de la diversité des plaisirs absolus, & des rapports qu'ils ont entr'eux.

M. Quel est le sens propre que vous attachez ici au mot de *déplaire* ?

D. Je

D. Je l'emploie relativement à ce que l'ame connoît. Un être qui n'a jamais goûté le plaisir attaché à l'unité variée, n'est point choqué de l'uniformité. Il ne peut désirer de jouir d'un plaisir dont il n'a pas l'idée. Un être qui a des idées de l'agréable, du beau, juge sur ces idées des objets qui s'offrent à lui.

M. Pourquoi l'importance de la fin & la simplicité des moyens sont-elles une grande beauté?

D. La fin est l'effet: les moyens sont les rapports. Les rapports sont des forces douées d'une certaine activité. La convergence ou la réunion des forces produit l'effet. L'importance de l'effet est dans le nombre, la variété, la qualité & l'intensité des plaisirs ou des biens qu'il renferme. La simplicité des moyens est dans le nombre & l'espece des forces conspirantes. Plus le nombre des forces est petit, moins leur action est composée, & plus il y a de simplicité dans les moyens. Plus il y a de simplicité dans les moyens, plus l'action s'exerce agréablement. Elle agit à la fois sur un plus petit nombre de fibres. Ces fibres correspondent à un grand nombre d'autres, qu'elles mettent en action. Les moyens correspondent à la fin. Les moyens ont leurs fibres: la fin a les siennes. L'action de toutes ces fibres est donc harmonique.

M. Pou-

M. Pouvez-vous étendre plus loin un développement qui me paroît également neuf & intéressant?

D. Il n'y a qu'à considérer plus attentivement encore les moyens. Ils ont des rapports déterminés avec la fin. Ils en ont aussi entr'eux. Il en est encore entre toutes les parties de la fin. Tous ces rapports en supposent évidemment entre les différens ordres de fibres, représentatrices des moyens, de la fin & de toutes les parties de la fin. La fin est un effet qui a son principe. Le principe lie ensemble toutes les parties de l'effet. Les moyens sont aussi liés ensemble par les qualités en vertu desquelles ils tendent au même but. Aux fibres représentatrices des parties de la fin, tiennent différens plaisirs absolus qui ont entr'eux des rapports d'où naissent différens plaisirs relatifs. Plus ces plaisirs sont propres à exercer utilement toutes les facultés de l'ame, plus ils sont nombreux, & plus y a d'importance & de variété dans la fin. Si donc le moyen est très simple, il y aura beaucoup de variété & de variété intéressante dans l'unité. La convergence de toutes les parties de la fin dans le moyen, donnera à l'ame la faculté d'en saisir tous les rapports. Les mouvemens harmoniques des différens ordres de fibres, viendront frapper sur un point commun auquel l'attention se fixera.

M. Où est-ce que ce caractère de beauté éclate surtout?

D. Dans les ouvrages de la Nature. *La magnificence y brille dans le dessein, & l'épargne dans l'exécution*, comme l'a si bien dit M. de Fontenelle.

M. Revenons aux plaisirs pour leur appliquer cette théorie?

D. Somme totale: les plaisirs absolus isolés ne peuvent produire des plaisirs relatifs. Les plaisirs absolus qui se confondent, ne le peuvent pas non plus. Chaque plaisir absolu a son caractère propre, son essence. Ce caractère se combine avec celui de différens plaisirs absolus, & cette combinaison fait le fondement de l'harmonie. Plus il y a de plaisirs absolus qui concourent à produire une harmonie, plus cette harmonie exerce agréablement nos facultés. Plus une harmonie est propre à perfectionner nos facultés, plus elle renferme de beauté. La perfection de nos facultés dépend en dernier ressort de l'ordre dans lequel les différentes fibres de chaque sens sont mises en jeu. Plus une harmonie met de fibres en jeu, plus elle en lie étroitement tous les mouvemens, plus elle perfectionne l'exercice de nos facultés, dans un ou plusieurs genres. Les fibres des sens vont aboutir au cerveau. Elles lui communiquent donc les impressions harmoniques qu'elles ont reçues. Il les conserve par l'énergie,

gie de sa mécanique, & devient à son tour le principe des déterminations de l'ame.

M. Les choses se passent-elles de même dans tous les cerveaux?

D. Leurs fibres ne sont pas identiques, je veux dire, que tous les cerveaux ne se ressemblent pas. Les causes qui concourent dans la génération suffiroient pour les varier. Tous les cerveaux n'ont donc pas une égale disposition à exécuter toutes sortes d'harmonies. Le plus ou le moins d'aptitude d'un cerveau à exécuter telle ou telle harmonie, dépend du plus ou du moins d'aptitude de ses fibres à se prêter à tel ou tel mouvement. Le plus ou le moins d'aptitude des fibres à se prêter à tel ou tel mouvement, dépend de la nature, des proportions & de l'arrangement de leurs élémens. Le plus ou le moins d'aptitude d'un cerveau à exécuter telle ou telle harmonie, détermine le degré de plaisir que cette harmonie fait éprouver à l'ame. Le degré de plaisir que l'ame goûte dans telle ou telle harmonie, détermine le degré de son penchant pour cette harmonie & pour toutes les harmonies analogues. Le plaisir détermine l'activité.

M. Vos principes sur les plaisirs relatifs ne seroient-ils pas applicables aux méthodes d'instruction, & propres à faire juger du degré de beauté des productions de l'art & de celles du génie & de l'esprit?

D. Je ne saurois entrer ici dans des détails qui seroient fort compliqués: je vais me borner à un échantillon qui pourra mettre sur la voye. Le développement de l'ame est la suite de ses modifications variées; & ces modifications sont l'effet nécessaire du jeu des organes, & des circonstances qui le déterminent. Le nombre, la variété, l'espece des modifications déterminent le degré de la perfection de l'ame. Le langage, en multipliant les mouvemens & les combinaisons des mouvemens, en les assujettissant à un certain ordre, est ce qui perfectionne le plus l'activité de l'ame. Le grand art de la culture de l'esprit consiste donc à varier, le plus qu'il est possible, les mouvemens de l'organe intellectuel, & à établir entre ces mouvemens une gradation telle qu'ils se reproduisent mutuellement. Si nous savons tant de choses imparfaitement, si nous avons tant d'idées confuses, ce n'est pas toujours que les objets de ces idées ne soient pas assez à la portée de notre esprit; c'est pour l'ordinaire parce que ces objets ne nous ont pas été présentés dans un ordre convenable. On a excité presque tout d'un coup dans notre cerveau beaucoup de mouvemens très variés: on a remué bien des fibres; & de tout cela il n'a résulté que des liaisons imparfaites; les rapports n'ont été que peu sentis, quelquefois point du tout. Il ne falloit pas remuer tant de fibres à la fois; l'acti-

l'activité de l'ame en a été trop partagée. Il falloit exciter d'abord des mouvemens très simples : l'ame en auroit mieux saisi l'effet des mouvemens composés par leur liaison naturelle avec ceux-là.

M. Nous avons vu que la variété, le beau, font naître la surprise, excitent fortement l'attention, & réveillent à la fois un grand nombre de sentimens. Mais d'où vient que l'harmonie la plus agréable qui nous affecteroit toujours, nous déplairoit à la longue, & nous deviendrait même insupportable ?

D. Satisfaire à cette question, c'est ébaucher les élémens de la théorie des plaisirs relatifs. Notre existence est successive. Elle est composée d'une suite de situations qui diffèrent plus ou moins les unes des autres. Nous comparons la situation antécédente à la situation subséquente. Le moment où cette comparaison nous affecte le plus, est celui où nous passons d'une de ces situations à l'autre. La raison en est, que la vivacité de nos sentimens est proportionnée à l'intensité des mouvemens qui les occasionnent. Or, quand ces deux situations ne nous affectent pas à la fois, le moment où nous passons de l'une à l'autre, est celui où la situation antécédente conserve le plus d'intensité. Il est par conséquent celui où la différence des deux situations nous affecte le plus. Si donc les deux situations sont agréables, elles renfer-

ment chacune des plaisirs absolus. Ces plaisirs ont entr'eux des rapports d'où naissent les plaisirs relatifs. Les plaisirs relatifs sont d'autant plus vifs que l'impression des plaisirs absolus est plus forte. Cette impression n'est jamais plus forte que dans l'instant du passage de l'une de ces situations à l'autre. Par une conséquence du même principe, si la situation subséquente est désagréable, elle ne le paroîtra jamais plus que dans l'instant du passage. Son opposition avec la situation antécédente fera alors aussi frappante qu'elle pourra l'être.

M. Qu'arrive-t-il à l'ame, lorsqu'elle demeure fixée longtems dans la même situation?

D. L'impression de la situation antécédente s'affoiblit de plus en plus. Bientôt l'ame n'est plus occupée que du sentiment de la situation présente: cette situation est très agréable: la sensibilité y est concentrée: l'ame lui donne toute son attention. Dès que l'impression de la situation antécédente ne se fait plus sentir à l'ame, la situation présente doit perdre de son agrément: car elle perd celui qui est attaché à la comparaison que l'ame fait de cette situation avec la situation antécédente moins agréable. Il est vrai que l'ame peut se rappeler la situation antécédente: mais l'impression qui se fait par le souvenir est ordinairement plus foible que celle que produit la présence de l'objet. D'ailleurs, la vivacité du plaisir attaché à la situation

tion

tion présente est très propre à rendre encore plus foible l'impression qu'excite le souvenir.

M. Comment l'ame seroit-elle affectée, si la situation présente n'avoit pas été prévue, & si à cette situation se trouve attaché le sentiment du beau?

D. Le moment de la surprise sera le moment le plus délicieux. C'est celui où l'activité se déploie avec le plus de célérité & de force. Mais ce moment est nécessairement très court, & tous ceux qui lui succèdent lui sont inférieurs en agrément. La situation actuelle ne fait donc plus éprouver à l'ame le même degré de plaisir qu'elle lui avoit d'abord fait éprouver. L'action continuée de l'objet & la réaction de l'ame produiront encore une nouvelle dégradation dans le plaisir, qui augmentera de plus en plus par la durée de l'ébranlement.

M. Il s'ensuit de là, ce me semble, que l'ame commencera à désirer de changer de situation.

D. Sans contredit. Son attention s'appliquera au souvenir des situations par lesquelles elle a passé, & à l'idée des nouvelles situations qu'elle conçoit qu'elle pourroit revêtir. Elle se les peindra vivement; elle en jouira par l'imagination. Mais le sentiment de la différence qui est entre cette sorte de jouissance & la jouissance réelle, augmentera la vivacité du désir. Le désir ne pourra acquérir plus d'activité, que

la situation actuelle n'en devienne plus désagréable. Elle deviendra à la longue insupportable, surtout si l'ame fait qu'il n'est plus en son pouvoir de changer de situation. L'impossibilité absolue de satisfaire à un désir vif, est un état très pénible. L'ame se lassera enfin de désirer, & elle tombera dans une sorte d'inaction. Elle comparera cet état d'inaction à celui qu'elle éprouvoit lorsqu'elle déployoit ses facultés dans toute leur étendue; & cette comparaison donnera naissance à ce sentiment, presque douloureux, que nous exprimons par le terme d'*ennui*.

M. Tout ceci nous ramene à notre statue: sa sensibilité est concentrée dans la sensation de l'odeur de l'œillet, qui est celle des deux sensations qui lui plaît le plus. Elle savoure, pour ainsi dire, cette sensation: elle lui donne toute son attention. Comment pourra-t-elle être déterminée à désirer de changer de situation?

D. Je ne saurois décider sur la manière. Je ne sçai si ce sera simplement par l'augmentation de mobilité que l'action trop longtemps continuée des corpuscules de l'œillet produira dans les fibres; ou si ce sera par la fatigue qu'un exercice trop longtemps soutenu fera éprouver à l'ame; ou enfin, si ce sera par le concours de ces deux causes: car la réaction de l'ame tend aussi à augmenter la mobilité des fibres. Quoi qu'il en soit, la statue désirera de changer de situation, & l'effet de ce desir sera le rappel de
la

la sensation de l'odeur de rose, & l'attention que l'ame donnera à cette sensation rappelée. Je n'ai donc qu'à prolonger la durée de la sensation qui plaît le plus à la statue, & je la lui rendrai enfin désagréable. On a vu tout ce qui doit s'ensuivre de l'état actuel de notre automate. J'évite les répétitions.

M. Continuez vos opérations sur la statue.

D. Pendant que son ame est dans cette forte d'inaction qui fait naître l'ennui, présentons-lui la rose. L'instant où cette fleur commence à affecter son odorat, est un instant de plaisir très vif. Elle passe d'une sensation qui lui déplaît à une sensation agréable. Elle compare ces deux situations: & cette comparaison augmente la somme du plaisir attachée à l'impression de la rose. Prolongeons autant la durée de cette impression que nous avons prolongé celle de l'œillet; il en résultera les mêmes effets. Les fibres qui ont été ébranlées par l'action de l'œillet, & par celle de l'ame, ont pû perdre de leur mobilité: le repos a pû les délasser assez pour leur faire reprendre en partie leur ton. Elles pourront donc encore faire éprouver à l'ame une sensation agréable lorsque l'œillet affectera de nouveau l'odorat. L'état où se trouveront alors les fibres appropriées à l'odeur de rose, contribuera à relever l'agrément de la sensation attachée à l'impression de l'œillet.

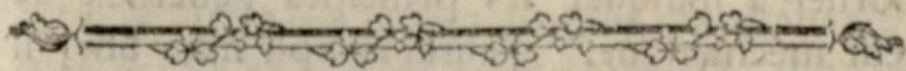
M. A quoi cette succession alternative, & plus ou moins rapide, des deux sensations peut-elle conduire l'ame?

D. A lui faire goûter une sorte de consonance, qui résulte des rapports primitifs qui lient les deux plaisirs absolus.

M. Expliquez-vous.

D. L'expérience nous a fait connoître les rapports qui sont entre les tons, & d'où dérive l'harmonie. L'art s'est exercé sur ces rapports, & la musique est devenue une science. L'art s'est aussi exercé sur les rapports qui lient les couleurs: il les a mêlées d'ombre, & il a produit l'harmonie pittoresque. Mais l'art n'a pas organisé notre cerveau. Il n'a fait que découvrir l'ordre dans lequel ses fibres demandent à être ébranlées pour faire goûter à l'ame le plaisir de l'harmonie. Si l'art eût travaillé sur l'odorat, sur le goût, sur le toucher, comme il a travaillé sur la vue & sur l'ouïe, il eût sans doute étendu & perfectionné la théorie des plaisirs relatifs. Pourquoi, par exemple, n'y auroit-il point entre les différens ordres des fibres de l'odorat des rapports analogues à ceux qui sont entre les différens ordres des fibres de l'oreille, ou entre les différens ordres des fibres de la vue? Pourquoi ne pourroit-on pas ébranler les fibres de l'odorat de maniere à faire éprouver à l'ame un nouveau genre d'harmonie? Je me crois donc fondé à supposer que la
succes-

succession alternative des deux sensations, dans des intervalles plus ou moins courts, peut faire goûter à l'ame de notre statue une sorte de consonance analogue à celle de deux tons. Cette consonance nous paroîtroit bien insipide, parce que nous connoissons des accords composés. Mais, pour un être dont toute la connoissance est bornée à deux sensations, une pareille consonance peut n'être point insipide.



ENTRETIEN XIV.

Sur les passions en général.

LE MAITRE.

Vous avez attribué à la statue un desir vif de changer de situation. Ce desir n'est-il pas une passion?

D. Assurément, car la *passion* n'est au fond qu'un desir dont l'activité est extrême.

M. Connoit-on bien les passions?

D. On a écrit de gros volumes sur elles; mais il paroît qu'on s'est plus attaché à en décrire les caracteres & les effets, qu'à remonter à leur mécanique. On a dit en général que les passions sont des mouvemens impétueux de l'ame; on les a comparées à des tempêtes, à des ouragans, &c. Ces métaphores ont un fondement
dans

dans la Nature: elles expriment des effets qui ont une cause physique. C'étoit ce fondement, cette cause qu'il falloit chercher.

M. Comment s'y prendre dans cette recherche?

D. En analysant la volonté, la liberté, le désir, la surprise, j'ai posé les premiers principes de la mécanique des passions. Je ne puis m'engager dans leur théorie: je dois me borner à indiquer les principes généraux de leur mécanique. J'aurai rempli mon but, si je développe ces principes au point de les rendre propres à être heureusement appliqués aux cas particuliers.

M. Commencez l'exécution de cette tâche.

D. La passion a toujours un objet: on ne désire point ce que l'on ne connoit point. La passion a donc son principe dans la volonté: elle est une volonté qui s'applique fortement à son objet. La passion est réellement un mouvement de l'ame: elle est un désir très vif, & ce désir est une modification de la force motrice de l'ame; il est cette force entant qu'elle s'applique dans un certain degré à certaines fibres.

M. A quoi sert la connoissance de ce degré?

D. A différencier le penchant de la passion. Le *penchant* est un premier degré de mouvement: la passion est le mouvement dans toute son intensité. Et comme la sensibilité se proportionne au degré de mouvement des fibres,

un mouvement dont l'intensité est extreme, attire à lui toute la sensibilité. Une passion violente fait taire toutes les affections qui ne sont pas elle.

M. Qu'y a-t-il à remarquer par rapport à l'objet de la passion?

D. Cet objet est plus ou moins composé: il affecte plus ou moins de sens: il tient à plus ou moins de fibres. Ces fibres sont plus ou moins mobiles: elles sont plus ou moins sensibles: elles sont le siege de sentimens plus ou moins vifs. Plus l'objet de la passion est composé, plus les fibres auxquelles il tient sont sensibles; plus il y a de sentimens & de sentimens vifs excités, & plus la passion est active. Il y a plus de forces en jeu, plus d'intensité dans les mouvemens, plus de quantité dans l'effet. Les fibres que l'objet de la passion met en jeu, peuvent être en si grand nombre, & si mobiles, que leur ébranlement intéresse toute la machine au point d'y causer du désordre.

M. Chaque passion a-t-elle son caractère?

D. Oui; & ce caractère est en raison de l'espèce des fibres ébranlées & du degré de leur ébranlement. L'amour saisit fortement son objet. Il réagit puissamment sur les fibres qui en ont éprouvé l'impression, & sur toutes les fibres qui ont avec celles-là quelque liaison directe ou indirecte. Ces fibres sont, dans l'institution de la Nature, celles qui ont le plus de sensibi-

sensibilité. L'imagination ne peint jamais avec plus de force que lorsque son pinceau est animé par l'amour. L'attention se fixe toute entière sur cette peinture. Tous les autres mouvemens sont suspendus. Par sa réaction elle augmente la vivacité, le feu des traits. Ce n'est plus une peinture : c'est l'objet lui-même. Il agit, il respire. La chaleur se répand dans les sens : les esprits y coulent avec rapidité. Le désir s'allume ; mais ce n'est qu'un désir : l'âme jouit ; mais ce n'est qu'en idée. Le plaisir qu'elle goûte lui fait juger de celui qu'elle pourroit goûter : elle s'arrête sur cette comparaison : son activité s'y déploie, & prête à l'objet de nouveaux charmes. Les fibres qui le représentent acquièrent plus de sensibilité ; elles sollicitent l'âme plus fortement & plus fréquemment. L'émotion augmente : le désordre croît : le désir brûle de tous ses feux : la passion est à son comble ; elle se soumet toutes les facultés. Rapprochez ces effets de l'amour, de l'importance de sa fin ; & vous justifierez la Nature.

M. Décrivez quelque passion moins impétueuse.

D. Telle est l'espérance. Plus réfléchie, elle peint avec des couleurs plus douces. Elle anime pourtant ses peintures, & prend tous les caractères de la passion, lorsque les biens qu'elle a pour objet sont de nature à émouvoir puissamment la sensibilité. En réagissant sur les fibres

fibres représentatrices de ces biens, l'ame s'en procure un avant-goût. Toutes les fibres du cerveau qui font à l'unisson des fibres ébranlées, correspondent à leurs mouvemens, & les augmentent. L'attention, en se portant en même tems sur les fondemens de l'espérance, prête par son action une nouvelle force aux motifs. L'espérance croit en raison de la vivacité de cette impression. Déjà l'ame n'espere plus; elle possède.

M. A quoi tiennent nos sentimens de différens genres?

D. A des fibres de différens genres. L'ébranlement des fibres par l'imagination reproduit les sentimens qui leur sont attachés. Le degré de l'ébranlement décide de la vivacité des sentimens: l'espece de la fibre de l'espece du sentiment.

M. Par où les objets nous plaisent ou nous déplaisent-ils?

D. Par le rapport ou l'opposition qu'ils ont avec notre bien-être. Un objet qui n'a fait sur nous que des impressions désagréables, nous déplaît en raison de l'espece & de l'intensité de ces impressions. Quand donc nous pensons à cet objet, notre ame ébranle les fibres qu'il a ébranlées: elle reproduit ainsi le sentiment désagréable de cet objet. Mais ce sentiment est lié à une multitude d'autres sentimens de même genre que l'objet a excités, & qui sont reproduits

produits avec ce sentiment par la liaison des fibres.

M. La vivacité de toutes ces impressions ne peut-elle pas être augmentée?

D. L'attention produit cet effet par son activité. L'ame se retrouve, en quelque sorte, dans l'état où l'objet l'avoit mise par sa présence. Elle ne se borne pas même à reproduire ce qu'il a produit. La réflexion lui fait imaginer de nouvelles situations plus désagréables encore, qu'elle conçoit que l'objet pourroit lui faire éprouver. Il lui devient donc odieux: il répugne à la volonté. Telle est, en général, la mécanique de la haine.

M. Développez celle des passions qui nous allarment & nous font redouter certains objets.

D. Des maux que l'ame a éprouvés, lui donnent l'idée d'un mal possible. Il devient probable, si l'ame connoît des causes qui peuvent le rendre actuel. Il devient prochain si ces causes lui paroissent sur le point d'agir. L'idée d'un mal probable donne à l'ame l'idée du danger. Elle mesure la grandeur du danger par la grandeur du mal. Si l'ame se trouve exposée à un danger éminent, surtout s'il est subit, son attention se portera avec impétuosité sur le mal dont elle est menacée, & sur les causes qui lui paroissent prêtes à le lui faire éprouver. Il lui semblera l'éprouver déjà. La promptitude & la force avec lesquelles l'activité se déploiera
sur

sur les fibres représentatrices de ces choses, rendront plus effrayante la peinture que l'imagination en offrira à l'ame. La liaison des fibres ébranlées avec certains *plexus*, ou certains nœuds des nerfs, y excitera une forte de commotion qui se communiquera à toute la machine. Les esprits reflueront de toutes parts vers les parties qui seront le plus en mouvement. Des muscles en seront appauvris: la circulation en sera troublée. De là la crainte, la frayeur & leurs divers effets.

M. Avez - vous d'autres exemples à produire?

D. Je me borne à ceux qui viennent d'être indiqués: ils suffiront pour faire saisir mes principes sur la mécanique des passions. Mais j'ajouterai quelques mots sur ces *plexus*, ou nœuds des nerfs, auxquels je viens de toucher en passant. Il y a de ces *plexus* dans différentes régions des corps. Et comme il y a plus de sentiment là où il y a plus de nerfs rassemblés, le sentiment est très vif dans ces *plexus*. Leur communication avec le cerveau établit entr'eux & lui une réciprocité d'action. Différens nerfs se rencontrent dans un point commun. Ils y forment un nœud. Les Anatomistes nomment ce nœud un *ganglion*. Le sentiment est aussi très vif dans ces *ganglions*. Ils sont des especes de petits cerveaux. Il n'est personne qui n'ait éprouvé dans de grands mou-
P
vemens

vemens de l'ame une forte de pression, ou de commotion, dans la région de l'estomac. Les ganglions qui occupent cette région, sont le siege de ce sentiment. Leur jeu répond à celui de la passion. Ils sont liés avec le cerveau, qui en est alors le moteur, & qu'ils meuvent à leur tour.

M. Quels sont donc les êtres susceptibles de passions?

D. Tous ceux qui peuvent avoir des desirs vifs. Ainsi les enfans & les animaux ont des passions. Mais ces passions sont purement physiques, parce qu'elles ont pour principes des idées purement sensibles. La volonté est subordonnée à la sensibilité; l'activité l'est à la volonté. Chez les enfans & chez les animaux, la sphere des passions est celle des sensations; la sphere des sensations, celle des passions.

M. Quelle différence y a-t-il à cet égard dans un être qui réfléchit?

D. La sphere des passions a plus d'étendue; leurs effets sont plus diversifiés. Les passions n'y sont pas simplement excitées par des sensations; elles le sont encore par des notions. Une sensation réveille une multitude de notions. Toutes ces forces se déploient presque en même tems: l'ame éprouve à la fois une foule de sentimens, qu'elle ne démêle point, mais qui concourent à rendre ses mouvemens plus prompts, plus impétueux. La réflexion multiplie

tiplie, presque à l'infini, les mouvemens du cerveau & leurs combinaisons. De là de nouvelles classes de passions, & de nouveaux degrés de passions physiques.

M. Comment chasse-t-on une passion?

D. Par une autre passion. Lorsqu'un grand mouvement affecte la sensibilité, il faut un autre mouvement aussi grand pour y causer du partage. Si le nouveau mouvement l'emporte en intensité sur le premier, la nouvelle passion devient la passion dominante. Mais on comprend que cela ne peut avoir lieu, qu'autant que les deux passions n'ayent pas des côtés communs. Si elles en avoient, ce nouveau mouvement, loin d'affoiblir l'impression du premier, pourroit l'entretenir, & même l'augmenter. Les fibres qui seroient le siege de ces passions, auroient entr'elles des rapports en vertu desquels elles s'ébranleroient réciproquement.

M. Comment la passion s'affoiblit-elle?

D. Par la jouissance. La jouissance est le terme du désir. L'ame ne conçoit, n'imagine rien au delà de ce que la jouissance lui fait éprouver. L'activité du désir est en raison des plaisirs que l'ame se représente, & de la vivacité avec laquelle elle se les représente. Tant qu'elle n'a pas joui, elle voit au delà de ce qu'elle éprouve; & cela même est ce qui excite le désir.

M. Si la passion ne s'affoiblit pas, que devient-elle?

D. Elle s'use. Les fibres, trop longtems & trop fortement ébranlées, perdent enfin l'aptitude à transmettre à l'ame le plaisir, dans le degré qu'excite l'activité. Il faut un tems aux fibres pour leur faire recouvrer cette aptitude; & ce tems est proportionné au degré de leur altération.

M. Quelle est la source commune des passions?

D. Elles ne sont toutes que des modifications de l'amour propre. Tout être qui sent, veut sentir agréablement. Cette volonté générale constitue l'amour propre, ou l'amour que tout être sentant a pour lui-même.

M. L'amour propre differe-t-il de l'amour du bonheur & de celui de la perfection?

D. Il n'en differe point. Si l'être sentant veut essentiellement le plaisir, qui est un état passager, l'être pensant veut essentiellement le bonheur qui est un état permanent. De même, tout être pensant qui a des idées de la perfection, veut l'espece de perfection où il met son bonheur.

M. D'où naît la bienveillance?

D. Si un être pensant met sa perfection à faire du bien à ses semblables, l'amour-propre & la bienveillance coïncideront dans cet être. La bienveillance est donc cet amour propre élevé qui se plaît à faire des heureux. S'il est si élevé qu'il porte l'homme à se sacrifier pour ses
fem-

semblables, ce sera encore pour lui-même qu'il se sacrifiera.

M. Qu'est-ce que la compassion?

D. Ce n'est pas la bienveillance, mais elle peut y conduire. La bienveillance est réfléchie; la compassion est physique: elle a son principe dans le jeu de la machine. Elle consiste dans cette impression douloureuse que nous éprouvons à la vue des maux d'autrui. Nous nous rappelons ce que nous avons nous-mêmes souffert. Ce souvenir est un sentiment pénible. La vivacité de ce sentiment fait la vivacité de la compassion. Elle nous excite à soulager les autres, pour nous soulager nous-mêmes.

M. Cela confirme que les passions sont l'amour propre, appliqué, dans un certain degré, à tel ou tel objet.

D. En effet l'amour propre est l'unique moteur des êtres sentans & des êtres intelligens. La sensibilité l'excite; l'entendement l'éclaire; le tempérament & les circonstances le modifient; les loix le dirigent; l'éducation le perfectionne, l'annoblit.

M. Notre statue a-t-elle un amour propre?

D. En doutez-vous? Le plaisir meut son ame, comme il meut tous les êtres sentans. Elle veut la sensation qui lui plaît le plus: elle aime cette sensation, & cette sensation est elle-même.

M. Mais quelle est l'étendue de cet amour propre?

D. Il est resserré dans les bornes étroites de deux sensations, & des divers degrés de ces sensations. La volonté ne peut choisir que l'une ou l'autre de ces sensations, & tel ou tel degré de chacune.

M. A laquelle de ces sensations la statue donne-t-elle son attention?

D. A celle qui lui plaît le plus. Par la force motrice dont son ame est douée, elle augmente la vivacité de cette situation, en réagissant sur les fibres qui en sont le siege. Elle goûte ainsi la plénitude du plaisir attaché à ce mouvement. Dans cette situation la statue n'a point de désir; elle jouit. Son attention se borne à rendre cette jouissance plus agréable, à la savourer.

M. Et quand la sensation cesse de lui plaire?

D. Alors la statue cesse aussi de lui donner son attention. Elle est donc moins à cette sensation. L'impression qu'elle fait sur l'ame en devient moins vive. Le mouvement des fibres appropriées à l'autre sensation peut commencer à se faire sentir à l'ame. Ces fibres sont liées à celles sur lesquelles l'objet agit; elles en sont ébranlées. Mais, tandis que l'ame étoit toute entière à la sensation dominante, le souvenir de l'autre sensation, incomparablement plus foible, ou plutôt moins actif, ne pouvoit l'affecter sensiblement.

M. Vous

M. Vous avez dit ci-dessus, que lorsque la statue désire de changer de situation, l'effet de ce désir est le rappel de l'autre sensation, & l'attention que l'ame donne à cette sensation rappelée. Entendez-vous par là que l'ame rappelle ses idées; & tenez-vous la chose pour certaine?

D. C'est l'opinion commune; mais cette opinion est-elle vraie? L'objet est important: il mérite que je l'approfondisse. La production de nos idées, de quelque genre qu'elles soyent, tire son origine des mouvemens imprimés par les objets aux fibres qui sont appropriées à ces idées. Une idée reproduite, ou rappelée, ne diffère point, pour l'essentiel, de cette même idée excitée par l'objet. La reproduction de l'idée suppose donc la reproduction du mouvement dans les fibres appropriées à cette idée. Si donc l'ame rappelle ses idées, c'est en vertu de cette force motrice dont j'ai supposé qu'elle étoit douée. En se déployant sur les fibres qui ont été mues par les objets, son activité y excite des mouvemens semblables à ceux que les objets y excitoient par leur présence.

M. Mais cette activité de l'ame n'est-elle pas, en soi, un simple pouvoir d'agir, que la volonté réduit en acte?

D. Je crois l'avoir prouvé. Pour que la volonté détermine l'exercice de l'activité, ou de la liberté, il faut qu'elle ait un objet, un

motif qui la détermine elle-même. Ce motif ne peut être qu'une idée sensible, ou réfléchie, présente à la sensibilité, ou à l'entendement. Je suppose à présent que, tandis que l'ame de notre statue est affectée de l'odeur d'œillet, la sensation de l'odeur de rose ait totalement disparu. Je demande comment l'on conçoit que l'ame pourra rappeler cette sensation?

M. Elle ne sauroit opérer ce rappel, qu'en ébranlant par sa force motrice les fibres appropriées à l'odeur de rose.

D. Mais cet exercice de la force motrice est un effet qui a sa cause dans la volonté. Comment l'ame pourra-t-elle vouloir une chose dont elle n'a pas l'idée? Une idée qui a disparu ne peut être un motif pour la volonté. Une idée présente ne peut être non plus un motif pour en rappeler une autre. Chaque idée a son caractère propre: elle est ce qu'elle est. Quand donc l'ame est affectée d'une seule idée, elle ne peut voir dans cette idée que ce qui y est. Mais l'ame peut avoir plusieurs idées présentes à la fois, & donner son attention à celles qui lui plaisent le plus.

M. Mais ne pourroit-on pas dire qu'à l'occasion d'une idée dont l'ame est affectée, elle meut au hazard différens ordres de fibres; ou qu'en ne voulant mouvoir qu'un paquet de fibres, sa force motrice s'applique à plusieurs?

D. Cela

D. Cela ne s'accorderoit, ni avec les principes de cette matiere, ni avec l'expérience. Je dis d'abord, avec les principes de cette matiere: la force motrice étant de la nature indéterminée, toutes les déterminations doivent avoir une cause extérieure à cette force. Cette cause est la volonté. La volonté reçoit à son tour les déterminations de la sensibilité: celle-ci reçoit les siennes de l'action des sens; les sens reçoivent les leurs de l'action des objets. Puis donc que la force motrice, ou ce qui est la même chose, la liberté est subordonnée à la volonté, il faut chercher dans la volonté la raison de chaque acte de la liberté.

M. Comment procédez-vous dans cette recherche?

D. Quand l'ame ne veut mouvoir que le faisceau de fibres, A, & que l'on suppose qu'elle meut en même tems B, C, D, ce sont trois effets dont il faut assigner une raison. Cette raison ne peut être dans la volonté, puisqu'elle n'a pour objet que l'idée attachée au faisceau A. Elle ne peut être dans la liberté, puisque la liberté est de soi indéterminée. Elle ne peut donc être que dans la liaison physique qu'ont entr'eux les faisceaux A, B, C, D, comme je le montrerai bientôt.

M. Montrez à présent en quoi la supposition dont il s'agit, seroit contraire à l'expérience.

D. Nous ne savons point comment l'ame meut, au gré de sa volonté, tel ou tel faisceau de fibres; mais nous savons certainement que tel ou tel faisceau de fibres est mû au gré de la volonté. La main n'est pas mue, lorsque l'ame veut mouvoir le pied. Si l'on admet donc que l'ame déploie son activité sur les fibres des sens, ne faudra-t-il pas aussi admettre qu'il y a, entre les mouvemens de ces fibres & la volonté, le même accord qu'il y a entre les mouvemens des membres & cette même volonté? Si lorsque l'ame veut donner son attention à une idée, la force motrice n'obéissoit pas à la volonté, comment l'ame goûteroit-elle le plaisir attaché à la contemplation des idées?

M. Cependant c'est un fait, qu'à l'occasion d'une idée nous nous en rappelons plusieurs. Tous les jours il arrive que nous cherchons dans notre mémoire une idée que nous savons y être, & que nous parvenons enfin à rappeler. Cela ne prouve-t-il pas que l'ame a le pouvoir de rappeler les idées.

D. Il se présente ici deux cas à examiner; celui où une idée nous en rappelle plusieurs, & celui où, à l'occasion d'une idée, nous en cherchons une autre.

M. Examinons les séparément, & voyons d'abord ce qui concerne le premier.

D. Il a déjà été remarqué que le cerveau se modele en quelque sorte sur les objets. Leur
action

l'ame
ifceau
t que
de la
e l'a-
done
s des
n'il y
a vo-
nou-
nté?
on à
à la
plai-
fion
urs.
ons
ons
del-
le
er;
&
er-
ns
se
ur
on

action imprime à ses fibres des déterminations qu'elles conservent. Lorsque différens mouvemens ont été excités ensemble, ou successivement, si l'un de ces mouvemens est reproduit, les autres le feront en même tems, ou successivement. L'ame acquiesce à ces reproductions, parce qu'elles rendent fidèlement ce qu'elle a éprouvé: cet acquiescement de la volonté persuade à l'ame qu'elles sont son ouvrage. Ainsi, lorsque l'ame est acheminée à penser à une perspective agréable dont elle a joui bien des fois, tous les objets qui composent cette perspective, se représentent dans l'instant à l'imagination. Souvent il suffit pour opérer cette représentation, que l'image d'un seul de ces objets soit retracée: l'image de tous les autres objets se retrace au même instant. Ils s'offriront à l'ame dans le même ordre, avec les mêmes formes, les mêmes proportions, les mêmes couleurs, &c. que dans la Nature. La célérité prodigieuse avec laquelle ce tableau sera exécuté, sa fidélité, le plaisir attaché à sa contemplation, son rapport avec l'idée qui l'aura précédé, pourront tromper l'ame, & lui persuader qu'elle a rappelé ces images par un acte de sa volonté. Parce qu'elle est comme elle veut-être, elle croit qu'elle a voulu être comme elle est.

M. Il semble pourtant qu'une chose pourroit la désabuser; c'est qu'elle n'est pas toujours

maî-

maîtresse de reproduire précisément l'idée à laquelle elle est acheminée à penser. D'autres idées se reproduisent avec celles-là, & troublent même l'attention.

D. Cela prouve bien en effet que la reproduction de ces idées n'est pas due à la volonté, mais qu'elle vient du jeu de la machine, ou de la liaison physique que toutes ces idées ont entr'elles. La peine que nous avons, en méditant, à écarter certaines idées, démontre aussi qu'elles ne sont pas de la création de notre volonté. Ces idées sont reproduites par celles qui nous occupent. Combien d'idées désagréables qui reviennent malgré nous! Combien de fois ne nous arrive-t-il pas machinalement de prononcer un mot pour un autre!

M. Si quelqu'un, pour se prouver à lui-même qu'il a le pouvoir de rappeler quelles idées il veut, & cela sans aucun rapport apparent qui les lie, alléguoit ces tirades de mots extraordinaires, & d'idées désassorties, dont on fait des jeux d'esprit, & quelquefois des chansons, sous le nom d'*Amphigouris*, le rappel des idées attachées à ces mots seroit-il une preuve de la vérité de son opinion?

D. Non: cela ne prouve autre chose sinon que, dans cette situation de l'esprit, le cerveau est monté pour reproduire des idées bizarres, & que les idées dont on vient de parler, sont au nombre de ces idées bizarres. La coutume
les

les a liées ensemble, par leur bizarrerie même. Les fibres auxquelles elles tiennent, sont dans l'habitude de s'ébranler réciproquement. Elles sont ébranlées elles-mêmes par l'idée qui occupe l'esprit. Ainsi, ces idées qui ne paroissent avoir entr'elles aucun rapport, sont enchaînées les unes aux autres par des nœuds physiques. L'esprit est occupé de l'idée de rappeler des idées bizarres, sans suite, sans liaison; cette idée en réveille de telles; la volonté est satisfaite, & s'approprie le rappel de ces idées:

M. Qu'est-ce qui se passe dans un cerveau qui a un grand nombre d'idées?

D. Les mouvemens y sont presque perpétuels. Une de ses fibres vient-elle à être ébranlée? Beaucoup d'autres correspondent aussitôt à ce mouvement. Une idée dominante en réveille un grand nombre d'autres, dont quelques unes deviennent dominantes à leur tour. Par cette mécanique l'ame n'est presque jamais sans quelque idée qui l'affecte. Elle a la conscience de tous les mouvemens qui s'opèrent dans l'organe du sentiment & de la pensée. Elle est en quelque sorte la spectatrice, mais une spectatrice qui n'est jamais indifférente au spectacle.

M. Donnez quelque exemple qui mette la chose dans un plus grand jour.

D. Par l'effet d'un mouvement excité dans mon cerveau, l'idée de GENEVE s'offre à mon esprit. Aussitôt ses tours, ses édifices; sa
riche

riche situation, son beau lac; ce fleuve majestueux qui la traverse; ses campagnes riantes où l'Art embellit la Nature; la sagesse de ses institutions; la pureté de sa Religion; les mœurs douces de ses habitans, l'esprit philosophique de plusieurs; les précieux avantages dont jouissent ses citoyens; l'éducation que j'y ai reçue; les parens & les amis vertueux & éclairés que j'y possède; aussitôt, dis-je, toutes ces idées & mille autres se retracent dans mon cerveau, les unes à la fois, les autres successivement. Mon esprit & mon cœur contemplent ce Tableau: ils s'arrêtent avec complaisance sur la liberté placée au centre. Liberté! qu'il est doux de te nommer, quand on te possède! J'éprouve un saisissement qui excite au dedans de moi l'amour de cette patrie pour laquelle je voudrois mourir. (*) Toutes ces idées, tous ces sentimens, tiennent à différens faisceaux de fibres, dont les mouvemens ont été enchainés les uns aux autres par les circonstances & par l'éducation. Ces faisceaux vont rayonner à un point commun; & ce point est le faisceau des fibres auxquelles est attaché le mot de *Geneve*. Ma volonté approuve les effets de ce jeu, parce qu'il la replace dans la situation qui

(*) Le fond de cette gracieuse peinture s'est bien rembruni depuis: le tableau de 1768 ne ressembloit gueres à celui de 1760. Quelques rayons ont percé. Puissent toutes ces ombres fâcheuses disparaître bientôt & pleinement!

qui lui plaît le plus. Comment ne se l'approprieroit-elle point? Elle voit ce qu'elle aime: son cerveau la sert, comme elle se serviroit elle-même.

M. Les choses se passent-elles ainsi dans la méditation, dans la composition, dans le discours?

D. On n'en sauroit douter. Les mouvemens se reproduisent les uns les autres, dans le rapport à l'analogie des choses, & à l'ordre dans lequel elles ont agi sur le cerveau. Si, par exemple, je médite sur l'ame, les fibres auxquelles tiennent les mots représentatifs de ses facultés, se mettront les premières en mouvement. Le mouvement partira du faisceau auquel est attaché le mot *ame*; il se communiquera d'abord au faisceau auquel répond le mot *entendement*, parce que cette faculté est celle que j'ai toujours considérée la première; il passera au faisceau *volonté*; mais je laisse à ceux qui voudront s'en donner la peine, ou plutôt en prendre le plaisir, à étendre ceci & à faire l'application de ces principes à d'autres cas. Je les prie seulement de se souvenir que l'ordre des mouvemens doit varier dans différens cerveaux, & même dans chaque cerveau particulier, suivant les causes qui déterminent l'exercice de son activité.

M. Passons au second cas que vous vous êtes proposé d'examiner, celui où, à l'occasion

caſion d'une idée, nous en cherchons une autre.

D. C'eſt le cas où la volonté paroît le plus devoir ſe déployer. Occupé d'une idée, je cherche un mot; j'en tiens la première lettre: j'en rappelle la dernière ſyllabe: enfin, je rappelle tout le mot. Néanmoins je ne vois pas comment l'on pourroit rendre raiſon du rappel de ce mot, dans l'opinion commune qu'il eſt dû à la volonté. J'admets que mon ame donne ſon attention à l'idée qui l'occupe. J'admets encore qu'elle la donne à la première lettre du mot. Mais j'avoue que je ne comprends point comment la volonté agiroit ſur la dernière ſyllabe, & ſur le reſte du mot dont elle n'a pas encore l'idée.

M. Comment parvient-on donc à rappeler ce mot?

D. Voici mes principes ſur cette ſorte de rappel. Le mot eſt un compoſé de caractères. Il agit donc ſur l'imagination par la vue & par l'ouïe. Un faiſceau de fibres de mon nerf optique a été ébranlé par ce mot. Cet ébranlement ſ'eſt communiqué aux fibres corréſpondantes de l'organe de ma penſée. Il leur a imprimé une détermination qu'elles ont conſervée. Il en a été de même de mon oreille lors que ce mot l'a affectée. Je puis donc me rappeler ce mot, ou par l'impreſſion qu'il a faite ſur mon œil, ou par celle qu'il a faite ſur mon oreille,
ou

ou par toutes les deux ensemble. Les fibres de la vue & celles de l'ouïe communiquent les unes avec les autres, puisqu'il est certain que la vue d'un mot me rappelle sa prononciation, & que sa prononciation me rappelle la figure & l'arrangement des lettres dont il est composé.

M. Qu'est-ce qui déterminera par quelles fibres s'opérera le rappel du mot?

D. Ce sera la circonstance particulière où se trouvera alors mon cerveau. Je suppose que l'idée qui m'occupe soit celle qui est représentée par le mot *aveugle*, & que cette idée me donne lieu de chercher le mot SAUNDERSON. Elle en réveille la première lettre S; ensuite la terminaison ON. Maintenant je raisonne ainsi. Le faisceau de fibres auxquelles est attaché le mot *aveugle*, a été lié autrefois dans mon cerveau avec le faisceau auquel est attaché le mot *Saunderson*; mais, comme depuis longtems je n'ai pas eu occasion de voir ou de prononcer ce mot, la liaison qui s'étoit formée entre les deux faisceaux s'est affoiblie. Le faisceau auquel tient le mot *aveugle* ne communique pas, sur le champ, son mouvement à toutes les fibres du faisceau auquel tient le mot *Saunderson*; ou s'il les ébranle toutes, il ne les ébranle pas toutes assez fortement pour que ce mot se représente en entier à mon esprit. La lettre initiale d'un mot étant ordinairement celle à laquelle nous donnons le plus d'attention, est aussi celle

Q

dont

dont la fibre, ou les fibres correspondantes, conservent le plus de disposition à se mouvoir. La fibre à laquelle tient la lettre S est donc celle qui est le plus fortement ébranlée par le faisceau du mot *aveugle*. Par la même raison, les fibres auxquelles tient la terminaison ON se meuvent ensuite; car la terminaison d'un mot est, avec la lettre initiale, ce qui le détermine le plus. Le mouvement une fois transmis, dans un certain degré, aux fibres S, O, N, passe enfin aux fibres U, N, D, &c. & tout le mot est rappelé. L'attention que je donne aux lettres S, O, N, augmente le mouvement de leurs fibres, & peut, par conséquent, contribuer à reproduire le mouvement dans les autres fibres du faisceau.

M. Mais d'où venoit ce sentiment confus du mot, que j'éprouvois avant qu'il eût été rappelé?

D. Du mouvement très foible que le faisceau du mot *aveugle* imprimoit au faisceau du mot *Saunderson*. Il seroit superflu d'entrer dans un plus grand détail. On voit assez par quelle mécanique nous parvenons à rappeler une idée, à l'occasion d'une autre idée qui nous est présente. C'est conformément à ces principes qu'il faut expliquer tous les endroits où il a été parlé du rappel des idées, comme s'il étoit dû à l'activité de l'ame.

M. Quand

M. Quand un motif détermine l'ame à agir, cela se fait-il précisément comme quand un corps détermine un autre corps à se mouvoir?

D. Non, mais l'effet est également déterminé & certain dans l'un & l'autre cas. Comme un corps resteroit éternellement dans son état de repos, si un autre corps ne venoit l'en tirer par son impulsion; de même aussi l'ame resteroit éternellement dans son état d'inaction, si l'action des objets sur les sens ne la retiroit de cet état.

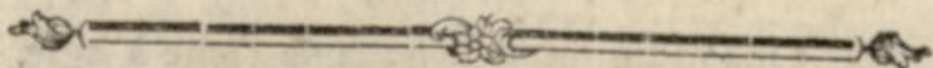
M. Quand est-ce que l'ame continue une action?

D. Tant qu'elle lui plaît: le plaisir est le motif qui l'y détermine. La cessation du plaisir est le motif qui la détermine à faire cesser l'action.

M. Qu'est-ce qui se passe en nous, quand le désir de prouver notre liberté, nous porte à une action qui paroît indifférente?

D. Ce n'est pas le plaisir que cette action renferme en elle-même, qui est alors le motif déterminant: c'est le désir de prouver que nous sommes libres.





ENTRETIEN XV.

Nouvelles Considérations sur les facultés de l'ame.

LE MAITRE.

Après avoir exposé votre sentiment sur le rappel des idées, à quelle doctrine passez-vous?

D. J'examine une question importante qui en découle naturellement. A quoi se réduit l'exercice de l'activité dans notre ame? Dans quel sens peut-on dire que notre ame est active?

M. Parlez-vous de cette activité par laquelle quelques Philosophes conçoivent que l'ame forme ses sensations?

D. Non: je ne parle que de cette activité que nous supposons que l'ame exerce hors d'elle, ou sur ses organes. Il est incontestable que nous avons une volonté & que nous exerçons cette volonté.

M. Qu'est-ce qu'avoir une volonté & qu'exercer sa volonté?

D. Avoir une volonté, c'est préférer un objet à un autre objet, une situation à une autre situation. L'objet agit sur nos sens, & par nos sens

sens sur notre ame. Il modifie sa sensibilité, & cette modification reçoit le nom de sensation. Ainsi la sensibilité peut être modifiée d'autant de manieres différentes qu'il y a de différens ordres de fibres dans chaque sens. Une sensation n'étant donc que l'ame elle-même modifiée, la modification est inséparable de la conscience de cette modification. Voilà, en général, ce qui appartient à la sensibilité. Mais ce qui ne lui appartient point, c'est la préférence que l'ame donne à un objet sur un autre objet.

M. D'où vient donc cette préférence?

D. Préférer un objet, n'est pas simplement sentir, appercevoir cet objet, c'est se déterminer, c'est agir en conséquence de cette perception. Un être qui ne seroit doué que de la seule sensibilité, auroit toutes nos sensations; il les distingueroit, comme nous, les unes des autres: il auroit de l'imagination, de la mémoire, de la réminiscence. Mais il seroit parfaitement indifférent pour quelque degré de sensation que ce fût. Car avoir du plaisir, ou de la douleur, n'emporte point en soi la capacité de rechercher l'un, & de fuir l'autre. Rechercher & fuir, ne sont pas des sentimens, ce sont des actions. L'amour & la haine ne sont pas de simples perceptions. Voir un objet, n'est pas le désirer. Donner son attention à un objet, n'est pas simplement en recevoir l'impression. L'impression qu'un objet fait sur nos sens est le

résultat de son activité combinée avec celle des fibres sur lesquelles il agit. Entre plusieurs objets qui different en activité, celui dont l'activité est la plus grande, n'entraîne pas nécessairement notre attention: nous pouvons la donner à celui dont l'activité est la plus foible. Or l'attention peut rendre vive une perception foible: l'attention n'est donc pas une modification de la sensibilité; puisque la sensibilité est exactement subordonnée au jeu des fibres, le jeu des fibres à l'impression des objets. La loi de la sensibilité est donc celle de l'intensité des impressions. Plus l'impression d'un objet est forte, plus la sensation qu'il excite est vive. L'attention choque cette loi; d'un côté elle augmente l'intensité des mouvemens imprimés à certaines fibres par un objet; de l'autre, elle diminue celle des mouvemens imprimés à d'autres fibres par d'autres objets.

M. Il est donc en nous une autre faculté différente de la sensibilité; mais qui est subordonnée à la sensibilité, & que celle-ci déploie.

D. Oui, & cette faculté est la volonté. Ainsi l'essence de la volonté consiste dans le pouvoir d'agir, de se déterminer, de choisir: toutes ces expressions sont synonymes. Tant que ce pouvoir n'est point réduit en acte, il n'est qu'un simple pouvoir. La volonté en général est la capacité de vouloir, & non une volonté particulière. L'exercice de la volonté est cette volonté

lonté particuliere. J'exerce ma volonté toutes les fois que j'ai une volonté. J'ai une volonté toutes les fois que je me détermine, que je préfère un objet à un autre objet. L'acte qui suit cette détermination de ma volonté, qui en est l'effet, la conséquence, est un acte libre: il est l'exécution de ma volonté particuliere.

M. Il y a donc deux choses à considérer dans la volonté: l'exercice de la volonté, & son exécution?

D. Ces deux choses ne doivent point être confondues, & elles l'ont été. Un exemple éclaircira ma pensée. Un homme veut mouvoir son bras, & ce bras ne peut se mouvoir. Cet homme exerce sa volonté, car il a la volonté particuliere de mouvoir son bras: mais cette volonté ne s'exécute pas, le bras n'est point mû.

M. En quoi consiste donc l'exercice de la volonté dans le cas que vous supposez?

D. Ceci mérite une grande attention. L'objet de la volonté particuliere de cet homme est d'imprimer un mouvement à son bras. Si cet homme n'eût jamais senti son bras se mouvoir, il est clair qu'il ne pourroit avoir la volonté de le mouvoir. La volonté ne précède pas le sentiment. On ne peut vouloir qu'en conséquence de ce que l'on sent, ou de ce que l'on a senti. Cet homme a donc présente à l'esprit l'idée de mouvoir son bras. Il compare cet état de mouvement dont il a l'idée à l'état

d'inaction qu'il éprouve. Il préfère l'un à l'autre: il se détermine à mouvoir plutôt qu'à ne pas mouvoir.

M. Qu'est-ce que cette détermination de la volonté?

D. C'est l'application de la volonté à l'idée de mouvoir le bras. Mais cette idée tient à des fibres ébranlées: c'est par l'ébranlement de ces fibres que l'idée de mouvoir le bras est actuellement présente à l'esprit. Quand donc je dis que la volonté s'applique à cette idée de mouvoir le bras, je veux dire, qu'elle s'applique aux fibres appropriées à cette idée. Mais la volonté n'est pas la sensibilité: une volition n'est pas une sensation. La volonté est active; elle est une force qui s'applique à telle ou telle sensation, à telle ou telle idée. La volonté ne peut donc s'appliquer à l'idée de mouvoir le bras, qu'elle n'augmente le mouvement des fibres appropriées à cette idée. Elle ne peut augmenter le mouvement de ces fibres qu'elle ne rende l'idée plus vive. L'augmentation de mouvement que la volonté produit dans ces fibres, constitue le désir de mouvoir le bras. Si rien ne s'opposoit au mouvement du bras, s'il étoit dans son état naturel, l'effet de ce désir seroit le mouvement de ce bras. Ce mouvement seroit l'exécution de la volonté particulière de mouvoir ce bras. Ainsi, dans le cas que j'analyse, la volonté est parfaite, & la liberté ne l'est pas.

M. Je

M. Je suis surpris que vous ne disiez pas qu'il n'y a point du tout de liberté.

D. Cela m'oblige à développer ma pensée pour lever toute équivoque. L'acte par lequel la volonté s'applique à l'idée de mouvoir le bras, l'augmentation de mouvement qu'elle produit dans les fibres appropriées à cette idée, est un acte libre; car j'entends par la liberté, cette activité que l'ame déploie à son gré sur ses organes. Il n'importe que l'exercice de cette activité soit borné à ne mouvoir que quelques fibres des sens, ou qu'il s'étende à mouvoir les membres. Ce qui est ici essentiel, c'est qu'il y ait une action, & que cette action soit volontaire. La volonté est toujours libre, c'est à dire, que lorsqu'elle s'exerce, c'est par sa propre force, sans contrainte, de plein gré. Les Métaphysiciens ont rendu cela par le terme de *spontanéité*. Mais, pour ne pas confondre des choses qui doivent être distinguées, je retrairai le mot de liberté à signifier cette volonté par laquelle nous supposons que l'ame exécute ses volontés. Suivant cette définition, l'homme dont je parle n'a point la liberté de mouvoir son bras. Car, quoique l'activité de son ame se déploie, au gré de la volonté, sur les fibres appropriées à l'idée de mouvoir le bras; l'objet direct de la volonté n'est point alors de rendre cette idée plus vive; ce qui supposeroit que l'ame ne veut simplement que lui donner son attention. L'ob-

jet direct de la volonté est alors d'imprimer un mouvement au bras : ce mouvement ne s'opere pas : la volonté ne s'exécute pas : il n'y a donc point ici de liberté.

M. Cela peut-il mener à quelques conséquences ?

D. Voici les principales.

1. La liberté peut être contrainte ; la volonté ne peut jamais l'être. On peut empêcher un homme de mouvoir son bras ; mais l'on ne peut l'empêcher de vouloir le mouvoir ; parce qu'on ne peut empêcher sa volonté de se déployer à son gré sur les différentes fibres du cerveau.

2. Il est de même très évident que la volonté a plus d'étendue que la liberté. La volonté peut s'appliquer à toutes les idées & à toutes les combinaisons d'idées que le cerveau lui offre. Or, parmi ces combinaisons d'idées, il en est qui engendrent des désirs que la liberté ne peut satisfaire.

3. On est donc libre toutes les fois que l'on fait ce que l'on veut. Il est indifférent que l'objet de la volonté soit une action très simple, ou une action très composée, un seul acte ou une multitude d'actes ; cela n'intéresse point l'essence de la liberté. Elle n'est pas moins liberté lorsqu'elle ne peut s'exercer que sur un seul faisceau de fibres, que lorsqu'elle peut se déployer à la fois sur divers organes.

M. La

M. La liberté ne consiste donc point du tout dans le pouvoir de choisir ?

D. Non ; elle consiste dans le pouvoir d'exécuter son choix. Le pouvoir de choisir ne suppose pas toujours le pouvoir d'exécuter son choix : mais l'exécution d'un choix suppose nécessairement l'exercice du pouvoir de choisir. On me propose deux partis à choisir, A & B. Je me détermine pour B, & j'ignore que A renferme un obstacle invincible. Mon action n'en est pas moins volontaire & libre. Si je me fusse déterminé pour A, j'aurois exercé ma volonté ; j'aurois choisi ; mais je n'aurois pu exécuter mon choix. Supposez un être qui, dans tout le cours de sa vie, fait toujours ce qu'il veut ; & supposez en même tems que, dans chaque cas particulier, il ne pourroit agir autrement s'il le vouloit. Cet être en feroit-il moins un être libre ? Si on le nioit, il faudroit abandonner cette définition de la liberté, si vraie & si généralement adoptée, qu'elle est *le pouvoir de faire ce que l'on veut*.

M. Admettez - vous cette définition purement & simplement ?

D. Je ne l'admets que pour le fond : car il est bien évident que l'on ne fait pas tout ce que l'on veut ; mais tout ce que l'on fait avec connoissance, on le fait en conséquence de sa volonté, & l'exécution de cette volonté est un acte de la liberté. Pour mettre la chose dans tout son

son jour, je suppose encore une intelligence qui lise dans le cerveau de l'être dont je viens de parler : lui imputerait-elle de ne pas agir autrement dans tel ou tel cas particulier ; & ne mesurerait-elle pas la perfection de cet être par la perfection de ses volitions ?

M. Il n'y a donc point de liberté d'indifférence ?

D. Non, puisqu'il n'y a point de volonté d'indifférence. La liberté est le pouvoir d'exécuter sa volonté. Ce pouvoir est donc soumis à la volonté. Par conséquent, la liberté est une force qui n'a, par elle-même, aucune détermination, & qui ne peut s'en donner aucune. On ne produit une action, que parce qu'on veut la produire. On ne veut la produire que parce qu'on a un motif de le vouloir. Ce motif est toujours une sensation, une idée. La volonté est donc soumise à son tour à la faculté d'avoir des sensations, des idées. Cette faculté est subordonnée elle-même au jeu des organes ; le jeu des organes l'est à l'action des objets. Je répète souvent cela ; mais je ne puis trop le répéter : c'est la base de toute la science de notre être.

M. Ainsi, dans les cas qu'on nomme d'indifférence, le motif déterminant ne peut être dans l'objet que la volonté préfère ; parce qu'on suppose alors une parfaite identité entre cet objet

jet

jet & un autre objet proposé en même tems. Où est donc alors le motif déterminant ?

D. Je vais tâcher de le découvrir. Entre deux objets qu'on me présente, je me détermine pour celui qui est à ma droite. Ce n'est pas que cet objet ait rien en soi qui me porte à le préférer, puisque l'on suppose une parfaite identité entre les deux objets. Le motif qui me détermine est donc dans une certaine disposition de mon corps, savoir, dans l'habitude que j'ai contractée de me servir de la main droite plutôt que de la gauche. Mais les nerfs des deux mains aboutissent également au cerveau; l'ame peut mouvoir à son gré l'une & l'autre. Comment donc l'objet qui est à ma droite me détermine-t-il à avancer la main qui lui correspond ?

M. Vous avez formé le nœud : c'est à vous à le dénouer.

D. Les deux objets agissent également sur mes yeux, & par mes yeux sur mon cerveau. Cette égalité d'action ne produit pourtant pas un effet égal, puisque l'objet qui est à ma droite me détermine à un mouvement auquel l'autre objet ne me détermine point. Les membres ne se mettent pas d'eux-mêmes en mouvement : le cerveau n'agit pas de lui-même sur l'ame. Les fibres sensibles ne se meuvent qu'autant qu'une cause extérieure vient à les ébranler. Il se passe donc dans la partie de mon cerveau

veau sur laquelle agit l'objet qui est à ma droite, quelque chose qui ne se passe pas dans la partie opposée sur laquelle agit l'objet qui est à ma gauche. Cette chose ne peut être qu'un mouvement, auquel tient un sentiment; puisque rien ne peut déterminer la liberté à se déployer qui n'affecte la faculté de sentir. L'objet qui est à ma droite, réveille donc en moi, par sa position, un sentiment; & ce sentiment est lié à l'habitude de me servir de ma main droite. Ce sentiment ne peut se réveiller que mon ame ne soit déterminée à avancer cette main, &c. On peut expliquer par ces principes tous les cas paralleles.

M. Et si, pour contredire l'explication que vous venez de donner, il me plait d'avancer la main gauche.

D. Le plaisir de contredire devient alors votre motif déterminant. Vous changez de motif, mais vous agissez toujours par un motif.

M. Est-il facile d'expliquer ce changement subit de motif?

D. Rien de plus facile. La situation dont il s'agit, est propre par elle-même à retracer dans mon cerveau les disputes des philosophes sur la liberté d'indifférence. Je viens de vous proposer une des opinions de ces philosophes: l'idée de cette opinion réveille en vous l'idée de la contredire. Dès que le mouvement auquel tient cette idée, devient plus fort que celui qui

naît

naît de l'habitude, il l'emporte sur ce dernier, & l'habitude est sans effet. L'habitude ne contraint point la liberté.

M. Dans des momens d'ennui, l'ame paroît rappeler indifféremment, & sans suite, des idées de tout genre, uniquement pour se tirer de cet état d'ennui. Ne peut-on pas proposer ce cas, comme servant à prouver que l'ame a le pouvoir de rappeler à son gré ses idées?

D. Si ceux qui admettent cela comme une preuve de ce pouvoir, n'admettent pas en même tems la liberté d'indifférence, je ne vois pas pourquoi ils sont obligés d'attribuer à l'ame le rappel de ces idées. Je m'explique. Dès qu'on n'admet pas la liberté d'indifférence, on est obligé de placer dans la disposition actuelle du corps, ou du cerveau, le motif de la détermination de l'ame, toutes les fois que les objets n'en présentent aucun. Ces sortes de cas sont ceux qu'on nomme d'indifférence. Mais la disposition actuelle du corps, ou du cerveau, ne peut influer sur l'ame qu'autant qu'il s'y fait actuellement un mouvement. Si le cerveau étoit dans un repos absolu, comment l'ame le tireroit-elle par elle-même de cet état, puisque la faculté de sentir seroit absolument sans exercice? J'ai vû un grand nombre d'objets: ces objets ont affecté un grand nombre de fibres de mon cerveau, & leur ont imprimé certaines dispositions. Je n'ai pas actuellement les idées

atta-

attachées à ces fibres, parce que ces fibres ne sont pas actuellement ébranlées. Mon ame ne peut pas, par elle-même, les ébranler, parce que les causes des déterminations de son activité sont dans la sensibilité, & que ces fibres n'affectent point actuellement la sensibilité.

M. Que faut-il donc afin qu'une ame travaillée de l'ennui soit déterminée à rappeler l'idée A, plutôt que l'idée B?

D. Il faut que le mouvement qui se fait actuellement dans son cerveau, ait avec cette idée A, un rapport qu'il n'a pas avec l'idée B. Si cela n'étoit point, comment la disposition actuelle du cerveau détermineroit-elle l'exercice de l'activité de l'ame? Ce rapport qui est entre le mouvement actuel & l'idée A, est un rapport purement physique, puisqu'il appartient uniquement au cerveau. Les circonstances l'ont établi; il est absolument indépendant de l'ame; & il existeroit dans le cerveau d'un pur automate comme dans celui de l'homme. L'effet de ce rapport est, que le mouvement qui se fait actuellement dans certaines fibres du cerveau, se communique au faisceau auquel est attachée l'idée A. Ce faisceau ne peut être ébranlé, que cette idée ne soit reproduite. Mais ce faisceau n'est pas isolé; il tient à plusieurs autres faisceaux qu'il ébranle à son tour. Les idées attachées à ces faisceaux sont donc reproduites. L'ame leur donne plus ou moins d'attention,
relati-

relativement au degré d'intérêt de chacune. Les idées auxquelles elle donne le plus d'attention, deviennent dominantes, &c. Il n'y a donc rien dans le cas que je viens d'analyser, qui oblige d'admettre que le rappel des idées est dû à l'activité de l'ame. Pourquoi donc recourir à l'intervention de la volonté, dès que la seule organisation suffit pour expliquer les phénomènes? Il y a plus: l'intervention dont il s'agit, choque la subordination qui est entre nos facultés. La volonté ne peut déterminer la liberté à se déployer sur une idée qui n'est pas présente à l'entendement, lorsque le faisceau de fibres auquel cette idée est attachée, n'est point ébranlé. Si je m'étendois davantage là dessus, je tomberois dans les répétitions.

M. Mais, quand notre volonté s'exécute, est-ce notre ame elle-même qui l'exécute?

D. J'ai déjà touché à cette question: c'est ici le véritable lieu de l'examiner de plus près. Le sentiment intérieur prouve invinciblement que plusieurs de nos volontés s'exécutent. Nous sentons, par exemple, que nous avons la volonté de mouvoir le bras, & que le bras est mû. Rien n'est plus certain que ce fait; & prétendre l'infirmer, ce seroit vouloir renoncer à toute certitude. Mais le sentiment intérieur ne prouve point du tout que ce soit notre ame elle-même qui meuve son bras: il prouve simplement qu'elle a la volonté de le mou-

R

voir,

voir, & qu'il est mû. Le rapport constant de cette volonté à son exécution nous persuade que c'est notre ame elle-même qui exécute.

M. Ne seroit-il pas pourtant possible que cette exécution que nous attribuons à l'ame, tint à une correspondance secrète entre les sens & les membres; ou qu'elle dépendit de l'action du premier Moteur?

D. On peut alléguer des probabilités en faveur de l'une & de l'autre de ces suppositions. Et d'abord, à l'égard de celle qui établit une correspondance secrète entre les sens & les membres, on conçoit que notre corps peut être organisé de façon, qu'un mouvement qui se fait dans le cerveau, & auquel tient une sensation, se communique à un, ou à plusieurs membres, & leur imprime des déterminations relatives à cette sensation, & au désir qu'elle fait naître. Je vois un fruit: il réveille dans mon cerveau la sensation agréable qu'il m'a fait éprouver; je desire d'en manger. Le mouvement auquel la sensation est attachée, peut se communiquer aux nerfs de mon bras & de ma main, & leur imprimer ainsi des déterminations, dont l'effet sera l'*appréhension* du fruit. Si Vaucanson a su construire un canard artificiel qui avancoit son bec pour saisir la nourriture qu'on lui présentait, l'Auteur de Vaucanson n'auroit-il pu construire une Automate qui imitât les actions de l'homme? Je ne veux pas
in-

insinuer par là que l'homme est un pur automate: je veux simplement donner à entendre qu'il est possible que des actions que nous attribuons à l'ame, soient l'effet d'une pure mécanique. Nous avons vu par quel mécanisme le rappel des idées paroît s'opérer. Si les fibres des sens s'ébranlent réciproquement, pourquoi ne pourroient-elles pas encore ébranler les faisceaux qui aboutissent aux membres? Ici la plus petite force peut produire de grands effets.

M. Passons à la seconde supposition, suivant laquelle l'exécution de nos volontés peut dépendre de l'action immédiate d'un premier Moteur.

D. Cela n'a pas besoin d'explication, & l'on connoît assez le système des *Causes occasionnelles*. Il faut seulement remarquer que l'exécution de la volonté est un acte purement physique. La moralité de l'action réside uniquement dans le principe qui détermine la volonté.

M. Le vrai philosophe est donc obligé de reconnoître que nous ne pouvons décider la Question; si c'est l'ame elle-même qui exécute sa volonté?

D. Oui; mais il est aussi obligé de convenir que, de quelque manière que cela se fasse, l'ame peut toujours être regardée comme l'auteur de l'action, parce que ce n'est qu'en conséquence de sa volonté qu'elle est produite, & que sa volonté est incontestablement à elle.

M. N'avez-vous plus rien dire là dessus?

D. Je hazarderai encore une réflexion sur cette question obscure. Nous ne pouvons refuser à l'ame cette sorte d'activité qui constitue la sensibilité & la volonté. Si nous voulions dépouiller l'ame de cette activité, que lui resteroit-il, & que pourrions-nous en affirmer? Quelques efforts que fassent les Matérialistes, ils n'expliqueront jamais d'une manière satisfaisante la simplicité du sentiment. C'est pour satisfaire à ce sentiment du Moi, toujours un, toujours simple, toujours indivisible, que nous recourons à l'existence de cette substance immatérielle que nous nommons l'*Ame*. Or nous ne pouvons admettre l'existence de l'ame, que nous ne l'admettions capable au moins de sentir & de vouloir. La volonté est certainement active; elle est une force: je crois l'avoir prouvé. Il faut à cette force un sujet sur lequel elle puisse se déployer; autrement elle demeureroit sans effet. Dans notre manière de concevoir, ce sujet peut-il être autre chose, que les fibres des sens? L'ame agit donc sur ces fibres: elle les meut donc. Si l'ame agit sur les fibres des sens, il est possible qu'elle agisse encore sur les membres, & qu'elle exécute ainsi ses volontés. J'admets donc que c'est l'ame elle-même qui exécute ses volontés: mais je l'admets comme une supposition dont je ne puis prouver la vérité. Je ne vois aucune liaison nécessaire

faire entre ce principe, *l'ame agit sur les sens*, & cette conséquence: *Donc elle agit aussi sur les membres*. Pour que cette conséquence devint légitime, il faudroit que je pûsse exclure par des raisons solides la correspondance des sens avec les membres, & l'action du premier Moteur.

M. Au milieu de toutes ces discussions, que devient la liberté?

D. Quel qu'en soit le comment, il demeure toujours certain que l'homme est libre, & que les déterminations de la liberté dépendent de la volonté. Plus on approfondira la matiere de la liberté, & plus on se persuadera qu'il est indifférent à la qualité d'être libre, que l'exécution de la volonté appartienne à l'ame, ou qu'elle dépende, soit de la seule organisation, soit de l'action immédiate du premier Moteur. La seule chose essentielle ici, c'est que l'action soit volontaire. Dans tous les systèmes, une action qui n'est pas volontaire, n'est pas libre, & conséquemment ne peut-être imputée.

M. Mais la volonté n'est qu'une simple force; & cette force n'est pas moins indéterminée de sa nature que la liberté.

D. La Volonté, en général, est le pouvoir de vouloir. On ne veut point sans raison de vouloir. Il y a donc une raison extérieure au pouvoir de vouloir, qui réduit ce pouvoir en acte. Cette raison est dans l'ébranlement des

fibres sensibles, d'où résulte cette modification de la faculté de sentir qu'on nomme *sensation*, *idée*.

M. Quel est l'ébranlement qui détermine la volonté?

D. Celui qui est le plus dans le rapport qui fait le plaisir. Ainsi la Loi du plaisir est la Loi de la volonté.

M. Quelle différence y a-t-il à cet égard entre les êtres purement sentans & les êtres doués de réflexion?

D. Ceux-ci ont des plaisirs que les autres ne peuvent goûter. Dans les êtres bornés au sentiment, l'objet de la volonté est toujours un plaisir physique. Dans les êtres qui réfléchissent, l'objet de la volonté est le plus souvent un plaisir moral.

M. Où est la raison de la préférence que la volonté réfléchie donne aux plaisirs intellectuels sur les plaisirs sensuels?

D. Elle est dans les idées de perfection que l'entendement lui offre. Tout être intelligent veut essentiellement la perfection où il place son meilleur. Il seroit contradictoire que la volonté n'embrassât pas ce que l'entendement lui présente comme son plus grand bien.

M. Les idées de perfection qui déterminent la volonté d'un être qui réfléchit, sont-elles de la création de son entendement?

D.

D. Point du tout. L'entendement est le simple pouvoir de réfléchir, ou de former des notions. Ce pouvoir, non plus que celui de vouloir ou d'agir, ne peut se déployer de lui-même, ou se donner aucune détermination. La notion d'un simple pouvoir n'emporte pas l'exercice actuel de ce pouvoir. Il ne dépend pas plus de l'entendement de créer une notion, qu'il ne dépend de la sensibilité d'un aveugle-né de former la sensation d'une couleur. Afin donc que l'entendement acquière des notions de perfection morale, il faut que les circonstances le disposent à les acquérir.

M. Quelle est, entre ces circonstances, celle qui tient le premier rang?

D. L'Education. L'effet physique qu'elle produit en ce genre sur le cerveau, consiste en général en ce qu'elle ébranle, le plus souvent, & le plus harmoniquement qu'il est possible, les fibres appropriées aux idées morales. L'éducation obtient son but, lorsqu'elle parvient à donner aux mouvemens de ces fibres une supériorité décidée sur les mouvemens des fibres appropriées aux plaisirs sensuels.

M. Que s'ensuit-il de là?

D. Que toutes nos facultés ne sont que de simples puissances, que les circonstances mettent en jeu, & qu'elles développent, ou perfectionnent. Il importe fort peu à un philosophe qui est assez heureusement né pour pos-

séder une grande perfection, que cette perfection soit son ouvrage, ou celui des circonstances: il lui suffit de jouir du sentiment délicieux de cette perfection. Il goûte ce sentiment, comme il goûte celui de la perfection de ses organes.

M. La volonté juge-t-elle?

D. Elle ne juge point, mais elle s'applique aux rapports que l'entendement lui offre. Les jugemens que l'entendement forme des rapports, sont les résultats de l'impression des rapports sur le cerveau. L'entendement ne crée pas les rapports; ils dérivent de la nature des choses; mais il est affecté par les rapports. Un cerveau où l'éducation a fait entrer les idées du vrai & du beau, reproduit ces idées à l'entendement. Il ne peut pas plus ne pas apercevoir les rapports prochains de ces idées avec d'autres idées qui l'affectent en même tems, que la sensibilité ne peut ne pas sentir de la chaleur à l'attouchement d'un corps chaud.

M. Où est le fondement des Notions?

D. Nous avons vu de quelle maniere l'entendement les acquiert. Il a été prouvé que les notions ne sont que des idées sensibles, plus ou moins généralisées, & revêtues de signes, ou de termes, qui les fixent & les représentent. Les notions ont donc leur fondement dans la nature. Elles sont la nature elle-même considérée sous diverses faces; mais toutes ces faces existent

existent hors de l'entendement, & en sont indépendantes. Car, quoiqu'il n'existe point de chêne en général, les caractères génériques du chêne sont puisés dans la Nature.

M. Cela s'étend-il plus loin ?

D. La théorie de quelque art que ce soit a de même son fondement dans la nature. Toute théorie n'est que la chaîne de résultats naturels, que la réflexion sçait déduire de l'expérience & de l'observation. On sçait en particulier que la Théorie musicale n'est que la suite des conséquences qui se tirent naturellement des expériences qu'on fait sur les corps sonores.

M. Il est donc, entre les notions, des rapports naturels, comme il en est entre les idées sensibles.

D. Les rapports qui lient l'idée de reconnaissance à celle de bienfait, sont aussi naturels que ceux qui lient le fer à l'aiman. Mais ces idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées : ces fibres ont donc aussi des rapports entr'elles ; elles sont harmoniques. La nature de ces fibres, la manière dont elles jouent, les mouvemens accessoires qu'elles réveillent, sont la cause physique du plaisir moral attaché à la contemplation de la bienfaisance & de la gratitude.

M. L'entendement juge donc des rapports moraux, comme la sensibilité juge des rapports physiques.

D. L'entendement n'est qu'une sensibilité plus relevée que la sensibilité proprement dite. Il a, comme celle-ci, ses fibres; & l'art avec lequel l'éducation fait les manier, décide de la perfection morale de l'individu. L'Auteur de notre être nous ayant rendus capable de plaisirs moraux, a sans doute organisé notre cerveau dans le rapport à ces plaisirs. On peut donc admettre qu'il est entre les fibres de l'entendement des rapports analogues à ceux qui sont entre les fibres de la sensibilité. Du jeu harmonique des fibres de la sensibilité dérive le plaisir attaché au beau physique. Le jeu harmonique des fibres intellectuelles est le fondement physique du plaisir attaché au beau moral.

M. Où est le fondement moral de ce Beau?

D. Dans l'utilité qu'il renferme. La mesure de cette utilité est dans le bonheur qu'elle procure. Tout être intelligent veut le bonheur, parce qu'il s'aime-lui-même.

M. Comme il y a des goûts physiques dépravés, n'y a-t-il pas aussi des goûts moraux dépravés?

D. L'organisation du cerveau n'est pas telle qu'elle n'obéisse qu'à d'heureuses impressions; elle obéit aussi à des impressions vicieuses; & elle ne peut pas par elle-même les redresser. Elle les transmet à l'entendement, & celui-ci à la volonté. Et comme un Musicien habile tire d'un Instrument les accords les plus harmonieux

nieux, une main ignorante n'en tire que des sons désagréables. De même aussi, la bonne ou la mauvaise éducation tire du cerveau sur lequel elle opere, le vrai ou le faux, la vertu ou le vice.

M. N'y a-t-il pas quelque différence entre l'Instrument & le cerveau ?

D. Oui ; & elle consiste en ce que celui-ci retient les impressions vicieuses qu'il a contractées. Quand l'éducation a laissé les objets sensibles agir trop longtems & trop fortement sur les fibres qui leur sont appropriées, il n'est gueres au pouvoir d'une meilleure éducation de surmonter les mouvemens de ces fibres, par des mouvemens contraires ou différens.

M. Suivant cela, en quoi faites-vous consister cette rectitude naturelle de l'entendement, dont parlent les Auteurs de Droit naturel & de Morale ?

D. Ce n'est que la simple capacité de l'entendement de saisir le vrai, le juste & l'honnête. Mais il en est de cette capacité intellectuelle, comme de la capacité physique du cerveau de représenter le beau, soit physique, soit moral. Cette capacité réside dans l'organisation, ou dans les rapports qu'ont entr'eux les différens ordres de fibres, soit sensibles, soit intellectuelles. Mais, pour que ces fibres transmettent à l'ame l'harmonie, il faut qu'elles soient ébranlées dans l'ordre qui constitue l'harmonie. Je disois, il y a qu'un moment, qu'une main
igno-

ignorante ne tiroit d'un Instrument de Musique que des sons désagréables: cependant les rapports qui sont entre les cordes de cet Instrument, & qui sont le fondement de l'harmonie, n'en subsistent pas moins; mais la maniere dont cet Instrument est manié empêche que ces rapports n'ayent leur effet. Un cerveau qui seroit toujours manié de la sorte, ne représenteroit jamais le vrai, ou le beau, en aucun genre. Il auroit pourtant la capacité originelle de le représenter.

M. Ce n'est donc point au simple pouvoir, soit physique, soit intellectuel, qu'il faut regarder.

D. C'est à la maniere dont il est réduit en acte. Il y a de l'harmonie dans un jugement, dans un raisonnement, parce qu'il y a de l'harmonie partout où il y a des rapports qui conspirent à produire un effet. Il y a des rapports entre l'attribut & le sujet. Les rapports qui lient les idées moyennes d'un raisonnement, conspirent à produire cet effet, que l'on nomme la conclusion. Le sujet, l'attribut, les idées moyennes & la conclusion, tiennent à différens faisceaux de fibres; & l'ordre dans lequel ces faisceaux sont mêlés, constitue l'harmonie physique du jugement & du raisonnement. L'harmonie morale est dans l'impres-
sion qui se fait sur l'entendement; car il faut qu'il y ait quelque chose dans l'entendement
qui

qui réponde au jeu harmonique des fibres intellectuelles, sans quoi il seroit incapable d'être affecté par les rapports. Si donc le cerveau n'étoit jamais ébranlé dans l'ordre du raisonnement, l'entendement ne raisonneroit jamais; parce que l'exercice du pouvoir de raisonner dépend du jeu des fibres intellectuelles. Mais l'entendement auroit toujours le pouvoir de raisonner.

M. Donnez quelque exemple.

D. Si une circonstance extérieure à mon entendement m'achemine à prouver par un raisonnement que le corps humain végete, l'idée de végétation réveillera dans mon cerveau l'idée moyenne d'accroissement par *intussusception*; cette idée étant liée dans mon cerveau à celle du corps humain, j'affirmerai de ce corps qu'il végete. Mon cerveau fera donc ce syllogisme:

Tout corps qui croît par intussusception, végete.

Le corps humain croît par intussusception.

Donc il végete.

L'ordre dans lequel les termes de ces propositions sont distribués, nous exprime celui dans lequel les fibres intellectuelles jouent pour représenter à l'entendement le syllogisme.

M. Cela mérite d'être expliqué plus en détail.

D. Le faisceau approprié à l'idée d'intussusception a été lié par la réflexion au faisceau approprié à l'idée du corps humain. Ces faisceaux

vont

vont rayonner au faisceau approprié à l'idée de végétation; ils conspirent à l'ébranlement, & cet effet exprime la conclusion du raisonnement. Et comme les faisceaux appropriés aux prémisses agissent les uns sur les autres, & sur le faisceau approprié à la conclusion; celui-ci agit aussi sur ceux-là, & cette action réciproque & harmonique est l'expression physique des rapports qui sont entre les idées.

M. Encore un exemple.

D. Les rapports que les aîles d'un édifice ont entr'elles, & au corps de l'édifice, forment une sorte de syllogisme. L'ordre dans lequel les faisceaux nerveux, appropriés à la perception des aîles, sont ébranlés, & agissent les uns sur les autres, & sur le faisceau approprié à la perception du corps, la réaction de ceux-ci sur ceux-là, répondent au jeu des faisceaux du Syllogisme. L'effet du syllogisme en Architecture, si j'ose m'exprimer ainsi, est la production du sentiment de l'harmonie, ou du beau. J'ai déjà indiqué ci-dessus en quoi je fais consister le pourquoi & la nature de ce sentiment.

M. Suivant ces principes, l'entendement n'invente ou ne crée rien.

D. Non: il opere simplement sur les idées que les sens lui offrent. Nous avons déjà vu la manière dont l'entendement acquiert des notions. De nouveaux exemples mettront la chose dans un plus grand jour.

M.

M. L'importance du sujet mérite que vous les alléguiez.

D. Je réunis ici sous un seul point de vue tout ce qui concerne les déterminations de l'entendement & de la volonté. Je préfère, comme je l'ai dit, cette méthode à celle d'expliquer chaque chose séparément, ou à mesure que l'occasion s'en présente. L'esprit se plaît à voir les vérités d'un même genre réunies. Nous observons qu'aucun corps ne se meut qu'il ne soit pressé par une force qui agit sur lui. De cette idée sensible nous déduisons, par une abstraction intellectuelle, la notion du mouvement, ou de l'impulsion. Si un corps est poussé à la fois par deux forces qui agissent sur lui en sens différens, nous le voyons se prêter à l'impression combinée de ces deux forces, & décrire une ligne qui en est l'impression, le résultat. De cette observation, nous déduisons la notion du mouvement composé.

M. Continuez.

D. La chute des graves est de même une idée sensible, dont nous tirons par abstraction la notion de la pesanteur. Car, si aucun corps ne se meut qu'il ne soit poussé par une force qui agisse sur lui, il est une force qui pousse les graves vers la terre. Nous voyons à l'œil l'accélération des graves; l'expérience nous en découvre les loix. Mais l'expérience, non plus que l'observation, ne nous présentent que des
idées

idées sensibles. C'est donc sur des idées de ce genre que nous formons par abstraction notre théorie de la pesanteur. Comme nous voyons à l'œil l'accélération des graves, nous voyons aussi à l'œil leur direction vers le centre de la terre. De cette idée nous tirons celle de la direction de la force simple, ou composée, qui les pousse.

M. Cela mène sans doute à des conséquences ultérieures.

D. Si un esprit attentif, qui a ces notions & d'autres analogues, porte sa vue sur le mouvement diurne de la Terre, & sur ses effets, il en verra naître cette conséquence naturelle, que la pesanteur est plus petite à l'Equateur qu'aux Poles: d'où il inférera, par une conséquence également naturelle, que la Terre est aplatie aux Poles. S'il vient ensuite à apprendre que le pendule retarde à l'Equateur, cette observation lui paroîtra une confirmation des conséquences qu'il aura tirées du mouvement diurne.

M. Jusqu'où cette chaîne peut-elle être prolongée?

D. Nous apprenons encore de l'observation, que les Planetes sont des corps semblables à notre Terre, & qu'elles décrivent des courbes autour d'un centre commun. Nous savons par l'expérience, qu'un mouvement en ligne courbe suppose l'action de plus d'une force. La courbe qu'une Planete décrit est donc le résultat de plus

plus d'une force. La pesanteur présente à un esprit attentif l'idée d'une de ces forces. Mais il fait que la pesanteur dirige au centre. L'observation des projectiles lui donne la notion d'une autre force, qui combinée avec la pesanteur produit la courbe, &c. Sur de semblables abstractions, & sur d'autres du même genre, s'élève le système d'*Astronomie physique*, que l'observation perfectionnera de plus en plus, parce qu'elle augmentera de plus en plus le fond des idées sensibles.

M. Newton n'a donc pas créé son système?

D. Ce sont les circonstances où il s'est trouvé placé, & le degré d'attention dont il a été doué, qui l'ont mis en état de tirer d'un certain ordre d'idées sensibles, des résultats que n'avoient pû tirer des génies moins attentifs, & moins heureusement nés. L'attention est donc la mere du génie. Si Newton a paru créer, c'est qu'être créateur à l'égard du vulgaire, c'est lui découvrir les rapports qui lient des vérités qu'il jugeoit infiniment éloignées. Quel rapport pour le vulgaire entre la chute d'une pierre & le mouvement de la Lune!

M. Faut-il autant de cette sorte de génie pour découvrir les rapports des loix qui gouvernent le Monde moral, que pour découvrir les loix qui gouvernent le Monde physique?

D. Il en faut peut-être encore plus. Le moral est bien plus compliqué que le physique:

S

car

car il suppose encore le physique, & il n'est pas soumis comme lui au calcul.

M. Mais doit-on prendre pour des productions du génie philosophique, ces conjectures hardies par lesquelles les esprits systématiques osent lier des faits séparés par de grands vuides ?

D. Le génie philosophique est celui qui part uniquement des faits, qui les compare, qui les combine, qui voit leurs résultats naturels, & les résultats naturels de ces résultats. Quand un tel génie élève un système, il n'est que la collection harmonique des faits & de leurs conséquences.

M. Cette force que nous nommons la volonté, s'applique donc à toutes les opérations de la sensibilité & de l'entendement ?

D. Oui; & les différentes manières dont elle s'y applique, ou les différens degrés dans lesquels elle s'y applique, ont reçu les différens noms d'*attention*, de *désirs*, d'*affections*, de *passions*. &c. L'amour-propre n'est de même que la volonté, entant qu'elle a pour objet le plaisir, ou le bonheur. Lorsque la volonté a pour but de saisir toutes les parties d'un objet, ou de découvrir les rapports qui lient des vérités éloignées, l'acte qui intervient alors, porte le nom d'*attention*. L'effet qui en résulte est une augmentation de mouvement dans les fibres appropriées aux idées qui affectent l'entendement.

ment. On a déjà vu en quoi consiste l'exercice de l'attention dans la recherche du vrai. Il a été prouvé aussi que l'attention est un acte de la liberté. En effet, lorsque le but de la volonté est de donner son attention à une idée, & qu'elle la lui donne, la volonté s'exécute, & l'exécution de la volonté constitue la liberté.

M. Ainsi d'où dépend la force du génie?

D. De la force de l'attention: & celle-ci dépend de la force des fibres sur lesquelles l'attention se déploie. Plus ces fibres ont de capacité à soutenir le mouvement que l'attention leur imprime, & plus elles ont de force intellectuelle. Il en est à cet égard des fibres de l'entendement, comme de toutes les fibres de notre corps. Ce que les fibres musculaires de nos jambes exécutent dans une longue marche, les fibres de notre entendement l'exécutent dans une longue méditation. Nous pensons par une mécanique analogue à celle par laquelle nous marchons. Ce sont partout des mouvemens à exécuter. Les fibres destinées à les exécuter, ont reçu une organisation relative à cette fin. De la perfection de leur organisation dépend la perfection de leur jeu. La perfection de l'organisation tient à la nature, aux proportions, & à l'arrangement des élémens. La terre est la base de tous les corps organisés. De la proportion de la terre dépend le plus ou le moins de solidité de la force de la fibre. En un mot,

plus les élémens sont cohérens, plus la fibre est capable d'effort.

M. Soumettez le désir à la même analyse.

D. Le sentiment d'un besoin est lié naturellement à l'idée de l'objet propre à le satisfaire. Cette idée est donc rappelée par le sentiment du besoin. L'application de la volonté à cette idée produit le désir. Il est plus actif que la simple attention, parce qu'il est excité par un sentiment incommode, pressant, douloureux, par le besoin. Quand la volonté s'applique à la recherche d'une vérité, elle y est bien excitée par un motif; mais ce motif est moral, & le besoin est physique. Il a son siege dans des fibres qui souffrent. L'attention que l'ame donne à l'idée de l'objet qui peut soulager son besoin, est d'autant plus active que le besoin est plus pressant. Il naît de cet exercice de l'attention une comparaison, un jugement qui fait sentir à l'ame tout ce que sa situation actuelle a de pénible, & qui augmente l'activité du désir. Le motif qui porte la volonté à la recherche d'une vérité a bien son siege dans des fibres actuellement ébranlées; mais ces fibres ne sont pas dans un état de souffrance. Le désir de découvrir le vrai ne peut égaler celui d'étancher la soif, ou d'appaier la faim. C'est que les sensations ont un rapport immédiat avec la conservation de l'individu, qui est la grande fin de la Nature. L'activité est en raison des modifications de la sensibilité.

M.

M. Quest-ce qui se passe dans les fortes passions?

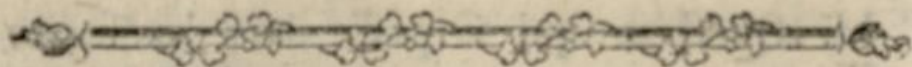
D. L'activité est alors aussi grande qu'elle peut l'être. Les fibres sur lesquelles elle se déploie, réagissent à leur tour sur l'ame. De cette action & de cette réaction résulte l'intensité de la passion. Il en est de même de la surprise, dont il a déjà été parlé.

M. C'est donc toujours en conséquence des modifications actuelles de la sensibilité, ou de celles de l'entendement, que la volonté se déploie.

D. La volonté n'agit pas sur des idées qui ne sont pas présentes à l'ame; mais des idées qui ne sont pas présentes à l'ame, peuvent lui devenir présentes en vertu d'un mouvement qui s'excite dans le cerveau.

M. N'est-il pas cependant des cas où l'action de la volonté peut influencer sur le rappel des idées?

D. Ce sont ceux où le mouvement qu'une cause physique imprime à un faisceau de fibres sensibles, ou intellectuelles, n'a pas assez d'intensité pour faire une impression claire sur les faisceaux auxquels il a été lié. Si la volonté est alors déterminée à s'appliquer fortement à ce faisceau, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira, se communiquera aux faisceaux avec lesquels il a contracté des liaisons, & les idées attachées à ces faisceaux se présenteront à l'ame.



ENTRETIEN XVI.

*Suite des modifications de l'ame
de la statue, & des idées qui
en résultent.*

LE MAÎTRE.

Rappelons la situation où nous avons laissé la statue ?

D. C'est celle d'un homme qui n'auroit éprouvé, pendant toute sa vie, que deux sensations ; Sa volonté ne pourroit se déployer que sur ces deux sensations. Elle s'appliqueroit à celle qui lui plairoit le plus ; & par l'augmentation de mouvement qu'elle produiroit dans les fibres appropriées à cette sensation, elle la rendroit plus vive. Mais, si l'objet de la sensation agissoit trop longtems sur l'organe, cette sensation viendrait enfin à déplaire à l'ame : elle cesseroit de lui donner son attention : elle la porteroit sur le souvenir de l'autre sensation qu'elle rendrait ainsi plus vif.

M. Cela veut-il dire que, lorsque la sensation qui lui plaisoit le plus, vient à lui déplaire, elle rappelle le souvenir de l'autre sensation ?

D. Non. Tandis que son attention étoit concentrée dans la sensation dominante, le souvenir
venir

venir de l'autre sensation, incomparablement moins actif, ne pouvoit affecter l'ame sensiblement. Il commence à l'affecter d'une manière sensible, lorsqu'elle cesse de donner son attention à la sensation dominante. La volonté s'applique alors au souvenir de l'autre sensation; & elle s'y applique avec d'autant plus de force, que la sensation dominante lui déplaît davantage.

M. Comme la statue ne connoit point les objets qui excitent ses sensations, elle ne paroît pas pouvoir distinguer ce qui est dû à l'imagination, de ce qui appartient à l'objet.

D. Elle ne le peut pas en effet; mais elle a le sentiment de l'augmentation & de la diminution d'intensité de chaque sensation. Tandis que l'œillet affecte son odorat, l'attention ne peut élever le souvenir de l'autre sensation au degré de vivacité auquel elle l'élèveroit, si la présence de l'œillet n'y causoit pas des distractions. Car, quelque force que l'on suppose à l'attention de notre statue, je ne pense pas qu'elle puisse aller au point d'anéantir l'effet de l'action de l'œillet par rapport à la sensibilité. Elle le peut d'autant moins, que les fibres appropriées à la sensation de l'odeur de l'œillet, sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées, & qu'elles le sont encore par l'objet même, au moment dont je parle.

M. Mais, lorsque la statue fixe son attention sur le souvenir de l'odeur de la rose, & qu'elle fait effort pour accroître de plus en plus l'intensité de ce souvenir, a-t-elle le sentiment que cette odeur l'a affectée plus vivement?

D. La solution de cette question me paroît dépendre de la solution de celle-ci: Quand une des sensations se dégrade, la statue sent-elle cette dégradation? J'ai déjà admis l'affirmative ci-dessus: & je ne pouvois pas ne pas l'admettre, puisqu'il est incontestable que nous avons le souvenir d'une telle dégradation. La réminiscence le suppose nécessairement; & en général, il ne sauroit survenir aucun changement dans les fibres sensibles, que l'ame n'éprouve quelque chose qui réponde à ce changement.

M. A quoi se réduit donc la difficulté?

D. A ceci: Comment le même ordre de fibres peut-il nous donner à la fois le sentiment du degré actuel d'une sensation, & le souvenir d'un autre degré de la même sensation? J'ai déjà hasardé une explication de ce fait; je ne la répète pas, mais j'en fais usage pour essayer de résoudre cette question: Comment la statue reconnoit-elle que l'odeur de la rose dont elle a le souvenir, l'a affectée plus vivement?

M. Voyons comment vous parviendrez à votre but.

D. J'ai

D. J'ai cru pouvoir admettre que, dans la situation actuelle de notre statue, l'effet de son attention sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose, ne sçauroit égaler celui que produiroit l'action même de l'objet. Je puis donc comparer l'effet que l'attention de la statue produit sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose, à celui qu'y produiroient les moyennes couches de l'atmosphère odoriférante, ou les corpuscules de grosseur moyenne. Les fibrilles appropriées à ces corpuscules, sont très disposées à se mouvoir; la plus petite force peut y causer un ébranlement très sensible. L'attention peut donc augmenter beaucoup leur mouvement. Mais ces fibrilles correspondent avec les fibres appropriées à l'action des plus gros corpuscules: elles peuvent donc y causer un léger ébranlement; & c'est peut être à cet ébranlement qu'est attaché le souvenir d'une impression plus forte, dont je cherchois la cause physique.

M. Quel effet ce souvenir produit-il sur l'âme de la statue?

D. Il ne peut lui être présent qu'il n'excite en elle le désir de jouir de la plénitude de la sensation. Je satisfais à ce désir en substituant la rose à l'œillet. Aussitôt toute l'attention de la statue se concentre dans la sensation que la rose excite. Cette sensation lui plaît d'autant plus qu'elle succède à une sensation qui avoit

commencé à lui déplaire. Mais, si je prolonge autant la durée de l'impression de la rose que j'ai prolongé la durée de l'impression de l'œillet, la sensation de l'odeur de la rose viendra enfin à déplaire à la statue. Elle en détournera son attention; le souvenir de l'odeur de l'œillet commencera à l'affecter; & l'attention s'appliquera à ce souvenir. Il plaira à la statue par les raisons ci-dessus indiquées. Il excitera donc un désir, auquel je satisferai, si je substitue l'œillet à la rose.

M. Mais il en naîtra cette question: la statue reconnoîtra-t-elle que cette sensation qui lui plaît à présent, lui a une fois déplu, & craindra-t-elle de se retrouver dans cet état de déplaisir?

D. Voici ma réponse. Comme nous avons le souvenir d'un plaisir que nous avons goûté, nous avons le souvenir d'une douleur que nous avons éprouvée; & si nous tendons fortement notre attention sur le souvenir d'une douleur, surtout si cette douleur a été fort vive, & si elle nous a affecté longtems, il nous semble que nous l'éprouvons encore. Or nous avons vu que les mêmes fibres qui transmettent à notre ame le plaisir, lui transmettent la douleur, dès que leur mouvement s'accroît au point qu'il tende à désunir leurs molécules. Nous avons vu encore, que l'action des objets sur les fibres sensibles y produit des déterminations plus

plus ou moins durables, qui constituent le physique de la mémoire. J'en ai inféré que l'état d'une fibre qui a été exposée quelque tems à l'action d'un objet, n'est pas le même après cette action qu'auparavant. Il ne sauroit survenir aucun changement dans une fibre sensible qu'il n'intéresse ses molécules, ou les élémens dont elle est composée. Tout changement suppose un mouvement: la fibre ne sauroit se mouvoir que ses molécules ne se disposent les unes à l'égard des autres dans le rapport à ce mouvement. La disposition que les molécules contractent par le mouvement, elles la conservent pendant un tems plus ou moins long; & tandis qu'elles la conservent, la fibre est propre à exciter dans l'ame le sentiment attaché à cette disposition.

M. Comment appliquez-vous tout ceci à la douleur?

D. Plus une douleur est vive, plus elle suppose d'intensité dans le mouvement des fibres qui en sont le siege. Plus il y a d'intensité dans le mouvement, plus il survient de changement dans la disposition respective des molécules. Si de plus les fibres ont été longtems dans cet état de souffrance, les déterminations qu'elles y auront contractées, en seront d'autant plus durables; & le souvenir de la douleur en aura d'autant plus de ténacité. Lors donc que les fibres cesseront d'être affectées, & que le sentiment

de

de la douleur ne sera plus présent à l'ame, le souvenir de cette douleur ne laissera pas de se conserver dans le cerveau. Les molécules ne se rétabliront pas d'abord; elles ne reprendront pas d'abord leur première position. Pour qu'elles la reprennent, il leur faudra un tems proportionné à l'intensité de la cause qui a agi sur elles, à la durée de son action, & au tempérament particulier des fibres. L'impression pourroit même avoir été si forte qu'elle ne s'effaçât jamais. Si donc quelque mouvement du cerveau achemine l'ame à penser à cette douleur, les fibres qui en auront été le siege, lui en retraceront le souvenir avec d'autant plus de vivacité, qu'elles auront plus retenu des déterminations auxquelles ce souvenir est attaché, & que l'attention s'y appliquera avec plus de force.

M. En quoi le déplaisir differe-t-il de la douleur?

D. Il n'en differe que par le degré de l'ébranlement. La même mécanique qui opere le souvenir d'une douleur, peut donc opérer le souvenir d'un déplaisir. Mais, parce que le déplaisir tient à une impression moins forte que la douleur, le souvenir d'un déplaisir est en soi moins tenace que le souvenir d'une douleur. Je dis *en soi*; car le souvenir d'un déplaisir peut se trouver lié à des idées qui ont affecté l'ame très fortement, ou qui l'ont affectée souvent.

M.

M. Comment l'action continuée d'un objet sur les fibres qui lui sont appropriées, combinée avec celle de l'attention, peut-elle causer à l'ame du déplaisir?

D. Je me suis déjà expliqué là dessus. Tout mouvement des fibres, trop longtems continué, tend à changer de plus en plus la position respective de leurs molécules, ou de leurs parties élémentaires. A mesure que cette position s'éloigne de celle qui est propre au plaisir, l'agrément de la sensation diminue. Si l'action presque momentanée d'un objet sur les fibres qui lui sont appropriées, suffit à y produire des déterminations en vertu desquelles le cerveau conserve quelque tems le souvenir de cette impression, l'action longtems continuée du même objet sur les mêmes fibres, doit rendre ce souvenir plus durable. Elle ne peut le rendre plus durable, que parce que l'ordre dans lequel elle dispose les molécules, s'éloigne davantage de l'ordre antécédent. Plus il s'en éloigne, & plus il faut de tems aux molécules pour reprendre leur position primitive.

M. Que résulte-t-il de là dans l'ame de la statue?

D. L'action continuée des corpuscules de l'œillet sur les fibres qui leur sont appropriées, & l'attention soutenue que la statue a donné à la sensation, ont opéré sur les fibres des changemens, qui ont diminué de plus en plus l'agrément

ment de la sensation, & qui l'ont enfin rendue déplaisante. Les élémens ne se sont plus trouvés entr'eux dans le rapport qui constitue le plaisir. Je ne puis déterminer en quoi consiste ce rapport, parce que la structure intime des fibres ne m'est pas connue. Mais je puis dire, sans courir risque de me tromper, qu'une fibre ne peut se mouvoir, que ses molécules, ou ses élémens, ne se disposent les uns à l'égard des autres, d'une manière différente de celle dont ils étoient disposés dans l'état de repos. Or cette nouvelle disposition que les élémens reçoivent, ils la conservent pendant un certain tems, puisque nous sommes doués de mémoire, & que la mémoire tient au cerveau. Je ne cherche point à deviner la mécanique des organes de nos sensations. Je me borne aux conséquences qui découlent des faits, ou qui paroissent en découler.

M. Si le souvenir d'une idée dépend des déterminations que les fibres appropriées à cette idée ont contractées, & qu'elles ont retenues, la perte de ce souvenir doit dépendre des changemens qui surviennent à ces déterminations.

D. J'ai déjà essayé d'expliquer comment la réminiscence s'éteint; je ne le répéterai pas ici. Je rappellerai seulement qu'une idée simple ne tient pas à une seule fibre, mais à une multitude de fibres & de fibrilles. Toutes ces fibres, toutes ces fibrilles, sont similaires, ou identiques,

ques, en égard à la nature de leurs élémens & à leur structure; autrement l'impression qu'elles produisent sur l'ame, ne seroit pas une, simple. Mais les unes peuvent être plus mobiles, plus déliées ou délicates que les autres. J'ai indiqué ailleurs l'usage qu'on peut faire de cette supposition, & les raisons qui me paroissent en établir la probabilité. Quoiqu'il en soit, je crois que l'on m'accordera facilement, que la quantité de l'effet que le corps odoriférant produit sur les fibres qui lui sont appropriées, n'est pas précisément la même dans toutes. Et cela suffira, je pense, pour résoudre la question qui nous occupe.

M. Quelles sont les fibres dont les élémens doivent avoir le plus d'aptitude à conserver les dispositions qui leur ont été imprimées?

D. Ce sont celles dont les élémens exigent un plus grand degré d'action pour être déplacés, ou pour revêtir les uns à l'égard des autres de nouvelles positions. Si l'on m'accorde que, parmi les fibres du même ordre, il en est de plus & de moins mobiles, l'on n'aura pas de peine à admettre que, parmi les fibres olfactives de la statue qui ont été exposées à l'action continuée de l'œillet & de l'attention, il y en ait qui ont eu assez de tems pour se rétablir, pour reprendre le ton propre au plaisir; tandis que d'autres retiennent encore de ces déterminations propres à exciter le souvenir du déplaisir.

sir. Il n'importe que le nombre de ces dernières fibres soit plus petit que celui des autres fibres: il suffit qu'il y en ait assez pour faire sur l'ame une impression sensible.

M. Si, dans cet état des fibres appropriées à l'action de l'œillet, vous présentez de nouveau cette fleur au nés de la statue, quelle impression fera-t-elle sur son ame?

D. Ce sera d'abord une impression de plaisir; & cette impression sera d'autant plus agréable qu'elle succédera immédiatement à celle de la rose, qui commençoit à lui déplaire. Mais, tandis que la statue donnera son attention à cette impression agréable, les fibres qui n'auront pas achevé de se rétablir retraceront à l'ame le souvenir du déplaisir attaché aux déterminations qu'elles auront contractées, & qu'elles n'auront pas achevé de perdre. Ce souvenir deviendra plus vif, si l'ame lui donne son attention. Il pourra donc exciter en elle la crainte de se retrouver dans le même état de déplaisir, où l'action trop longtems continuée de l'objet l'avoit placée.

M. Que faudroit-il pour que la statue pût distinguer la sensation de l'odeur de l'œillet, de la sensation de l'odeur de la rose?

D. Cela exigeroit qu'elle eût le fondement de la notion du nombre. Ces deux sensations lui sont présentes à la fois. Elles existent à part. L'une est excitée par l'objet; l'autre est
rappel-

rappelée par la mémoire. L'ame a la conscience de ces deux modifications. Elles sont des choses distinctes. Mais, comme la statue n'a point l'usage des signes, elle ne peut abstraire de ses sensations ce qu'elles ont de plus général, & se les représenter comme des simples unités. Elle ne peut dire *un*, *un*. Elle ne peut se représenter *un*, *un*, par le signe *deux*. Mais elle a le sentiment très clair de la présence des deux sensations. Elle sent que l'une n'est pas l'autre; elle ne les confond point. Ce sentiment qu'elle a de deux choses distinctes, n'est pas la notion du nombre; il en est seulement le fondement: car, comme nous vû, toutes nos notions reposent sur des idées sensibles.

M. Il n'en est sans doute pas autrement du plaisir & du déplaisir?

D. Par la même raison la statue ne peut s'en former la notion. L'idée qu'elle a de l'un & de l'autre est une idée purement sensible. Elle n'est que la sensation elle-même, entant qu'elle est excitée, ou rappelée, dans tel ou tel degré. Ainsi l'idée qu'a la statue du plaisir & du déplaisir, est une idée particulière, & point du tout une idée générale, une notion. Elle ne se représente pas une manière d'être en général, mais elle se représente une manière d'être en particulier; & cette manière d'être est toujours l'une ou l'autre des deux sensations, & un certain degré de l'une ou de l'autre.

Bücherei

M.

der Pädagogischen Institute
Brandenburgische Landeshochschule

M. En sentant alternativement la rose & l'œillet, la statue a acquis le sentiment de la succession, & celui du nombre. A-t-elle aussi acquis le sentiment de la durée; & si elle l'a acquis, quelle est la mécanique de ce sentiment?

D. C'est encore ici une de ces questions que je me suis proposé d'examiner. Je vais poser quelques principes qui m'aideront peut-être à la résoudre. Si la statue n'avoit jamais senti que la rose, & si le degré de la sensation n'avoit jamais varié, il est bien évident qu'elle n'auroit jamais pû acquérir le sentiment de la succession; puisque ce sentiment suppose le passage d'un état à un autre, & que l'ame ne peut rien distinguer dans un état dont l'uniformité est parfaite. Son existence est alors absolument une. En passant de la sensation de la rose à celle de l'œillet, la statue change d'état. Elle ne peut en changer qu'elle n'ait le sentiment de ce changement, & conséquemment celui de la succession qui en est inséparable. Ce sentiment se fortifie en raison du nombre des retours alternatifs de ces deux sensations. Le sentiment de la durée est lié à celui de la succession; le sentiment que la statue acquiert de la durée dépend donc des retours alternatifs que sa mémoire lui retrace. Ces retours sont autant d'instans dont l'ame a la conscience. Ces instans sont des parties de la durée ou de la succession.

M. Parlez-vous du sentiment des retours, ou de celui de la durée de chaque sensation?

D. Je ne parle point de celui-ci, parce que je suppose que le degré de chaque sensation ne varie point. Je ne puis déterminer le nombre des retours alternatifs que la mémoire de la statue lui retrace clairement, ni le nombre de ceux qu'elle ne lui retrace qu'obscurément. Cela tient au plus ou moins de perfection de la mémoire ou de l'imagination. Cela dépend encore du degré de l'attention. En général, nous éprouvons que nous ne pouvons gueres nous représenter plus de cinq ou six idées à la fois; & encore faut-il que nous recourions à des expédiens pour ne les pas confondre. Notre statue qui est actuellement bornée à ce qui résulte immédiatement de l'action des objets sur son odorat, ne peut aller en ce genre aussi loin que nous. Mais, si l'on suppose qu'elle saisit clairement trois retours, ou trois instans, ces instans lui donneront le sentiment d'une durée déterminée. Les autres instans que sa mémoire ne lui retracera qu'obscurément, lui donneront le sentiment d'une durée indéterminée, d'une espece d'éternité.

M. Que suppose dans la statue le sentiment de la durée?

D. Elle ne peut l'avoir qu'elle n'ait au moins celui du passé & du présent; car elle a le sentiment de la succession. Or ce sentiment est ce-

lui d'une chose qui a précédé, & d'une chose qui a suivi; d'une chose qui affecte l'ame actuellement, & d'une chose qui l'a affectée immédiatement auparavant. La statue ne peut passer de la sensation de la rose à celle de l'œillet, qu'elle ne sente que son état change. Elle sent donc qu'elle n'est plus comme elle étoit. Elle ne s'exprime pas cela à elle-même; elle ne dit pas: *Je ne suis plus comme j'étois*; puisqu'elle n'a pas encore de langage: mais elle a le sentiment que nous rendons par ces termes; elle a donc un sentiment du passé & du présent.

M. A-t-elle aussi celui du futur?

D. La succession alternative & continuée de deux sensations, a formé dans le cerveau l'habitude de cette succession. Quand donc l'œillet affecte actuellement l'odorat de la statue, elle juge que la sensation de la rose va succéder à celle de l'œillet. Elle a par conséquent un sentiment du futur; puisqu'elle a le sentiment d'une chose qui va succéder à une autre. Au reste j'ai défini ce que j'entens ici par un *sentiment* & par une *notion*.

M. Je ne vois point de difficulté jusqu'ici. Vous n'avez pas présenté à la fois la rose & l'œillet au nez de la statue. Vous les lui avez présentés successivement. Si vous les aviez présentés à la fois, il est évident qu'elle n'auroit pu distinguer les deux sensations. Elle n'auroit eu proprement qu'une seule sensation; mais
une

une sensation composée, & dont elle n'auroit pu démêler la composition. En présentant successivement les deux fleurs au nez de la statue, vous lui avez donné la facilité de distinguer les deux impressions. Les faisceaux des fibres appropriés à ces impressions ont joué séparément. Les deux sensations ont existé à part. Il me paroît que la difficulté consiste à rendre raison de la mécanique par laquelle on peut concevoir que la statue faisoit ces trois retours, ou ces trois instans dont vous avez parlé.

D. Je ne crois pas que cette difficulté soit insurmontable. J'essayerai d'appliquer mes principes à sa solution. Si l'ame n'avoit aucun souvenir de ses modifications antécédentes, il est évident qu'elle ne pourroit avoir le sentiment de la succession. Il est cependant certain qu'elle a ce sentiment; il est donc certain qu'elle a un souvenir de ses modifications antécédentes. Ce souvenir tient au cerveau, & j'ai déduit de là l'explication de la réminiscence. Je suis donc obligé de chercher dans la mécanique du cerveau, la solution de la difficulté qui nous occupe.

M. Voyons comment vous y parviendrez.

D. Tandis que la statue éprouvoit pour la première fois, & toujours au même degré, la sensation de l'odeur de la rose, elle ne pouvoit avoir le sentiment de la succession. En substituant l'œillet à la rose, j'ai fait changer d'état à

la statue. Elle a senti ce changement; & elle l'a senti, parce que la nouvelle sensation a rappelé le souvenir de la précédente. La statue a donc pu acquérir alors un sentiment de la succession. Ce sentiment s'est fortifié lorsque j'ai substitué la rose à l'œillet. La statue a reconnu en même tems que la sensation de la rose l'avoit déjà affectée; car elle est douée de réminiscence, & on a vu en quoi le physique de la réminiscence peut consister. La statue saisit donc déjà deux instans. Elle a le sentiment de l'instant où elle a passé de la sensation de la rose à la sensation de l'œillet, & le sentiment de l'instant où elle est revenue de la sensation de l'œillet à celle de la rose.

M. Ces deux instans sont-ils distincts?

D. Oui. Les deux sensations tiennent l'une à l'autre par la liaison qui est entre les faisceaux des fibres qui leur sont appropriées. Je tâcherai ailleurs de découvrir la mécanique de cette liaison; mais j'ai déjà indiqué les raisons qui en prouvent l'existence. Le retour de l'impression de la rose rappelle donc à la statue le souvenir de l'impression de l'œillet. Les fibres appropriées à l'action de la rose ébranlent celles qui sont appropriées à l'action de l'œillet. Ces deux impressions sont claires; elles ne se confondent point parce qu'elles ont été produites séparément, & qu'elles ont leur siege dans des fibres spécifiquement différentes.

M,

M. Quel autre effet produit le retour de l'impression de la rose dans l'ame de la statue?

D. Elle y excite le sentiment de la réminiscence. Cette ame reconnoit que la sensation l'a déjà affectée. Les fibres sur lesquelles la rose agit pour la seconde fois, ne se trouvent pas précisément dans le même état où elles étoient lorsqu'elles ont éprouvé le premier ébranlement, sans que leurs élémens se soient disposés les uns à l'égard des autres dans un ordre relatif à la nature de cet ébranlement. Or les faits nous conduisent à admettre que les fibres sensibles ont été organisées de manière qu'elles conservent, pendant un tems plus ou moins long, les déterminations qui leur ont été imprimées. L'état d'une fibre qui n'a point encore été ébranlée, ne doit donc pas être précisément le même que celui où elle se trouvera, lorsqu'elle aura éprouvé pour la première fois l'action de l'objet auquel elle est appropriée. Ainsi, tant que les élémens de cette fibre retiendront les déterminations que l'objet leur aura imprimé, la fibre conservera l'aptitude à exciter dans l'ame le sentiment de la réminiscence; & ce sentiment sera clair.

M. Déduisez de là les modifications successives de l'ame de la statue.

D. Elle reconnoit clairement que la sensation de la rose l'a déjà affectée; mais cette sensation rappelle le souvenir de celle de l'œillet: la sta-

tue a donc encore le sentiment clair de ce souvenir. Elle ne peut avoir le sentiment du retour de l'impression de la rose, & le souvenir de la sensation de l'œillet, qu'elle ne sente en même tems que la sensation de la rose a précédé une fois celle de l'œillet, & qu'elle lui a ensuite succédé. Car, au même instant que l'œillet a commencé à agir sur l'organe, la statue a senti qu'elle changeoit d'état. Elle n'a pû le sentir qu'autant qu'elle a conservé un souvenir de la sensation de la rose qui avoit précédé. Elle a donc senti que la sensation de l'œillet succédoit à celle de la rose. Lorsque j'ai substitué ensuite la rose à l'œillet, la sensation de la rose a de même rappelé à la statue le souvenir de celle de l'œillet. Elle a donc senti que la sensation de la rose succédoit à celle de l'œillet. Mais, comme le retour de l'impression de la rose a excité dans l'ame le sentiment de la réminiscence, la statue a reconnu que cette sensation l'avoit déjà affectée. Elle a donc reconnu que cette sensation qui a succédé à celle de l'œillet, l'avoit auparavant précédée. Voilà donc deux passages, ou deux instans, que l'on conçoit que la statue peut saisir clairement. Elle n'a pas le sentiment de la durée comprise entre ces deux instans: je veux dire, qu'elle n'a pas le sentiment du tems pendant lequel l'œillet a affecté l'organe. J'ai supposé que le degré de la sensation ne varioit point. Or, dans une succession parfaitement uni-

uniforme, l'ame ne peut rien distinguer. Si donc il avoit été possible que cette sensation eût affecté uniformément la statue pendant des années, & même des siècles, toute cette longue durée eût été nulle pour l'ame.

M. Comment concevez-vous donc la durée apperçue, ou sentie?

D. Si toutes les parties de l'univers étoient dans un repos absolu, il est bien évident que nous n'aurions d'autre mesure de la durée que la succession de nos idées. Il n'est pas moins évident que cette mesure varierait en différens individus, & qu'elle varierait encore dans chaque individu. Car, suivant que cette succession seroit plus ou moins rapide ou plus ou moins agréable, l'individu jugeroit différemment de sa durée. Le plus ou le moins de rapidité de cette succession paroît dépendre du degré de facilité, ou de promptitude, avec lequel les fibres sensibles s'ébranlent réciproquement. La vivacité, le feu de l'esprit, est donc probablement un effet de cette cause physique.

M. Lorsque l'œillet a succédé de nouveau à la rose, la statue a reconnu que la sensation de l'œillet lui avoit déjà été présente. Cette sensation lui a rappelé le souvenir de celle de la rose. Mais a-t-elle reconnu en même tems que la sensation de la rose lui a été présente deux fois?

D. Cette question mérite d'être analysée. Si la statue n'avoit jamais éprouvé que l'impression de

de la rose, auroit-elle pû distinguer trois impressions? Je suppose que l'objet eût toujours agi sur l'organe d'une manière uniforme, c'est à dire, que ces trois impressions eussent été égales en intensité & en durée.

M. Il me semble que cette question doit être analysée, avant que d'analyser la précédente.

D. C'est aussi ce que je vais faire. On ne peut s'empêcher de convenir qu'à la seconde impression de la rose, la statue auroit reconnu que cette sensation lui avoit déjà été présente. Dès que l'on accorde à la statue la réminiscence, on doit admettre qu'une impression qu'elle éprouve pour la seconde fois, ne l'affecte pas précisément comme elle l'a affectée la première fois. Le retour de l'impression est lié à un sentiment qui apprend à l'ame qu'elle a déjà été comme elle l'est. Elle compare donc le sentiment de la seconde impression avec le souvenir de la première, & de cette comparaison résulte la perception de l'identité des deux impressions. Le souvenir de la première tient au changement que l'action de la rose a produit dans l'état primitif des fibres qui lui sont appropriées: si ce souvenir s'étoit effacé, si ces fibres étoient revenues à leur état primitif, il est clair qu'à la seconde impression la statue se seroit trouvée précisément dans le même état où elle auroit été à la première. L'ame auroit été simplement modifiée en odeur de rose, & cette modification

fication n'auroit été accompagnée d'aucune réminiscence.

M. Je saisis fort bien vos idées. Je comprends qu'à la troisième impression, la réminiscence auroit continué à agir; mais qu'on peut mettre en question, si la statue se feroit rappelée les deux premières impressions.

D. Pour qu'elle eût pu se les rappeler, il auroit fallu qu'elle eût pu distinguer le souvenir de l'une du souvenir de l'autre. Mais, si la mémoire tient au cerveau, & si le souvenir de quelque impression que ce soit, dépend des déterminations que l'action de l'objet produit dans les fibres qui lui sont appropriées, l'objet n'agit sur ces fibres que par l'impulsion: il leur imprime donc un mouvement. Les fibres ne peuvent se prêter à ce mouvement que leurs parties constituantes ne revêtent, les unes à l'égard des autres, de nouvelles positions. Car, si les élémens dont une fibre est composée, ne changeoient point de position respective, comment cette fibre céderoit-elle à l'impression de l'objet? D'un autre côté, si les élémens reprenoient leur position primitive au même instant que l'objet auroit cessé d'agir, comment le souvenir de la sensation se conserveroit-il dans le cerveau? Où ce souvenir résideroit-il?

M. Comment vous tirez-vous de ce défilé?

D. Je dis que la première impression de l'objet produit, sur les fibres qui lui sont appropriées,

priées, des déterminations qui constituent le physique de la réminiscence. Si donc la seconde impression survient avant que les fibres aient perdu ces déterminations, l'ame reconnoitra clairement que la sensation lui a été présente. Les déterminations que la première action de l'objet produit dans les fibres, leur impriment une tendance au mouvement. Car les élémens ne peuvent se disposer les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce mouvement, que les fibres n'en acquierrent plus d'aptitude à l'exécuter. Ainsi, en supposant que les deux premières impressions de l'objet soient égales en intensité & en durée, la seconde impression doit exciter plus de mouvement dans les fibres que la première, puisqu'elles ont acquis une disposition que ces fibres n'avoient pas, lorsqu'elles n'avoient point encore été ébranlées. La seconde impression de l'objet sur les fibres qui lui sont appropriées, doit encore apporter un changement à la position respective de leurs élémens. Ces fibres ne prennent plus de mouvement que parce que leurs élémens ont acquis plus de facilité à glisser les uns sur les autres. Ils ne peuvent acquérir plus de facilité à se mouvoir, que leur position respective ne change plus ou moins par les retours successifs de la même impression.

M. Sur quoi fondez-vous toutes ces suppositions?

D.

D. La conservation des idées par l'intervention du cerveau est un fait, qui nous oblige à admettre que les fibres sensibles ont été construites de manière qu'elles retiennent, pendant un tems plus ou moins long, les déterminations qu'elles ont reçues de l'action des objets. Les élémens retiennent donc, pendant un tems plus ou moins long, la nouvelle position que l'action répétée des objets leur fait revêtir. Lors donc que des fibres sensibles sont ébranlées pour la troisième fois par leur objet, elles ne se trouvent pas alors précisément dans le même état où elles étoient avant la seconde impression. Celle-ci a ajouté quelque chose à l'effet de la première: elle a modifié plus ou moins cet effet. Toutes les fibres soumises à l'action de l'objet, ont participé à cette seconde impression, dans un rapport exact à la mutabilité de chacune. L'effet de la première impression a donc été modifié dans toutes, par la seconde impression. A la troisième, par conséquent, les fibres se sont mues relativement à l'état où la seconde impression les avoit laissées. Car l'effet de la première impression ayant été modifié par la seconde, & cette modification étant plus ou moins durable, on accordera, je pense, que, tandis qu'elle subsiste, les fibres ne peuvent se mouvoir que dans le rapport à l'état où une seconde impression les a mises. Une fibre sensible ne retient pas à la fois deux déterminations.

minations; elle ne se meut pas, à la fois, suivant ces deux déterminations.

M. Qu'entendez-vous par ces déterminations?

D. Suivant mes principes, elles ne sont autre chose que l'ordre dans lequel les élémens se disposent les uns à l'égard des autres, en conséquence de l'action répétée de l'objet. C'est donc relativement à la position que la dernière impression fait revêtir aux élémens, que la fibre doit commencer à se mouvoir lorsqu'elle est de nouveau ébranlée par l'objet. Si ces raisonnemens sont justes, je crois pouvoir en conclure qu'à la troisième impression de la rose, la statue n'auroit pû se rappeler les deux premières. En effet, comme je l'ai dit tout à l'heure, pour qu'elle eût pû se rappeler, il auroit fallu qu'elle eût pu les distinguer l'une de l'autre. Or je ne vois pas comment elle auroit pû les distinguer l'une de l'autre par la seule réminiscence.

M. Pourquoi non?

D. La réminiscence est ce sentiment qui apprend à l'ame qu'une sensation qui l'affecte actuellement, l'a déjà affectée. Mais ce sentiment ne peut pas lui-même l'instruire du nombre des retours de cette sensation. La sensation a son siege dans les fibres qui lui sont appropriées. L'objet est supposé agir chaque fois sur ces fibres d'une maniere identique. Toutes les impres-
sions

sions de l'objet sont donc identiques. Afin donc que l'ame pût distinguer le souvenir d'une de ces impressions du souvenir d'une autre impression, il faudroit que ces deux souvenirs résidassent dans différentes fibres, ou dans des fibres qui différassent entr'elles par leur jeu. Mais, toutes les impressions de l'objet étant identiques, toutes les fibres qui lui sont appropriées, doivent se mouvoir uniformément à chaque impression. La même quantité proportionnelle de mouvement qui se trouvoit dans toutes à la première impression, doit s'y retrouver à la seconde, à la troisième, &c. Je dis la même quantité proportionnelle, parce que j'ai fait voir qu'il est très probable que toutes les fibres du même ordre ne sont pas également déliées, également mobiles. Enfin je viens de prouver aussi, que l'impression subéquente modifie jusqu'à un certain point l'effet de l'impression antécédente, & que la même fibre ne retient pas à la fois plusieurs déterminations.

M. Pourquoi donc distinguons-nous plusieurs impressions du même objet?

D. C'est que ces impressions se trouvent liées à différentes idées accessoires. Les fibres appropriées à ces idées s'ébranlent réciproquement: & comme elles appartiennent à différens ordres, elles excitent dans l'ame des sensations, ou des perceptions qu'elle distingue. La distinction

tion qui est entre ces idées accessoires en met entre les impressions identiques & successives auxquelles elles sont liées.

M. Il sera tems de reprendre la question principale, à l'occasion de laquelle vous avez analysé celle qui vient de nous occuper. Lorsque l'œillet a succédé de nouveau à la rose, la statue a-t-elle reconnu que la sensation de la rose lui a été présente deux fois?

D. J'ai déjà exposé les préliminaires de cette question: il faut se les rappeler. Les matieres que je traite sont difficiles à saisir; & elles le deviendroient encore davantage, si l'on négligeoit de fortifier la liaison des principes, en les rapprochant les uns des autres par une lecture répétée.

M. Vous pouvez vous assurer que cette liaison m'est très présente. Parlez de ces préliminaires, & je vous suivrai sans effort.

D. Le retour de l'action de l'œillet sur les fibres qui lui sont appropriées, excite dans l'ame de la statue la sensation attachée au mouvement de ces fibres. Elle y est accompagnée du sentiment de la réminiscence, par lequel l'ame reconnoit que cette sensation lui a déjà été présente. Elle réveille, en même tems, le souvenir de la sensation de la rose. Mais, ce souvenir étant attaché aux déterminations que la dernière impression de la rose a produites dans les fibres qui lui sont appropriées, il s'ensuit que ces

Les fibres ne peuvent être ébranlées par celles de l'œillet, que dans le rapport à ces déterminations. Il résulte de là, que l'ébranlement des fibres de la rose par celles de l'œillet n'apprend autre chose à l'ame, sinon que la sensation de la rose lui a déjà été présente; & qu'il ne peut, par lui-même, l'instruire du nombre des retours de cette sensation. Au reste je me sers de l'expression abrégée de *fibres de la rose*, de *fibres de l'œillet*, pour éviter la répétition ennuyeuse de cette longue phrase, *les fibres appropriées à l'action de la rose*, &c.

M. Si les retours du mouvement dans les fibres de la rose ne peuvent, par eux-mêmes, donner à l'ame le sentiment du nombre de ces retours, je pense que les retours du mouvement dans les fibres de l'œillet ne le peuvent pas non plus.

D. Cela est très juste. Les fibres de l'œillet ne peuvent ébranler les fibres de la rose, que dans le rapport aux dernières déterminations que celles-ci ont reçues. Ces déterminations ne peuvent, par elles-mêmes, représenter à l'ame deux ou plusieurs retours. Pour qu'une telle représentation pût s'opérer, il faudroit que ces retours existassent à part; qu'ils eussent leur siège dans des fibres dont les déterminations ne fussent pas identiques. Ils exciteroient alors dans l'ame des sentimens, qu'elle distingueroit les uns des autres. Mais les fibres qui ont éprou-

vé la premiere impression de l'objet, sont les mêmes qui en éprouvent la seconde impression, la troisieme, la quatrieme, &c. J'ai avancé que l'impression subséquente modifie l'effet de l'impression antécédente. Si elle le modifie, l'effet de l'impression antécédente ne peut coëxister à part avec l'effet de l'impression subséquente. Il n'y a donc ici proprement qu'un seul effet, une seule détermination. Or, comment une seule détermination pourroit-elle exciter dans l'ame plusieurs sentimens distincts? On voit que la force de cet argument résulte, en dernier ressort, de la nécessité où nous sommes de chercher dans le corps l'origine de tout ce que l'ame éprouve.

M. Cette analyse de vos principes conduit à penser, que la statue ne fait que deux passages, ou deux instans. Il me semble pourtant que, ci-dessus, vous avez paru insinuer le contraire.

D. Cela est vrai; mais c'est parce que n'ayant pas encore poussé l'analyse aussi loin que je viens de le faire, je ne pouvois rien déterminer sur la question dont il s'agit. Je ne prétens pourtant pas avoir décidé cette question; mais j'ai exposé, le plus clairement qu'il m'a été possible, les principes que j'ai cru les plus propres à conduire à sa solution. C'est à ceux qui sont plus capables que moi, d'approfondir ces matieres abstraites, qu'il appartient de juger de la bonté de ces principes.

M.

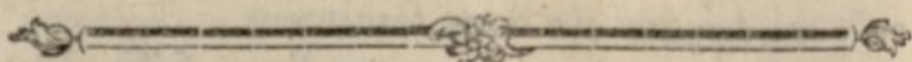
M. S'il suffit à l'ame de passer d'un état à un autre état, pour acquérir le sentiment de la succession, & conséquemment celui de la durée; il s'ensuit qu'une sensation qui se dégrade peut aussi lui donner ces deux sentimens.

D. Oui; car les termes que l'ame saisit dans cette dégradation, peuvent produire chez elle l'effet de différentes sensations qui se succèdent. Il est au reste inutile que je dise, que la statue n'a point d'idée du tems. Cette idée est une véritable notion; & il a été suffisamment établi, que la statue ne peut encore former des notions.

M. Que reste-t-il pour finir l'analyse des deux premières sensations de notre statue?

D. Il ne reste qu'à examiner quelle idée elle acquiert de l'existence. C'est la dernière des questions que je m'étois proposées; & j'ai déjà eu occasion d'en dire un mot. Il est évident que la statue a la conscience de la présence de ses sensations. L'ame a la conscience de tout ce qui se passe en elle. La statue a donc un sentiment de l'existence de ses sensations. Elles ne sont pas des êtres pour la statue; puisqu'elle est encore bien éloignée de pouvoir s'élever à la notion la plus générale, celle de l'être. L'ame s'identifie avec ses sensations. Elle ne peut donc avoir le sentiment de l'existence de ses sensations, qu'elle n'ait, par cela même, un sentiment de sa propre existence. Mais le sentiment qu'a la statue de son existence, diffère

beaucoup de l'idée que nous avons de la nôtre. Cette idée est réfléchie; & j'ai montré ailleurs comment nous l'acquérons.



ENTRETIEN XVII.

La statue éprouve une troisième odeur. Conséquences de cette supposition.

LE MAÎTRE.

Il me semble que l'analyse des deux premières sensations de la statue nous a conduit bien loin.

D. J'en suis surpris moi-même. Lorsque j'ai commencé cette analyse, je ne m'attendois pas qu'elle m'entraîneroit dans la discussion de tant de questions différentes. Ces questions m'ont paru naître les unes des autres, comme par une génération naturelle. J'ai crû devoir suivre l'ordre de cette génération, & me laisser conduire par ce fil analytique. Je me suis prêté d'autant plus volontiers à cette marche que je voyois clairement, que deux sensations suffisoient à mettre en jeu toutes les facultés de l'ame de la statue. J'ai donc été ainsi acheminé

né

né à étudier la nature des facultés de notre être, leur dépendance réciproque, & leurs opérations diverses. Et comme l'état d'un être sentant diffère beaucoup de l'état d'un être intelligent, il convenoit que j'indiquasse de bonne heure les caractères qui différentient ces deux états. C'est ce que j'ai exécuté en ébauchant une théorie générale des idées. J'ai fait sentir la liaison qu'avoit cette théorie avec l'analyse des premières opérations de notre automate. Appelé ensuite, par l'examen de la grande question du rappel des idées, à considérer de plus près tout ce qui concerne la nature & l'exercice de l'activité de notre ame, j'ai présenté sous un seul point de vue les causes générales des déterminations de la sensibilité & de la volonté, soit dans les êtres sentans, soit dans les êtres intelligens. Enfin, j'ai appliqué mes principes sur l'économie de notre être à la solution des diverses questions que m'offroit l'état actuel de ma statue.

M. Croyez-vous avoir atteint ainsi le but de votre tâche?

D. Je serois tenté de la terminer: toute personne intelligente apperçoit assez qu'en entrant dans un plus grand détail, je ne ferai gueres qu'appliquer mes principes à un plus grand nombre de cas. Cependant comme il est des choses essentielles à mon sujet que je n'ai qu'effleurées, & qu'il en est quelques autres dont

je n'ai point parlé du tout, il me paroît à propos de pousser plus loin cette analyse. Je donnerai par là à mes principes un plus grand degré de clarté, & j'en faciliterai davantage l'application aux différentes parties de l'œconomie de notre être. Je prévois même qu'en développant davantage ces premiers principes, ils pourront me conduire à des conséquences, qui deviendront peut-être elles-mêmes de nouveaux principes.

M. Je vous suivrai toujours dans vos discussions avec le même plaisir & le même intérêt.

D. Je vais donc en reprendre le fil. Je laisse l'ame de ma statue retomber en létargie: pendant qu'elle est dans cet état, je place sous son nez une giroflée. Cette fleur rappellera-t-elle à la statue le souvenir des sensations que la rose & l'œillet ont excitées? J'ai déjà admis l'affirmative, & j'en ai indiqué la raison; mais je sens que cette question méritoit d'être un peu plus discutée. C'est ce que je puis faire ici avec plus d'avantage.

M. Profitez de l'occasion: ce seroit dommage de la laisser échaper.

D. Si une sensation nouvelle ne nous rappeloit point le souvenir des sensations d'espèces différentes qui l'ont précédée, il seroit impossible que cette sensation nous parut nouvelle, & que nous parvinssions à acquérir l'idée de la succession. La chose est facile à démontrer. Le
senti-

sentiment de la nouveauté d'une sensation est essentiellement lié à la comparaison que nous faisons entre cette sensation & les sensations que nous avons éprouvées auparavant. Or toute comparaison suppose la présence des idées que l'on compare. La nouvelle sensation rappelle donc le souvenir des sensations qui l'ont précédée. Si elle ne le rappelloit point, comment pourrions-nous juger que la sensation qui nous affecte actuellement, est nouvelle? De même encore, lorsque différentes perceptions se succèdent dans l'ordre qui constitue l'harmonie, si la perception subséquente ne rappelloit point le souvenir de la perception antécédente, comment se formeroit l'idée de la succession? Comment goûterions-nous le plaisir attaché à cette harmonie? Toutes ces perceptions seroient isolées dans notre ame; & il ne pourroit jamais se former entr'elles aucune liaison. Cela est trop évident pour qu'il soit nécessaire que j'y insiste davantage. La sensation de l'odeur de la giroflée rappelle donc à la statue le souvenir des sensations qui l'ont précédée.

M. Une sensation nouvelle peut-elle rappeler d'autres sensations que celles qui l'ont précédée?

D. Il est évident qu'elle ne peut point du tout exciter dans l'ame des sensations qu'elle n'ait jamais éprouvées. L'odeur de la giroflée ne peut rappeler à la statue que les sensations

de l'odeur de la rose & de celle de l'œillet; mais elle ne peut point exciter dans son ame les sensations de l'odeur de jonquille, de violette, de tubereuse, &c.

M. L'ame peut-elle par sa seule activité se donner de nouvelles sensations?

D. L'expérience démontre le contraire; & je crois avoir assez bien prouvé que l'exercice de cette activité est subordonné à l'action des objets sur les fibres sensibles. J'ai même fait voir que l'influence de l'ame dans le rappel des idées n'est pas à beaucoup près aussi grande qu'on le pense communément. De ces faits que l'on ne peut révoquer en doute, nous sommes en droit de conclurre que, dans l'ordre naturel, il n'y a que les fibres qui ont déjà été ébranlées par les objets qui puissent l'être par des fibres sur lesquelles un objet nouveau exerce son action.

M. Mais n'y auroit-il point une communication secrète entre les fibres de tous les ordres?

D. Tout nous conduit à le penser. Le rappel des sensations les unes par les autres indique assez cette communication. Car, si toutes les sensations tiennent à des fibres qui leur sont appropriées; si chaque sensation dépend du mouvement imprimé aux fibres qui lui sont propres, le rappel d'une sensation par une autre doit dépendre d'une communication médiate,

te, ou immédiate, qui est entre les faisceaux des fibres appropriées à ces sensations.

M. Pourquoi dites-vous *mediate* ou *immédiate*?

D. Parce que je ne conçois pas qu'un corps puisse agir sur un autre corps, autrement qu'en lui communiquant immédiatement son mouvement, ou en le communiquant à des corps interposés. Je ne dis pas simplement une communication immédiate, parce que je ne puis décider, que les fibres sensibles de tous les ordres communiquent immédiatement les uns avec les autres; & qu'il seroit possible que leur communication s'opérât par un fluide interposé, ou par quelque autre voye qui m'est inconnue. Quoiqu'il en soit, je me borne à dire en général, que les fibres sensibles communiquent les unes avec les autres.

M. Cela posé, il se présente une question à mon esprit: D'où vient qu'il n'y a que les fibres qui ont été mues par les objets, qui le soyent par celles qu'un nouvel objet vient ébranler?

D. Je vais chercher quelque fait qui puisse aider à résoudre cette question. Je remarque d'abord qu'une sensation rappelée est moins vive que lorsqu'elle est excitée par l'objet. Nous pouvons donc inférer de ce fait, que le mouvement qu'un faisceau de fibres reçoit d'un autre faisceau, a moins d'intensité que celui qu'il recevroit de l'impression immédiate de l'objet.

Je remarque encore que la mobilité des fibres sensibles croît en raison de la fréquence ou de l'intensité de ces ébranlemens. Nous pouvons donc encore inférer de là, qu'une fibre qui n'a point été mue, a moins de disposition à se mouvoir, qu'une fibre qui a été mue plusieurs fois. Une fibre qui n'a point été mue, apporte donc une certaine résistance au mouvement qui lui est imprimé; & si ce mouvement est foible, il s'éteindra par cette résistance, ou s'il ne s'éteint pas, l'impression qu'il produira sur la fibre sera si foible qu'elle ne sera pas sensible à l'ame.

M. Que concluez-vous de ces faits?

D. Il semble qu'ils servent au moins à faire conjecturer qu'il n'y a que l'action immédiate des objets sur les fibres qui n'ont point encore été mues, qui soit propre à surmonter pleinement la résistance que ces fibres apportent au mouvement, & qui les mette ainsi en état de céder aux impressions que leur communiquent les faisceaux avec lesquels elles correspondent. On ne peut douter qu'il n'y ait un rapport direct entre la structure des fibres sensibles de chaque ordre & la manière d'agir de l'objet dont elles transmettent à l'ame les impressions. Si chaque sens a sa fin, chaque espece de fibres a aussi la sienne. La conformation de chaque sens, & celle de chaque espece de fibres, sont les moyens relatifs à ces fins. Les fonctions d'une fibre sont essentiellement les résultats des rap-

rapports qu'elle soutient avec l'objet auquel elle est appropriée. Il suit de là, que les fibres sensibles de chaque ordre reçoivent plus de mouvement de l'action immédiate de l'objet, qu'elles n'en reçoivent des différens faisceaux avec lesquels elles communiquent. Car il n'y a pas la même analogie entre la manière d'agir d'un faisceau, & celle d'un autre faisceau, qu'il y a entre la manière d'agir d'un faisceau & celle de l'objet auquel il est approprié. Cela me paroît suffire pour satisfaire à la question proposée.

M. Elle nous conduira sans doute à quelque autre.

D. Oui, & voici comment. J'ai tâché de prouver plus haut que chaque sensation a ses fibres propres; & il me semble que l'on ne sauroit refuser de l'admettre. Mais, si chaque sensation a ses fibres propres, il s'ensuit nécessairement que les corpuscules odoriférans qui émanent de l'œillet, ne sauroient agir sur les fibres appropriées à l'action des corpuscules qui émanent de la rose. Comment donc la sensation de l'odeur d'œillet rappelle-t-elle à la statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose?

M. N'avez-vous pas déjà dit, & même répété plusieurs fois, que ce rappel s'opéroit par l'ébranlement que les fibres appropriées à l'œillet, excitoient dans les fibres appropriées à la rose?

D.

D. Je ne me retracte point. Mais, si les corpuscules odoriférants qui émanent de l'œillet ne peuvent agir sur les fibres appropriées à l'action de la rose; comment les fibres appropriées à l'œillet peuvent-elles ébranler les fibres appropriées à la rose, & rappeler ainsi à l'ame de la statue le souvenir de la sensation de l'odeur de la rose? J'ai dit quelques généralités là dessus; je vais entrer dans un détail qui devient nécessaire.

M. Cette question me paroît liée à la précédente.

D. On ne tardera pas à s'en appercevoir, si l'on ne s'en apperçoit déjà. Dès-là qu'il est prouvé que la mémoire tient au cerveau, il ne l'est pas moins, je pense, que le rappel des sensations, les unes par les autres, dépend des mouvemens que les fibres sensibles se communiquent réciproquement. Je me suis beaucoup étendu sur ces deux points. D'un autre côté, je crois avoir établi que chaque sensation a ses fibres propres, & que l'on ne sauroit rendre autrement raison de la diversité des sensations. La difficulté consiste donc à concilier entr'eux ces résultats qui m'ont paru découler immédiatement des faits.

M. Voyons cette conciliation.

D. En vertu des rapports qu'une fibre soutient avec l'objet auquel elle est appropriée, il n'y a que l'action immédiate de cet objet, qui
la

la dispose à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. Je ne dis point que la fibre ne puisse recevoir d'ailleurs différentes impulsions; mais je dis qu'il n'y a que l'impulsion qu'elle reçoit immédiatement de son objet, qui lui imprime les déterminations propres à exciter dans l'ame la sensation de cet objet. Je ne puis déterminer en quoi consistent les rapports dont il s'agit ici, parce que les sujets de ces rapports ne me sont pas assez connus. Je me réduis donc à dire, qu'ils consistent en général dans l'analogie qui est entre la nature, la forme, les proportions, l'arrangement des élémens de la fibre, & la nature, la forme, les proportions, le mouvement des corpuscules qui émanent de l'objet.

M. A quoi cela mene-t-il?

D. A convenir qu'une fibre sensible a une disposition originelle à céder à l'impression de l'objet auquel elle est appropriée. Cette impression modifie donc l'état primitif de la fibre. Car elle ne fauroit céder à l'impression de l'objet, que les élémens dont elle est composée, ne revêtent les uns à l'égard des autres des positions qu'ils n'avoient pas avant que la fibre eût été ébranlée par l'objet. Une suite naturelle du changement qui survient alors à la fibre, est une tendance à exécuter le mouvement auquel la sensation de l'objet est attachée. Je me suis déjà assez étendu sur ce point. Puisque la fibre trans-

transmet au siege de l'ame l'impression de l'objet, il faut que les élémens qui la composent, soient unis les uns aux autres par des nœuds secrets. L'effet que l'action de la fibre produit sur l'objet, s'étend donc dans toute la longueur de celle-ci. Le mouvement ne peut passer d'une extrémité de la fibre à l'autre, que tous les élémens n'y participent plus ou moins. La fibre entiere éprouve donc un certain changement.

M. L'effet que l'action de l'objet produit sur la fibre, se borne-t-il au changement qui survient à la position respective des élémens; ou affecte-t-il encore leur forme & leurs proportions?

D. C'est ce que je ne décide point. Afin de ne rien hazarder sur un sujet qui m'est inconnu, j'avertis que par les termes de dispositions, ou de déterminations imprimées aux mouvemens de la fibre, j'entens en général tous les changemens qui leur surviennent en conséquence de l'action de l'objet. Je ne détermine donc point quels sont ces changemens; & si je parle plus volontiers du changement de la position respective, c'est qu'il me paroît être celui que le mouvement suppose le plus essentiellement.

M. La fibre transmet-elle simplement à l'ame l'impression de l'objet?

D. Elle lui retrace encore le souvenir de cette impression. Ce souvenir ne differe de la sensa-

sensation même que par le degré de l'intensité. Il a donc la même origine; il dépend donc, comme la sensation elle-même, d'un mouvement qui s'excite dans la fibre, mais d'un mouvement plus foible.

M. Qu'exige l'exécution de ce mouvement?

D. Une certaine disposition dans les parties intégrantes de la fibre. De cette sorte, les élémens retiennent pendant un tems plus ou moins long les déterminations qu'ils ont reçues de l'action de l'objet. Il monte, pour ainsi dire, la fibre à son ton; & tandis qu'elle demeure ainsi montée, elle conserve l'aptitude à retracer à l'ame le souvenir de la sensation de l'objet.

M. En quoi consiste la tendance que l'objet imprime à la fibre?

D. Je la définis, une disposition à se mouvoir d'une façon plutôt que de l'autre. J'ai montré que cette disposition résulte des rapports que la fibre soutient avec l'objet. Et comme la fibre entière éprouve un changement par l'action de l'objet, elle ne sauroit être affectée dans aucun de ses points, qu'il ne s'y trouve des élémens disposés au mouvement, & à un certain mouvement. Si donc la fibre vient à recevoir quelque impulsion étrangère, elle cédera à cette impulsion, mais ce sera à sa manière: elle se mouvra, mais ce sera dans le rapport

port aux déterminations qu'elle aura reçues de l'objet. Il y a lieu de présumer que, plus l'impression que la fibre recevra, fera analogue à sa manière d'agir, & plus la fibre aura de facilité à se prêter à cette impulsion.

M. Entre les divers mouvemens qui peuvent s'exciter dans le cerveau, quels sont les plus analogues à la manière d'agir de la fibre?

D. Il n'y en a point qui le soient davantage que ceux des fibres de même genre, ou qui appartiennent au même sens. Cependant on conçoit que la fibre peut encore céder à des impulsions moins analogues. L'objet l'a disposée à se mouvoir: lorsque la fibre a une fois contracté cette disposition, le mouvement peut y être reproduit par une impulsion quelconque, quoique très légère. Je dis par une impulsion quelconque; parce que l'expérience prouve qu'une circulation trop accélérée suffit pour réveiller en nous différentes sensations.

M. Comment faut-il donc considérer la fibre?

D. Comme une très petite machine, destinée à produire un certain mouvement. La capacité de cette petite machine à exécuter ce mouvement, dépend originairement de sa construction; & cette construction la distingue de toutes les machines de même genre. L'action
de

de l'objet réduit cette capacité en acte. C'est cette action qui monte la machine. Dès qu'elle est montée, elle joue au moment que quelque impulsion survient.

M. Prétendez-vous que la fibre soit indifférente à quelque impulsion que ce soit, c'est à dire, que l'intensité & la durée de son mouvement soient toujours précisément les mêmes, de quelque manière qu'elles viennent à être ébranlées?

D. J'ai déjà insinué que ce n'est pas là mon idée. Je comprends qu'il est des circonstances, des conditions dont je parlerai ailleurs, qui peuvent influer sur cette intensité & sur cette durée. J'admets simplement que, lorsque l'impulsion qui est communiquée à la fibre est assez forte pour faire sur l'ame une impression sensible, celle-ci a aussitôt la conscience du souvenir de la sensation attachée à l'ébranlement de cette fibre.

M. Cela n'est-il pas explicable par la structure de notre cerveau?

D. Il est certain que ce cerveau ayant été construit sur des rapports déterminés à la production & à la reproduction des idées, il n'y a pas lieu de douter que la manière dont les fibres communiquent les unes avec les autres, n'ait une grande influence sur cette reproduction. Mais, comme je l'ai dit plus d'une fois, nous ignorons comment s'opere cette communication;

tion; & l'ignorance où nous sommes à cet égard ne nous permet pas de prononcer sur diverses questions intéressantes de l'économie de notre être.

M. Ne concevez-vous donc rien sur ce sujet?

D. Je conçois qu'il est possible que deux fibres sensibles, qui se touchent seulement en un point, s'ébranlent réciproquement, si toutes deux ont déjà été ébranlées par leur objet; ou que l'une ébranle l'autre, s'il n'y a que celle-ci qui ait déjà été mue. J'entrevois encore que le point de réunion des deux fibres peut renfermer des particularités qui aident beaucoup à la communication de leurs mouvemens. Mais je dois m'abstenir de former là dessus des conjectures: elles ne reposeroient sur aucune connoissance certaine.

Mr. A quoi réduisez-vous donc tout ce que vous venez d'exposer?

D. A ceci. Lorsqu'une fibre sensible a été disposée par l'objet à exécuter le mouvement auquel la sensation de cet objet a été attachée, elle a acquis la capacité d'être ébranlée par des causes qui n'agissent pas précisément comme l'objet. Le souvenir de la sensation ne tient pas immédiatement à l'impulsion que la fibre reçoit. Il tient immédiatement ou essentiellement à la manière dont la fibre se meut, ou ce qui revient au même, à son jeu: & ce jeu lui-même.

même tient à la construction de la fibre. Quand l'objet a une fois imprimé à la fibre cette tendance dont j'ai parlé, il l'a rendue capable de recevoir le principe de son mouvement de causes très différentes entr'elles; sans que la diversité de ces causes puisse en apporter aucune dans la nature du mouvement de la fibre, parce qu'elle dépend essentiellement de la mécanique de celle-ci. Différentes impulsions peuvent mettre en jeu le pendule & les roues d'un horloge, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre la manière d'agir de ces impulsions, & la manière dont ce pendule & ces roues se meuvent. On pourroit comparer l'impulsion que reçoit ce pendule, à celle qu'un faisceau de fibres sensibles imprime à un autre faisceau. L'indication de l'heure pourroit être comparée à la sensation qui résulte du mouvement du faisceau. On voit le but de cette comparaison; il ne faut pas l'outrepasser.

M. Est-ce là tout ce que vous aviez à dire sur la Question proposée?

D. Oui. Je ne présume pas de l'avoir résolue. Pour résoudre de semblables questions, il faudroit connoître à fond la mécanique du cerveau. Je serai satisfait si vous goûtez l'application que je viens de faire de mes principes à cette question.

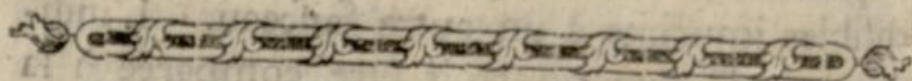
M. Elle me paroît suffisante pour autoriser à conclurre que l'odeur de la giroflée rappelle à

la statue le souvenir de la sensation de l'odeur de l'œillet.

D. Il seroit inutile que j'analysasse tout ce qui résulte de ce rappel; je ne ferois que répéter ce que j'ai exposé ailleurs fort au long sur l'attention, sur le desir, sur la surprise, &c.

M. Mais ne pourroit-on pas demander, quelle est celle des deux sensations que l'odeur de la giroflée rappellera la première?

D. La réponse à cette question me paroît avoir été déjà fournie. Je suppose toujours que les fibres appropriées à l'action de l'œillet sont celles qui ont été le plus souvent & le plus fortement ébranlées.



ENTRETIEN XVIII.

La statue éprouve trois nouvelles odeurs.

LE MAITRE.

Comment allez-vous présentement affecter la statue?

D. En faisant succéder trois nouvelles odeurs, celles du jasmin, du lys & de la rubereuse, aux trois précédentes.

M. Qu'attendez-vous de là?

D.

D. Que les facultés de l'ame de notre automate s'étendront, ou se développeront, relativement à l'augmentation du nombre de ses sensations. Il y aura plus de fibres en jeu. La volonté s'appliquera à un plus grand nombre d'organes ou d'objets. Elle donnera successivement son attention à toutes ces sensations. De là différentes comparaisons, différens jugemens. Elle se fixera plus longtems sur les sensations qui lui plairont le plus, &c.

M. Appliquerez-vous en détail aux trois nouvelles sensations de la statue, ce que vous avez dit sur les trois premières?

D. Ce seroit tomber dans des répétitions tout à fait inutiles. Je dois chercher dans ces nouvelles sensations de nouveaux faits, de nouveaux cas, qui me donnent lieu d'étendre mes principes, de les mieux éclaircir, ou de les étayer par d'autres principes liés à ceux-là.

M. Cela mérite un redoublement d'attention.

D. Je présente successivement, & assez rapidement, au nez de la statue, les six fleurs, en commençant par la rose, & en finissant par la tubereuse. Je répète cela en grand nombre de fois, & toujours dans l'ordre exprimé par cette suite, *rose, œillet, giroflée, jasmin, lys, tubereuse*.

M. Que doit-il en résulter dans le cerveau de l'automate?

D. L'expérience démontre que, si notre cerveau est affecté pendant un certain tems par

une suite de perceptions qui se succèdent constamment dans le même ordre, il contractera l'habitude de les reproduire précisément dans le même ordre. Notre mémoire retient fidèlement une suite de mots, une suite de tons. Ces mots, ces tons, sont autant de perceptions claires, qui affectent l'œil, ou l'oreille, & qui se suivent sous certains rapports, d'où dérive l'ordre de leur succession. Comme notre cerveau est affecté par l'œil & par l'oreille, il l'est, ou il peut l'être, par les autres sens. Si notre cerveau conserve le souvenir de différentes odeurs, (& comment en douter?) pourquoi ne pourroit-il les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles auroient affecté l'odorat? Le cerveau de la statue contracte donc l'habitude de reproduire les six odeurs qui ont affecté son odorat, & de les reproduire dans l'ordre suivant lequel elles se sont constamment succédées.

M. Comment se forme cette habitude? Quelle est cette liaison en vertu de laquelle la sensation qui précède, réveille celle qui doit la suivre?

D. Voilà le grand problème que j'ai annoncé il y a déjà longtems, comme l'un des plus importants & des plus difficiles qui se présentent dans cette doctrine. Pour le résoudre, je ne pense pas devoir suivre une autre méthode que celle que j'ai suivie dans l'examen des diverses questions qui se sont offertes sur ma route. Je chercherai des faits; je comparerai ces faits entr'eux;

tr'eux; & je me rendrai attentif aux conséquences qui me paroîtront en découler le plus naturellement.

M. Par où commencez-vous ?

D. Le premier fait qui fixe mon attention est celui-ci. Il faut moins de tems à notre cerveau pour contracter la disposition propre à retracer à l'ame le souvenir d'un certain nombre de perceptions, qu'il ne lui en faut, pour contracter celle de les reproduire dans un ordre déterminé & constant. Nous retenons plus facilement un certain nombre de mots, que nous ne les retenons dans l'ordre suivant lequel ils nous sont présentés. On comprend que ce que je dis ici des perceptions des mots peut s'appliquer aux perceptions, ou aux sensations de tout genre. On a vu que la sensation ne diffère point essentiellement de la perception. Je crois aussi avoir prouvé, que le souvenir d'une sensation dépend des déterminations que l'action de l'objet imprime aux élémens des fibres appropriées à cette sensation. Le souvenir de l'ordre dans lequel différentes sensations se succèdent, dépend donc encore de quelque autre chose que des déterminations dont je viens de parler; puisqu'il faut plus de tems au cerveau pour contracter l'habitude à retracer cet ordre, qu'il ne lui en faut pour contracter la disposition à retracer le souvenir de chaque sensation prise à part.

M. Quel est le second fait ?

D. Le voici. Quand nous voulons graver dans la mémoire une suite déterminée de mots, de nombres, &c. nous repassons un grand nombre de fois sur cette suite, & toujours dans le même ordre. Il n'importe pas essentiellement que cette suite affecte l'œil, ou l'oreille; mais, si elle affecte à la fois l'œil & l'oreille, il arrivera souvent que nous aurons plus de facilité à nous la rappeler. Si cette suite est exprimée par les lettres A, B, C, D, E, F, nous allons constamment de H en B, de B en C, &c. Quand le cerveau a une fois saisi cette suite, il la reproduit constamment dans le même ordre. Il ne nous représente pas la partie B avant la partie A, la partie F avant la partie E, &c. Lorsque nous lisons, que nous prononçons ou que nous entendons prononcer une suite de mots, notre cerveau est affecté d'une manière relative à ce qui se passe alors dans les fibres de l'œil, ou dans celles de l'oreille, que les objets ébranlent successivement. Car les fibres de l'œil & celles de l'oreille communiquent avec le cerveau, & l'ame a la conscience de cette suite de mots. Notre cerveau éprouve donc une suite ordonnée de mouvemens, exactement correspondante à la suite des mots. Chaque mot excite une perception claire; & cette perception a ses fibres propres. Différentes fibres du cerveau sont donc ébranlées successivement, & dans un certain ordre. La répétition

tion fréquente des mêmes mouvemens dans les mêmes fibres, dispose de plus en plus ces fibres à ces mouvemens. Donc la répétition fréquente des mêmes mouvemens dans le même ordre, dispose les fibres à exécuter ces mouvemens dans cet ordre. Donc encore, la suite A, B, C, D, E, F, a dans le cerveau des fibres qui lui correspondent, & qui peuvent être représentées par les mêmes lettres. En parcourant plusieurs fois la suite, toujours dans le même sens, nous excitons dans les fibres A, B, C, D, E, F, un mouvement qui passe des unes aux autres, toujours dans le même sens.

M. Voyons un troisieme fait.

D. J'observe encore, que si la suite des mots est nombreuse, étendue, variée, nous parvenons plus facilement à la mettre dans notre mémoire, en la prenant par parties, qu'en l'embrassant chaque fois dans toute son étendue. Lorsque le cerveau a fortement saisi la premiere partie de la suite, il en reproduit plus facilement la seconde: celle-ci lui facilite la reproduction de la troisieme, & ainsi par degrés de toute la suite. Non seulement nous partageons la suite; mais, après que le cerveau en a saisi la premiere partie, & pendant qu'il est occupé à en saisir la seconde, nous repassons plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous en usons de même à l'égard de toutes les autres parties de la suite. La mémoire des mots

dépend essentiellement des déterminations que contractent les fibres appropriées aux mots. La mémoire de l'ordre dans lequel les mots se succèdent, dépend donc aussi de la disposition que contractent les fibres à s'ébranler les unes les autres dans un ordre relatif. Il faut un tems aux fibres pour contracter cette disposition. Ce tems suppose des changemens à y produire, une résistance à vaincre. Les causes qui opèrent ces changemens, ne les opèrent donc pas du premier coup. Si donc l'action de ces causes sur les mêmes fibres est trop interrompue; si les actions sont séparées les unes des autres par de trop grands intervalles, les fibres contracteront plus difficilement la disposition dont il s'agit.

M. Qu'arrive-t-il lorsque nous prenons la suite des mots dans toute son étendue?

D. Nous excitons bien dans le cerveau une suite de mouvemens correspondans à celle des mots, mais ces mouvemens ne se lient pas assez les uns avec les autres. La première impression que reçoivent les fibres qui doivent se mouvoir les premières, est trop éloignée de la seconde: car elle en est séparée par toute l'étendue de la suite. Quand donc les fibres qui doivent exécuter la dernière partie de cette suite sont ébranlées, celles qui doivent exécuter la première, n'en ont pas encore contracté la disposition. Il en est de même de celles qui sont appel-

appelées à exécuter la seconde, la troisième, &c. Ainsi les fibres qui doivent exécuter les parties antécédentes de la suite n'aident pas assez à celles qui doivent exécuter la partie subséquente.

M. Qu'est-ce qui augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres?

D. L'attention. Lorsqu'elle se porte successivement sur une longue suite d'objets, elle en est partagée, elle se fixe moins sur le même objet particulier. Elle affecte donc moins les fibres qui lui sont appropriées. Ainsi, en repassant plusieurs fois sur les parties A & B de la suite A, B, C, D, E, E, nous imprimons aux fibres A une disposition à ébranler les fibres B. Par le même procédé, nous imprimons une semblable disposition aux fibres C & D, &c. Par là toute la suite se reproduit dans un ordre constant. Le mouvement ne passe pas immédiatement de A en C, de D en F, mais les fibres C reçoivent leur mouvement des fibres B, les fibres F des fibres E, &c.

M. Auriez-vous un quatrième fait à produire?

D. J'en apperçois un qui tient au précédent, & qui mérite que je l'indique. Si, lorsque notre mémoire s'est chargée de la suite que j'ai représentée par les lettres, A, B, C, D, E, F, nous venons à insérer dans le corps de cette suite, par exemple, entre C & D, une nouvelle partie que je représenterai par la lettre X; il

il faudra plus de tems pour lier dans notre mémoire cette partie X, aux parties C & D, qu'il ne nous en auroit fallu, si elles n'avoient point été déjà liées fortement l'une à l'autre. Pendant que nous travaillerons à former dans notre cerveau la liaison de X avec C & D, il nous arrivera plus d'une fois, en répétant toute la suite, de sauter de C en D, & de manquer X. En un mot le jeu de la mémoire fera plus ou moins dérangé par l'interpolation de X. Ce dérangement ne manquera gueres d'avoir lieu, si l'attention vient à être distraite par quelque circonstance étrangere, surtout si la crainte de manquer la suite se joint à ces circonstances. Les prédicateurs, & tous ceux qui récitent en public, comprennent assez ce que je veux dire. Ce feroit pis encore, si nous entreprenions de renverser la suite, ou d'en changer entierement l'ordre.

M. Continuez à exposer les modifications du cerveau dans de pareilles circonstances.

D. En repassant un grand nombre de fois sur la suite A, B, C, D, E, F, nous avons imprimé aux fibres C une grande disposition à ébranler les fibres D. Quel que soit le comment de cette disposition, il est certain qu'elle existe, & que les fibres D ont toujours reçu leur mouvement des fibres C. Avant que les fibres C eussent contracté la disposition dont il s'agit, elles n'avoient pas naturellement plus de

ten.

tendance à ébranler les fibres D, qu'à ébranler les fibres X. La tendance des fibres C à ébranler les fibres D est, comme nous l'avons vu, l'effet d'une habitude contractée par la répétition des mouvemens. Si donc nous eussions fait succéder dès le commencement la partie X à la partie C, la partie D à la partie X, ces trois parties se feroient liées aussi facilement les unes aux autres dans notre cerveau, que s'y sont liées C, D, E. Mais, lorsque la liaison de C avec D a été une fois formée, il a fallu pour parvenir à lier X avec C & D, que nous détruissions la tendance des fibres C à ébranler les fibres D. Il a fallu que nous imprimassions aux fibres C une tendance différente, je veux dire, la tendance à ébranler les fibres X. Il a fallu encore que nous accoutumassions les fibres D à recevoir leur mouvement, non des fibres C, mais des fibres X. De tels changemens doivent donc exiger plus de tems qu'il n'en falloit pour lier simplement C avec D. Toutes les fibres sensibles ont une disposition naturelle à retenir les déterminations qui leur ont été imprimées. Je l'ai montré en plus d'une occasion. Les fibres C apportent donc une certaine résistance à la nouvelle tendance que nous voulons leur imprimer. Tandis qu'elles conservent un certain degré de l'ancienne tendance à ébranler les fibres D, il doit arriver quelquefois qu'au lieu

lieu d'ébranler les fibres X, elles ébranleront les fibres D.

M. Quel est l'effet de l'attention dans tout ceci ?

D. L'attention que l'ame donne à la succession des parties C, X, D, contribue plus ou moins à les lier dans le cerveau. L'attention augmente l'intensité des mouvemens imprimés aux fibres: elle tend donc à fortifier en elles toutes les déterminations qu'on cherche à leur imprimer. En répétant avec attention la suite C, X, D, nous augmentons donc l'effet des déterminations que nous avons tâché d'imprimer aux fibres C; & en vertu desquelles elles tendent à présent à ébranler les fibres X. Nous opérons la même chose sur les fibres X, & sur les fibres D. Mais, lorsque l'attention est distraite, les fibres sont laissées à elles-mêmes. Elles n'ont alors que le degré de mouvement qu'elles reçoivent les unes des autres. Si donc les fibres C conservent encore quelque disposition à ébranler les fibres D, il pourra arriver que cette disposition aura son effet; & que les fibres C, au lieu d'ébranler les fibres X, ébranleront les fibres D. La crainte de manquer la suite est elle-même une source de distraction. La crainte présente à l'ame des idées étrangères, & qui sont très-propres à troubler la succession de celles qui devoient seules l'occuper. Les mou-

mouvemens des fibres appropriées à ces idées étrangères dérangent l'ordre des mouvemens des fibres appropriées à la suite.

M. Quel autre obstacle peut-on imaginer?

D. S'il faut un tems au cerveau pour lier la partie X aux parties C & D, on juge aisément qu'il lui en faudroit un bien plus long pour retenir la suite A, B, C, D, E, F, dans un ordre renversé, ou dans un ordre qui différeroit beaucoup de celui suivant lequel il l'auroit une fois faisie. Les changemens qui devroient alors s'opérer dans les fibres, feroient bien plus considérables; & jusqu'à ce qu'ils eussent achevé de s'y opérer, il arriveroit fréquemment du désordre dans la répétition de la suite. Tout cela me paroît prouver d'une manière évidente, que la mémoire de l'ordre dans lequel différentes perceptions se sont succédées, tient essentiellement aux dispositions que contractent les fibres appropriées à ces perceptions. Ce n'est que par degrés, & par la réitération des mouvemens dans le même ordre, que ces fibres contractent ces dispositions. Ce n'est non plus que par degrés, & par la réitération des mouvemens en sens contraire, ou différent, que nous parvenons à changer ces dispositions, & à en imprimer aux fibres de nouvelles.

M. Etes-vous au bout des faits que vous vouliez indiquer?

D. Il ne m'en reste qu'un cinquieme ; c'est que la mémoire peut se charger de quelque suite que ce soit. Il n'importe point essentiellement que les perceptions qui composent cette suite aient de l'analogie entr'elles ; ou que, si la suite est composée de mots, nous ayons les idées attachées à ces mots, & que ces idées soyent liées les unes aux autres par des rapports. L'expérience prouve que la mémoire peut retenir une suite de mots, qui ne tiennent les uns aux autres, ni par les rapports des sons, ni par ceux des idées. Il suffit simplement, pour que le cerveau reproduise une telle suite, qu'elle ait affecté les sens un certain nombre de fois, & toujours dans le même ordre. Mais, si les parties de la suite sont analogues entr'elles, si elles sont liées les unes aux autres par certains rapports, le cerveau aura seulement plus de facilité à retenir & à reproduire cette suite.

M. C'est donc essentiellement la répétition plus ou moins fréquente des mêmes mouvemens, dans le même ordre, qui dispose le cerveau à retenir & à reproduire une suite quelconque de perceptions ou de mots.

D. Oui ; & par conséquent l'habitude de cette disposition ne dépend point essentiellement des rapports qui sont entre les fibres sensibles ; puisque l'analogie des sons & celle des idées ne sont pas nécessaires à la production de
cette

cette habitude. Mais, si l'analogie des sons & celle des idées aident à la reproduction de la suite, c'est que cette analogie en suppose entre les fibres appropriées à ces sons & à ces idées. Des fibres qui ont des rapports entr'elles, ont plus de disposition à agir les unes sur les autres; elles diffèrent moins dans leur mécanique & dans leur jeu.

M. Vous venez d'exposer cinq faits qui sont fondés sur l'expérience. Ne seroit-il pas bon de les retracer en abrégé, & d'en déduire ensuite quelques résultats généraux?

D. J'y consens, & je commence par le précis des faits.

Premier fait. Il faut plus de tems au cerveau pour contracter l'habitude de reproduire une certaine suite de perceptions, qu'il ne lui en faut pour contracter les déterminations propres à exciter dans l'ame le souvenir de chaque perception prise à part.

Second fait. Quelle que soit l'espece de la suite que nous voulons graver dans notre mémoire, nous la parcourons un grand nombre de fois, & toujours dans le même sens.

Troisième fait. Si la suite est étendue, nous la prenons par parties, & nous tâchons de lier fortement dans notre cerveau la première partie avec la seconde, en repassant plusieurs fois sur l'une & sur l'autre successivement. Nous

en usons de même à l'égard de toutes les autres parties de la suite.

Quatrieme fait. Si, lorsque notre mémoire s'est chargée d'une suite quelconque, nous voulons insérer dans le corps de cette suite une nouvelle partie, il nous faudra plus de tems pour la lier aux autres parties de la suite, qu'il ne nous en auroit fallu, si nous eussions entrepris de le faire, avant que le cerveau eût contracté l'habitude de la reproduire; mais, si elles ont de l'analogie, le cerveau contractera plus facilement l'habitude.

Cinquieme fait. Il n'est pas nécessaire que les perceptions qui composent la suite ayent de l'analogie, pour que le cerveau contracte l'habitude de la reproduire; mais, si elles ont de l'analogie, le cerveau contractera plus facilement cette habitude.

M. Passons aux conséquences.

D. Il résulte en général de ces faits, que c'est uniquement par la réitération des mouvemens du cerveau dans le même ordre, que le cerveau contracte l'habitude de reproduire telle ou telle suite. Tout ce qui est propre à lier fortement les mouvemens entr'eux, est propre à produire & à fortifier l'habitude dont il s'agit. Tout ce qui trouble plus ou moins l'ordre des mouvemens, trouble plus ou moins la mémoire de la suite.

M. C'est donc principalement aux mouvemens qui sont excités successivement dans différentes

rentes fibres, que vous devez donner votre attention pour parvenir à résoudre le problème qui concerne l'origine de l'habitude & la nature de la liaison, en vertu desquelles la sensation qui précède réveille celle qui la doit suivre.

D. Je vais aussi suivre cette route; &, afin de me faciliter à moi-même la solution de ce problème, je ne considérerai d'abord que trois fibres, que je désignerai par les lettres A, B, C. Je suppose que ces trois fibres représentent trois perceptions que l'ame n'a point encore éprouvées, mais qu'elle va éprouver successivement. Ces trois fibres sont liées les unes aux autres; & j'ai déjà dit que j'ignore la manière de cette liaison. Lorsque la fibre A est ébranlée pour la première fois, elle n'ébranle pas les fibres B, C, parcequ'elles ne l'ont pas encore été par les objets auxquels elles sont appropriées. Lorsque la fibre B est ébranlée pour la première fois, elle n'ébranle donc pas la fibre C, mais elle ébranle la fibre A, qui a reçu de l'action de son objet une tendance à se mouvoir. Enfin la fibre C ébranlée à son tour pour la première fois, peut communiquer son ébranlement aux deux autres. Voilà ces trois fibres disposées au mouvement. Elles ont déjà acquis les déterminations propres à retracer à l'ame, du moins pour un certain tems, le souvenir des perceptions attachées à leur ébranlement. J'ai défini ailleurs ce que j'entens par la tendance des fibres

au mouvement. Mais les fibres dont je parle, n'ont point encore l'habitude de s'ébranler les unes les autres dans un ordre constant. Cette habitude doit naître de la répétition plus ou moins fréquente des mouvemens dans le même sens, je veux dire, de A en B, de B en C.

M. Comment se forme cette habitude?

D. C'est ce qu'il s'agit de découvrir. Elle ne tient pas simplement aux déterminations qui constituent le physique de la réminiscence, ou du souvenir. Je l'ai prouvé. Je suis donc obligé de pousser plus loin mes recherches. Dès que les fibres A, B, C, ont été une fois ébranlées par leurs objets, elles ont acquis une tendance à s'ébranler réciproquement. Cette tendance n'est jamais plus forte que dans l'instant qui suit immédiatement celui où l'objet a cessé d'agir. Plus les fibres retiennent de cette tendance, & moins elles apportent de résistance à leurs mouvemens réciproques. Elles en apportent donc d'autant moins que les impressions se faivent de plus près, & qu'elles sont plus répétées & plus fortes. Si les impressions des objets n'avoient point observé d'ordre constant, la fibre A n'auroit pas plus de tendance à ébranler la fibre B, qu'à ébranler la fibre C. Mais, par la répétition fréquente des mouvemens dans le même sens, la fibre A a contracté une tendance à ébranler la fibre B plutôt que la fibre C. La fibre A a toujours été ébranlée la première.

niere. La fibre B l'a toujours été après la fibre A. La fibre B a donc réagi sur la fibre A, celle-ci sur la fibre B. Par cette réaction répétée un grand nombre de fois, il se forme entre le mouvement de la fibre A, & le mouvement de la fibre B, une liaison qui ne se forme pas entre le mouvement de la fibre A, & le mouvement de la fibre C. Car, quoique la fibre C ait été mue par son objet, & qu'elle ait originairement une liaison avec la fibre A, comme elle n'a jamais été ébranlée immédiatement après celle-ci, elle ne peut agir sur elle avec le même avantage que la fibre B.

M. Mettez cela dans un plus grand jour.

D. La fibre A ne peut se mouvoir, que toutes ses parties élémentaires ne se disposent les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement. Il en est de même des propriétés élémentaires de la fibre. Mais ces deux fibres communiquent l'une avec l'autre. La partie, ou les parties par lesquelles elles se communiquent, se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé à l'action & à la réaction que ces deux fibres ont exercées fréquemment l'une sur l'autre. Et comme la fibre A a toujours été ébranlée la première, la fibre B la seconde, ç'a toujours été de la fibre A que la fibre B a reçu son mouvement dans l'acte du rappel. La fibre A a donc imprimé à la fibre B des déterminations qui

ont produit en elle l'habitude d'être ébranlée par la fibre A.

M. En quoi consistent ces déterminations?

D. Je ne puis le dire. Je conçois seulement que ce sont des changemens qui s'opèrent dans la partie, ou dans les parties par lesquelles la fibre A communique avec la fibre B. Mais la fibre A ne pourroit agir sur la fibre B, si celle-ci ne réagissoit pas sur celle-là. Par sa réaction sur la fibre A, la fibre B y produit donc à son tour des déterminations qui fortifient la liaison des deux fibres, en opérant dans les points de communication des changemens relatifs à la manière d'agir de l'une & de l'autre.

M. Comment vous représentez-vous ce mécanisme?

D. J'ai dit plus haut que ces points de communication pouvoient renfermer des particularités qui aidoient à la propagation des mouvemens. On imaginera, si l'on veut, qu'il se forme dans ces points une sorte d'engrènement, analogue à celui des barbes d'une plume; ou, si l'on admet que la propagation du mouvement se fait par l'entremise d'un fluide, on imaginera que ce fluide, en passant plusieurs fois, & toujours dans le même sens, d'une fibre à une autre, imprime aux parties par lesquelles elles communiquent, l'une avec l'autre, une direction relative à son cours. Mais ce ne
sont

font là que de pures conjectures, que je ne voulois pas même indiquer.

M. Reprenons donc le fil des idées précédentes.

D. Si les objets impriment aux fibres sensibles des déterminations qui constituent le physique de la réminiscence, il y a lieu de penser que des fibres sensibles qui agissent longtems les unes sur les autres dans un même sens, impriment aux parties par lesquelles elles communiquent ensemble, des déterminations en vertu desquelles ces fibres s'ébranleront les unes les autres dans un ordre constant. Les parties qui lient les fibres sensibles sont composées d'élémens, dont la forme, les proportions & l'arrangement répondent sans doute au but de cette liaison. En passant fréquemment de la fibre A à la fibre B, le mouvement dispose les élémens dont je parle, de manière qu'il éprouve moins de résistance de A en B, que de B en A. Car, la fibre A se mouvant toujours la première, c'est de son mouvement que les élémens dont il s'agit, reçoivent leurs déterminations. Ils se prêtent au jeu de cette fibre, & s'arrangent peu à peu, les uns à l'égard des autres, dans un rapport déterminé à la direction de son mouvement vers B. La résistance de A en B diminue donc en raison de la réitération des actes, & la résistance de B en A augmente en même raison. La réaction de la fibre B sur

la fibre A, favorise la propagation du mouvement de A en B; car elle accoutume les élémens qui avoisinent la fibre B à se prêter à l'action des élémens qui avoisinent la fibre A. Elle établit ainsi entre ces élémens un rapport d'action, dont la tendance est vers B.

M. Ne pourriez-vous pas rendre ceci plus sensible?

D. Je le souhaiterois, & je vais l'essayer. Les deux fibres ont chacune leur maniere d'agir: elles communiquent ensemble par certaines parties, qui ont probablement des rapports primitifs à la constitution de l'une & de l'autre. Pour que la fibre A ébranle constamment la fibre B, il faut que la premiere dispose les parties de communication à se prêter à son mouvement. Mais la fibre B n'agit pas précisément comme la fibre A; les perceptions attachées à ces deux fibres ne sont pas les mêmes. La fibre B modifie donc jusqu'à un certain point par sa réaction l'impression que la fibre A produit sur les parties de communication. Les élémens de ces parties se disposent donc les uns à l'égard des autres d'une maniere relative au mouvement des deux fibres. Ils contractent des déterminations communes à l'une & à l'autre. Ils concourent au mouvement de l'une & de l'autre, & par conséquent à l'ordre suivant lequel il tend à s'y propager. La fibre A doit plus influencer sur la fibre B, que la fibre B sur la fibre A.

M.

M. Qu'est-ce qui règle l'influence d'une fibre sur une autre fibre ?

D. Elle est en raison de la quantité du mouvement imprimé. Une fibre n'en meut une autre que par impulsion. Les masses supposées égales, la quantité du mouvement est comme la vitesse, ou ce qui revient au même, comme le degré de mobilité de la fibre. Le degré de mobilité de la fibre est en raison du nombre, de l'intensité & de la durée des ébranlemens que l'objet lui a imprimés.

M. Appliquez ces notions aux fibres que vous considérez.

D. La fibre A ayant été ébranlée la première, elle avoit déjà acquis un certain degré de mobilité, lorsque la fibre B n'avoit encore contracté aucune tendance au mouvement. Quand la fibre A a été ébranlée pour la seconde fois par son objet, la fibre B ne l'avoit encore été qu'une fois par le sien, &c. La fibre A a donc toujours conservé un certain avantage sur la fibre B. La fibre A a donc dû influencer plus que la fibre B, sur les parties qui lient les deux fibres. Les élémens de ces parties ont dû se disposer les uns à l'égard des autres, dans un rapport plus direct au mouvement de la fibre A, qu'à celui de la fibre B. Il y a donc eu moins de résistance au mouvement de A en B, qu'à celui de B en A.

M. D'où vient qu'une fibre a beaucoup de facilité à en ébranler une autre?

D. Cela vient de ce que le mouvement se propage très facilement de l'une à l'autre. La facilité de cette propagation résulte de la disposition des parties à se mouvoir dans un sens plutôt que dans tout autre.

M. La fibre A doit-elle communiquer immédiatement, ou médiatement, avec la fibre B?

D. Il importe peu pour les principes que je cherche à établir, que les deux fibres se touchent immédiatement, ou qu'elles soient liées l'une à l'autre par une fibrille, ou par quelque autre partie intermédiaire. On comprend que, si les deux fibres se touchent immédiatement, je ferai sur les élémens placés au point de contact, les mêmes raisonnemens que je ferois sur les élémens d'une fibrille ou de quelque autre partie intermédiaire. La fibre B est liée à la fibre A & à la fibre C. Mais le point, ou les points par lesquels la fibre B communique avec la fibre C, ne peuvent être ceux par lesquels elle communique avec la fibre A. Il se passe donc dans les points de communication de la fibre B avec la fibre C, les mêmes choses qui se sont passées dans ceux de la fibre A avec la fibre B, &c. que je viens d'exposer. Ainsi il seroit inutile que je m'étendisse sur la propagation du mouvement de B en C. Ce que j'ai dit

dit à l'égard de deux fibres, peut s'appliquer à toutes les fibres sensibles.

M. Voilà donc comment vous concevez que le cerveau acquiert l'habitude de reproduire la suite A, B, C, D, E, F, & comment vous concevez qu'il reproduit toute autre espece de suite.

D. Oui; &, s'il lui faut moins de tems pour contracter les déterminations qui constituent la simple reminiscence, que pour contracter l'habitude de reproduire une suite quelconque: c'est que la reproduction de cette suite tient à de plus grands changemens que la simple reminiscence. Il ne suffit pas qu'il survienne des modifications aux élémens de chaque fibre prise à part: il faut encore qu'il en survienne aux élémens des parties par lesquelles différentes fibres communiquent les unes avec les autres. S'il faut parcourir la suite toujours dans le même sens, c'est que les élémens de ces parties se disposent ainsi les uns à l'égard des autres, dans un ordre relatif à celui de cette suite.

M. Pourquoi est-il nécessaire de partager la suite lorsqu'elle est étendue, ou nombreuse?

D. C'est que le mouvement doit alors se propager dans un grand nombre de fibres différentes. Or, pour que cette propagation s'opere dans un ordre constant, il faut que les élémens de toutes les parties par lesquelles ces fibres communiquent ensemble, se plient à la direction du mouvement qui leur est imprimé.

Mais

Mais ce sont les mouvemens antécédens qui déterminent les mouvemens subséquens. Ce sont donc les fibres qui exécutent les parties antécédentes de la suite, qui mettent en jeu celles qui exécutent les parties subséquentes. Pour que cela arrive, il faut que les organes qui lient ensemble toutes ces fibres aient contracté les dispositions propres à transmettre le mouvement des unes aux autres, dans un ordre relatif à celui de la suite. Et parce que ces organes & ces fibres sont en très grand nombre, & qu'ils se meuvent successivement, nous sommes obligés de partager la suite, afin que les fibres qui doivent se mouvoir les premières, en acquièrent plus facilement la tendance, & qu'elles agissent ainsi plus fortement sur celles qui doivent se mouvoir après elles.

M. Pourquoi une interpolation trouble-t-elle, pour un tems, la mémoire de la suite?

D. C'est que des fibres qui ont contracté une habitude, tendent à la retenir; & que, pour leur faire revêtir de nouvelles déterminations, il faut qu'elles dépouillent celles qu'elles avoient d'abord contractées. La fibre C avoit contracté l'habitude d'ébranler la fibre D; on veut qu'elle contracte celle d'ébranler la fibre X: il faut que la fibre C revête à l'égard de la fibre X des rapports analogues à ceux qu'elle avoit d'abord revêtus à l'égard de la fibre D. Mais ces rapports dérivent de la position que les élémens des parties

ties de communication revêtent les uns à l'égard des autres. Il faut donc que les élémens des parties qui lient la fibre C avec la fibre X, se disposent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à la propagation du mouvement de C en X. Il faut de plus que cette disposition acquiere une force telle qu'elle surmonte l'effet de la disposition qu'avoient contracté les élémens des parties qui lient la fibre C à la fibre D. Cela suffit pour mettre sur les voyes : de plus longs détails seroient superflus.

M. Enfin, pourquoi l'analogie aide-t-elle à la mémoire de la suite ?

D. C'est que les rapports qui sont entre différentes fibres, en supposent dans les parties qui les lient, & que des fibres qui diffèrent un peu dans leur jeu, doivent être facilement ébranlées les unes par les autres, étant plus dans le rapport à la maniere d'agir des objets auxquels elles sont appropriées. Voilà pour ce qui concerne l'analogie qui est entre les objets sensibles. Si l'analogie qui est entre les idées réfléchies d'une suite, en facilite aussi le rappel, c'est que les idées réfléchies tirant leur origine des idées sensibles, elles ont, comme celles-ci, des rapports naturels. Elles s'excitent donc les unes les autres dans un ordre relatif à celui suivant lequel elles se sont engendrées les unes les autres, ou suivant lequel elles se sont offertes à l'esprit. J'en ai donné ci-dessus

dessus des exemples, & j'ai indiqué l'origine, le fondement de cette liaison qui se forme entre les idées réfléchies. Mais ces idées tiennent à des mots, qui tiennent eux-mêmes à des fibres. La valeur des mots, leur arrangement, leur construction, suivent le génie & les règles d'une langue que le cerveau a appris à parler. L'habitude établit donc entre les fibres appropriées aux mots, une liaison semblable à celle que nous avons vu se former entre les fibres A, B, C. L'ordre du discours détermine celui dans lequel les mouvemens doivent se propager des unes aux autres. S'il y a de l'harmonie dans le discours, s'il s'y retrouve des retours ordonnés des mêmes sons, des mêmes terminaisons, cela facilitera encore davantage le rappel de la suite : c'est que l'oreille est construite dans le rapport à cette harmonie ; c'est que l'ame est faite pour goûter cette harmonie ; c'est que des sons analogues tiennent à des fibres analogues, & que des fibres analogues ont une disposition mutuelle à s'ébranler les unes les autres.

M. La reproduction des idées complexes, ou des idées qui, ayant été excitées à la fois, composent un tout que le cerveau représente à l'ame, ne fournit-elle pas un objet particulier d'attention ?

D. J'en dirai un mot. Un objet qui agit à la fois sur différens ordres de fibres d'un même sens,

sens, ou sur plusieurs sens, met à la fois en mouvement différens faisceaux de fibres d'un ou de plusieurs sens. Ces fibres sont liées les unes aux autres ; elles réagissent donc les unes sur les autres, pendant que l'objet les tient en mouvement. Les élémens des parties qui lient ensemble toutes ces fibres, se disposent donc les uns à l'égard des autres, relativement aux mouvemens qui s'excitent alors dans toutes les fibres. Ces fibres contractent donc des rapports qu'elles n'avoient pas avant qu'elles eussent été ébranlées à la fois par le même objet ; car elles contractent l'habitude de s'ébranler réciproquement. Si donc un ou plusieurs faisceaux de ces fibres viennent ensuite à être ébranlés par quelque cause que ce soit, le mouvement se communiquera bientôt à tous les autres faisceaux, & l'idée totale sera reproduite. C'est ainsi que l'ame se rappelle une perspective quelconque, qui est, en quelque sorte, une idée très complexe. C'est ainsi encore que je rendrois raison de la reproduction des idées accessoires & de leurs effets divers. Mais il me suffit d'avoir posé les principes qui peuvent conduire à la solution de toutes les questions de ce genre.

M. Y a-t-il d'autres questions encore, auxquelles vous puissiez satisfaire par les mêmes principes ?

D.

D. En voici quelques unes. D'où vient qu'il est si difficile de détruire une habitude? C'est que, pour y parvenir, il faut exécuter l'une ou l'autre de ces deux choses: il faut donner aux élémens des fibres qui sont le siege de cette habitude des déterminations différentes de celles qu'ils avoient contractées; ou imprimer à d'autres fibres des déterminations capables de surmonter l'effet de celles-là. Si les habitudes contractées dès l'enfance sont celles qu'il est le plus difficile de déraciner, c'est que les fibres qui en sont le siege, ont cru & se sont fortifiées peu à peu, comme tous les autres organes. Les atomes nourriciers, en s'incorporant à ces fibres, y ont maintenu les dispositions que la répétition des actes leur avoit imprimées. De là vient encore qu'il est si difficile de détruire les préjugés: ils sont des habitudes: ils tiennent à des fibres qui ont été longtems & fortement ébranlées: ces fibres tiennent à un grand nombre d'autres fibres, qui ont participé à leurs mouvemens. Pour détruire les préjugés, il faut donc changer les déterminations des fibres qui leur sont appropriées, ou imprimer à d'autres fibres des mouvemens contraires ou différens. Il en est de même du caractère lorsqu'il est une fois formé. Il est le résultat de toutes les idées & de tous les sentimens qui peuvent devenir le principe des actions; & tout cela tient à une multitude de fibres, dont il faudroit

droit changer ou modifier les déterminations, pour parvenir à changer le caractère. Je me borne à indiquer la solution de ces questions: j'en passe beaucoup d'autres sous silence, dont l'explication découle sans effort des mêmes principes.

M. Jettons à présent un coup d'œil sur la statue.

D. La suite A, B, C, D, E, F, que j'ai prise pour exemple, représente la suite des sensations que notre statue éprouve, & que j'ai désignée par les mots *rose*, *aillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lys*, *tubereuse*. On conçoit maintenant par quelle mécanique le cerveau de l'automate contracte l'habitude de reproduire à l'ame ces sensations dans un ordre déterminé & constant. Il a même d'autant plus de facilité à contracter cette habitude, que ces sensations appartiennent toutes au même genre.

M. La situation actuelle de la statue ne donne-t-elle pas lieu à de nouvelles questions?

D. Je ne m'y étendrai pas, parce que la plupart ne sont qu'un développement de celles que j'ai déjà traitées. On conçoit, par exemple, que la succession plus ou moins rapide de six sensations peut faire éprouver à l'ame une sorte d'harmonie, & que l'attention qu'elle donne à cette harmonie fortifie l'habitude du cerveau à reproduire cette suite de sensations dans un ordre constant. On comprend encore que, si

une des six fleurs affecte l'odorat de la statue, & qu'elle se rappelle en même tems quelques unes des sensations qui ont précédé ou suivi l'impression de cette fleur, la succession de ces sensations rappelées, mesurera la durée de celle que l'objet excite. On juge enfin que la statue ne sauroit avoir le sentiment du nombre de six; car, pour qu'elle eût ce sentiment il faudroit qu'elle distinguât nettement les six sensations, & pour qu'elle les distinguât nettement, il faudroit qu'elle les eût présentes à la fois. Or ces sensations sont successives. Si donc la giroflée affecte l'odorat de la statue, & qu'elle se rappelle en même tems l'odeur de l'œillet & celle de la rose, elle aura le sentiment du nombre de trois.

M. Savez - vous combien la statue peut avoir de sensations présentes à la fois?

D. Non.



ENTRETIEN XIX.

De l'état de la statue, dans la supposition que toutes les fibres de l'odorat ont été mises en jeu.

LE MAÎTRE.

Que résulte-t-il de la multiplication des sensations dans le cerveau de la statue?

D. On donne par là plus d'exercice à toutes les facultés de son âme: elles se déploient sur un plus grand nombre d'organes ou d'objets. Cela n'a plus besoin d'explication.

M. Ainsi donc, en supposant que toutes les fibres de l'odorat ont été mises en jeu, il pourra arriver que l'âme ne fera presque jamais sans quelque sensation qui lui soit présente.

D. Assurément. L'impulsion réciproque des faisceaux les uns sur les autres, l'action de l'âme, l'impression des mouvemens intestins, donneront fréquemment lieu au rappel de différentes sensations, qui en réveilleront d'autres, celles-ci d'autres à leur tour: & comme la chaîne est déjà fort étendue, il arrivera rarement qu'il n'y ait pas quelque chaînon qui soit ébranlé.

M. Parmi ce grand nombre de sensations que nous supposons que la statue a déjà éprouvées,

n'y en a-t-il pas qui pourront lui paroître indifférentes, parce qu'elle les comparera à d'autres plus agréables?

D. Il est très évident qu'aucune sensation n'est en soi indifférente: toute sensation est accompagnée d'un certain degré de plaisir ou de douleur, qui résulte originairement du degré d'ébranlement des fibres appropriées à la sensation, ou de l'espèce des fibres ébranlées. Mais un être sentant qui a éprouvé un grand nombre de sensations, parmi lesquelles il en est qui diffèrent beaucoup par le degré de plaisir qu'elles renferment, peut juger indifférentes des sensations qui ne lui paroîtroient pas telles, s'il ne les comparoit point à d'autres plus propres à flatter la sensibilité. Tout être qui sent, veut sentir agréablement, & le plus agréablement qu'il est possible.

M. Qu'arriveroit-il à la statue, si elle n'éprouvoit pendant quelque tems que de ces sensations qu'elle s'est accoutumée à regarder comme indifférentes?

D. Elle tomberoit dans cet état que nous exprimons par le terme d'ennui. Son ame, accablée de cet ennui, ne rappelleroit point au gré de sa volonté le souvenir des sensations agréables qu'elle auroit éprouvées: je crois avoir démontré que ce n'est point ainsi que s'opère cette sorte de rappel. Mais la sensation indifférente que nous supposons que la statue éprouve

éprouve actuellement, tient à des fibres qui lui sont appropriées. Ces fibres sont actuellement ébranlées par l'objet. Elle communiquent leur ébranlement à d'autres fibres avec lesquelles elles ont contracté des liaisons. Celles ci en ébranlent d'autres, &c. Ainsi différentes sensations sont reproduites dans l'ame, & elle en a la conscience.

M. Comment différent ces sensations?

D. Il en est, parmi elles, de plus ou de moins agréables. L'ame leur donne donc plus ou moins d'attention, à proportion du degré de plaisir qu'elles renferment. Elle la fixe sur celle qui lui plaît le plus. De là le desir de jouir de la plénitude de cette sensation. Elle devient un besoin, relativement à l'état d'ennui que nous supposons que la nature éprouve. Si elle connoissoit l'objet de cette sensation, si elle pouvoit se le procurer, le terme du desir seroit la possession de cet objet.

M. Des sensations que l'ame jugeoit indifférentes, peuvent-elles lui devenir très agréables?

D. Oui, si elles concourent à produire une suite harmonique. Les rapports primitifs qu'elles soutiennent avec les autres sensations de la suite, l'ordre dans lequel elles se succèdent, le passage des unes aux autres, les comparaisons qui naissent de ce passage, donneront à l'ame d'autant plus de plaisir que l'harmonie sera plus une & variée. La somme du plaisir sera ainsi

plus grande que celle de tous les plaisirs absolus de la suite, pris à part: car elle sera augmentée de la somme de plaisir attachée à cette suite, entant qu'ordonnée.

M. Quelles conséquences tirez-vous de là?

D. Cela montre qu'une suite ordonnée peut n'être toute composée que de sensations que l'ame jugeroit indifférentes, si elle les éprouvoit à part, & qui lui deviennent très agréables par l'ordre dans lequel elles l'affectent. Tous les tons de la Musique pris à part, nous paroissent bien insipides: quelle harmonie résulte de leurs accords! Des sensations désagréables peuvent même devenir agréables par la place qu'elles occupent dans une certaine suite. Les contrastes comme les accords donnent naissance aux plaisirs de comparaison. Notre statue pourroit donc goûter des suites, dont les unes ne renfermeroient que des sensations indifférentes, & dont les autres renfermeroient quelques sensations désagréables.

M. Quelles sont les suites auxquelles la statue aura donné le plus d'attention?

D. Ce seront celles que le cerveau aura plus de disposition à reproduire. On a vu que l'attention est une force qui, en s'appliquant aux fibres sensibles, augmente l'intensité de leurs mouvemens. Cette force tend donc de sa nature à fortifier dans les fibres toutes les déterminations qui leur ont été imprimées. Au
nombre

nombre de ces déterminations sont celles en vertu desquelles elles s'ébranlent les unes les autres dans un ordre constant. L'expérience prouve que la mémoire retient avec plus ou moins de fidélité une suite d'idées, ou de mots, à proportion du degré d'attention que nous avons prêté à cette suite. La mémoire tient essentiellement aux déterminations que les fibres sensibles contractent: l'attention fortifie donc ces déterminations.

M. Appliquez cela à la statue.

D. Si nous la laissons à elle-même, le rappel de telle ou de telle sensation, de telle ou de telle suite, dépendra du mouvement qui s'excitera dans le cerveau; & le degré d'intérêt de chaque sensation, ou de chaque suite, déterminera l'exercice de la volonté. Si nous présentons au près de la statue un corps odoriférant, l'action de ce corps sur les fibres qui lui sont appropriées, les mettra en mouvement; & ce mouvement se communiquera aux divers faisceaux avec lesquels ces fibres auront contracté des liaisons. Les sensations attachées à l'ébranlement de ces faisceaux, seront reproduites; ce seront des sensations concomitantes, ou associées, dont la succession plus ou moins rapide sera une mesure variable de la durée, celle que l'objet excitera, &c.

M. L'ordre de nos idées est-il le même dans le sommeil & dans la veille?

D. Nous éprouvons qu'il n'est pas le même. Notre ame est bien affectée pendant le sommeil de différentes suites d'idées; mais les idées qui composent ces suites, forment souvent des associations très bizarres, & qui n'ont que peu ou point de rapport avec les représentations de la veille. J'ai dit ma pensée sur la mécanique des songes en général. Si j'ai prouvé, comme je le présume, que la reproduction des idées pendant la veille, est due principalement aux mouvemens qui s'excitent dans le cerveau, il n'est pas douteux que la reproduction des idées pendant le sommeil ne soit due à une semblable cause.

M. Ne pouviez - vous pas entrer dans un plus grand détail?

D. Des impulsions intestines peuvent ébranler pendant le sommeil un ou plusieurs faisceaux de fibres sensibles. Aussitôt les idées attachées à l'ébranlement de ces faisceaux seront reproduites. Mais aucun faisceau n'est absolument isolé: tous sont liés les uns aux autres par des nœuds que les circonstances ont formé. J'ai indiqué plus haut comment je conçois que cette liaison s'opere. Le faisceau, ou les faisceaux qu'une impulsion intestinale a ébranlés, communiquent donc leur ébranlement aux différens faisceaux avec lesquels ils ont contracté le plus de liaison. De là la reproduction d'une certaine suite d'idées pendant le sommeil.

M.

M. Si la propagation du mouvement n'étoit ni troublée, ni interrompue, comment les songes différencieraient-ils des représentations de la veille ?

D. Ce ne seroit que par le plus ou le moins d'intensité des impressions. Le faisceau auquel tient une certaine idée, étant ébranlé, tous les faisceaux avec lesquels il auroit contracté des liaisons, le seroient successivement. La chaîne des idées associées seroit reproduite dans le même ordre que pendant la veille. Ce seroit un paysage, une scène tragique, un discours, &c, suivant l'espece de faisceau qui auroit été ébranlé le premier.

M. Est-ce ainsi que les choses se passent ?

D. L'expérience nous apprend qu'il s'en faut beaucoup que l'ordre de nos idées soit aussi régulier dans le sommeil que dans la veille. Il faut donc en chercher la raison dans de nouvelles impulsions intestines qui surviennent, & qui choquent plus ou moins l'ordre des mouvemens. Car l'expérience nous apprend aussi que le mouvement tend à se propager du côté où il éprouve le moins de résistance. Or il en éprouve moins quand il se propage dans l'ordre suivant lequel différens faisceaux ont été souvent ébranlés, par exemple, dans l'ordre exprimé par la suite A, B, C, D, E, F. Si donc nous supposons qu'une impulsion intestinale ébranle le faisceau A, le mouvement tendra à se propager

de A en B, de B en C, &c. Mais, si dans l'instant où le faisceau C est prêt à être ébranlé par le faisceau B, une nouvelle impulsion intestinale survient, qui ébranle plus fortement le faisceau F, que le faisceau C ne peut l'être par le faisceau B, la perception F succédera immédiatement à la perception B, & l'ordre de la suite en sera troublé. D'autres impulsions intestinales peuvent en même tems ébranler d'autres faisceaux, & reproduire ainsi les idées attachées à cet ébranlement. Et si ces idées n'ont entr'elles aucun rapport, il s'en formera mille associations bizarres, & qui différeront plus ou moins des représentations de la veille. Il en sera alors du cerveau, comme d'un clavestin dont une main ignorante ébranleroit les touches.

M. Que concluez-vous de ces principes généraux sur la mécanique des songes?

D. Il semble qu'on puisse en inférer que, moins les impulsions intestinales sont fréquentes, nombreuses, variées, & plus la chaîne des idées qui s'offrent à l'ame pendant le sommeil, doit se rapprocher des représentations de la veille: car les fibres sensibles tendent à s'ébranler les unes les autres dans l'ordre suivant lequel elles ont été le plus souvent ébranlées pendant la veille. Il faut donc que le mouvement soit imprimé à un seul faisceau par quelque impulsion intestinale, pour qu'il tende à se propager dans une suite déterminée de fibres. Les idées qui
feront

seront ainsi reproduites, formeront une chaîne d'autant plus longue, que l'impulsion aura été plus forte, & que les fibres auront été plus souvent ébranlées dans le même ordre. Mais, comme le mouvement s'affoiblit de plus en plus, & s'éteint enfin par la communication, si, au bout d'un certain tems il ne survient point de nouvelle impulsion intestine, le songe finira, & sa durée sera proportionnelle au nombre des faisceaux qui auront été ébranlés successivement & à la rapidité des mouvemens. Si une nouvelle impulsion survient, qui affecte une autre suite de faisceaux, une nouvelle chaîne d'idées s'offrira à l'ame; & ce sera un autre songe qui succédera au premier. Les impressions du dehors se mêlant quelquefois à celles du dedans, modifient singulièrement les songes.

M. D'où dépend le souvenir des songes?

D. On a vu que la structure des fibres sensibles est telle qu'elles retiennent, pendant un tems plus ou moins long, toutes les déterminations qu'elles ont reçues, de quelque impulsion que ce soit. Si donc les impulsions que différens faisceaux ont reçues pendant le sommeil ont été assez fortes pour faire une impression plus ou moins durable sur les élémens de ces faisceaux & sur les élémens des parties par lesquelles ils communiquent ensemble, le souvenir du songe se conservera pendant un tems plus ou moins long. Ce souvenir sera d'autant plus vif, que les

les élémens auront plus retenu des déterminations produites par ces impulsions, que je pourrois nommer accidentelles. Il sera très confus, s'il n'y a qu'un très petit nombre de fibres qui ayent retenu exactement ces déterminations fortuites. Mais si, à son réveil, l'ame déploie fortement son attention sur ces fibres, l'augmentation de mouvement qu'elle y produira, pourra se communiquer à quelque des autres fibres qui auront été ébranlées avec celles-là, & qui n'auront pas achevé de perdre les déterminations acquises pendant le sommeil. Le souvenir du songe deviendra ainsi un peu moins confus: la chaîne des idées commencera à se débrouiller un peu. Je me borne à cette ébauche de la mécanique des songes.

M. Ces principes généraux conviennent-ils aux songes de la statue?

D. Ils s'y appliquent d'eux-mêmes. Si nous supposons, par exemple, qu'une impulsion intestinale affecte, pendant le sommeil de l'automate, le faisceau des fibres appropriées à l'odeur de la rose, la sensation de cette odeur sera aussitôt reproduite. Mais nous avons supposé ci-devant, que la statue a souvent donné son attention à la suite exprimée par les termes *rose, œillet, giroflée, jasmin, lis, tubereuse*; il s'est donc formé entre les faisceaux appropriés à l'action de ces fleurs, une liaison en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler les uns les au-

tres

tres dans l'ordre de la suite. Le faisceau affecté par l'impulsion intestinale ébranlera donc le faisceau approprié à l'œillet; celui-ci, le faisceau approprié à la giroflée, &c. Toute la suite sera donc ainsi reproduite comme dans la veille, pourvu toutefois qu'il ne survienne point de nouvelle impulsion intestinale qui en trouble l'ordre. Il en sera de même de toutes les suites qui auront souvent affecté le cerveau de la statue pendant la veille, & qui auront fortement excité son attention. Toutes seront reproduites, si le premier faisceau est assez fortement ébranlé pour que son mouvement puisse se communiquer à tous les faisceaux de la suite. Différentes suites seront de même reproduites successivement, & prolongeront la chaîne du songe, suivant le nombre & la manière des impulsions intestines. Différens faisceaux, ébranlés sans ordre, donneront naissance à un songe bizarre. Si quelque impulsion agit fortement & pendant un certain tems sur un faisceau qui n'ait pas encore contracté beaucoup de liaison avec d'autres faisceaux, la sensibilité de l'ame sera, pour ainsi dire, toute concentrée dans la sensation attachée à l'ébranlement de ce faisceau, & ce sera un songe simple; les autres seront des songes composés.

M. La statue peut elle distinguer le sommeil de la veille?

D.

D. En aucune façon. Un songe équivaut pour elle à la réalité; soit que l'organe reçoive du dehors le principe de ses mouvemens, soit qu'il le reçoive du dedans, l'effet est essentiellement le même par rapport à l'ame. Toute la différence qu'elle peut démêler entre ce qui se passe en elle pendant le sommeil, & ce qui s'y passe pendant la veille, se réduit au degré d'intensité des impressions. Mais il est bien évident que cela ne suffit point pour lui faire distinguer ces deux états. Nous ne parviendrions point nous-mêmes à les distinguer, si nous n'avions pas contracté l'habitude de réfléchir sur ce qui se passe en nous & hors de nous: habitude qui s'étend & se fortifie encore par l'exercice de nos cinq sens. Nous conservons un souvenir distinct des objets qui nous affectoient avant le sommeil, & de l'ordre dans lequel ils nous affectoient. A notre réveil nous comparons ce que ce souvenir nous retrace avec ce qui s'offre alors à nous: & la conformité que nous y remarquons, est le fondement de la persuasion où nous sommes que nous veillons.

M. Quelle est la fonction de l'ame dans les songes?

D. Il semble qu'elle ne soit que simple spectatrice: au moins sa liberté ne paroît-elle pas s'y déployer comme dans la veille. Et c'est, sans doute, la raison du désordre que nous observons dans les idées qui composent la plupart de

de no
les lo
tentio
trouv
l'ordr
scienc
est ré
vemen
est alc
rogén
tion p
font le
de me
faisc
ou plu
ra de
nature
que l'
somm
duite,
même
M.
en gén
dans la
termes
poye-
de ces
D.
est dét
toujou

de nos songes. Pendant la veille, la liberté suit les loix de la réflexion. L'ame y dirige son attention relativement aux circonstances où elle se trouve, à la nature des sujets qui l'occupent, à l'ordre, à l'analogie des idées. Elle a la conscience de toutes ces choses, & cette conscience est réfléchie. Si donc, par l'effet d'un mouvement fortuit du cerveau, une idée étrangère est alors reproduite, l'ame reconnoissant l'hétérogénéité de cette idée en détournera son attention pour la porter sur quelque une des idées qui font le sujet de sa méditation. L'augmentation de mouvement qu'elle produira ainsi dans le faisceau approprié à cette idée, réveillera une ou plusieurs idées analogues, & l'ame continuera de la sorte à suivre le fil ou l'enchaînement naturel des idées. L'expérience paroît prouver que l'attention ne s'exerce point ainsi dans le sommeil. Si une idée hétérogène y est reproduite, l'ame la contemple, & elle contemple de même toutes les idées que celle-ci rappelle.

M. Mais, pourquoi l'ordre de nos idées est-il, en général, moins régulier dans le sommeil que dans la veille; ou, pour m'exprimer en d'autres termes, pourquoi l'activité de l'ame ne se déploie-t-elle pas également dans l'un & l'autre de ces deux états?

D. Dans la veille, l'exercice de nos facultés est déterminée par les impressions du dehors, toujours plus vives que celles du dedans. No-

ire

tre activité se déploie donc dans la veille, relativement aux circonstances extérieures où nous nous trouvons alors placés. Un objet s'offre à nous : on nous parle ; une affaire nous survient ; les différens faisceaux appropriés à ces divers objets, en sont fortement ébranlés ; ils ébranlent fortement les faisceaux avec lesquels ils ont contracté des liaisons. Les idées analogues sont aussitôt reproduites. L'activité de l'ame se déploie dans le rapport à l'ordre de ces mouvemens, ou de ces reproductions. Si une impulsion intestine réveille alors quelque idée étrangère, l'ame ne se livre point à cette idée, parce que son attention est sans cesse rappelée à la suite de l'affaire, ou du discours, par la forte impression que la présence des objets produit sur les faisceaux qui leur sont appropriés, & par ces faisceaux surtout qui leur sont analogues.

M. Comment les choses se passent-elles dans le sommeil ?

D. Tout autrement. Dans cet état, l'ame est toute livrée aux impressions du dedans. Son attention se borne à suivre l'enchaînement des idées qui s'offrent à elle. C'est un tableau qu'elle contemple, & dont les teintes douces sont presque toutes à l'unisson. Si ce tableau n'est composé que de figures bizarrement associées, l'ame n'est point choquée de cette bizarrerie, parce qu'elle n'a pas présentes à son

son entendement les idées qui pourroient la lui rendre choquante; & nous avons vu que le rappel de ces idées ne dépend pas uniquement du bon plaisir de l'ame; elle est donc alors dans le cas d'un être qui n'auroit jamais eu que des idées bizarres; c'est une espece de folie momentanée dont elle ne peut pas s'appercevoir: car des idées réfléchies qui ne sont pas présentes à l'entendement, sont comme nulles par rapport à lui. Enfin, les impulsions intestines sont momentanées: elles ne peuvent donc produire sur l'ame des effets semblables à ceux qu'y produit la présence des objets; ces sortes d'impressions diffèrent encore de celles des objets par le degré d'intensité.

M. Quelles sont les fibres susceptibles d'ébranlement?

D. Dans l'ordre naturel, il n'y a que celles qui ont été ébranlées par les objets, qui puissent l'être par d'autres mobiles. Nous n'avons jamais de sensations nouvelles que par l'intervention d'objets nouveaux. Dans l'ordre naturel, nos songes ne peuvent donc rouler que sur les idées qui nous ont affectés pendant la veille. Mais certaines idées peuvent être associées en songe d'une manière si étrange, que les objets qui résultent de leur association nous paroissent nouveaux. Cependant, si à notre réveil nous prenons la peine de décomposer ces objets imaginaires, nous reconnoissons bientôt que cha-

cune des idées partiales qui en composent l'idée totale, nous a déjà été présente pendant la veille. Il en est des fibres de notre cerveau comme de tous les signes de nos idées, qui, suivant qu'ils sont combinés, présentent à l'esprit différentes choses. Les songes sont donc toujours des représentations plus ou moins régulières, plus ou moins bizarres, des objets qui nous ont affectés pendant la veille. Et comme la vue & l'ouïe sont les sens dont nous faisons le plus fréquent usage, il s'ensuit que les fibres appropriées aux objets de la vue & à ceux de l'ouïe, sont de toutes les fibres de notre cerveau les plus mobiles; car elles sont celles qui ont reçu de l'habitude le plus de disposition au mouvement. Une conséquence nécessaire de ceci est, que nos songes doivent rouler plus souvent sur les objets de la vue & de l'ouïe que sur ceux des autres sens. C'est aussi ce que l'expérience confirme: il nous arrive plus rarement en songe de croire sentir ou goûter, qu'il ne nous arrive de croire voir ou entendre.

M. D'où doit venir le mouvement?

D. Une sensation quelconque dépendant originellement de l'ébranlement de certaines fibres, il est indifférent à la reproduction de la sensation que ces fibres reçoivent leur mouvement du dedans, ou qu'elles le reçoivent du dehors. Si donc, par l'action de quelque cause que ce soit, les fibres sensibles sont ébranlées en pleine veille,

veille, de manière à représenter à l'ame une suite ordonnée de choses, ou d'événemens, elle aura une *vision*. Elle reconnoîtra que cette vision n'est point son ouvrage, parce qu'elle a un sentiment clair de la nature & de l'ordre des idées qui lui étoient présentes immédiatement avant la vision & de celles qui lui sont encore présentes pendant la vision. Elle s'en convaincra de plus en plus par l'impuissance où elle se trouvera d'écarter l'apparition en portant son attention sur d'autres idées. L'intensité du mouvement des fibres appropriées à la vision, le fera dominer sur toutes les idées que l'imagination ou la mémoire rappelleront. L'ame ne s'appropriera donc pas cette vision, comme elle s'approprie le rappel de la plupart de ses idées. Elle sentira donc qu'elle n'a pas le même pouvoir sur la vision que sur les idées qu'elle croît rappeler. Enfin, parce que l'ordre ou l'enchaînement de ses idées ne l'a point acheminée à vouloir la vision, elle en conclurra certainement qu'elle ne dépend point de sa volonté.

M. Mais n'est-ce pas être visionnaire que de parler de visions, & y a-t-il des faits qui viennent à l'appui d'une semblable supposition ?

D. Je pourrois raconter sur ce sujet un cas fort singulier, & qui passeroit pour fabuleux, s'il n'étoit appuyé sur des témoignages dignes de foi. L'exposition de ce phénomène psychologique demanderoit un détail trop long pour

trouver place ici. Je me bornerai donc à dire, que je connois un homme respectable, plein de santé, de candeur, de jugement & de mémoire, qui, en pleine veille, & indépendamment de toute impression du dehors, apperçoit de tems en tems devant lui des figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de voitures, de bâtimens, &c. Il voit ces figures se donner différens mouvemens; s'approcher, s'éloigner, fuir; diminuer & augmenter de grandeur; paroître, disparoître, reparoître; il voit les bâtimens s'élever sous ses yeux, & lui offrir toutes les parties qui entrent dans leur construction extérieure. Les tapisseries de ses appartemens lui paroissent se changer tout à coup en tapisseries d'un autre goût, & plus riches. D'autres fois, il voit les tapisseries se couvrir de tableaux qui représentent différens payfages. Un autre jour, au lieu de tapisseries & d'ametiblemens, ce ne sont que des murs nuds, & qui ne lui présentent qu'un assemblage de matériaux bruts. D'autres fois, ce sont des échaffaudages; . . . mais j'ai déclaré que je ne pouvois épuiser la description de ce phénomène. Toutes ces peintures paroissent à celui qui les voit d'une netteté parfaite, & l'affectent avec autant de vivacité que si les objets eux-mêmes étoient présens; mais ce ne sont que des peintures; car les hommes & les femmes ne parlent point, & aucun bruit n'affecte son oreille. Tout cela paroît avoir

avoir son siége dans la partie du cerveau qui répond à l'organe de la vue. La personne dont je parle, a subi, en différens tems & dans un âge très avancé, l'opération de la cataracte aux deux yeux. Le grand succès qui avoit d'abord suivi cette opération, ne se seroit sans doute point d'menti, si un goût trop vif pour la lecture avoit permis au vieillard de ménager l'organe comme il demandoit à l'être. Actuellement l'œil gauche, qui étoit le meilleur, est presque sans fonction: l'œil droit lui permet encore de distinguer les objets qui sont à sa portée. Mais, ce qu'il est très important de remarquer, c'est que ce vieillard ne prend point, comme les visionnaires, ses visions pour des réalités; il sçait juger sainement de toutes ces apparitions, & redresser toujours ses premiers jugemens. Ces visions ne sont pour lui que ce qu'elles sont en effet, & sa raison s'en amuse. Il ignore d'un moment à l'autre quelle vision s'offrira à lui: son cerveau est un théâtre, dont les machines exécutent des scènes qui surprennent d'autant plus le spectateur qu'il ne les a point prévues.

M. Que pensez-vous de cet étrange phénomène?

D Si c'étoit ici le lieu d'analyser tous les faits qu'il présente, je montrerois qu'il s'explique heureusement par les principes que j'ai tâché d'établir jusqu'ici, & qu'il les confirme. Il n'est

pas difficile d'imaginer des causes physiques qui ébranlent assez fortement différens faisceaux de fibres sensibles pour représenter à l'ame l'image de divers objets avec autant de vivacité que si les objets eux-mêmes agissoient sur ces faisceaux. Et si les fibres qui servent à la réflexion ne sont point alors embarrassées, si elles sont dans leur état naturel, l'ame ne confondra point les visions avec la réalité. Ces fibres ébranlées aussitôt par celles qui seront le siege des visions, retraceront à l'ame des idées qui la mettront en état de discerner le vrai du faux. Au reste j'ai assez prouvé que l'attention augmente l'effet des mouvemens que différentes causes physiques impriment aux fibres sensibles. L'attention ajoute donc un nouveau degré de force à cette force d'imagination qui produit des visions.

M. Cela s'étendrait-il jusqu'aux visions prophétiques?

D. Si elles ont eu une cause matérielle, on en trouveroit ici une explication bien simple, & qui ne supposeroit aucun miracle. On conçoit assez que Dieu a pu préparer de loin dans le cerveau des prophetes des causes physiques propres à en ébranler, dans un tems déterminé, les fibres sensibles suivant un ordre relatif aux événemens futurs qu'il s'agissoit de représenter à leur esprit.

M. Revenons à la statue. Quelle idée faut-il se faire de son état?

D. Elle ne peut actuellement rien éprouver de ce que je viens de rapporter, elle n'a encore fait usage que de l'odorat; mais, si une cause quelconque faisoit sur les fibres appropriées à l'odeur de la rose, une impression égale, ou à peu près, à celle qu'y produiroit cette fleur, la statue auroit, à sa manière, une vision; & cette vision se confondroit pour elle avec la réalité.

M. La statue peut-elle changer à son gré l'ordre de ses sensations; ou leur donner dans sa mémoire un arrangement différent de celui qu'elles y ont reçu de l'action des objets? Et, pour rendre ceci plus clair, en prenant toujours pour exemple, la suite A, B, C, D, E, F, qui exprime l'ordre constant dans lequel six objets ont souvent affecté le cerveau de l'automate; je demande si la statue peut changer, ou modifier à son gré l'ordre de ces six sensations; lier, par exemple, la sensation A avec la sensation F, & passer ainsi immédiatement de l'une à l'autre?

D. La question, si l'ame peut à son gré faire une chose, suppose qu'elle a un motif de le vouloir: car nous avons vu que la volonté, comme la liberté, n'est qu'un simple pouvoir, dont l'exercice est subordonné à celui de la sensibilité. Nous avons vu encore qu'un être sen-

tant ne peut être déterminé à agir, qu'en vertu d'une sensation agréable, ou désagréable, dont il est affecté. Afin donc que l'ame de la statue desiré de passer immédiatement de la sensation A à la sensation F, il faut que les sensations intermédiaires lui soient moins agréables. Mais le faisceau A n'a jamais contracté avec le faisceau F, les liaisons qu'il a contractées avec le faisceau B. L'ame ne sauroit donc passer immédiatement de A en F: car, au moment que le faisceau A est ébranlé, il ébranle le faisceau B, & non le faisceau F, qui ne peut l'être que par le faisceau F. Mais l'ame ne peut donner du tout d'attention aux sensations intermédiaires; & comme le mouvement est fort rapide, elle peut croire avoir passé immédiatement de A en F. Si cela se répète souvent, la liaison de A avec B s'affoiblira insensiblement. Il en sera de même de la liaison de B avec C, de C avec D, &c. Le faisceau A commencera donc à contracter une nouvelle liaison avec le faisceau F, en vertu de laquelle il tendra à l'ébranler. Telle est, en général, la maniere dont je conçois que l'ame de la statue peut modifier l'ordre de ses sensations. Au reste, le degré d'attention qu'elle donne aux sensations A & F, aide encore à les lier ensemble.

M. La statue peut-elle former des abstractions?

D. Ce que j'ai déjà dit ci-dessus des abstractions, leve toute équivoque à cet égard. On voit qu'il ne s'y agit que d'abstractions sensibles; la statue ne peut encore former des abstractions intellectuelles. Son entendement a besoin de signes pour se déployer: & il n'a point encore de signes.

M. Au moins peut-elle faire usage de son attention, & en tirer un parti assez considérable.

D. Cela est vrai. La statue n'ayant fait jusqu'ici usage que de l'odorat, quand elle est affectée d'une odeur, elle est plus à cette odeur qu'elle n'y seroit, si son attention étoit partagée par les impressions qu'elle pourroit recevoir en même tems des autres sens. Il est donc possible qu'elle démêle dans l'odeur qui l'affecte, des choses que nous ne saurions y démêler. Les corpuscules qui émanent de l'objet, ne sont pas tous précisément semblables. Il peut y avoir entr'eux des différences que l'organe saisit, & qu'il transmet à l'ame. Le degré d'attention qu'elle donne à la sensation, rend toutes ces petites impressions plus faillantes. La sensation peut donc lui paroître moins une, moins simple qu'à nous. Les différentes impressions qu'elle y démêle, sont comme autant de parties d'un même tout. Ce sont des idées partiales, qui peuvent donner naissance à des abstractions. Nous éprouvons qu'en concentrant notre attention sur un sujet, nous venons

à y découvrir des choses qui nous avoient d'abord échappé; & ce qui nous avoit paru très simple, commence à nous paroître composé. La délicatesse des organes donne à l'ame plus de facilité à saisir les nuances. Sensible aux plus legeres impressions, un organe délicat ne laisse rien perdre. Prompt & exact à transmettre à l'ame tout ce qu'il reçoit, il lui fait souvent trouver la variété, où elle n'auroit apperçu que l'unité, si l'instrument de la sensation eût été moins parfait.

M. Que résulte-t-il de là?

D, Ce qu'on nomme la *pénétration*. Elle tient à la perfection des organes. Si elle découvre si promptement tout ce qui appartient à une sujet, & ce qu'il renferme de plus caché, c'est que le tact fin des fibres appropriées au sujet en saisit toutes les impressions; c'est que la merveilleuse facilité qu'elles ont à ébranler toutes les fibres qui leur sont analogues, réveille avec l'idée principale une multitude d'idées concomitantes, qui donne lieu à des comparaisons promptes, délicates, fines. L'esprit aperçoit dans l'objet mille traits qui échappent à des yeux moins pénétrants. Si une grande application de l'esprit compense souvent le défaut de pénétration, c'est que l'application est une force qui se déploie sur les organes, & qui en surmonte l'inertie. Des impressions qui n'avoient pas été senties commencent à l'être, par l'augmenta-

mentation d'intensité que l'attention produit dans le mouvement des fibres. Mais, quelle que soit la nature de cette force que nous représentons par le terme d'attention, il est certain que le partage l'affoiblit. Les procédés auxquels nous avons recours quand nous voulons profondément méditer sur un sujet, tendent tous à concentrer l'attention sur un petit nombre de fibres, & à prévenir ou écarter les mouvemens étrangers. Il faut voir là dessus ce que *M. de Fontenelle* raconte de *Malebranche*. Sans doute que, si ce subtil métaphysicien eût pu s'aliéner davantage de ses sens extérieurs, son sens intérieur eût fait encore de plus rares découvertes.

M. Si le silence des sens favorise les opérations de l'entendement pur, la privation d'un sens doit augmenter de même l'activité & la délicatesse de quelcun des autres sens.

D. C'est un fait d'expérience. Le toucher est en général plus subtil dans les aveugles-nés. Il va quelquefois jusqu'à leur faire distinguer les couleurs. Le son qui se réfléchit de dessus les corps solides leur annonce qu'ils sont dans le voisinage de tel corps, &c. Nous avons tant de facilité à nous servir des yeux, leur exercice est si prompt, si commode, si étendu, qu'il diminue beaucoup les avantages que nous pourrions retirer du toucher. L'activité de notre ame se porte presque toute entière du côté

où

où elle éprouve le moins de fatigue, ou de travail. L'attention s'exerce donc peu sur les fibres du toucher, & beaucoup sur celles de la vue. Mais l'attention entretient & augmente la mobilité des fibres: une infinité de fibres du toucher tombent donc chez nous en paralysie, faute d'exercice. De ce nombre sont celles auxquelles tient le discernement des couleurs. Il en est de même de quantité de fibres des autres sens que nous cultivons moins que la vue. Enfin, nous ne tirons pas tous le même parti des yeux; & combien d'hommes chez qui une grande partie des fibres de la vue, & celles de l'entendement qui leur correspondent, sont condamnées à une paralysie éternelle.

M. Il s'agit de ramener ces observations à la statue.

D. Elles font concevoir comment l'odorat peut procurer à cette statue des connoissances dont nous ne nous doutons point. Elles montrent comment elle peut démêler, dans une odeur qui nous paroît très simple, une composition que nous ne saurions y appercevoir. Il est donc possible que la statue fasse sur les odeurs de ces abstractions que nous nommons partiales: elle en fera de ce genre toutes les fois qu'elle concentrera son activité dans quelques fibres d'un même faisceau. A ces fibres tient une sensation partielle, que l'attention rend dominante. Les degrés que l'ame démêle dans la
même

même sensation peuvent donner lieu à une autre sorte d'abstraction; car, si la statue porte son attention sur un de ces degrés, elle le séparera en quelque sorte de la sensation même. On a vu comment cela s'opère, lorsque j'ai cherché en quoi consiste le physique du souvenir de ces degrés. La statue abstraira la durée, quand, occupée d'une sensation, elle se rendra attentive à la succession de celles que cette sensation rappellera. Enfin la statue pourra s'élever à cette espèce d'abstraction universelle qui consiste à séparer des différens individus ce qu'ils ont de commun. Ainsi, quand plusieurs odeurs lui seront présentes, & qu'elle fera attention à la manière dont elles l'affectent, elle reconnoîtra qu'elles sont toutes douces, pénétrantes, ou styptiques, &c.

M. Mais comment la statue abstrait-elle, par exemple, la douceur de différentes odeurs?

D. Je pourrois me dispenser de l'expliquer, si je ne m'étois imposé la loi un peu dure d'appliquer mes principes à la solution de toutes les questions que mon automate pouvoit m'offrir dans l'état où j'ai entrepris de le considérer. Chaque odeur a son caractère propre, qui la distingue de toute autre: & ce caractère dérive originairement de l'espèce de fibre appropriée à la sensation. Les corpuscules odoriférans ont entr'eux des diversités relatives à celles qui sont entre les différens corps dont ils émanent. Je

veux

veux dire que chaque corps odoriférant a ses corpuscules propres, qui composent autour de lui une atmosphère particulière. Les fibres de l'odorat ont été construites sur des rapports à l'action des corpuscules odoriférans; car elles sont destinées à transmettre à l'ame cette action. Il est donc autant de diversité entre les fibres de l'odorat, qu'il en est entre les corpuscules odoriférans. Nous ignorons en quoi consiste cette diversité, parce que nous manquons de moyens pour la découvrir. Mais, comme il n'y a que les fibres de la vue qui puissent nous donner la sensation de la lumière, il n'y a de même que certaines fibres de l'odorat qui puissent nous donner la sensation d'une certaine odeur.

M. En quoi consiste la différence essentielle entre les fibres?

D. Ce ne peut être que dans la nature & l'arrangement de ses élémens.

M. Qu'entendez-vous par la nature d'un élément?

D. J'entens tout ce qui le constitue, ou qui fait qu'il est ce qu'il est: une particule d'eau, par exemple, & non une particule d'air. La nature d'un élément est donc son essence réelle, & cette essence nous est inconnue. Nous ne connoissons que certaines qualités des aggrégats que les élémens composent par leur réunion.

M. Qu'entendez-vous par l'arrangement des élémens?

D. J'entens toutes les manieres possibles dont ils peuvent être disposés, ou combinés en différentes fibres.

M. A quoi cela vous conduit-il?

D. De la nature & de l'arrangement des élémens dont une fibre de l'odorat est composée, dépend son appropriation à l'action de telle ou de telle espece de corpuscules. De cette appropriation dérive le mouvement auquel la sensation a été attachée.

M. Suffit-il, pour varier les sensations, de varier simplement les proportions des corpuscules odoriférans, & des fibres qui leur correspondent?

D. Comme chaque odeur a ses degrés, ses nuances, qui dépendent du plus ou du moins d'intensité de l'action, on n'obtiendrait par là que différens degrés de la même sensation, & non différentes sensations. Un mouvement quelconque, accéléré ou retardé, est toujours le même mouvement. Si donc notre ame n'éprouve des modifications que par les mouvemens imprimés aux fibres sensibles, il faut que les mouvemens qui donnent lieu à différentes modifications, différent entr'eux par quelque chose de plus que l'intensité, ou la vitesse. Ce n'est donc pas à un certain degré de mouvement, mais à un certain mouvement, que tient une certaine sensation. Le degré du mouvement

ment détermine seulement la force de l'impression.

M. D'où dépend un certain mouvement dans une machine?

D. De la construction de cette machine; & cette construction dépend elle-même des rapports que les parties soutiennent entr'elles par leur configuration & par leur arrangement. Ainsi, c'est par sa construction qu'une fibre sensible exécute un certain mouvement plutôt que tout autre. Cette construction dépend des rapports que les élémens de la fibre soutiennent entr'eux par leur construction & leur arrangement.

M. Ces élémens sont-ils des élémens premiers, ou secondaires?

D. C'est ce que je n'examine point: j'entens ici par élémens toutes les parties de la fibre qui contribuent essentiellement à son jeu. Ce jeu a pour objet de transmettre à l'ame l'impression de certains corpuscules. La construction de la fibre est donc dans un rapport à la nature & à la maniere d'agir de ses corpuscules. Chaque espèce de fibre sensible est donc un petit organe, qui a ses fonctions propres. Les élémens sont les parties constituanes de cet organe. Leur arrangement respectif détermine sa construction. La somme de ses fonctions est la sensation qu'il excite.

M.

M. Comment les élémens de la petite machine sont-ils unis les uns aux autres?

D. Par cette même force de cohésion qui tend à unir tous les élémens. Les fibres où cette force s'exerce le plus, sont celles qui résistent davantage: celles où elle s'exerce le moins, sont les plus mobiles. Ainsi les fibres de l'odorat résistent moins que celles du toucher; celles de la vue moins que celles de l'odorat.

M. La résistance varie-t-elle encore entre les fibres du même sens?

D. Oui. La configuration & l'arrangement des élémens modifie cette force: plus les surfaces sont petites, moins il y a de résistance. Mais des lamelles peuvent être arrangées de manière à ne se toucher que dans quelques points de leur surface. Le degré de la résistance détermine donc le degré de mobilité; mais le degré de mobilité ne paroît pas suffire pour rendre raison de l'espece de la sensation.

M. Quel est ici l'office de la mémoire?

D. Elle conserve un souvenir plus ou moins clair de chaque espece de sensation: & elle tient aux fibres des sens. L'action des objets sur les sens imprime aux divers ordres de fibres dont ils sont composés, des déterminations en vertu desquelles ils acquièrent l'aptitude de retracer à l'ame le souvenir des diverses sensations auxquelles ils sont appropriés. Mais les déterminations d'une fibre sont dans ses parties consti-

ruantes. Une fibre sensible est donc construite de maniere que ses parties constituantes peuvent être modifiées par l'action de l'objet. L'objet agit par impulsion: la fibre reçoit cette impulsion: elle se meut: ses parties constituantes participent donc à ce mouvement. L'effet de ce mouvement est plus ou moins durable, puisque la mémoire en est une conséquence. Les parties constituantes de la fibre ne se retrouvent donc pas après l'impulsion dans le même état où elles étoient avant l'impulsion.

M. Qu'inférez-vous de là par rapport à la construction de la fibre?

D. Que cette construction renferme deux choses essentielles; le pouvoir de céder à l'impulsion, & la capacité de retenir la détermination que l'impulsion lui a imprimée. Le pouvoir de céder à l'impulsion suppose dans ces parties constituantes de la fibre, celui de changer de position respective, de s'éloigner plus ou moins les unes des autres, ou de revêtir les unes à l'égard des autres de nouveaux rapports de situation. La capacité de retenir la détermination imprimée, suppose que les parties constituantes de la fibre sont configurées, ou ordonnées, de maniere qu'elles ne se rétablissent pas immédiatement après l'impulsion, qu'elles ne reprennent pas subitement leur état primitif.

M. Mais d'où surviennent à la fibre les modifications qu'elle éprouve?

D.

D. Elles ne lui surviennent qu'en conséquence de l'action de l'objet, ou des corpuscules qui en émanent. Chaque espèce de corpuscules trouve donc dans l'organe des fibres qui lui correspondent, & qui ne correspondent qu'à elle; je veux dire, des fibres propres à céder à l'action de cette espèce de corpuscules, & à retenir, pendant un tems plus ou moins long, la détermination que cette action leur a imprimée.

M. Qu'est-ce qui différencie les sensations?

D. La sensation totale résulte du jeu de toutes les fibres qui composent le faisceau auquel la sensation est attachée. La sensation partielle résulte du jeu de quelques unes des fibres du faisceau. L'espèce de la sensation dépend donc de l'espèce des fibres ou de ce qu'il y a de propre dans leur jeu. Les qualités communes à différentes sensations dépendent par la même raison de quelque chose de commun dans le jeu des fibres qui leur sont appropriées. Ainsi différentes odeurs nous paroissent douces, parce qu'il est dans le jeu des fibres qui leur sont appropriées, quelque chose de commun, qui excite en nous ce sentiment que nous exprimons par le terme de *doux*. Or le jeu des fibres n'est que le mouvement de leurs parties constituant; il y a donc dans le mouvement des parties constituant de différentes fibres quelque chose de commun.

M. En quoi consiste cette chose?

D. C'est ce que je ne puis dire, parce que la mécanique des fibres m'est inconnue, & que je ne cherche point à la deviner: mais je conçois qu'un globule d'huile volatil n'agit pas précisément comme une particule de sel volatil. Je conçois donc qu'une fibre appropriée à l'action d'un globule d'huile volatile, ne se ment pas précisément comme une fibre appropriée à l'action d'une particule de sel volatil. Enfin, je vois que toutes les huiles ont un caractère commun, en vertu duquel elles appartiennent toutes à une même classe de fluides. Je vois encore, que chaque espèce d'huile a un caractère propre, qui la distingue de toute autre espèce. Je conçois par conséquent, qu'il est, entre toutes les fibres sensibles appropriées à l'action des huiles, un caractère commun, ou générique, & un caractère propre, ou spécifique.

M. N'y a-t-il pas des remarques particulières à faire relativement aux fluides?

D. Les fluides cèdent à la moindre impulsion: leurs parties élémentaires adhèrent donc très peu les unes aux autres: elles ne se touchent donc que par de très petites surfaces: elles sont donc probablement de figure sphérique. Les corpuscules huileux volatils sont donc probablement de figure sphérique. Ils ne sont pas élastiques; & ils ne sont point dardés dans l'air, mais ils s'y évaporent. Ils suivent donc les mouvemens de l'air, qui les répand sur les lames

mes nerveuses de l'odorat. Parmi les fibres qui composent ces lames, il en est qui sont appropriées à l'action de ses corpuscules, & auxquelles ceux-ci impriment un certain mouvement. Des corpuscules subtils, polis, arrondis, qui nagent dans l'air, & qui en suivent le cours, semblent devoir ne faire que glisser légèrement sur les fibres. Les parties constituantes de celles-ci, obéissant à cette sorte d'impression, glissent donc légèrement les unes sur les autres. Et ce sera, si l'on veut, de ce mouvement que dépendra le sentiment que nous exprimons par le terme de doux. Enfin, quant à l'espece de la sensation, les proportions relatives des corpuscules & des élémens des fibres, leur degré respectif de mobilité, les diverses manieres dont les élémens peuvent glisser les uns sur les autres en vertu de leur configuration & de leur arrangement, toutes ces choses, & bien d'autres que j'ignore, peuvent concourir à la déterminer.

M. Ainsi voilà tout ce que vous avez à dire sur ce sujet.

D. Je le répète: je ne puis rien particulariser ici; je dois me borner à des généralités. Je cherche seulement à faire comprendre que les qualités génériques & spécifiques des sensations ont des causes physiques. J'entrevois à peine ces causes: des génies plus pénétrants & plus

éclairés pourront atteindre à une plus grande précision.

M. Puisque vous venez de rassembler sous un seul point de vue la plupart de vos principes sur les sensations, il conviendrait de les retracer, afin d'en faciliter l'intelligence & l'application.

D. J'y consens. Il résulte de ce que je viens d'exposer, que tout ce que l'ame peut distinguer dans ses sensations, a un fondement physique, & que ce fondement est dans les fibres appropriées aux sensations. J'ai indiqué comment il peut se trouver dans les fibres des choses relatives à tout ce que l'ame démêle dans ses sensations, & qui en sont l'origine physique. J'ai montré qu'il est une correspondance entre les fibres & les objets à l'action desquels elles sont appropriées. J'ai indiqué en général en quoi consiste cette correspondance, & quels en sont les effets essentiels. Mais, s'il est une correspondance entre les fibres & les objets, il en est une aussi entre l'ame & les fibres. Car, si, en vertu des loix de l'union, l'ame n'a des sensations qu'en conséquence des mouvemens qui s'opèrent dans les fibres des sens, il doit y avoir dans l'ame quelque chose qui répond au jeu de ces fibres. Si donc les fibres des sens agissent sur l'ame, l'ame doit réagir sur les fibres des sens. Le commerce réciproque des deux substances emporte cela: & quelque hypothèse

pothèse qu'on embrasse sur leur union, il faudra toujours admettre quelque chose qui réponde à cette action & à cette réaction; ou qui les représente.

M. Vous vous êtes déjà expliqué sur la réaction de l'ame: ainsi vous pouvez, sans vous y arrêter, achever cette récapitulation.

D. L'ame a une volonté, & elle s'exerce. J'ai fait voir que la volonté est une force différente de la sensibilité. Il faut à cette force un sujet sur lequel elle se déploie: j'ai demandé si ce sujet pouvoit être autre que les fibres des sens. Enfin, j'ai prouvé par les effets de l'attention qu'elle est une modification de cette activité que l'ame déploie sur les fibres du cerveau. Mais, ce n'est qu'avec le secours de l'attention que l'ame parvient à former des abstractions: j'ai fort développé ce point important. Quand donc l'ame forme une abstraction sensible, son activité se déploie sur la fibre appropriée à la chose qu'elle abstrait. Ainsi chaque espèce d'abstraction peut être regardée comme une modification de l'attention.

M. En combien de maniere l'attention peut-elle donc se modifier?

D. En autant de manieres que les fibres elles-mêmes peuvent l'être par l'action des objets. Comme l'attention peut ne se déployer que sur quelques faisceaux, elle peut aussi ne se déployer que sur quelques fibres d'un seul faisceau.

Elle peut encore se modifier relativement au jeu des élémens. Car, s'il y a dans l'ame quelque chose qui correspond à tout ce qui se passe dans les fibres sensibles, l'attention doit se modifier dans un rapport déterminé à tel ou tel mouvement des élémens; par exemple, à la manière dont ils glissent les uns sur les autres. Cette modification de l'attention donnera lieu à cette sorte d'abstraction qui consiste à séparer la douceur de différentes odeurs.

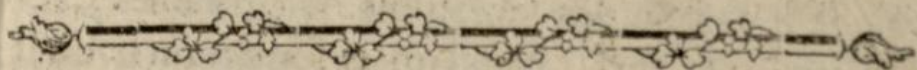
M. Qu'y a-t-il de particulier à dire sur ce sentiment de la douceur?

D. Il est bien clair qu'il ne peut exister à part des sensations qui l'excitent. Il tiendra donc toujours à l'une ou l'autre de ces sensations, & quelquefois à toutes, puisqu'elles peuvent se rappeler les unes les autres. Ce sentiment naît de la comparaison que l'ame fait entre différentes sensations. Lorsque la statue n'avoit encore senti que la rose, elle ne pouvoit faire aucune attention à la douceur de son odeur. La douceur est ici une qualité relative qui suppose une comparaison entre deux ou plusieurs sensations. Ce n'est qu'en comparant que l'ame parvient à découvrir ce qu'il y a de propre & de commun dans ses sensations. Et comparer, c'est exercer son attention. L'attention s'applique donc à ce que les sensations ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Elle se modifie donc dans ce double rapport.

M.

M. Est-ce sur les sensations mêmes que l'attention se déploie?

D. Non: c'est sur les fibres appropriées aux sensations. L'attention se déploie donc sur les fibres sensibles dans un rapport à ce qu'elles ont de propre & à ce qu'elles ont de commun. Le propre des fibres est dans leur constitution particulière: mais cette constitution peut renfermer des choses qui se retrouvent dans des fibres d'espece différente; & l'application de l'attention à ces choses constitue cette sorte d'abstraction universelle qui a fait le sujet d'une question proposée ci-dessus. Je ne m'étendrai pas davantage sur les abstractions sensibles que la statue peut former: les principes que je viens d'exposer, pourront suffire à expliquer toutes les opérations de ce genre.



ENTRETIEN XX.

Du bonheur & du malheur de la statue.

LE MAÎTRE.

Dans le point de vue où nous considérons notre statue, que nous offre-t-elle?

D. Une espece fort singuliere de *Contemplatif*. Sa vie se borne à sentir des odeurs, & à

Bb 5

exercer

exercer ses facultés sur ces odeurs. Et comme les fibres de l'odorat sont trop délicates pour réagir sensiblement sur leurs objets, & que ces objets sont eux-mêmes très subtils, l'ame de notre automate ne peut avoir aucun sentiment de ce qui est hors d'elle. Sa vie est donc, pour ainsi dire, toute intérieure. Elle habite un monde idéal, dans lequel elle est heureuse ou malheureuse à sa manière. Elle est heureuse, toutes les fois qu'elle sent des odeurs qu'elle aime mieux sentir que ne pas sentir. Elle est malheureuse, quand elle sent des odeurs qu'elle aimerait mieux ne pas sentir que sentir.

M. Mais le bonheur & le malheur ne sont-ils pas toujours relatifs à quelque situation antécédente, dont on conserve le souvenir?

D. Assurément. Un Etre qui n'éprouveroit jamais que des sensations désagréables, feroit toujours mal, sans jamais soupçonner qu'il pût être mieux. Son malheur ne feroit donc point augmenté par des comparaisons à des situations heureuses, dont il n'auroit pas les idées. La statue ne s'estimera donc jamais plus heureuse, que lorsqu'après avoir éprouvé longtemps des sensations désagréables, elle viendra enfin à en éprouver d'agréables. Car, outre le degré de plaisir absolu attaché à toute sensation qui flatte, elle jouira encore du degré de plaisir relatif, attaché à la comparaison qu'elle fera entre sa situation actuelle & sa situation antécé-

récedente. Par la raison des contraires, elle ne se croira jamais plus malheureuse, que lorsqu'après avoir longtems senti des odeurs agréables, elle viendra à en sentir de désagréables.

M. Qu'arriveroit-il, si ces odeurs étoient toutes désagréables au point de rendre également à offenser l'organe?

D. La statue préféreroit le passage d'une odeur à une autre odeur, à la permanence dans la même sensation. C'est que toute impression douloureuse tend de sa nature à désunir les élémens des fibres, & que cette tendance croît en raison de la durée. Or le degré du déplaisir, ou de la douleur, dépend du degré de désunion des élémens. Mais les passages soulagent les fibres; car, chaque odeur ayant ses fibres propres, chaque espèce de fibres est ainsi moins tourmentée. L'ame doit donc éprouver quelque soulagement en passant d'une sensation douloureuse à une autre d'intensité égale.

M. Qu'avons-nous fait en multipliant les sensations de notre statue?

D. Nous avons multiplié à proportion ses plaisirs & ses peines. Nous avons étendu son être. Son *moi* s'étant approprié toutes les sensations, s'est en quelque sorte multiplié avec elles. Elle a goûté l'existence par un plus grand nombre d'organes. Plus ses manières d'être ont varié, plus elle a senti qu'elle étoit. Par rapport à lui-même, un Etre sentant n'existe

n'existe qu'autant qu'il sent : il existe donc d'autant plus, qu'il sent d'avantage. Il aime donc son existence, dans le rapport au nombre & à la qualité des sensations qui en composent la somme. Une sensation reproduite, ou rappelée, n'est jamais que la même sensation : elle n'étend donc pas l'existence : elle n'est que la même existence reproduite. Mais un être sentant qui est en même tems actif, agit en conséquence de ce qu'il sent. Son activité se diversifie donc comme ses sensations. Et si un certain exercice de son activité lui donne du plaisir, il aimera d'autant plus son existence, qu'il exercera plus souvent son activité de cette manière. Cet être aimera donc à sentir & à agir, mais à sentir & à agir agréablement. L'existence ne sera pour lui un bien, qu'autant qu'il la préféreroit au néant, s'il pouvoit choisir.

M. L'existence n'est donc point en soi un bien ?

D. Non : elle est la simple conscience de ce que l'on sent, ou de ce que l'on fait. L'existence ne devient un bien que par ses déterminations ; & ces déterminations sont les sensations & les actions. Ainsi, plus le nombre des déterminations préférables au néant l'emportera sur celui des déterminations auxquelles le néant est préférable, & plus l'existence sera un bien. Je nomme ici *néant* la privation du senti-

sentiment. L'existence seroit pour l'être dont je parle, le souverain bien, si dans chacune de ses déterminations particulières elle étoit préférable au néant; & si toutes les déterminations prises ensemble épuisoient la capacité de sentir & d'agir de cet être.

M. A quoi cette capacité tient-elle?

D. A la nature du plaisir sentant & actif, & au nombre, au tempérament & à la diversité des organes par lesquels il sent & agit. Le nombre & la diversité des organes multiplient les déterminations; leur tempérament les rend plus ou moins propres à soutenir, sans l'altérer, l'impression continuée des objets, ou de l'ame. L'action des objets sur les organes met en exercice la capacité de sentir & d'agir. Plus cette action est diversifiée, & plus les modifications de la sensibilité & de l'activité se multiplient. Plus ces modifications se multiplient, & plus l'être qui les éprouve, sent qu'il existe. Il goûte l'existence par un plus grand nombre d'organes, comme je le disois il n'y a qu'un moment; il la sent sous plus de rapports. Son *moi* se reproduit en quelque sorte sous un plus grand nombre de formes; & parce qu'il sent toutes ces formes, parce qu'il a la conscience de tout ce qui se passe en lui, plus il se passe de choses en lui, & de choses agréables, plus il se sent lui-même agréablement. Il est tout ce qu'il sent; une odeur, une suite d'odeurs, une

une harmonie. Il a donc un sentiment plus vif de son être, dans la variété que dans l'uniformité. Mille fibres identiques ne produisent que le même sentiment; mille fibres différentes produisent mille sentimens divers, qui sont mille manieres d'être différentes que l'ame distingue. Elle se sent donc elle-même de mille manieres différentes: & tout cela va se résoudre dans une sorte d'unité, l'existence.

M. A quoi ceci plus approfondi pourroit-il nous conduire?

D. A l'origine du plaisir attaché à l'unité variée. Je m'en suis déjà beaucoup occupé; mais je suis bien éloigné de m'être satisfait. Je voulois remonter aux principes premiers: & je crains de n'avoir atteint qu'aux principes secondaires. C'est à ceux qui sont plus capables que moi de creuser ce sujet, à juger si j'en ai poussé l'analyse assez loin.

M. La statue goûte donc un très grand plaisir dans la succession de cette multitude presque infinie d'odeurs de toute espece qui affectent son odorat.

D. Oui, & ce plaisir s'est encore accru par le sentiment même de cet accroissement. La statue a senti la chaîne de son existence se prolonger. Elle en a parcouru les chaînons; elle les a comparés entr'eux. Elle a été successive-ment tous ces chaînons; & toutes les combinaisons de ces chaînons ont pû lui être présentes

tes à la fois. Sa *personnalité* est devenue plus composée, parce que le Moi s'est approprié par la réminiscence un plus grand nombre de sensations. Son essence personnelle a reçu successivement de nouvelles déterminations.

M. Cette dernière proposition me paroît exiger que vous la développiez un peu plus.

D. Je vais le faire. Il y a deux manières d'envisager la personnalité d'un être sentant. On peut la considérer relativement au sentiment qu'il en a lui-même, & relativement au jugement qu'en porteroit une intelligence qui connoîtroit tout ce qui se passe dans cet être & dans tous ceux qui lui ressemblent. Il est important de bien distinguer ces deux relations. Toute idée qui n'est point présente à l'ame, est nulle pour l'ame, en eût-elle été affectée cent fois. Mais toute idée qui a été souvent présente à l'ame, ne l'affecte pas comme une idée qui ne lui auroit jamais été présente. L'idée qui a souvent affecté l'ame, excite en elle par sa présence le sentiment de la réminiscence. L'idée qui ne lui a jamais été présente, excite en elle, par sa présence, le sentiment de la nouveauté. La réminiscence apprend donc à l'ame qu'elle a déjà été comme elle est; mais l'ame a la conscience de toutes ses manières d'être: elle reconnoît donc que c'est elle-même qui a déjà été comme elle est. Et voilà le sentiment qu'a l'être sentant de sa propre personnalité, de son
moi.

moi. Le *moi* s'identifie donc avec toutes les idées que l'ame acquiert successivement. Soit donc que la chaîne des idées se prolonge, soit qu'elle se resserre, le sentiment du *moi* demeure toujours le même dans l'être sentant. Je ne dis pas qu'il y soit toujours accompagné du même degré de plaisir: je dis seulement qu'il est identique dans l'un & dans l'autre cas. Car, comme l'ame peut acquérir des idées, elle peut en perdre; & le *moi* se conserve dans celles que la mémoire a retenues. La perte totale de la mémoire entraîneroit donc la destruction de la personnalité.

M. Qu'est-ce qui différencie deux ames de la même espèce?

D. C'est la nature, le nombre, & la combinaison de leurs idées. Ainsi l'intelligence qui connoîtroit à fond ce qui se passeroit dans ces deux ames, jugeroit par ces différens caractères de leur personnalité. Les idées supposées les mêmes, & semblablement combinées dans l'une & dans l'autre, s'il y en avoit seulement une de plus dans l'une que dans l'autre, cela suffiroit pour les différencier aux yeux de cette intelligence. Elle seroit pour elle deux personnes très distinctes qu'elle ne confondroit jamais. Cette idée seroit donc ici la détermination caractéristique de la personnalité. Mais ces deux ames ont chacune leur cerveau: je suppose ces cerveaux parfaitement identiques. Faisons passer

ser une des ames dans le cerveau de l'autre, & réciproquement. Je dis que le sentiment du moi, ou de la personnalité, ne changera point dans l'une ni dans l'autre. Il n'en sera pas de même à l'égard de l'intelligence que nous avons supposée: la personnalité changera pour elle; car la personnalité d'un être mixte ne tient pas moins au corps qu'à l'ame; elle tient même plus au corps qu'à l'ame, puisque la mémoire a son siege dans le corps. Or il se trouve dans un des cerveaux une chose qui ne se trouve pas dans l'autre: je veux parler d'un faisceau de fibres qui a été ébranlé dans l'un, & qui ne l'a pas été dans l'autre. Or nous avons vû fort au long, que les fibres sensibles recoivent de nouvelles déterminations de l'action des objets; par conséquent, l'état d'un faisceau qui a été ébranlé, n'est pas précisément le même que celui d'un faisceau de même espece, qui ne l'a point encore été. Cette différence qui nous paroîtroit bien legere, seroit très caractéristique pour l'intelligence que nous supposons; & elle suffiroit pour changer à ses yeux la personnalité de ces deux êtres.

M. L'acquisition ou la perte successive de différentes idées dans le même être, le dénatureroient-elles aux yeux de cette intelligence?

D. Non; elles ne feroient que rendre sa personnalité plus ou moins composée. Car, comme elle a une connoissance parfaite de tous les

changemens qui arrivent à cet être, elle juge de son identité personnelle par l'ensemble de ces changemens. C'est ainsi que nous jugeons nous-même de l'identité personnelle de nos semblables. Nous conservons un souvenir plus ou moins distinct des divers traits, soit physiques, soit moraux, par lesquels ils se sont montrés à nous successivement. Nous n'apercevons pas, comme l'intelligence que je suppose, tous les changemens qu'ils subissent, parce qu'il en est qui s'opèrent d'une manière insensible; mais nous apercevons des résultats, nous comparons ces idées, & nous jugeons par cette comparaison de l'identité.

M. Que s'ensuit-il de ce que vous venez d'exposer?

D. Qu'un être sentant peut perdre le sentiment de la personnalité, sans cesser d'être la même personne pour l'intelligence qui le considère. Il perdra le sentiment de la personnalité, s'il perd totalement la mémoire. Il ne pourra plus comparer sa situation actuelle avec les situations antécédentes. Toutes ses sensations seront isolées, dès qu'elles ne seront plus liées les unes aux autres par la mémoire ou la réminiscence. Il en fera de même des degrés de chaque sensation. Le *moi* sera, pour ainsi dire, renouvelé, ou créé de nouveau à chaque sensation. Mais l'intelligence qui connoît à fond cet être, & qui le contemple, lui rapporte, & ne rapporte qu'à

qu'à lui, toutes les modifications qu'elle y découvre. Elles composent pour cette intelligence une suite, dont toutes les parties se lient dans son entendement, & concourent à former cette sorte d'unité, qu'on nomme le sujet, ou la personne.

M. Quelle est notre façon de juger à cet égard?

D. Quoique le corps humain subisse de grands changemens en vieillissant, comme ils ne s'opèrent que par des degrés insensibles, qu'ils laissent subsister les formes essentielles, & les rapports des traits, ils n'influent pas sur le jugement que nous portons de la personnalité physique. A l'égard de la personnalité morale, qui ne subit pas de moindres changemens, comme elle est liée à la personnalité physique, nous jugeons de l'identité de celle-là par l'identité de celle-ci. Ainsi, soit que la personne morale acquierre, ou qu'elle perde, elle demeure toujours pour nous la même personne. Son *moi* est pour nous un composé de tous les traits par lesquels nous nous souvenons qu'elle s'est montrée à nos yeux.

M. Etendons-nous plus loin ce jugement?

D. Nous l'étendons à la personnalité des animaux, sujets à des changemens analogues à ceux que l'homme subit. Mais il est une classe très nombreuse d'animaux, qui n'arrivent à la vieillesse qu'après avoir passé par des métamorphoses,

ses, qui leur donnent successivement des formes si différentes les unes des autres, que le même individu, vû sous ces diverses formes, paroît autant d'individus, je ne dis pas d'espèces différentes, mais de genres, ou de classes très éloignées. Sous la forme natale, l'individu est un ver rampant; sous la seconde, une espèce de mole sans parties distinctes, & presque sans mouvement; sous la dernière, il fend l'air d'un vol léger. Non seulement il prend de nouvelles formes; il acquiert encore de nouveaux organes, qui n'ont aucun rapport avec ceux dont il étoit pourvû dans son premier état. Ce changement ne se borne pas même aux organes extérieurs; il s'étend encore aux parties intérieures, à tout le système de la nutrition, de la circulation, de la respiration. Enfin, sous la première forme, l'individu n'avoit point de sexe; il en a un sous la dernière. Ses inclinations, ses goûts, ses procédés ne diffèrent pas moins dans ses divers âges que ses formes. Dans son premier état, il broute la verdure; il tire de son sein un fil brillant qu'il employe à des ouvrages que le Naturaliste admire. Dans son état moyen, il ne prend & ne peut prendre aucune nourriture; il ne donne presque aucun signe de vie. Enfin, sous sa dernière forme il ne broute & ne file plus; il pompe les sucs les plus délicats des fleurs; & s'il lui reste encore quelque industrie, c'est pour disposer ses œufs d'une manie-

maniere convenable aux vers qui en doivent éclore. Si nous n'eussions pas suivi l'animal dans toutes ses métamorphoses; si, comme Swammerdam, nous n'eussions pas découvert le papillon sous le masque de la chenille, nous nous serions assurément mépris sur l'identité personnelle de l'individu.

M. Mais quel sentiment a-t-il lui-même de sa propre personnalité?

D. Cette question suppose que les bêtes ont une ame; & j'avoue que cette supposition n'est pas démontrée. Elle repose uniquement sur ce principe, que des organes semblables répondent aux mêmes fins, & que des effets semblables procèdent des mêmes causes. Je ne nie point que l'on ne puisse expliquer mécaniquement les opérations des brutes: j'en ai déjà dit quelque chose. Je pense pourtant que l'on conviendra sans peine, que l'existence de l'ame des brutes est au moins probable.

M. En admettant donc l'existence de cette ame au moins comme probable, je demande quel est le sentiment qu'a de sa propre personnalité l'individu que nous considérons?

D. Le chenille, douée d'une ame, sent ce qui se passe en elle, comme nous sentons ce qui se passe en nous. Son ame, comme la nôtre, immatérielle, est comme la nôtre, capable de sentiment, de volonté, d'action. Car je ne vois pas qu'il soit plus con-

forme à la saine philosophie d'admettre la prétendue matérialité de la nôtre. Si les bêtes ont une ame, cette ame juge, ou compare. Le jugement est la perception du rapport, ou de l'opposition, qui est entre deux ou plusieurs idées. Ces idées sont donc présentes à l'ame: elle a encore présent le sentiment de leur rapport ou de leur opposition. Si le *moi* qui aperçoit tout cela est étendu, la partie du *moi*, qui a été affectée par l'une des idées, ne peut être la même que celle qui est affectée par l'autre: autrement comment le *moi* distingueroit-il les deux idées? Comment ne se confondroient-elles point? J'en dis autant du sentiment du rapport ou de l'opposition, qui devrait aussi affecter une autre partie du *moi*. Comment donc pourroit-il s'approprier toutes ces choses par un sentiment un & simple; être le même *moi*, la même unité, dans chaque idée, & dans toutes à la fois, dans le même instant indivisible.

M. Quel jugement faut-il porter des diverses doctrines qui ont été soutenues au sujet de l'ame des bêtes?

D. Ceux qui, par un zèle peu éclairé pour la religion, ont combattu l'immatérialité de cette ame, n'ont pas songé qu'ils donnoient ainsi atteinte à l'immatérialité de la nôtre. Ils leur ont refusé toute liberté, comme si la liberté supposoit nécessairement la moralité. Ils ont

ont soutenu l'anéantissement de l'ame des bêtes, comme si le dogme de l'immortalité de notre ame étoit lié à l'anéantissement de celle des bêtes. Il seroit bien à désirer qu'on n'eût jamais mêlé la Religion avec ce qui n'est point elle. On ne sçait ce qui lui a fait le plus de mal, ou des doutes du Scepticisme, ou des assertions de la Théologie. Ceux qui, par des motifs bien différens, ont accordé aux bêtes un sens intérieur, analogue aux sens extérieurs, n'ont choqué que la philosophie. Ils ont laissé penser que notre ame pouvoit bien n'être aussi qu'un sens intérieur. Le sens intérieur est composé : l'ame est simple. Mais l'immortalité de notre ame ne repose pas uniquement sur sa simplicité : Dieu pourroit accorder l'immortalité à une portion de matiere, même très composée & très organisée. C'est la simplicité de l'ame qui la met hors de l'atteinte des agens qui opèrent la destruction du corps : il n'est donc pas impossible en soi qu'elle survive au corps ; il ne l'est point qu'elle soit anéantie par celui qui l'a voit unie au corps. Il faut donc prouver qu'il ne veut pas l'anéantir ; & ces preuves, la Religion les fournit. Un Matérialiste seroit donc bien peu avancé dans ses projets contre la Religion, quand il seroit parvenu à démontrer la matérialité de l'ame : il faudroit encore qu'il démontrât la fausseté des faits qui établissent la vérité de la Religion ; je ne dis pas seulement de

la Religion révélée, je dis encore de la Religion naturelle; car l'Univers est un fait qui suppose une cause, & nous déduisons du fait l'existence & les attributs de la cause. Or, parmi ces attributs, il en est qui supposent la conservation de l'ame, quelle que soit sa nature, ou matérielle, ou spirituelle?

M. Que concluez-vous de tout cela?

D. Que des hommes qui aiment la Religion, parce qu'ils la connoissent, & qui la connoissent parce qu'ils l'ont approfondie, devroient se rassurer sur les efforts du Matérialisme: leurs allarmes lui font un honneur qu'il ne mérite pas. Nous sommes assez heureux pour que nos espérances ne reposent pas sur la base infiniment étroite d'un point de métaphysique. C'est mettre la pyramide sur sa pointe, que de faire dépendre la religion de la Question abstraite, si l'ame est matiere ou esprit?

M. Ces discussions nous ont fait perdre la chenille de vue: revenons-y.

D. Si la chenille sent ce qui se passe en elle, elle se souvient aussi de ce qui s'est passé en elle. Si elle ne s'en souvenoit point, comment la sensation d'un besoin réveillerait-elle dans l'animal l'idée de satisfaire à ce besoin, & celle de l'objet qui peut le satisfaire. L'action prouve le désir, & le désir prouve le rappel de l'idée qui l'excite. La chenille éprouve différentes sensations, & sa memoire lui rappelle celles qu'elle

a éprouvées. Elle compare ses sensations. Elle sent qu'elle est, ou qu'elle n'est pas, comme elle a été. Elle desire, ou craint d'être comme elle a été. Elle agit selon qu'elle desire, ou qu'elle craint. Elle desire, craint, aime ou hait, en conséquence des sensations qui lui sont présentes par les sens, ou par la mémoire. Son moi s'identifiant avec toutes les modifications de la sensibilité & de l'activité, lie par la réminiscence le présent au passé; & cette liaison constitue le sentiment qu'a l'individu de sa personnalité. J'ai dit ailleurs ma pensée sur la réminiscence des animaux. L'intelligence qui lieroit dans cet individu, jugeroit de sa personnalité par les changemens qu'il éprouveroit, & qu'il auroit éprouvé. Elle embrasseroit à la fois & ceux qui surviendroient, & qui seroient survenus à toute l'habitude du corps par la nutrition, par l'accroissement, &c. & ceux qui surviendroient & qui seroient survenus au cerveau par l'action des objets, par celle de l'ame, &c. Ces derniers seroient les seuls caractéristiques.

M. Qu'est-ce qui succede à la vie active de la chenille?

D. Le repos presque absolu de la chrysalide. Nouvelle forme, nouveau système, nouveaux organes; mais ces organes demandent un tems pour se fortifier, se perfectionner: & ce tems devoit être un tems de repos. C'est par un dé-

veloppement plus ou moins lent que la nature amène tous les êtres à la perfection. Le papillon existoit avec toutes ses parties essentielles sous le masque trompeur de chenille. Les organes de celle-ci ont pour dernière fin les organes de celui-là. La chenille est une espèce d'œuf très singulière; un œuf animé; un œuf rampant, mangeant & filant, destiné à fomenter, à nourrir, à faire croître & conserver le petit volatile caché dans son sein. Si l'on coupe les premières jambes de la chenille, le papillon naîtra sans jambes. Les jambes du papillon étoient donc renfermées dans les premières jambes de la chenille. Le cerveau du papillon étoit de même logé dans les enveloppes écailleuses de la tête de la chenille. En rejetant l'enveloppe de chenille, le papillon n'a pas changé de cerveau; encore moins d'ame. Mais il a acquis sous la nouvelle forme des facultés qu'il n'avoit pas sous la première. Les organes qui sont les instrumens de ces facultés, commenceront à les mettre en exercice, dès qu'ils auront acquis, sous le fourreau de chrysalide, le degré de consistance qui leur est nécessaire.

M. Qu'est-ce donc proprement que la chrysalide?

D. C'est le papillon emmaillotté, mais qui a pris tout son accroissement. Les espèces de langes qui l'enveloppent, retiennent toutes ses parties dans la situation où elles doivent être
pour

pour acquérir la perfection propre à l'espèce. Elles l'acquierent par l'incorporation plus ou moins lente & graduelle des sucres que l'intérieur fournit, & par l'évaporation du superflu. Dans cet état, l'activité de l'âme ne se déploie pas au dehors. Cet état peut être comparé à celui du sommeil. Je ne déciderai donc pas que l'activité de l'âme ne se déploie pas au dedans. Elle peut avoir des songes, par le rappel de quelques unes des sensations qu'elle a éprouvées sous la forme de chenille. Car, si le papillon n'a pas changé de cerveau, pourquoi les fibres de ce cerveau qui ont été ébranlées par les sens de la chenille, ne conserveroient-elles pas une disposition à l'être encore par des impulsions intestines? Pourquoi ne se feroit-il point dans la chrysalide de ces impulsions intestines, puisqu'il s'y fait une circulation?

M. Considérons enfin le moment où le papillon est dégagé de l'enveloppe de chrysalide.

D. Ici commence une nouvelle vie. Sous la forme de chenille, l'insecte n'avoit que douze yeux : sous celle de papillon il en a des milliers. Sous la forme de chenille, l'insecte avoit des dents, & broutoit un aliment grossier : sous celle de papillon, il a une trompe fine, & pompe le miel des fleurs. Sous la forme de chenille, l'insecte n'avoit point de sexe : sous celle de papillon, il a un sexe, & goûte les plaisirs de l'amour. L'insecte acquiert donc sous sa dernière

forme

forme de nouvelles sensations, & des sensations plus agréables & plus vives que celles qui l'affectoient sous la premiere. Il acquiert bien d'autres organes, & par conséquent bien d'autres sensations. Il ne faisoit que ramper sous sa premiere forme, il marche & vole sous la derniere. Il a donc de nouvelles sensations, attachées à cette nouvelle maniere de se transporter d'un lieu dans un autre.

M. En faisant toutes ces acquisitions, l'insecte ne fait-il point de pertes?

D. Il perd les organes qui caractérisoient sa premiere forme. L'action des objets cesse donc de lui faire éprouver les sensations attachées à l'exercice de ses anciens organes. Ses rapports aux objets ont changé avec sa forme. Mais, parce que l'ame n'a pas changé de siege, elle peut avoir le souvenir de quelques unes des sensations de son premier état. Ce souvenir sera d'autant plus vif que l'insecte aura plus songé sous la forme de chrysalide, & que ses songes auront plus souvent roulé sur telles ou telles sensations. Or, quand l'insecte ne conserveroit le souvenir que d'une seule de ces sensations, elle suffiroit pour lier le *moi* de papillon au *moi* de chenille. C'est peut-être à l'aide de ce souvenir, & des nouvelles sensations qui lui sont analogues, que l'insecte est conduit à déposer ses œufs sur des plantes, ou en des lieux convenables aux petits qui en doivent éclore. Il
peut

peut y avoir une autre fin de la conservation de ce souvenir : c'est l'accroissement du bonheur qui résulte pour l'individu du sentiment même de cet accroissement ; & ce sentiment suppose nécessairement une comparaison entre son dernier état & le premier. Si l'Auteur de la Nature a voulu le plus grand bonheur de tous les êtres, il a sans doute voulu aussi celui du papillon.

M. Y auroit-il dans toutes ces considérations quelque chose d'appliquable à l'homme ?

D. Oui, en raisonnant ainsi. L'homme est-il réellement ce qu'il nous paroît être ? L'intelligence que nous supposons, en jugeroit-elle comme nous ? Ne feroit-il point à ses yeux ce qu'est la chenille à ceux d'un Naturaliste instruit ? La mort ne feroit-elle point pour lui une préparation à une sorte de métamorphose qui le feroit jouir d'une nouvelle vie ?

M. Que répondez-vous à ces questions ? L'homme verra-t-il de semblables espérances changées en réalité ?

D. L'amour de notre être nous porte à le souhaiter ; la raison nous le rend probable ; la révélation nous le persuade. Elle ne se borne pas à établir l'immortalité de notre ame ; elle nous enseigne encore que cette ame doit être un jour unie à un corps incorruptible & glorieux. Si j'ai bien raisonné jusqu'ici sur l'économie de notre être, j'ai prouvé qu'il n'est aucune

cune de nos facultés spirituelles, dont l'exercice ne tienne à celui de nos organes. Loin donc que mes principes soient opposés à la révélation, ils sont merveilleusement d'accord avec elle. Car, si notre ame pouvoit exercer ses facultés sans le secours d'un corps, si la nature de notre être comportoit que nous pûssions, sans ce secours, jouir du bonheur; concevrait-on pourquoi l'Auteur de la révélation, qui est celui de notre être, auroit enseigné aux hommes le dogme de la résurrection? Les Philosophes qui, je ne fais par quelle idée de perfection, veulent tout ramener à l'ame, oublient que nous n'avons des idées que par l'intervention des sens, & que nous n'avons des notions abstraites que par l'intervention des signes, qui tombent encore sous les sens. Qu'on se rappelle ce que j'ai dit là dessus, qu'on réfléchisse sur ces principes, & que tous ceux qui ont la droiture de cœur & la sagacité d'esprit que demande l'examen impartial du dogme de la résurrection, disent si ce dogme choque le moins du monde la bonne philosophie?

M. Ces considérations sont dignes de la plus sérieuse attention; & elles vous auront sans doute conduit encore à des conséquences intéressantes.

D. Vous souhaitez apparemment que je vous les indique, & je le ferai avec plaisir. Si la mort n'est pas le terme de la durée de notre être,

être, si notre ame doit un jour se réunir à un autre corps, pour n'en être jamais séparée; il y a quelque probabilité que ce corps existe déjà en petit dans celui qu'elle habite actuellement. Nous serons jugés sur le bien ou le mal que nous aurons fait *étant dans notre corps*; telle est la déclaration expresse de la révélation. Pour que nous puissions connoître la sagesse de ce jugement, il faut que nous puissions nous l'appliquer, il faut que nous ayons le souvenir du bien ou du mal que nous aurons fait étant dans notre corps.

M. Comment pouvons-nous avoir ce souvenir?

D. Ce ne sauroit être que de l'une ou de l'autre de ces trois manieres. Ou par une action immédiate de Dieu sur notre ame, je veux dire, par une révélation intérieure: ou par la création d'un nouveau corps, dont le cerveau contiendrait des fibres propres à retracer à notre ame ce souvenir: ou par une telle préordination, que notre cerveau actuel en contint un autre, sur lequel il fût des impressions durables, & qui fût destiné à se développer dans une autre vie.

M. Quel est l'usage de ce souvenir?

D. Il contribueroit à nous faire mieux goûter toute la plénitude du bonheur futur, car nous ne le sentirons jamais plus que lorsque nous en jugerons par comparaison à notre état passé.

passé. Sans ce souvenir, ce ne seroit pas l'homme qui ressusciteroit; mais un être nouveau qui en prendroit la place. Cela posé, je vais partir d'un principe que le Théologien judicieux m'accordera sans peine, & que l'honnête Déiste m'accorde déjà; c'est que Dieu ne multiplie pas les miracles sans nécessité. S'il nous est donc permis de raisonner sur les foibles idées que nous nous formons de la sagesse divine, nous penserons qu'elle multiplieroit les miracles sans nécessité, si elle usoit d'une révélation intérieure, ou si elle créoit un nouveau corps pour nous conserver notre personnalité, tandis qu'elle auroit pu opérer cette conservation physique. De quoi est-il question ici? De conserver à l'individu sa personnalité. En quoi consiste principalement cette personnalité? Dans le souvenir de ce qui s'est passé en lui dans son premier état, dans son état d'homme terrestre. En quoi consiste le physique de ce souvenir? Dans de certaines déterminations des fibres du cerveau. Il semble donc que, si je pouvois montrer comment ces déterminations influent dès à présent sur le cerveau qui se développera un jour, je ferois rentrer la résurrection dans l'ordre des événemens purement naturels.

M. Cette proposition n'a-t-elle pas de quoi étonner la plupart de ceux qui en auront connoissance?

D.

D. Je les supplie de ne point me juger sur mon seul énoncé, mais de vouloir bien rapprocher mes principes, & m'accorder encore quelques momens d'attention. Qu'on se rappelle diverses réflexions que j'ai faites sur le physique de notre être, & en particulier sur le siege de l'ame. J'ai indiqué alors les raisons qui ont porté un grand Anatomiste à le placer dans le corps calleux. Mais le corps calleux qui tombe sous nos sens n'est pas, sans doute, l'organe immédiat des opérations de notre ame. Cet organe est probablement dans les dernières ramifications des nerfs, dans ces ramifications qui échappent aux meilleurs microscopes. Nous sommes si peu éclairés sur la structure intime des principaux troncs des nerfs, qu'il n'est pas étonnant que nous le soyons moins encore sur celle du corps calleux. Et je ne présume pas que la dissection, aidée de tous les moyens que l'Anatomie moderne a inventés, ou qu'elle inventera encore, puisse nous procurer sur ce point intéressant les lumières que nous désirons. Nous pouvons donc conjecturer avec quelque vraisemblance, que le corps calleux qui nous est connu, est, non le véritable siege de l'ame, mais une enveloppe de ce siege, par laquelle il tient à tout le système nerveux, comme il tient par celui-ci à toute la machine,

M. Quel est l'agent ou le mobile de ce système?

D. C'est le fluide nerveux qu'on est aujourd'hui fort porté à croire d'une nature analogue à celle du feu ou du fluide électrique. L'instantanéité des effets de la sensibilité & de l'activité prouve au moins la prodigieuse mobilité de l'organe immédiat des opérations de notre ame. Une conséquence très naturelle de cette mobilité connue par l'expérience, est que cette petite machine doit être composée d'une matière très subtile. Nous ne connoissons pas de matière plus mobile, plus subtile, que celle du feu, ou de *l'éther* des Philosophes modernes. C'est donc une conjecture qui n'est pas dépourvue de probabilité, que l'organe immédiat des opérations de notre ame, est un composé de matière analogue à celle du feu, ou de l'éther. Je ne pense pas que l'on trouve aucune difficulté à admettre que l'Auteur de notre être ait fait une machine organique avec les élémens du feu, de l'éther, ou de la lumière. Mais je ne décide point si c'est avec de tels élémens, ou avec des élémens analogues. Je sai que Dieu a pu varier autant les élémens, qu'il a varié les aggrégats qui résultent de leur union. Il a même pu varier les élémens d'un corps qui nous paroît simple. Avant les admirables découvertes de Newton, avoit-on soupçonné que la lumière étoit un corps très composé? La dissec-
tion

tion hardie que ce génie prodigieux a scu faire d'un rayon solaire, a montré à l'Univers étonné que ce rayon est un faisceau de sept rayons diversement colorés & immuables, & que les élémens de chaque rayon sont essentiellement différens des élémens de tous les autres.

M. Qu'inférez-vous de ces faits?

D. Il me semble que je puis en inférer la possibilité que Dieu ait fait une machine organique avec une matiere analogue à celle de la lumiere, & dont les élémens soient assez variés pour fournir à la composition d'un grand nombre de parties essentiellement différentes. On conçoit même assez, comment la seule combinaison de quelques uns de ces élémens a pu suffire à une telle composition. Or, que la possibilité dont je parle, ait été réduite en acte, c'est ce que l'instantanéité des effets paroît nous prouver, comme je le disois tout à l'heure. Je conçois donc que c'est par cette petite machine éthérée, que les objets agissent sur l'ame, & que l'ame agit sur son corps. Je ne chercherai point à deviner comment les sens communiquent avec cette petite machine; si cette communication se fait uniquement par l'entremise du fluide nerveux, dont la nature paroît analogue à celle des élémens de cette machine; ou, si cette communication s'opere par les extrémités solides des filets nerveux, dont l'assemblage compose les organes des sens. Au fond, il

importe peu à mon but de décider cette question. Ainsi, quelle que soit la manière de cette communication, les fibres du siége de l'ame qui correspondent avec les sens en reçoivent certaines déterminations qui constituent le physique de la mémoire, ou du souvenir.

M. Que fait la mort?

D. Elle rompt cette communication du siége de l'ame avec les sens, & des sens avec le monde que nous connoissons. Mais la nature du siége de l'ame est telle qu'elle peut le soustraire à l'action des causes qui opèrent la dissolution du corps grossier. Dans ce nouvel état, l'homme peut conserver son moi, sa personnalité. Son ame demeure unie à une petite machine, dont quelques fibres ont retenu des déterminations plus ou moins durables. Il peut se faire dans cette machine des impulsions intestines, d'où naîtront des songes, qui contribueront à fortifier les déterminations contractées dans le premier état. La marche de la Nature ne se fait point par sauts. Elle prépare de loin, & dans une obscurité impénétrable, les productions qu'elle expose ensuite au grand jour. Si elle a placé dans la chenille le germe du papillon, dans la graine le germe de la plante qui en doit naître; pourquoi n'auroit-elle pu placer dans le corps humain le germe d'un corps qui lui succédera? Il est donc possible que le siége de l'ame renferme actuellement le germe
de

de ce corps incorruptible & glorieux dont parle la révélation. Il est même probable qu'il le renferme; car il est au moins probable que Dieu ne fait des exceptions aux loix de la Nature, que lorsque les causes secondes ne peuvent suffire par elles-mêmes à remplir les vues de sa sagesse.

M. Quels secours nous fournit la révélation à cet égard?

D. Elle paroît nous acheminer elle-même à l'idée que je propose sur le siege de l'ame, par la comparaison si belle & si philosophique du grain semé en terre. Il semble qu'elle veuille nous rappeler par là aux loix générales, & nous insinuer que la résurrection ne sera que l'effet de ces loix. L'homme est ce grain semé sur la terre; l'enveloppe du grain périt; & de son intérieur sort une plante bien différente de cette enveloppe, & qui fructifiera dans l'éternité. La révélation nous déclare que l'estomac sera détruit, que la distinction de sexe sera abolie, & que le corruptible revêtira l'incorruptibilité. La destruction de l'estomac emporte celle de tous les viscères, & de tous les organes qui tiennent aux fonctions de l'estomac, ou qui les supposent. L'abolition des sexes suppose de même l'abolition de toutes les parties qui tiennent à la distinction des sexes. L'incorruptibilité du nouveau corps indique, comme le

D d 3

déclare

déclare encore la révélation, que la chair & le sang n'entreront point dans sa composition.

M. Que pensez-vous en conséquence du siege de l'ame?

D. Qu'il renferme en petit un corps humain bien différent de celui que nous connoissons. Toutes les parties de notre corps sont en rapport actuel les unes avec les autres, toutes sont si étroitement liées entr'elles, qu'une seule ne peut être détruite sans que quelques autres en souffrent. Que fera-ce donc quand on retranchera de notre corps l'estomac & tous les viscères qui s'y rapportent? Que fera-ce encore quand notre corps ne sera plus formé de chairs, & que les liqueurs qui circuleront dans ses vaisseaux ne seront plus du sang, &c?

M. Se présente-t-il encore à votre esprit quelque autre cause ou source de diversité entre notre corps présent & notre corps à venir?

D. Actuellement notre corps a un rapport direct au monde que nous habitons: celui qui est renfermé en petit dans le siege de l'ame, a un rapport direct au corps que nous habiterons un jour. Le siege de l'ame renferme donc des organes qui ne doivent point se développer sur la terre: il en renferme d'autres qui exercent dès ici bas leurs fonctions: ce sont ceux qui correspondent à nos sens actuels. La petitesse presque infinie que ces organes supposent, n'est pas une objection; la Nature travaille

aille aussi en petit qu'elle veut; ou plutôt le grand & le petit ne font rien par rapport à elle.

M. De quelle matière conjecturez-vous que fera ce corps qui, caché aujourd'hui dans le siège de l'ame, deviendra le corps spirituel que la révélation oppose au corps animal, qui n'en est que l'enveloppe?

D. Les phénomènes de la sensibilité & de l'activité nous ont conduit, comme par voye de conséquence naturelle, à conjecturer que le siège de l'ame est formé d'une machine analogue à celle du feu, ou de la lumière. Les parties de cette petite machine, qui ont été préparées pour la vie à venir, & qui n'exercent point ici bas leurs fonctions, sont donc formées de la matière. De toutes les matières qui nous sont connues, celles qui sont semblables ou analogues au feu ou à la lumière, sont les plus inaltérables, les plus incorruptibles. C'est donc ainsi que le corruptible revêtira l'incorruptibilité. Et si, comme le pensent de grands Physiciens, d'après des expériences qui paroissent bien faites, le feu ou la lumière n'ont point de pesanteur, le corps glorieux que nous devons revêtir n'en aura point non plus. Nous pourrons donc nous transporter, au gré de notre volonté, dans différens points de l'espace, & peut-être avec une vitesse égale à celle de la lumière.

M. Comment ce corps se conservera-t-il?

D. Si notre corps actuel n'exigeoit pas des réparations que les alimens lui procurent, il suffiroit que le mouvement eût été une fois imprimé à la machine, pour qu'elle continuât par elle-même ses opérations. La maniere dont la révélation s'exprime, indique assez que le corps qu'elle nomme spirituel, n'exigera pas de semblables réparations. Et la raison conçoit sans peine, qu'une machine formée d'une matière inaltérable, incorruptible, peut se conserver par les seules forces de sa mécanique.

M. Enfin, comment peut-on concevoir que s'opérera le développement de ce petit corps caché dans le siege de l'ame; ou, ce qui revient au même, comment s'opérera la résurrection?

D. D'un côté, la révélation nous parle d'un jour où ceux qui seront vivans seront *transformés*, & où ceux qui sont morts *ressusciteront*. Elle ajoute que cela se fera *en un clin d'œil*. D'un autre côté, la saine philosophie nous apprend à penser qu'il n'est point dans la Nature de vraie génération; mais que les corps qui nous paroissent être engendrés, ne font que se développer, parce qu'ils existoient déjà tout formés en petit dans des germes. L'action de la liqueur féminale a pour fin de commencer ce développement. C'est par les rapports que l'Auteur de la Nature a établis entre cette liqueur & les organes du germe, que celui-ci reçoit le principe d'un mouvement dont la durée est celle de la

la vie. La résurrection pourroit donc n'être en quelque sorte qu'une seconde génération. Les rapports que l'Auteur de la Nature a établis entre la liqueur féminale & le germe animal, il peut les avoir établis entre le germe spirituel & la matiere destinée à en procurer le développement. C'est par son analogie avec le germe animal, que la liqueur féminale en opere les premiers développemens. Le germe spirituel pourra donc aussi se développer par l'action d'une matiere qui lui sera analogue. Si ce germe est d'une nature analogue à celle du feu, ou de la lumiere, ce sera donc une matiere analogue au feu, ou à la lumiere, qui opérera son développement. La même matiere pourra opérer la destruction du corps animal, & par là l'espece de transformation des vivans, qu'annonce expressément la révélation.

M. Avez-vous quelque chose de particulier à remarquer sur la rapidité de ce changement, désignée par l'expression, *en un clin d'œil*?

D. Cela marque un développement prodigieusement accéléré, un changement incomparablement plus prompt, que tous ceux que nous observons aujourd'hui dans la Nature. Mais ceci rentre pourtant encore sous l'empire des loix de la Nature; car le tems qu'un corps met à se développer est en raison composée de la facilité qu'ont ses parties à s'étendre en tout sens, & de l'énergie de la matiere qui fait effort

pour les étendre en tout sens. Si le germe du corps spirituel est d'une nature semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumière; si une matière semblable ou analogue à celle du feu ou de la lumière, doit opérer son développement; on comprend par la vitesse que l'on connoît à la lumière, quelle sera la rapidité de ce développement. Ceux qui ont le bonheur de croire à la révélation, s'intéresseront à ces détails: le déiste qui la combat, conviendra au moins qu'elle ne se refuse pas aux idées philosophiques. L'explication que je viens de hazarder d'un de ses principaux dogmes, peut faire juger de celle dont les autres dogmes seroient susceptibles, s'ils étoient mieux entendus.

M. Avons-nous encore quelque objet intéressant à considérer, avant que de quitter cette doctrine?

D. Les Polypes nous appellent & réveillent toute notre attention. Dans le corps de l'homme & dans celui de la plupart des animaux, les parties essentielles à la vie sont organisées & arrangées de manière, qu'elles ne peuvent être séparées du tout, sans en entraîner la destruction. Dans le corps de diverses espèces d'animaux, comme celui des plantes, les parties essentielles à la vie sont organisées & distribuées de façon que, lorsqu'on coupe l'animal ou la plante par morceaux, chaque morceau conserve une vie qui
lui

lui est propre, & reproduit toutes les parties qui lui manquoient pour être un tout semblable à celui qu'il composoit auparavant. Que devient donc le *moi* ou la personnalité dans un animal dont il semble que nous puissions à notre gré multiplier le moi en le coupant par morceaux?

M. La difficulté paroît effrayante. Dans l'animal entier, l'ame préside à tous les mouvemens de la machine. Les divers procédés par lesquels il satisfait à ses besoins, sont les effets naturels des sensations dont son ame est affectée, & des rapports de ces sensations avec la constitution mécanique de l'animal. Son ame est présente à son cerveau, d'une manière que nous ne pouvons pas plus définir, que nous ne pouvons définir celle dont notre ame est présente au sien. On ne pensera pas qu'on divise l'ame, quand on partage l'animal en deux, trois, ou quatre portions. L'ame qui gouvernoit le corps entier, demeure dans la portion qui conserve la tête. Elle préside aux mouvemens de cette portion, comme elle présidoit auparavant aux mouvemens de toutes les portions réunies dans un seul corps. Le moi, ou la personnalité de l'ame, se conserve donc dans cette portion. J'ai fait voir que le sentiment de la personnalité dépend du souvenir qu'a l'ame des sensations qui l'ont affectée, & de la comparaison qu'elle en fait avec celles qui l'affectent
actuel-

actuellement. Or ce souvenir a son siege dans le cerveau. La portion de l'animal à laquelle est demeurée la tête est celle où subsiste la personnalité; car l'opération qui a divisé l'animal n'a apporté aucun changement à la disposition du cerveau. Il en a été de cette opération comme de l'amputation d'un membre. Mais comment les autres portions acquierent-elle une ame?

D. Avant que de tâcher de le découvrir, il faut rechercher comment elles acquierent une tête, un cerveau, & tout ce qui leur manque pour être des tous semblables à celui dont elles ont été des portions. Un philosophe qui sent qu'il ne sauroit expliquer mécaniquement la formation d'un organe, renonce à expliquer mécaniquement la formation d'une plante, d'un animal. Il admet donc que toutes les parties de la plante, ou de l'animal, préexistoient en petit dans un germe, & que leur production apparente est due à un simple développement. Nous admettrons donc que dans les portions de l'animal que nous avons divisé, il est des germes d'animaux semblables, qui n'attendoient que cette opération pour commencer à se développer. C'est ainsi qu'en étérant un arbre, ou en coupant une branche, on donne lieu au développement de divers boutons, qui, sans cette opération, ne se feroient point développés. Les sucs qui auroient été
emplo

employés à nourrir les parties qu'on a retranchées, sont détournés par ce moyen vers ces boutons qu'ils étendent en tout sens. C'est donc par le développement des germes contenus dans chaque portion de l'animal, que chaque portion séparée du tout, devient elle même un animal complet. Si les animaux sont contenus originairement dans des germes, il y a bien de l'apparence que ces germes renferment, avec les parties essentielles de l'animal, l'ame qui doit y devenir le principe du sentiment & de l'action. Car je ne pense pas qu'il fût bien philosophique d'admettre que Dieu n'envoie l'ame dans le germe, que lorsqu'il s'est développé jusqu'à un certain point. On sent assez l'inutilité d'une pareille supposition.

M. Continuez à procurer des ames à vos segmens?

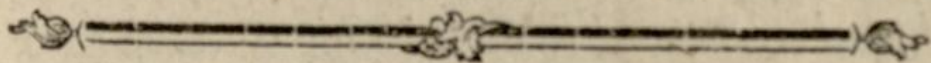
D. Tandis que le germe ne se développe point encore, il n'a point proprement de vie. Ses organes sont sans fonctions, son ame sans idées. Toutes ses facultés corporelles & sensitives ne sont en lui que de simples puissances. Ainsi il n'y a point de personnalité dans les portions de l'animal qui n'ont point encore commencé à se compléter. Les mouvemens, en apparence spontanés, que se donnent ces portions dans certaines circonstances, sont l'effet d'une simple mécanique. Ils peuvent être comparés à ceux que se donne le cœur de la vipere

pere séparé de ses vaisseaux. Lorsque le nouveau cerveau s'est développé dans un certain degré, il peut commencer à transmettre à l'ame les impressions qu'il reçoit du dehors; & c'est l'époque de la vie sensitive. Ces impressions ne peuvent se lier à celles qui avoient affecté le cerveau de l'animal avant sa division. Celles-ci ont leur siege dans la partie antérieure de l'animal, dans la portion à laquelle la tête est demeurée. Ce n'est que dans cette portion que l'identité personnelle subsiste. Or cette portion n'a plus de communication avec les autres. Les portions qui ont achevé de reproduire une tête, sont donc réellement de nouveaux individus, de nouvelles personnes. Ce sont des animaux aussi distincts de celui dont elles faisoient auparavant partie, que les petits de cet animal sont distincts de cet animal.

M. Vous reste-t-il quelques circonstances à glaner dans un sujet où tout pique la curiosité?

D. Je puis ajoûter qu'il est un cas où le même individu paroît avoir à la fois plusieurs volontés. C'est celui où l'on est parvenu à lui donner deux ou plusieurs têtes. On a vu la même chose dans quelques monstres. L'existence de deux ou de plusieurs cerveaux distincts sur le même tronc, produit deux ou plusieurs individualités personnelles, entées sur un tout commun. Enfin, quand on met bout à bout les portions de différens polypes, elles se greffent

fent les unes aux autres & ne composent plus qu'un même tout organique. Dans ce cas, ou il se forme une nouvelle personne par le développement d'un nouveau cerveau; ou la personnalité subsiste dans la première portion, dans la portion antérieure que je suppose avoir conservé la tête.



ENTRETIEN XXI.

*De ce qui arriveroit à une ame
qui transnigreroit dans le cer-
veau de la statue.*

LE MAÎTRE.

Notre statue est donc devenue une personne assez composée par l'acquisition de ce grand nombre de sensations qui l'ont affectée successivement. Qu'arriveroit-il à une ame humaine qui seroit placée dans le cerveau de la statue?

D. Elle y éprouveroit précisément les mêmes choses qu'y éprouve l'ame de celle-ci. La réminiscence, la mémoire, l'imagination &c. seroient les mêmes pour cette ame que pour celle de l'automate. Car tout cela tient aux déterminations que les fibres du cerveau ont contractées;

tractées; & ces déterminations sont absolument indépendantes de l'ame. Les sentimens qu'elle éprouve sont toujours relatifs à l'espece, au mouvement & à l'état des fibres qui les lui font éprouver. C'est un effet nécessaire de l'union des deux substances, qu'à un certain mouvement de telle ou telle espece de fibre, réponde dans l'ame tel ou tel sentiment. Ainsi, quand toutes les ames seroient exactement identiques, il suffiroit que Dieu eût varié les cerveaux pour varier toutes les ames. Si l'ame d'un Huron eut pû hériter du cerveau d'un Montesquieu, Montesquieu écriroit encore.

M. Quelle est, parmi les modifications de l'activité, une de celles qui se reproduisent le plus fréquemment dans un être sentant?

D. C'est le désir. Comme il est subordonné à la connoissance, plus on connoît, plus l'on désire. La statue désire donc plus à présent, qu'elle ne désireroit lorsqu'elle n'avoit encore éprouvé que deux à trois sensations. Supposons maintenant que la statue pût se procurer les objets des sensations qui lui plaisent le plus. Les mouvemens qu'elle se donneroit pour y parvenir, seroient en raison composée de l'espece & de la vivacité des sensations, & de la structure des parties qui exécuteroient ces mouvemens.

M. Comment l'activité que l'ame déploie sur les membres est-elle modifiée?

D.

D. Par la disposition des membres à exécuter certains mouvemens, & cette disposition résulte de leur organisation. La main n'agit pas comme le pied; mais la privation de la main peut déterminer l'ame à déployer son activité sur le pied, de manière à lui faire contracter l'habitude de divers mouvemens qui imitent ceux de la main. Ce cas revient à celui de la privation d'un sens qui tourne à l'avantage d'un autre.

M. Ce que vous venez de dire sur les mouvemens que se donneroit la statue pour satisfaire à ses besoins, a-t-il quelque conséquence digne d'être indiquée?

D. On peut en déduire un principe général pour expliquer toutes les opérations des brutes. L'actualité des sensations & le degré de leur intensité décident des mouvemens de l'animal. Il se plaît dans l'exercice de ses organes, & dans un certain exercice. Ce plaisir est ordinairement fondé sur un besoin; & ce besoin l'est sur la machine. De là résultent des opérations que le peuple admire, & que le philosophe observe.

M. Ces opérations sont sans doute ce que l'on exprime par le terme assez obscur d'*instinct*?

D. Oui; & voici un exemple propre à répandre du jour là dessus. On dit: l'araignée tend sa toile pour prendre des mouches. Il seroit plus exact de dire: l'araignée prend des mouches, parce qu'elle tend une toile. L'arai-

E e

gnée

gnée n'a pas l'idée innée de la mouche. Elle ne prévoit pas qu'elle tombera dans ce piège. L'araignée ne connoit pas les rapports de son tissu au vol & à la force des muscles de la mouche. L'araignée tend une toile pour satisfaire à un besoin. Ce besoin est celui d'évacuer la matière foyeuse que ses intestins renferment. Ce besoin est sans doute, accompagné de plaisir : partout la Nature a lié le plaisir au besoin. La forme & la structure du tissu sont les résultats naturels de l'organisation de l'insecte. Son corps est le métier qui exécute l'ouvrage. Mais l'ame sent les mouvemens de ce métier, & elle se plaît à ces mouvemens. L'intelligence qui connoîtroit à fond la mécanique de l'araignée, verroit dans cette mécanique la raison des rayons & des polygones de la toile. Ainsi, en satisfaisant au besoin de filer, l'araignée pourroit, sans y songer, à sa subsistance.

M. Il s'ensuit de là que, lorsque nous voyons un animal occupé à la construction d'un ouvrage, ce n'est pas de la fin que nous découvrons dans l'ouvrage qu'il faut partir, pour trouver le motif qui détermine l'animal à le construire.

D. Non. La notion abstraite de fin n'entre pas dans la tête d'un animal. Il ne se propose pas, comme nous, un but, & ne choisit pas, comme nous, les moyens les plus propres pour y parvenir. Il ne prévoit pas qu'il se trou-

trouvera un jour dans des circonstances qui lui rendront son travail utile, ou même nécessaire. Nous ne prévoyons nous-mêmes, que parce que l'expérience du passé nous instruit de l'avenir. Nous combinons les moyens entr'eux, & avec les divers cas possibles, dont l'expérience nous a fourni les idées. Mais un animal qui n'exécute qu'un ouvrage une seule fois en sa vie, & qui pourtant s'en acquitte aussi parfaitement que s'il l'avoit exécuté cent fois; un animal qui ne s'est jamais trouvé dans aucune circonstance semblable, ou analogue, à celles qui exigeroient un semblable travail; un animal enfin qui n'a que des idées purement sensibles, peut-il agir de la même manière & par les mêmes motifs que nous? Vouloir que, cet ouvrage qui nous paroît très composé & très ingénieux, soit le fruit de l'intelligence de l'animal, c'est lui prêter une intelligence bien supérieure à la nôtre; puisqu'il exécute avec précision du premier coup ce que nous ne parviendrions à exécuter qu'après bien des tentatives. Il ne faut y réfléchir qu'un instant, pour reconnoître que cette précision même prouve que l'ouvrage est le produit d'une mécanique secrète. L'ouvrage géométrique des abeilles met cela dans le plus grand jour.

M. Suivant cela, il doit s'être glissé bien du faux merveilleux dans l'histoire des animaux.

D. Ceux qui l'ont maniée, ont eu rarement assez de philosophie dans l'esprit. Ils ont fait raisonner les animaux, comme ils auroient raisonné eux-mêmes en pareil cas: ils ont transformé, sans s'en appercevoir, la brute en homme, l'abeille en géometre. Mais qui ne voit que le géometre est ici l'Auteur de l'abeille? C'est donc de quelque besoin actuel de l'animal qu'il faut partir, pour trouver le motif qui le détermine à agir; & c'est dans la disposition des organes qu'il faut chercher la raison de la construction particuliere de l'ouvrage que nous admirons. Cette recherche nous vaudroit des faits plus propres à intéresser notre curiosité, que les fausses merveilles qu'on leur a substitué, & qu'on adopte sans examen. Il viendra peut-être un tems où l'on pourra entreprendre raisonnablement la critique de l'histoire des animaux.

M. Qu'est-ce que nous représente l'état actuel de notre statue?

D. Elle nous représente celui d'un animal qui n'auroit qu'un seul sens, & dont tous les besoins & tous les mouvemens seroient relatifs à l'exercice de ce sens. C'est surtout par la sensibilité que l'animal l'emporte sur la plante. C'est aussi par le nombre & l'espece de ses sens qu'un animal l'emporte le plus sur un autre animal. Un animal est d'autant plus animal qu'il est plus sentant: il est d'autant plus sentant qu'il

qu'il a plus d'organes & d'organes variés qui modifient sa faculté sensitive.

M. Y auroit-il en effet des especes d'animaux qui ne fussent douées que d'un seul sens?

D. Il y a tant de degrés dans l'échelle de l'animalité que la chose est probable; & l'observation semble l'établir. Nous connoissons des animaux qui paroissent réduits au sens du toucher. Nous en connoissons d'autres qui paroissent privés de la vue & de l'ouïe. Ceux qui sont le plus généralement connus, jouissent des mêmes sens dont l'homme jouit. Mais il peut exister des animaux qui ont des sens que nous n'avons pas, & qui n'ont pas nos sens, ou tous nos sens.

M. Seroit-il possible que nous acquerriions de nouveaux sens?

D. Tout de même, par le développement du germe dont il a été parlé. Ces nouveaux sens nous manifesteroient dans les corps des propriétés qui nous seront toujours inconnues ici bas. Combien de qualités sensibles que notre statue ignore encore, & qu'elle ne découvrirait point sans étonnement! Nous ne connoissons les différentes forces répandues dans la Nature, que dans le rapport aux différens sens sur lesquels elles déploient leur action. Combien est-il de forces dont nous ne soupçonnons pas même l'existence, parce qu'il n'est aucun rapport entre les idées que nous acquer-

rons par nos cinq sens, & celles que nous pourrions acquérir par d'autres sens!

M. Suivant cela, comment pouvons-nous regarder les cerveaux des êtres sentans & des êtres intelligens?

D. Comme autant de miroirs sur lesquels l'univers, ou différentes parties de l'univers vont se peindre. Quelle étonnante variété entre toutes ces peintures! Quelle différence de l'univers contemplé par le cerveau de l'homme à l'univers contemplé par le cerveau du Chérubin!

M. D'où procède l'existence des objets à notre égard?

D. De l'impression qu'ils font sur notre ame. Mais cette impression, les sens la lui transmettent. Les sens sont donc des milieux à travers lesquels l'ame apperçoit les objets. La variété des milieux varie donc l'aspect de l'Univers.

M. A proprement parler, l'ame apperçoit-elle quelque chose hors d'elle?

D. Non: elle ne sent que ses propres modifications, & ces modifications sont elle-même. C'est la raison pour laquelle nous ne pouvons prononcer sur l'existence des corps. Les propriétés par lesquelles les corps nous sont connus, ne sont que nos propres sensations; & nos sensations ne peuvent nous instruire de ce qui est hors de nous. Il n'étoit pas besoin de faire des ouvrages pour prouver une vérité
aussi

aussi claire. Mais, si nous ne sommes pas certains de l'existence des corps, nous le sommes au moins de l'existence de nos idées, & de la diversité qui est entre nos idées. Or, parmi nos idées, il en est qui nous représentent la substance matérielle, que nous jugeons essentiellement distinctes de celles qui nous représentent la substance immatérielle. L'Univers n'est donc à notre égard, que l'ensemble de nos idées & des rapports que nous découvrons entre nos idées.

M. Nous avons perdu depuis longtems de vue notre statue; il est tems d'y revenir. Que résulte-t-il de l'exercice de ses facultés continué sur les odeurs?

D. Plus elle le continue, & plus elle acquiert de facilité à cet égard. Cet exercice dépend de la disposition des fibres à se mouvoir; & plus elles se meuvent, plus elles acquièrent de disposition au mouvement & à un certain mouvement. Ainsi, plus la statue compare, & plus les comparaisons lui deviennent faciles. Car l'attention qu'elle donne aux sensations qu'elle compare, augmente la mobilité des fibres qui en sont le siege, & leur disposition à s'ébranler réciproquement. Par une espece de mécanique, l'exercice de chaque faculté devient une habitude. On a vu ci-dessus, comment se forme cette habitude qu'on nomme *mémoire*.

M. Peut-on assigner la différence physique de la mémoire à l'imagination?

D. Si on vouloit le faire, il faudroit dire que celle-ci suppose dans les fibres sensibles un plus grand degré d'ébranlement que celle-là. Car l'imagination va quelquefois jusqu'à imiter l'impression même des objets. Comme toutes les autres habitudes, elles se fortifient par l'exercice; & s'il est favorisé par certaines circonstances, l'imagination acquerra assez de force pour élever ses peintures au niveau de la réalité. Elle aura d'autant plus de force que les fibres seront susceptibles d'un plus grand degré d'ébranlement, & d'un ébranlement plus durable. La statue exerce donc sa mémoire & son imagination: celle-là, quand elle reconnoît que telles ou telles sensations l'ont affectée, & qu'elle s'en retrace l'ordre ou la suite: celle-ci, quand déployant son attention sur le souvenir d'une sensation, elle le rend assez vif pour qu'il égale presque l'impression de l'objet lui-même.

M. Quelle est à présent la liberté de notre automate?

D. Elle est aussi étendue qu'elle peut l'être dans le rapport à l'odorat. J'ai supposé qu'elle se déployoit sur toutes les fibres de ce sens; mais elle n'est pas plus parfaite qu'elle n'étoit lorsqu'elle ne se déployoit que sur deux ou trois faisceaux. La liberté est toujours essentiellement la même: elle est le pouvoir d'exécuter
sa

la volonté; & la volonté est toujours volonté, quels que soient le nombre & l'espèce des objets auxquels elle s'applique.

M. La statue est-elle un homme?

D. Oui; elle est douée de toutes les facultés spirituelles & corporelles qui nous sont propres. Elle a donc, comme nous, la capacité de former des abstractions intellectuelles, de généraliser ses idées, & de s'élever par degrés aux notions les plus abstraites. Il est pourtant bien évident qu'elle ne pourroit former par elle-même la moindre notion, & qu'elle demeurerait une éternité dans l'état où nous la considérons maintenant, si des circonstances étrangères ne réduisoient en acte sa capacité de raisonner.

M. Quel est le résultat de tout ce qu'il y a à dire là dessus?

D. C'est cette proposition: Chaque sensation de notre automate est une idée individuelle; & une idée individuelle ne peut, par elle-même, représenter que le même individu.

M. Il seroit donc impossible que la statue pût acquérir des idées générales avec le seul secours des sensations que nous lui avons fait éprouver.

D. Les idées générales supposent des signes qui les représentent. La statue ne peut inventer ces signes, parce qu'elle ne peut sortir de la sphere actuelle de ses connoissances. Et tout ce qu'elle connoît se réduit à des odeurs, à dif-

férentes combinaisons d'odeurs, & à différens degrés de la même odeur. Elle n'a donc point, comme je l'ai remarqué, les idées générales d'existence, de nombre, de durée, de plaisir; mais elle a le fondement des notions de toutes ces choses, parce qu'elle en a les idées sensibles.

M. Essayons de donner à notre statue l'usage des signes: voyons comment l'idée du signe parvient à se lier à l'idée sensible qu'elle est destinée à représenter. Suivons les effets de cette liaison.

D. Cette recherche est intéressante. Les signes de nos idées affectent l'œil ou l'oreille; ce sont des figures ou des sons; nous avons donc à choisir entre les uns ou les autres. Préférons cependant les impressions qui se font par l'ouïe: les impressions que ce sens fait éprouver à l'ame sont bien moins variées que celles qu'elle reçoit par la vue. Je vais donc ouvrir les oreilles de notre statue; & en prolongeant ainsi la chaîne de ses sensations, j'étendrai la sphere de son activité. Mon but n'est point ici d'analyser l'ouïe, comme j'ai analysé l'odorat: je me propose seulement de rechercher par ce nouveau moyen, comment nos sensations se lient aux signes qui les représentent; & quels effets physiques résultent de cette liaison. J'aurai rempli mon but, si je parviens à éclaircir un sujet qui ne l'avoit point encore été, & qui méritoit autant de l'être.

M.

M. Vous excitez toute mon attention; & je ne doute pas que vous ne tiriez de nouvelles vérités de ces discussions.

D. Je présente une rose au nez de la statue, & je lui fais en même tems entendre le son de ce mot *Rose*. Je répète cela plusieurs fois: que doit-il en résulter dans le cerveau de notre automate? Je me suis imposé la loi de partir toujours de quelque fait pour analyser chaque opération de notre être. Je continue à suivre cette méthode, la seule qu'on doive adopter en Psychologie. C'est un fait, que nos sensations de tout genre se lient les unes aux autres. Lorsque deux ou plusieurs sensations, de genres ou d'espèces qui different, ont été excitées à la fois, ou successivement; si l'une de ces sensations vient à être rappelée, les autres le feront presque en même tems, ou successivement.

M. Partez-vous de quelque autre fait?

D. C'en est un encore, que l'ame n'a des sensations que par l'intervention des sens, & que la mémoire qui conserve le souvenir des sensations appartient au cerveau. Nos sensations de différens genres tiennent donc à des fibres de différens genres: & si nos sensations se lient les unes aux autres, c'est une preuve que les fibres sensibles communiquent les unes avec les autres. Les fibres de tous les sens communiquent donc les unes avec les autres dans le siege de l'ame, puisque des sensations de
tout

tout genre peuvent être rappellées les unes par les autres. Les fibres de l'ouïe communiquent donc avec celles de l'odorat. Si je sens une odeur qui me soit très connue, je me rappelle aussitôt le nom de cette odeur. La sensation de l'odeur réveille donc chez moi l'idée du signe qui la représente. Les fibres appropriées à la sensation de l'odeur ébranlent donc les fibres appropriées au signe de la sensation; celles-là communiquent donc avec celles-ci, immédiatement ou médiatement.

M. Comment les objets agissent-ils sur les fibres sensibles?

D. Ce n'est que par impulsion. Ils leur impriment un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Les fibres sensibles n'agissent non plus les unes sur les autres que par impulsion: elles se communiquent donc réciproquement un certain mouvement & un certain degré de mouvement. Lors donc que je présente une rose au nez de la statue, & que je lui fais entendre en même tems le son du mot *Rose*, j'excite un mouvement & un certain degré de mouvement dans différentes fibres de son cerveau; j'ébranle les fibres appropriées à la sensation de l'odeur de la rose. & celles qui sont appropriées au son du mot *Rose*.

M. Développez un peu plus particulièrement ce mécanisme.

D.

D. Pendant qu'une fibre sensible se meut, toutes ses parties élémentaires se disposent les unes à l'égard des autres dans un rapport au mouvement imprimé. Les parties élémentaires des deux ordres de fibres que je considère actuellement, se disposent donc les unes à l'égard des autres dans un rapport déterminé au mouvement que les objets leur impriment. Mais ces deux ordres de fibres correspondent l'un avec l'autre : les parties par lesquelles ils se communiquent immédiatement, participent donc au mouvement propre de chaque ordre. Leurs élémens se disposent par conséquent les uns à l'égard des autres dans un rapport déterminé à ce double mouvement.

M. Les parties par lesquelles deux ordres de fibres se communiquent, ont-elles une structure qui réponde à la fin que nous découvrons dans cette communication ?

D. Sans doute. Cette fin est de procurer le rappel des sensations les unes par les autres ; ou ce qui revient au même, de concourir à la production de la mémoire. Je conçois donc que, par le mouvement simultanément que les deux ordres de fibres exercent sur les parties qui les lient, les élémens de ces parties revêtent, les uns à l'égard des autres, de nouvelles positions, relatives à l'espèce & à la direction des mouvemens imprimés. Je dis à l'espèce & à la direction, parce que chaque ordre des fibres a son
cecono-

œconomie propre, & que son mouvement tend à se propager suivant une direction que les circonstances déterminent. Par là, les deux ordres de fibres contractent ensemble une nouvelle liaison, une liaison d'action, en vertu de laquelle ils tendent à s'ébranler réciproquement : car les déterminations que les parties de communication ont contractées, elles les conservent, pendant un tems proportionné à l'intensité ou à la fréquence des mouvemens, & à la perfection de l'organe.

M. Cela vous mene sans doute à des conséquences ultérieures.

D. Je n'ose m'engager plus avant dans la crainte de me livrer à des conjectures qui ne reposeroient sur aucun fait certain ; mais, en se rappelant bien des choses qui ont été avancées ci-dessus, particulièrement dans les Entretiens XXI & XXII, on jugera du degré de vraisemblance de mes principes par leur accord avec des faits qui ne peuvent être révoqués en doute.

M. Ainsi, il ne vous reste rien à ajoûter là dessus.

D. Qu'il me soit permis de dire encore un mot des parties de communication, que je nommerai les *chainons*. Elles ont pour fin la communication ou la propagation du mouvement, d'où résultent les divers phénomènes de la mémoire. Rien ne paroît devoir favoriser davan-
tage

tage cette propagation, que le rapport de structure & l'analogie des élémens. On peut donc conjecturer avec quelque probabilité, que le chaînon qui unit deux ordres de fibres sensibles, renferme des élémens analogues à ceux de chaque ordre, & arrangés d'une manière relative: en sorte que le mouvement de l'un ou de l'autre de ces deux ordres tend principalement à se propager par ceux des élémens du chaînon qui lui correspondent. En un mot, (car je n'entreprends point de deviner la mécanique des fibres sensibles,) je conçois que les chaînons sont faits de manière qu'ils tendent à propager le mouvement dans le sens suivant lequel ils le reçoivent.

M. Que s'ensuit-il de tout cela par rapport à la statue?

D. Quand je présenterai de nouveau une rose au nés de la statue, elle se rappellera le son du mot *Rose*. De même aussi, quand je lui ferai entendre de nouveau le son de ce mot, elle se rappellera l'odeur dont il est le signe. Mais, si je présente au nés de la statue un corps odoriférant dont l'odeur n'ait contracté chez elle aucune liaison avec celle de la rose, il est bien clair que l'action de ce corps sur les fibres qui lui seroient appropriées, ne réveilleroit point le son du mot *Rose*; car, pour que le faisceau approprié à l'action de ce corps pût opérer cet effet, il faudroit au moins qu'il eût contracté quel-

quelque liaison d'action avec le faisceau approprié à l'odeur de la rose, ou avec quelque faisceau intermédiaire.

M. Ce que nous venons de voir s'opérer entre une seule sensation & le signe qui la représente, la mécanique l'exécute-t-elle entre une suite ordonnée de sensations & une suite correspondante de signes?

D. Oui. Si donc je fais éprouver de nouveau à ma statue la suite d'odeurs que j'ai exprimée ci-dessus par les mots *rose*, *œillet*, *giroflée*, *jasmin*, *lys*, *tubereuse*; & si je lui fais entendre en même tems la suite des sons qui représentent ces odeurs, il se formera entre les faisceaux appropriés à ces sons une liaison semblable à celle que nous avons vue se former entre les faisceaux appropriés aux odeurs. Il s'en formera une analogue entre chaque sensation & le signe correspondant, c'est à dire, entre le faisceau approprié à cette sensation & le faisceau approprié au signe. C'est ainsi que nous retenons une suite d'idées, représentée par la suite des mots d'un discours. Les chaînons qui lient entr'eux les faisceaux appropriés à ces idées & à leurs signes, font de tous ces faisceaux une seule chaîne, selon laquelle le mouvement se propage dans un ordre constant. Cet ordre est déterminé par l'arrangement respectif que les élémens de tous les chaînons ont reçu de la répétition
du

du mouvement dans le même sens, comme je l'ai fait voir ailleurs fort au long.

M. Mais, pourquoi, si l'on n'écrit pas chaque partie du discours à mesure qu'on la compose; si on retient la première dans son cerveau pendant que l'on compose la seconde, & qu'on en use de même à l'égard des parties subséquentes; pourquoi, dis-je, fait-on soutenir à son cerveau un effort incomparablement plus grand que ne feroit celui qu'il auroit à soutenir, si l'on couchoit chaque partie par écrit à mesure qu'on auroit achevé de la composer?

D. Ceci mérite d'être expliqué. Le physique de la composition consiste en général dans les mouvemens imprimés à différentes fibres sensibles, & dans l'ordre suivant lequel ils sont imprimés. Mais il ne suffit pas pour la composition d'ébranler dans un ordre constant un certain nombre de fibres sensibles; il faut encore les ébranler assez fortement, pour qu'elles retiennent pendant un certain tems les déterminations qu'on a tâché de leur imprimer. Si l'on n'y parvenoit point, les parties du discours ne se lieroient jamais les unes aux autres dans le cerveau: les impressions de la première s'effaceroient peu à peu pendant qu'on travailleroit à la composition de la seconde, &c. C'est en repassant plusieurs fois, & toujours dans le même sens, sur toutes les parties du discours, qu'on parvient à fortifier dans les chaînons les

déterminations en vertu desquelles le mouvement tend à se propager dans tous les faisceaux suivant un ordre relatif à l'arrangement des termes de chaque proposition. Mais, si l'on ne confie pas ses pensées au papier, & que la suite en soit nombreuse, on sera obligé d'ébranler plus souvent les mêmes fibres, qu'on ne le feroit si on écrivoit à chaque pensée qui s'offrirait à l'esprit. Ainsi, quand on travaillera la quatrième partie du discours, il faudra pour empêcher que la troisième n'échappe à la mémoire, & pour la lier fortement à la quatrième, il faudra, dis-je, mouvoir souvent dans le même sens la chaîne de faisceaux qui correspond à ces deux parties. Par la même raison, il faudra en user de même à l'égard des faisceaux qui répondent aux parties antécédentes; car toutes doivent s'enchaîner dans le cerveau, suivant un ordre exactement relatif à celui du discours: en sorte que l'intelligence qui liroit dans le cerveau, y verroit le discours représenté par une chaîne de fibres. Les déterminations que les élémens de ces fibres auroient contractées, lui exprimeroient l'ordre de la progression du mouvement, ou des termes.

M. Jusqu'où va la force des fibres intellectuelles?

D. Elle n'est pas infinie. Ces fibres sont capables d'effort, mais cette capacité est renfermée dans certaines limites, qui varient en différens

rens individus. On ne peut les ébranler souvent, ou longtems, qu'elles n'éprouvent comme toutes les autres parties de notre corps, un changement qui fait naître dans l'ame ce sentiment que nous exprimons par le terme de *fatigue*. Cette fatigue est d'autant plus sentie, que le nombre des fibres ébranlées est plus grand. Car, chaque fibre ayant son degré propre de fatigue, plus la somme des fibres ébranlées augmente, plus le sentiment de la fatigue s'accroît en raison composée de la longueur du discours, du degré d'attention que les idées exigent, & de la constitution originelle du cerveau. Mais, quand on écrit à mesure que l'on compose, il est bien évident qu'on n'est pas obligé d'ébranler aussi souvent, ou aussi longtems, la même chaîne de fibres. On ne craint pas de perdre ce que l'on a confié au papier: les yeux peuvent à tout instant le faire rentrer dans la mémoire. Le cerveau n'est pas alors chargé, presque à la fois, du double travail de composer & de retenir. Un léger ébranlement dans les faisceaux représentatifs des parties antécédentes, suffit pour instruire l'esprit de la liaison de ces parties avec celle qu'il compose actuellement.

M. Est-il utile à un Auteur de posséder un cerveau qui puisse retenir une longue suite de propositions, sans qu'il ait besoin du secours de l'écriture?

D. C'est un très grand avantage. L'esprit voit ainsi plus loin dans l'enchaînement des idées. Il en reçoit une impression plus forte, parce que les impressions partiales sont en plus grand nombre. Cette impression est agréable, parce que toutes les idées étant en rapport entr'elles, l'effet est d'autant plus harmonique, que l'action est plus une & variée. Cependant on doit prendre garde d'abuser de la facilité d'écrire dans le cerveau. Cet abus auroit infailliblement des suites funestes. Il tendroit à relâcher les fibres intellectuelles; & ces fibres une fois relâchées à un certain point ne se rétablissent pas facilement. L'économie de la mémoire en souffriroit plus ou moins; & cette altération pourroit s'étendre enfin à toutes les opérations de l'esprit. Ce sera de même une précaution très sage de ne pas méditer longtems sur le même sujet, parce que, comme chaque idée a ses fibres, chaque raisonnement a sa combinaison de fibres & son mouvement. L'expérience prouve que le changement d'objet soulage l'attention. C'est qu'il laisse reposer les fibres appropriées aux différentes parties de l'objet.

M. N'y a-t-il point d'autres faits qui aillent à l'appui de vos principes?

D. On peut mettre de ce nombre les variétés de la mémoire. Les uns ont celle des dates; les autres celle des faits; d'autres celle des noms,

noms, &c. Il est des cerveaux qui ne laissent rien perdre. D'autres peuvent être comparés au tonneau des Danaïdes. En général, nous retenons plus facilement les idées qui ont le plus de rapport aux matières qui nous ont souvent occupés. Le Mathématicien retient facilement des proportions; le Physicien, des phénomènes; l'Historien, des époques, &c. Ces variétés que nous observons dans la mémoire, en supposent d'analogues dans les fibres qui sont le siège de la mémoire. S'il n'est pas deux grains de fable qui se ressemblent, il n'est pas à plus forte raison deux cerveaux qui se ressemblent. La mémoire a plus de tenacité dans les fibres qui ont plus de disposition à retenir les déterminations que les objets leur ont imprimées; & cette disposition résulte essentiellement des qualités & de l'arrangement des élémens.

M. Pourquoi retenons nous plus facilement les idées qui sont analogues à celles qui nous ont souvent occupés?

D. C'est ce que ces dernières tiennent à des fibres qui ont acquis par l'habitude une grande tendance au mouvement; & que cette tendance les rend très propres à ébranler les fibres qu'on vient à leur associer. Or ébranler de nouveau une fibre, c'est fortifier en elle la disposition au mouvement, & par là l'aptitude à rappeler l'idée. Je n'analyse pas ceci, parce que je l'ai déjà traité assez au long.

M. Comment nos idées s'associent-elles ? Ou, comment s'opère la reproduction des idées accessoirees ?

D. Je l'ai aussi indiqué. A proprement parler, il n'est point d'idée solitaire dans notre cerveau. Tous les faisceaux sont liés les uns aux autres par des chaînons. Un faisceau ne peut être ébranlé, que le mouvement ne se propage par d'autres faisceaux. Cette propagation suit la loi des déterminations que les élémens des chaînons ont reçue de l'habitude ou de la répétition des actes. Le mouvement tend donc à se propager vers les faisceaux qui lui offrent le moins de résistance; or la résistance diminue en raison de la mobilité acquise.

M. Les circonstances ne peuvent-elles pas donner une grande force aux idées accessoirees ?

D. Sans contredit. Si un air de musique a été lié dans le cerveau à des idées très agréables, & qu'on vienne à entendre de nouveau cet air, ou seulement à se le rappeler, les idées auxquelles l'habitude l'a associé, se reproduiront à l'instant. Elles affecteront l'ame avec d'autant plus de vivacité, que les circonstances où elle se trouvera alors, lui rendront la possession de leurs objets plus désirable. Et si elle est dans une sorte d'impuissance de se procurer cette possession, elle tombera dans une mélancolie qui deviendra toujours plus profonde, si la cause qui la fait naître, continue à agir sur le cerveau.

Cet

Cet état singulier de l'ame, qu'on nomme *Maladie du pais*, dépend principalement de la force avec laquelle certaines fibres du cerveau reproduisent les idées qui leur sont attachées. Tous les moyens qui tendroient à affoiblir l'action de ces fibres tendroient à guérir l'ame. Je me borne à ces exemples; je ne finirois point, si je voulois indiquer tout ce qui résulte de l'association des idées. Un bon *Traité de Morale* devrait avoir pour objet de développer l'influence des idées accessoires ou associées en matière de mœurs & de conduite. C'est ici qu'il faut chercher le secret de perfectionner l'éducation.

M. Ne pourriez-vous pas donner quelque échantillon de ce secret?

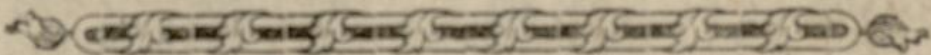
D. Les idées s'associent à leurs signes, comme elles s'associent les unes aux autres. La même mécanique qui lie une idée accessoire à l'idée principale, lie le signe à l'idée qu'il représente. Cette double association des idées, entr'elles & avec leurs signes, constitue le fond des connoissances de chaque individu. L'art d'enseigner consiste donc en général à multiplier ces associations, à les fortifier & à les assujettir à un ordre, qui en assure les effets; & comme toutes nos idées tiennent à des fibres qui leur sont appropriées, cet ordre tend en dernier ressort, à établir entre toutes les fibres intellectuelles une telle correspondance, un tel accord,

que le mouvement se propage des unes aux autres de maniere à représenter à l'esprit les divers rapports qui lient entr'elles les idées d'un ou de plusieurs sujets. Mais un sujet composé tient à un très grand nombre de fibres: celui qui enseigne manqueroit donc son but, s'il entreprenoit d'ébranler presque à la fois toutes ces fibres. Il ne naîtroit de cet ébranlement que de la confusion, parce que le mouvement ne recevrait ainsi aucune détermination fixe & constante. Il passeroit d'une fibre à une autre, sans observer la loi des rapports qui lient les idées. Si l'on n'ébranle au contraire qu'un petit nombre de fibres à la fois, & que l'on commence par celles auxquelles est attaché le fondement des rapports les plus simples, ces fibres deviendront ainsi le principe ou le centre d'un mouvement, qui, en s'étendant par degrés à un plus grand nombre de fibres, se composera de plus en plus sans cesser d'être ordonné ou harmonique. Les chaînons qui lient toutes les fibres, revêtiront peu à peu les déterminations propres à leur conserver les impressions reçues.

M. N'y a-t-il rien dans tout cela qui soit applicable aux animaux?

D. Les faits qui prouvent que les animaux forment des associations d'idées, qu'ils ont un langage naturel, & que l'éducation multiplie, varie, perfectionne en eux ces sortes d'associations; ces faits, dis-je, indiquent que la mécanique

chanique du cerveau des animaux se rapproche beaucoup de celle de notre cerveau : mais elle en diffère, en ce qu'elle ne renferme pas toutes les conditions nécessaires à la généralisation des idées.



ENTRETIEN XXII & dernier.

La statue devient un être pensant.

LE MAÎTRE.

Comment la statue, & par conséquent l'homme, peut-elle passer de l'état d'être purement *sentant* à l'état d'être *pensant* ?

D. Nous avons accoutumé notre statue à lier quelques sensations aux signes qui les représentent. Nous avons entrevu la mécanique qui peut opérer cette liaison : nous en avons considéré les effets. Feignons à présent que la statue peut exprimer par des sons articulés tout ce qu'elle connoît au moyen du seul odorat. Toutes ses sensations, tous ses jugemens, toutes ses abstractions ; en un mot toutes les opérations de sa sensibilité & de son entendement, seront donc représentés par des signes artificiels.

M. Il ne s'agit que de pousser le développement de cette fiction jusqu'au point nécessaire pour faire comprendre le passage que nous cherchons, du sentiment à la pensée.

D. Déjà la statue nomme toutes les odeurs. Ses sensations ne sont donc plus simplement enchaînées les unes aux autres par les faisceaux qui leur sont appropriés; elles le sont encore par les signes qu'elles représentent: & ces signes tiennent à des faisceaux d'un autre genre. Ces faisceaux sont liés entr'eux, & à ceux de l'odorat. Ces derniers le sont pareillement les uns aux autres. Les chaînons qui unissent tous ces faisceaux, recevant de leurs mouvemens des déterminations durables, établissent entr'eux une réciprocité d'action, d'où naît le rappel des idées attachées à leur ébranlement. Ainsi le son d'un mot ne rappelle pas seulement à l'esprit la sensation dont il est le signe; il lui rappelle encore une multitude d'autres sensations & d'autres signes. L'ébranlement du faisceau approprié au son du mot *Rose* se communiquant donc, de proche en proche & très rapidement, à un grand nombre d'autres faisceaux, l'âme de notre automate éprouve successivement des modifications très multipliées & très variées. Le degré d'activité qu'elle peut déployer sur chaque faisceau, peut modifier l'ordre & l'intensité des mouvemens.

M. La statue éprouve des sensations qui lui plaisent, ou qu'elle aime mieux éprouver que ne pas éprouver, & des sensations qui lui déplaisent, ou qu'elle aime mieux ne pas éprouver qu'éprouver. Comment les distinguera-t-elle?

D.

D. En supposant qu'elle peut représenter par des sons articulés tout ce qu'elle sent, elle nommera *plaisirs* toutes les sensations de la première classe, & *déplaisirs* toutes celles de la seconde. Ces deux mots deviendront ainsi les signes d'idées universelles, ou génériques, qui auront sous elles une multitude d'espèces.

M. Qu'en résultera-t-il ?

D. Lorsque la statue prononcera le mot *plaisir*, ou qu'elle se rappellera simplement le son de ce mot, il réveillera en elle quelque sensation dont il est le signe. Souvent il en réveillera plusieurs ; & ces sortes de reproductions varieront beaucoup, je veux dire, que les mêmes sensations ne feront pas toujours reproduites. La reproduction de telle ou de telle sensation dépendra en général de la situation actuelle du cerveau, ou des circonstances particulières qui accompagneront la prononciation ou le rappel du mot *plaisir*.

M. Exposez la chose en détail.

D. Voici comment je la conçois ; & le développement de ce cas suffira, je pense, pour faciliter celui de tous les cas analogues. Le son du mot *plaisir* tient dans le cerveau de l'automate à un faisceau de fibres qui lui est approprié. Ce faisceau a contracté une liaison d'action avec différens faisceaux auxquels sont attachés différentes espèces de sensations agréables. Si donc ce faisceau vient à être ébranlé, il communiquera

ra

ra son ébranlement à un ou à plusieurs des faisceaux avec lesquels il a été associé, & une ou plusieurs sensations agréables seront aussitôt reproduites. Mais, si le faisceau approprié au mot *plaisirs* a contracté une liaison plus étroite avec telle ou telle sensation qu'avec toute autre, il en résultera qu'une certaine sensation se reproduira plus fréquemment que toute autre. En supposant donc que la sensation de l'odeur de l'œillet est une de celles qui plaisent le plus à la statue, cette sensation sera du nombre de celles qui auront contracté une liaison plus intime avec le son du mot *plaisir*. Quand donc la statue aura présent à l'esprit ce mot, elle se rappellera le plus souvent l'odeur de l'œillet. Ce souvenir donnera lui-même lieu au rappel de plusieurs autres sensations agréables, dans le rapport aux liaisons que le faisceau approprié à l'odeur de l'œillet aura contractées avec tels ou tels faisceaux.

M. Quel degré d'attention la statue sera-t-elle obligée de donner à ces sensations rappelées?

D. Elle pourra n'en donner que peu ou point. Il suffira que le mot excite un léger ébranlement dans quelques faisceaux, ou même dans un seul, pour qu'il ne soit pas absolument vuide d'idée. C'est ce qui nous arrive ordinairement quand nous prononçons les mots représentatifs des notions. J'ai rapporté ailleurs comment de l'idée concrète d'un corps triangulaire, l'esprit détache

détache par l'attention l'idée modale de la figure, la trace sur le papier & la nomme *triangle*. Si l'on suppose que le triangle équilatéral est celui que nous nous représentons le plus souvent, lorsque nous prononçons le mot *triangle*, cette espèce de triangle sera pour nous dans le cas que je suppose, ce qu'est pour notre statue, l'odeur de l'œillet dans le cas que j'examine. L'odeur de l'œillet est donc pour la statue un signe naturel du plaisir; comme l'image du triangle équilatéral est pour nous un signe naturel de l'idée de triangle.

M. Y a-t-il une exacte parité entre ces deux signes?

D. Il est aisé de voir que le signe naturel renferme un grand inconvénient, celui d'être trop déterminé. Il n'imité donc les fonctions du signe artificiel qu'autant qu'il rappelle à l'esprit les idées de différens individus. Et dans ce cas-là même, précisément parce qu'il est trop déterminé, le signe naturel ne peut gueres représenter à l'esprit que les idées qui ont des rapports prochains avec lui, qui lui ont été associées par l'habitude. Il n'en est pas de même du signe artificiel: le mot *plaisir* peut se lier indifféremment à toutes sortes de sensations agréables, parce que le son de ce mot ne renferme en lui-même rien qui le détermine à se lier plus étroitement à une certaine sensation qu'à toute autre. Il suit de là que, plus le signe est indé-

termi-

terminé, plus il est signe; car il a plus de capacité représentatrice; il est propre à exprimer un plus grand nombre de choses, & de choses plus différentes entr'elles. Tels sont surtout les signes algébriques.

M. Pourquoi arrive-t-il souvent que le signe destiné à représenter une idée générale, rappelle assez constamment à l'esprit la même idée, ou les mêmes idées particulières?

D. C'est par une circonstance absolument étrangère au signe entant que signe; c'est parce que l'habitude l'a enchaîné fortement à telle ou telle idée particulière.

M. La statue aura-t-elle besoin d'un terme plus fort encore que celui de *plaisir*?

D. Comme elle a éprouvé quelquefois de ces momens délicieux, où sa sensibilité se déployant dans toute sa force concentroit, dans une situation unique, toutes les puissances de l'ame; si elle veut distinguer par un signe cet état de celui où, jouissant de sensations agréables, elle peut néanmoins donner son attention à d'autres sensations, elle nommera le premier *volupté*, & elle laissera au second le nom de *plaisir*. Ses plaisirs ont été souvent interrompus, & elle a senti ces interruptions. Sa mémoire en a conservé le souvenir. Il est enfin arrivé un tems où ses plaisirs ont été continus, où son existence n'a point cessé de lui être agréable: & elle a nommé cet état *félicité*.

M.

M. A-t-elle différencié les qualités?

D. Oui; elle a de même désigné par des termes les qualités des odeurs. Elle a nommé les unes *douces*; les autres *pénétrantes*; les autres *aromatiques*; &c. Car elle a pu comparer une odeur à une autre odeur, & représenter par un signe le résultat de sa comparaison.

M. Comment concevez-vous qu'elle analyse les idées?

D. Comme il est possible qu'elle découvre beaucoup plus de choses que nous dans la même sensation, & qu'il est même probable que telle sensation qui nous paroît très simple est pour elle composée; le signe par lequel elle se représentera cette sensation sera le signe d'une idée concrète qui réveillera dans son esprit plusieurs idées particulières. Ces idées seront comme des parties d'un même tout. Les signes dont la statue se servira pour représenter ces idées partiales, exprimeront les abstractions que la sensation concrète lui donnera lieu de former.

M. Où puisera-t-elle la notion de la durée?

D. Pendant qu'un corps odoriférant agit sur son odorat, elle peut se rappeler différentes suites d'odeurs. La succession plus ou moins rapide de ces sensations rappellées mesurera en quelque sorte la durée de la sensation excitée par l'objet. Si la statue exprime par le mot *durée* le sentiment qui naît en elle de cette succession & du son rapport de concomitance avec
la

la sensation que l'objet excite; ce mot deviendra le signe d'une idée générale, qui représentera toutes les successions ou durées possibles à elle connues. La statue distinguera autant de parties dans cette succession, ou dans cette durée, qu'elle y distinguera d'odeurs. Je nomme ici odeur, le souvenir d'une odeur. Elle nommera ces parties des instans: & ces instans seront pour elle incommensurables; car ils ne pourroient être mesurés que par une autre succession d'idées. Tous ces instans sont distincts parce que chaque odeur a son caractère propre; & les signes par lesquels la statue se représente les odeurs ne sont pas moins distincts les uns des autres. Mais, quoique la statue ait la conscience de chaque instant, cette conscience ne suffit point pour lui faire juger de la durée entière de la sensation que l'objet excite. Car, si cette durée est mesurée par la succession de douze odeurs, il est très évident qu'elle sera indéfinie pour l'automate. La raison en est dans la nature même de la succession des sensations, qui se succédant ne peuvent être toutes présentes à la fois. Je ne sai si la statue distingue exactement trois instans à la fois; & quand on le supposeroit, cela ne donneroit jamais à la statue que l'idée d'une durée de trois instans. Mais une succession de trois instans ne peut par elle-même donner à l'ame l'idée distincte d'une durée de douze instans. Les signes par lesquels

quels la statue exprime les odeurs, ne peuvent pas non plus, lui donner l'idée dont je parle. Ces signes ne représentent que des qualités individuelles, sans aucun rapport à la durée. Une suite de douze de ces signes ne peut donc pas plus donner à la statue l'idée de douze instans que la suite correspondante de douze odeurs.

M. N'y a-t-il donc aucun moyen de concevoir que la suite puisse acquérir l'idée de douze instans?

D. Cela arriveroit, si nous supposions que la statue dépouille ses sensations de tout ce qu'elles ont d'individuel, pour ne les considérer que comme de simples unités; & si nous supposions outre cela qu'elle se représente la première sensation de la suite par le mot *un*, la seconde par le mot *deux*, la troisième par le mot *trois*, &c. Car, dans la supposition que la statue ne peut se représenter à la fois que trois sensations, ou trois instans, à l'aide des signes qui exprimeroient les rapports numériques, ou de succession, elle connoîtroit, par exemple, combien d'instans se feroient déjà écoulés lorsqu'elle diroit six. Elle jugeroit donc qu'une sensation l'auroit plus longtemps affectée qu'une autre, si elle avoit compté douze instans, pendant la durée de la première, & qu'elle n'en eût compté que six pendant la durée de la seconde.

M. Ce jugement ne feroit-il pas toujours plus ou moins illufoire?

D. Affurément; vu que la mefure de la durée feroit variable de fa nature, & que les infans refteroient incommenfurables pour la ftatue. Je fuppose toujours qu'elle ne peut faifir à la fois que trois fensations, ou trois infans. Comme elle a éprouvé cela une infinité de fois, il pourroit arriver qu'elle en contractât l'habitude d'exprimer les parties de la fuccelfion ou de la durée par les retours du nombre *trois*; qu'elle dit *trois-un*, *trois-deux*, *trois-trois*, & qu'elle exprimât trois-trois par un figne particulier qui reviendrait, fi l'on veut à notre mot, *fix*.

M. A quelles notions la ftatue fera-t-elle conduite par là?

D. J'ai fait voir qu'elle ne peut avoir le fentiment de l'ordre constant d'une fuccelfion quelconque, qu'elle n'ait en même tems le fondement des notions du paffé, du préfent & de l'avenir. Si elle fe représente par de femblables termes ce qu'elle fent en ce genre, ces termes s'appliquant indifféremment à toutes les fuccelfions qu'elle connoît, deviendront par conféquent les fignes d'idées générales. Quand le mot *paffé* lui reviendra à l'efprit, elle pensera à une fensation qui en a précédé une autre. Elle aura donc
auffi

aussi par la même voye les idées de priorité & de postériorité.

M. En est-ce assez pour produire le *moi*?

D. Comme elle sent que tout ce qu'elle éprouve, c'est elle-même qui l'éprouve, elle dira *je* ou *moi*. Elle dira donc: *Je ne suis pas comme j'ai été; je serai comme je ne suis pas, &c.* Le *moi* se liera de même à tout ce qu'elle sentira se passer en elle. *Moi œillet; moi jasmin; moi plaisir; moi douleur; moi succession, &c.*

M. Quelle différence mettra-t-elle entre les sensations qu'elle éprouve?

D. Parmi ces sensations, il en est qui exercent plus ou moins son activité; & comme elle sent tout ce qui résulte en elle de l'exercice de cette activité, elle sent qu'elle n'est pas lorsqu'elle désire comme elle est lorsqu'elle jouit. Elle sent encore qu'elle désire avec plus ou moins de vivacité, qu'elle a des besoins plus ou moins pressans, &c. Enfin elle sent qu'elle a du dégoût, de l'ennui. Son *moi* s'identifie donc avec ces divers sentimens; & comme elle a revêtu de termes les modifications de sa sensibilité, elle revêtira aussi de termes les modifications de son activité. Elle dira *moi désir; moi passion; moi contentement; moi ennui, &c.*

M. Toute qualité étant susceptible d'accroissement & de diminution, toute action

ayant ses degrés, jusqu'où s'étendent les observations de la statue à cet égard?

D. Elle ne saisit que les degrés les plus sensibles; & comme nous supposons qu'elle peut se représenter par des signes tout ce dont elle a la conscience, elle exprimera ces degrés par des termes qui reviendront à ceux-ci; *très fort, fort, foible, très foible*. Quand il s'agira d'une sensation très agréable, & dont elle désirera la plénitude, le mot *foible* réveillera en elle l'idée attachée au mot *déplaisir*.

M. Avec tout cela le dictionnaire de notre automate ne fera pas bien étendu.

D. On comprend qu'il ne peut renfermer aucun terme relatif aux propriétés de la matière, & aux notions de cause & d'effet. Il ne peut exprimer que ce qu'il sent, & il ne sent rien de tout cela. Comment exprimeroit-il des propriétés dont l'odorat, ou l'ouïe, n'ont pû lui donner la connoissance? Comment acquerroit-il la notion de cause & d'effet, tandis qu'il ne peut acquérir le sentiment de l'action? Et comment l'odorat ou l'ouïe pourroient-ils lui donner ce sentiment? La notion de priorité & de postériorité n'a rien de commun pour lui avec celle de cause & d'effet; il ne commettra donc point dans ses jugemens le sophisme trop commun en philosophie; *Post hoc, ergo propter hoc*.

M. Qu'est-ce qui empêche principalement que la statue n'étende beaucoup ses généralisations?

D.

D. Le défaut d'attention. L'exercice de l'attention suppose des motifs; & il n'est ici de motifs que dans le plaisir, ou dans le besoin. Elle ne généralisera donc qu'en raison de l'un ou de l'autre. Tout ce qu'elle sera déterminée à saisir, elle l'exprimera. Elle n'ira donc pas jusqu'aux notions les plus générales, à celles de l'Être, par exemple, car quel motif pourroit la déterminer à étendre si loin ses abstractions? Son attention est toujours plus ou moins circonscrite par le sensible; & la notion de l'être tient bien peu au sensible.

M. Et la notion de la volonté?

D. Par la même raison elle ne la formera pas. Elle sent très bien qu'elle n'est pas quand elle desire, comme elle est quand elle ne desire point. Elle a donc le sentiment du désir; elle peut donc exprimer ce sentiment; & le mot *désir* sera le signe d'un désir quelconque. Mais l'idée de volonté est plus générale encore. Le désir est plus vif, & par conséquent plus sensible: il est donc plus capable de fixer l'attention.

M. Jusqu'où peut aller cette fiction?

D. Je ne la pousserai pas plus loin. Je prie même qu'on veuille bien ne pas la presser. On voit assez ce que j'entens par la pensée. Un être sentant qui n'a point l'usage des signes, compare. Un être sentant qui acquiert l'usage des signes, revêt de termes ses comparaisons, & elles deviennent des pensées. Il les généralise en raison des circonstances.

M. Qu'est-ce qui met donc en valeur toutes les fibres du cerveau?

D. C'est le langage. Le cerveau du Hottentot n'est pas, sans doute, moins bien organisé que l'est celui de l'Anglois; mais quelle différence dans l'emploi des fibres! Je nomme donc *fibres intellectuelles*, celles qui sont appropriées aux signes, de quelque espèce qu'ils soyent. Et comme les signes affectent toujours l'œil

ou l'oreille, on peut raisonnablement supposer que les fibres intellectuelles ne sont qu'un prolongement ou une continuation de celles qui servent à la vision & à l'ouïe. C'est ainsi qu'il arrive quelquefois qu'une méditation trop forte fatigue l'organe de la vue.

M. Pourquoi importe-t-il d'insister sur les principes dans quelque science que ce soit?

D. C'est qu'il importe de donner aux fibres appropriées à ces principes des déterminations durables, en vertu desquelles elles puissent toujours être ébranlées par celles qu'on tâche ensuite de leur associer, & qui en deviennent comme les rameaux.

M. Je prévois que nous touchons à la fin de nos Entretiens psychologiques.

D. Oui, je termine ici cette analyse. Ce que j'ai exposé sur l'odorat, peut facilement s'appliquer aux autres sens. Je me suis efforcé de remonter aussi haut qu'il m'étoit possible dans la mécanique de nos idées. Je n'ai pas la présomption de penser que j'aye atteint le vrai. Je serai satisfait si j'ai indiqué la route qui conduit au vraisemblable. J'ai toujours été fortement persuadé que cette route étoit l'analyse. J'ai donc entrepris d'appliquer cette méthode à l'économie de notre être. On pourra en pousser l'application beaucoup plus loin que je n'ai fait. On pourra découvrir bien des imperfections dans le développement de mes principes; mais au moins, je me serai fait des principes à moi-même, & j'aurai mis sur la voye d'en découvrir de meilleurs. Mon plan avoit d'abord été d'ouvrir tous les sens à la statue, & de lui enseigner les éléments de quelques sciences, pour donner à mes lecteurs une idée de la manière dont je conçois qu'ils doivent être présentés aux jeunes gens. Mais cela m'auroit mené trop loin; & je crois en avoir assez dit pour faire entendre ma pensée sur cet important sujet.

